

10235

EXERCICES LITTÉRAIRES

PAR

A. THÉRY

RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE CLERMONT-FERRAND

DEUXIÈME PARTIE
MODÈLES D'EXERCICES

Deuxième Édition

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

(Près de l'École de médecine)

1856

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

MODÈLES

D'EXERCICES LITTÉRAIRES.

I.

MODÈLES DE FABLES.

1. Le Loup, le Lièvre et le Renard.

Un Loup, traqué par les chasseurs, et qui n'avait pas mangé depuis plusieurs jours, s'assit tristement au pied d'un arbre, sur un tas de feuilles sèches. Un petit bruit se fit entendre derrière lui : c'était un malheureux Lièvre qui s'était endormi en ce lieu, et qui se réveillait transi de frayeur.

« Ah! ah! dit l'animal affamé, voici une bonne aubaine! je souperai donc ce soir!

— Monseigneur, dit le Lièvre, je crains bien que vous ne fassiez maigre chère : je vis de privations; tandis qu'à deux pas d'ici, un Renard gros et gras, blotti dans son terrier, conviendrait bien mieux à l'estomac de Votre Seigneurie; je pourrais vous procurer ce mets des dieux. De grâce, donnez-moi la vie; vous y gagnerez.

— Soit, dit le Loup, alléché par l'espoir d'une meilleure proie. Ne perds pas de temps; mais si tu me trompes, malheur à toi! »

Le Lièvre part en avant, et se penche à l'entrée du terrier, tandis que le Loup reste embusqué derrière un gros arbre. « Ami, dit-il au Renard, un joli animal, qui se dit ton cousin et ton camarade, brûle du désir de t'embrasser. Il est là ; il t'attend avec une douce impatience ; hâte-toi de le satisfaire. »

Le Renard flaire une perfidie : il s'y connaît. « Hélas ! répond-il d'une voix dolente, comment ferai-je ? Je me suis blessé au pied ce matin ; je ne saurais me tenir debout, marcher encore moins. Va, mon ami ; prie mon cher cousin de m'honorer de sa visite : il sera bien reçu dans ma pauvre demeure ; tu peux l'en assurer de ma part. »

L'ambassadeur revient triomphant. « Seigneur, dit-il au Loup, tout va bien. Le compère est blessé, et ne peut venir à votre rencontre ; mais il vous attend, et vous aurez bon marché de lui. »

Pendant ce temps-là, le malin habitant du terrier prépare ses batteries. Une planche, recouverte de terre et d'herbe, cachait un trou profond, creusé à l'entrée de sa demeure. Maître Renard fait jouer lestement la trappe. Au même instant, le Lièvre arrive en courant. Le Loup, pressé d'assouvir sa faim, se précipite avec lui dans le terrier, ou plutôt dans le gouffre.

« Traître ! dit le Loup au Lièvre tremblant, je mourrai ici ; mais tu vas porter la peine de ta mauvaise foi. » A ces mots, il l'étrangle et le dévore, tandis que le Renard, riant de bon cœur, fait retomber la trappe sur le trompeur et sur le trompé.

Quiconque essaiera de se préserver aux dépens d'un autre sera justement puni de sa lâcheté.

2. Le Rossignol.

Un amateur d'oiseaux enleva de son nid un Rossignol tout jeune, qui n'avait pas encore de plumes. Il mit le charmant petit musicien dans une cage brillante, et ne le laissa manquer de rien.

Le perchoir figurait des branches fleuries; les barreaux, dorés, étaient garnis de morceaux de sucre et de biscuits; une jolie auge de cristal contenait une eau pure. Le maître s'assurait vingt fois le jour que l'oiseau chéri avait tout en abondance. Sauf la liberté, il ne lui laissait pas de vœux à former.

Pourtant, l'oiseau était rêveur, et, ce qui désespérait le maître, il gardait le silence. Tout au plus commençait-il de temps en temps quelque mélodie : le maître alors dressait l'oreille, accourait, l'œil animé d'espoir et de joie; mais bientôt les sons mouraient, la voix s'éteignait; le jeune Rossignol redevenait muet comme devant.

Un beau jour, non, un jour bien triste pour notre amateur désorienté, la porte de la cage resta entr'ouverte. Pour surcroît de malheur, la fenêtre s'ouvrit aussi. Le captif laisse là branches fleuries, barreaux dorés, cristal, sucre et biscuits; il s'envole avec un joyeux refrain, et le voilà dans la forêt paternelle.

De toutes parts, ce n'étaient que ramages flatteurs, que concerts harmonieux. Le fugitif entend avec surprise les modulations légères, déliées du Rouge-Gorge, les doux et gracieux accords du Serin, du Chardonneret; la Fauvette au chant expressif et joyeux. Il saute de branche en branche pour se rapprocher des chanteurs; le frémissement de ses ailes, le vif mouvement de sa tête, indiquent le plaisir et l'impatience.

Il s'essaye à son tour ; mais l'habitude manque à ce gosier flexible : il commence une roulade délicieuse , puis il s'arrête avec dépit.

Allons , pauvre oiseau novice , imite , imite d'abord ! Tu as ici des maîtres et des modèles : copie leurs sons ; répète leurs accords.

Bientôt , notre Rossignol n'imite plus ; il crée , il invente. Les oiseaux qui avaient rempli le bois de leurs voix mélodieuses se taisent pour l'écouter. Puis , quand il avait achevé ses roulades merveilleuses , eux ils reprenaient en chœur , comme s'ils saluaient en lui le chanteur sans rival. Muet dans la solitude et sous les barreaux , il pliait à tous les caprices sa voix infatigable , sous le ciel libre et dans la compagnie des oiseaux chanteurs comme lui.

Émulation , émulation , tout languit , tout se tait en ton absence ! Tu donnes le mouvement aux jeunes intelligences , comme la voix au Rossignol.

3. Les Pucerons et les Fourmis.

C'est dans les petits animaux que la Providence fait éclater sa haute sagesse.

De grands chardons croissaient le long d'un fossé. Leur tige vigoureuse , leurs piquants acérés semblaient défier les entreprises des passants. Cependant , ils ne pouvaient se préserver d'un ennemi presque invisible , qui s'attachait à eux et les couvrait par milliers. C'était le puceron vert , le même qui ravage les champs de colza , et qui se fait un domaine à part , au milieu de ses confrères de diverses couleurs.

Mais cet ennemi avait lui-même son ennemi à craindre , ou plutôt il devait nourrir à ses frais une autre

espèce, qui campait dans cet espoir au pied des grands chardons. Une fourmilière était là, impatiente, avide, n'attendant que le signal.

Ce signal donné par le chef de la bande, les fourmis s'élancent. Chacune s'empare d'un puceron, comme un créancier robuste qui mettrait la main sur son débiteur, le presse sans douleur, et le force à livrer une gouttelette de liquide sucré qu'elle pompe avec délices.

Pauvre puceron, tu travailleras encore pour ta reine et maîtresse ! Tu seras son ouvrier docile, et les maîtres de la science t'appelleront en souriant : *sa vache à lait*.

Un observateur (je n'ai pas dit un docteur) assis sur le bord du fossé, et une loupe à la main, admirait tout ce manège. Il voyait monter et redescendre les fourmis, ces infatigables travailleuses, ces économes si habiles. On ne ravitaille pas avec plus d'ardeur une place assiégée. On ne remplit pas avec plus d'intelligence et d'ordre des magasins et des celliers.

« Honneur, disait-il, à l'activité, à la décision ! elles savent découvrir des ressources là où la mollesse se plaint de n'en pas trouver. Que les fourmis servent d'exemple aux hommes ! ils en feront mieux leurs affaires et ils mériteront leur succès. »

4. Les Animaux reconnaissants.

Un Voleur, errant dans la forêt pour y trouver une proie, tomba tout à coup dans une fosse profonde, dissimulée par une légère couche de mousse. Étourdi de la chute, il ne vit pas d'abord en quelle compagnie le sort l'avait jeté ; mais bientôt, promenant les yeux

autour de lui, il aperçut avec effroi un Lion, un Singe et un Serpent, tombés avant lui dans le piège.

« Malédiction ! se dit le larron tout tremblant, que vais-je devenir ? Si je me tais, ces bêtes féroces auront beau jeu ; elles feront tranquillement trois parts de ma personne ; si je crie, ma voix les mettra en fureur.... » Cependant il remarqua que ses compagnons de malheur n'étaient guère plus rassurés que lui. Il reprit donc un peu de courage, et d'une voix lamentable il implora du secours.

Heureusement pour lui, un Voyageur passait près de là. C'était un homme compatissant. Il accourut aux cris de détresse du prisonnier, et lança une corde dans la fosse. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'un homme il vit un Singe sauter lestement à terre ! L'agile animal avait saisi le premier la corde. Le voleur continuait à gémir.

« Ne regrette pas de m'avoir sauvé, dit le Singe au Voyageur ; peut-être te serai-je utile. » Et il disparut, en gambadant, au milieu des arbres de la forêt.

La corde descend une seconde fois. « Oh ! oh ! dit le Voyageur en la retirant, quel pesant fardeau ! ma force y suffit à peine. » A ces mots, il aperçoit la cri-nière et les griffes d'un Lion, qui bondit en lui di-sant : « Merci, mon généreux bienfaiteur ; tu ne te repentiras pas de m'avoir fait du bien. » Le Lion s'éloigne, et laisse l'homme confondu de frayeur et d'étonnement.

Pourtant, le Voyageur lance une troisième fois la corde, et tout aussitôt un énorme Serpent s'y enroule, et remonte vivement au bord. « Fatalité ! s'écrie le Passant hors de lui. Tous les monstres de l'enfer sont-ils cachés dans cette fosse ? — Ami, lui répond le Ser-

pent, le plus méchant, c'est celui qui reste ; c'est l'homme. Crois-moi, laisse-le périr. Si tu le sauves, il sera ingrat ; mais moi je ne le serai pas envers mon libérateur. »

Le Voyageur n'écoute pas cette bête prudente : la corde descend encore, et cette fois le Voleur remonte au jour. Il se jette aux pieds de son sauveur, et lui jure une reconnaissance éternelle. Le Voyageur continue sa route, après avoir chargé sur son épaule un sac d'argent qu'il portait à la ville prochaine.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'une voix terrible crie à son oreille : « Ton argent ou la vie ! » Il se retourne, et reconnaît avec horreur celui qu'il vient de sauver. Il fait mine de se défendre ; mais l'ingrat le terrasse, le dépouille, et l'attache nu et sanglant au pied d'un arbre, avec la corde qui l'avait tiré lui-même du danger.

La douleur et l'indignation empêchent longtemps le malheureux d'articuler une plainte. Enfin, il jette un cri perçant. Aussitôt le Singe accourt par bonds précipités, coupe avec ses dents les liens qui serraient les bras et les jambes de son bienfaiteur, et, le soutenant de son mieux, le conduit à une caverne, qui était voisine. Quand il le voit assis et un peu calmé : « O mon sauveur, lui dit-il, en dansant de joie autour de lui, tu vois que je t'ai tenu parole. — Mon ami, lui répond le Voyageur, tu m'as sauvé à ton tour ; mais je sens que je mourrai de ma blessure. — Non, dit tout à coup le Serpent, qui sortit d'un trou à l'entrée de la caverne. Tu ne mourras pas : je t'apporte une herbe qui va te guérir sur l'heure. — Animal généreux, réplique le blessé, toi aussi tu m'as tenu parole ; mais je suis bien faible ; comment pourrai-je arriver jus-

qu'à la lisière du bois? — Je te chargerai sur mon dos, dit une voix mugissante qui tâchait de se faire douce et affectueuse : c'était celle du Lion, qui venait de s'élancer dans la caverne. Tiens! continua le noble animal en jetant aux pieds du Voyageur un sac d'argent, voilà ton trésor, que j'ai repris à l'ingrat Voleur en lui ôtant la vie. Accepte-moi pour monture jusqu'au bord de la forêt; nous serons quittes.

— J'accepte! dit le Voyageur ému d'admiration. Grand Dieu! que la reconnaissance a de pouvoir, même sur des êtres qu'on en croirait peu susceptibles! et combien le misérable qui trahit son bienfaiteur est au-dessous des animaux les plus féroces! L'ingratitude est la honte de l'humanité. »

5. Les Oiseaux de Salomon.

Le roi Salomon, aussi bienveillant qu'il était sage, se plaisait à loger dans son palais de jolis oiseaux de toutes nuances. Leur vue le réjouissait, leur caquet le divertissait; leur caquet (entendons-nous); leurs paroles, devions-nous dire : car ces oiseaux merveilleux parlaient. Il y en avait un surtout, d'un plumage très-agréable et d'un esprit très-sémillant : on le nommait Bleu-Foncé, parce qu'un panache de cette couleur ornait sa tête. Le roi l'aimait tendrement : il l'excitait à parler, et trouvait tant de gentillesse et de sens à ses réponses, qu'il lui prodiguait le sucre et les baisers.

Bleu-Foncé était trop heureux; il s'ennuya. L'amitié d'un grand prince lui parut lourde; mais, comme il était reconnaissant, il hésita longtemps avant de quitter la cour. Il s'esquiva enfin, se cacha dans un bois voisin où il choisit une compagne, et devint père d'un char-

mant petit oiseau à la tête rouge, au corps blanc, aux ailes d'un vert tendre, que, pour ce dernier motif, il nomma Vert-Clair.

Rien n'égalait le bonheur de Bleu-Foncé. Cette vie douce et tranquille lui plaisait mille fois plus que la vie dissipée de courtisan. Il passait de longues heures à voler avec sa jolie compagne et son fils chéri, qu'il caressait tendrement du bec et de l'aile. Il n'y avait pas sous les frais ombrages une famille d'oiseaux plus gaie et plus unie.

Mais le roi Salomon ne se consolait pas du départ de son cher Bleu-Foncé. Il ne pouvait se faire à l'idée de l'avoir perdu pour toujours. Il envoya deux oiseaux rouges, dont l'astuce lui était connue, à la recherche du favori. A tout prix, ils devaient découvrir Bleu-Foncé et le ramener à la cour.

Ils le découvrirent et employèrent toute leur éloquence pour le décider au retour. Bleu-Foncé restait silencieux et triste. Il aimait le roi; mais il ne regrettait pas son palais, et, d'ailleurs, il ne pouvait quitter une famille chérie. Sa compagne, plus résolue, s'écria en pleurant qu'elle ne le laisserait pas partir. Bleu-Foncé, pour mettre d'accord son respect envers le roi Salomon et sa tendresse conjugale, proposa d'envoyer le petit Vert-Clair porter ses excuses au prince. La mère résista; mais Bleu-Foncé parla en maître. Vert-Clair partit avec les deux ambassadeurs.

Quand le roi vit l'aimable petit oiseau, il admira son plumage; il le fit causer sur ses parents, sur la vie des bois, et il reconnut avec peine que Vert-Clair, qui avait de l'esprit, manquait de jugement; il le surprit plusieurs fois blâmant son père et sa mère. Il résolut de l'éprouver.

..

« Va, mon ami, lui dit-il; retourne auprès de tes parents. Je ne saurais me passer de ton père, et je ne veux pas le séparer de sa compagne. S'ils ne viennent pas de leur plein gré, je les aurai de force. Je vais faire tendre des filets : tu les attireras adroitement ; et je te promets, si tu réussis, le plus joli collier de soie que jamais oiseau favori ait porté. »

Vert-Clair était plein de vanité : il se fit une image charmante du collier que le roi lui promettait. Il croyait déjà se voir faisant envie aux plus huppés des courtisans. Il revole donc vers son père et sa mère, qui le comblent de caresses. « Ne perdez pas de temps, leur dit-il avec une feinte douleur. Le roi est irrité contre vous ; il a donné des ordres sévères pour vous amener prisonniers, et vous tuer, si vous faites résistance. Je connais un asile sûr où nous vivrons à l'abri de ses mauvais desseins. Venez, mes chers parents ; je vous servirai de guide. »

Effrayés, mais pleins de confiance dans leur fils, nos deux époux se hâtent de quitter leur nid. Non loin de là, ils tombent dans les filets que le roi avait fait tendre sur leur passage. La mère de Vert-Clair gémissait sur le sort de son fils ; Bleu-Foncé, plus clairvoyant, devinait la perfidie.

Quand le roi Salomon les vit arriver, il prit la parole avec bonté, et s'adressant à Bleu-Foncé et à sa compagne : « Soyez libres, leur dit-il ; je ne veux pas garder mes amis contre leur gré. Vivez heureux à votre manière ; mais promettez-moi de venir me rendre visite une fois tous les mois. Quant à vous, fils dénaturé, dit-il à Vert-Clair, qui fermait les yeux de crainte et de honte, j'ai voulu éprouver votre tendresse pour vos parents ; la vanité vous a rendu coupable : vous

serez puni, et cette leçon instruira votre jeunesse. Loin d'avoir le collier de soie que vous espérez, vous allez entrer pour un an dans cette cage, qui vous servira de prison. »

La mère voulut prier, supplier en faveur de son fils ; mais le sage roi Salomon avait parlé. Bleu-Foncé, le cœur saignant, applaudit à son arrêt, et le petit Vert-Clair porta la peine de son mauvais cœur.

Si l'ingratitude est toujours odieuse, que sera-ce de l'ingratitude d'un fils ?

6. L'Éléphant et l'Écureuil.

Maître Éléphant, comme un bourgeois désœuvré, se promenait lentement dans la forêt. « Eh ! eh ! lui cria une voix argentine, la nature t'a bien maltraité, mon ami ! A vrai dire, elle n'a pas épargné l'étoffe, et, pour la masse, tu n'as pas d'égal. Mais, quoi ! des oreilles hideuses, des yeux imperceptibles, une queue étriquée, et cette main informe, ta seule arme, ta seule ressource ! Pauvre déshérité ! j'ai vraiment pitié de ton sort. »

Ainsi parlait un Écureuil étourdi, fanfaron, qui se tenait pourtant à une distance respectueuse de l'Éléphant irrité.

« Vois, ajoutait-il, combien la nature m'a été plus favorable ! Regarde comme je m'élançe, avec quelle souplesse je bondis, avec quelle grâce je sais grimper et courir ! »

Et, en disant ces mots, il déployait, en effet, toute son agilité et toutes ses grâces. Il sautait de branche en branche, et courait du pied au sommet des arbres, regardant toujours l'Éléphant avec un petit air narquois

Mais il ne fallut qu'un moment. L'Écureuil vantard, guetté par le colosse, fut atteint de la trompe redoutable, saisi, lancé en l'air, brisé contre la rude écorce d'un chêne, et l'Éléphant s'écria : « Ainsi périssent ceux qui insultent le roi des animaux ! »

— Le roi des animaux ! mugit une voix terrible ; tu apprendras à tes dépens, orgueilleuse bête, ce qu'il en coûte de voler un titre qui m'appartient. » Et, à ces mots, le Lion, furieux, s'élança d'un bond sur le dos de son ennemi, lui crève les yeux avec ses griffes, lui déchiquète la trompe avec ses dents, et le laisse à terre, vaincu et mutilé.

Vanité ! vanité ! tu es, comme la faim, une bien mauvaise conseillère.

7. L'Homme et les Blés.

Un Homme d'un caractère impatient avait ensemencé un champ de Blé. Il avait entendu dire qu'en certains pays quelques mois suffisaient pour la croissance et la maturité des épis ; il brûlait de faire une belle moisson.

Chaque jour, il allait visiter ses épis, fort étonné de ne pas voir des progrès plus rapides. « Je suis bien bon, se dit-il, d'attendre, les bras croisés, qu'il plaise à la moisson de jaunir et de se courber sous la faucille ! Venons en aide à la nature. »

En parlant ainsi, il arracha à moitié les tiges qui se montraient à fleur de terre, et, quand il les vit plus grandes, il se frotta les mains, tout joyeux.

Puis, il alla visiter ses deux fils, qui demeuraient dans le voisinage. « Venez, leur dit-il, venez voir les progrès de mes épis.

— Notre père est habile, dirent les jeunes gens, il

a des secrets pour obtenir plusieurs moissons par année; allons et profitons de son exemple. »

Ils pressèrent le pas, autant que le permettait un ardent soleil qui, ce jour-là, brûlait les campagnes. Arrivés dans le champ, ils firent un cri de surprise : toutes les tiges avaient séché.

Est-il vrai que *le temps*, comme on dit quelquefois, *ne fait rien à l'affaire*? Je crois qu'il fait beaucoup, et cette fable le prouve.

Les ouvrages de la nature ne naissent pas d'un seul jet; elle produit et perfectionne par degrés. Ainsi viennent les fruits et les moissons. Pourquoi n'en serait-il pas de même des desseins de l'homme? Pour faire quelque chose de bien, il faut prendre le temps de le faire. On ne gagne rien à se presser trop.

Insensé qui n'imité pas le procédé de la nature! insensé qui veut prévenir la maturité des idées et des actions! L'esprit est comme la terre; il a besoin que ses productions germent profondément, sortent peu à peu, et grandissent sous l'influence de l'air et de la lumière. Autrement, ses tiges, à demi arrachées, se séchent et meurent avant de porter des épis.

8. Les deux Souris.

Deux Souris étaient sœurs, et, l'amitié resserrant le lien fraternel, elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre. Cependant, elles ne se ressemblaient que par la robe et la gentillesse; les caractères étaient tout opposés : l'une, prudente, réfléchie, autant qu'une souris peut l'être; l'autre, inconsidérée, imprudente, ne doutant de rien.

Elles avaient voulu se loger à peu de distance l'une

de l'autre, et n'avoir, pour ainsi dire, qu'à mettre le nez à la fenêtre pour jaser de tous les petits événements du voisinage. L'étourdie, que le travail ennuyait vite et qui ne croyait pas au danger, s'était creusé un trou unique. La prudente, qui prévoyait les embûches de l'ennemi, s'était préparé de nombreux passages qui communiquaient entre eux, et qui donnaient autant d'issues différentes.

Vingt fois sa sœur, venant lui rendre visite, avait maudit toutes ces ouvertures qui la trompaient sur le séjour de la Souris prévoyante. Elle allait, revenait, entrait, sortait avec dépit, et quand l'autre, attirée par tout ce manège, paraissait à une de ses portes, elle lui faisait une querelle qui, à la vérité, ne durait pas.

Un jour qu'elles devisaient à quelque distance de leur demeure, un léger bruit les frappe. C'était peu de chose, mais les Souris ont l'ouïe fine; il n'y avait pas à douter; l'ennemi, le Chat, approchait. La peur saisit les deux sœurs; elles se séparent, elles fuient pour regagner leurs pénates.... Hélas! le Chat s'y était embusqué. La prudente le voit accroupi devant la plus apparente des issues qu'elle avait creusées. Par quelques zigzags habiles, elle dérouté le rusé chasseur, et, lorsqu'il va étendre la griffe sur celle qu'il croit avoir fascinée, elle a disparu. Furieux, il bondit avec un miaulement terrible à la rencontre de l'étourdie qui, la tête perdue, tourne sans cesse autour du trou unique qui peut la sauver. Un coup de griffe punit son imprévoyance.

Le proverbe le dit : *Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.* L'homme qui n'a qu'une ressource est perdu.

9. Les Chameaux qui demandent des cornes.

Les Chameaux, qui n'ont aujourd'hui que de simples trous percés à la place des oreilles, possédaient jadis de vraies oreilles, larges et soyeuses. C'était l'ornement de leur tête, le dédommagement de leur laideur.

Dès ce temps-là, l'envie et l'ambition régnaient sur la terre. Les Chameaux virent passer les Bœufs dont le front était garni de belles cornes polies et vigoureuses. Ils en furent jaloux, et décidèrent qu'une députation irait trouver Jupiter.

Le dieu, qui connaissait leur pensée, les admit au pied de son trône. « Sire, lui dit l'orateur de cette race difforme, nous vous devons déjà bien de la reconnaissance. Les qualités morales que vous nous avez départies sont la sobriété et le courage. Vous avez orné notre dos de bosses élégantes, et notre tête d'oreilles velues. Vous êtes donc bienveillant, sire, mais aussi, vous êtes juste. Vous ne voudrez pas que le Bœuf, ce pesant et stupide animal, porte une parure qui nous serait refusée ; vous ordonnerez qu'une paire de cornes embellisse et protège notre front. Votre Majesté sait.... »

—Ma Majesté, dit Jupiter furieux, en frappant du pied le sol de l'Olympe, qui trembla, sait que vous êtes de sots ambitieux, et des envieux insolents. Retirez-vous de ma présence. Vous n'aurez point de cornes, et vous perdrez vos oreilles. Apprenez à vous contenter de ce qui suffit. »

Les Chameaux, baissant brusquement leur tête, dépouillée de son ancien ornement, partirent honteux et humiliés. Ils se repentaient, mais trop tard, de leur folle demande.

Quiconque veut trop avoir, tente la Providence, qui peut lui enlever même ce qu'il a.

40. Le Fermier et les Dindons.

« Hélas ! disait un fermier, les mains pendantes et les yeux levés au ciel, — hélas ! ma moisson est perdue, les limaces maudites ont dévoré toute la végétation de mon champ. Elles sont si nombreuses que le rouleau n'en a écrasé qu'une faible partie. La cendre n'a produit aucun bien, et la chaux, qui est si chère, m'aurait ruiné. Que faire, mon voisin, que faire ?

— Ma foi, père Antoine, répond le bonhomme, je serais moins embarrassé que vous si j'avais de bonnes terres. J'ai toujours entendu dire que les limaces n'ont pas de plus grands ennemis que les oies et les dindons. Et tenez, voilà justement une bande de dindons qui passent. Dites un mot à la petite fille qui les garde ; elle les laissera bien aller dans votre champ, et, une heure après, vous ne verrez pas plus de limaces que sur la main.

— Holà ! mon enfant, veux-tu faire passer tes dindons dans ce champ ? ils s'y régaleront à plaisir.

— Je le crois bien, père Antoine ! l'occasion est trop bonne pour la manquer. »

Et aussitôt la bande gloutonne est poussée au beau milieu du froment, et le père Antoine et le voisin, donneur de conseils, se frottent les mains en signe de triomphe.

Mais voilà que les dindons, espèce plus fine qu'elle ne paraît l'être, se mettent à exploiter le champ tout autrement que ne l'espérait son maître. Des limaces ! soit ; s'il n'y avait pas là de bon blé qui éveille bien

mieux leur appétit. Ils tombent sur les épis mûrs que les limaces n'avaient encore pu atteindre. Ils pillent, ils saccagent, sans que les gémissements et les cris du fermier les arrêtent. Il fallut la baguette et la voix connue de leur petite gardeuse pour les faire sortir du champ, repus et engraisés aux dépens du pauvre homme.

En présence d'un mal, il est bien de chercher un remède ; mais que le jugement dirige la recherche ! ou le remède sera pire que le mal.

44. L'Anon et le vieil Ane.

Un vieil Ane, plein d'expérience, marchait côte à côte d'un Anon, son petit-fils. C'était le premier voyage du jeune étourdi, et le vieux grison avait bien de la peine à le diriger pendant la route. Tantôt il voulait se lancer au sommet d'une colline, tantôt il prenait malignement sa course vers un précipice, et le grand-père tremblait de tendresse autant que de peur.

Il n'était pas au bout. On arrive au bord d'une rivière qu'il faut traverser sans le secours d'un pont. C'est donc le gué qu'il s'agit de trouver, et cette découverte demande une tête prudente. Le vieil Ane a déjà visité ce lieu ; il connaît à peu près le point favorable ; pourtant il craint de se tromper. S'il allait risquer la vie de son cher Anon ! Il avance donc, puis il recule, il fait le compte de ses pas : il ne croit pas perdre le temps dans cette sage recherche.

Mais, à côté de lui, l'Anon piétine, bondit, brait d'impatience ; il va entrer dans l'eau, sans écouter le vieillard.

« Mon fils, dit le vieil Ane, sois prudent ; n'avance pas seul ! je serai ton guide. — Mais, mon père, ré-

pond l'étourdi, vous ne connaissez pas le gué beaucoup mieux que moi. Osons plutôt; la hardiesse porte bonheur. — Insensé, tu ne sais donc pas que cette eau cache des gouffres profonds? tu ne vois pas ces tourbillons perfides? Le gué est à cent pas. Viens, suis-moi; c'est un si léger retard! — Cent pas! y songez-vous? Et comment se formerait la jeunesse, si elle ne bravait pas le péril? Prenez le gué, mon père; moi, je pousse en avant; nous allons nous rejoindre sur l'autre bord. »

Et l'imprudent se lance comme un trait au beau milieu d'un gouffre d'eaux tournoyantes. Il se débat un instant, perd bientôt pied, et s'enfonce. Le pauvre vieil Ane accourt, autant que l'âge lui permet de courir; son poil blanc se hérissé; il crie d'une voix enrouée par la douleur: « Mon fils! mon fils! » Il est trop tard, le malheureux Anon a disparu pour toujours.

Le vieil Ane baisse la tête, secoue tristement ses longues oreilles, et s'achemine lentement vers le passage que l'impatient animal a dédaigné. « Ah! folle jeunesse, soupira-t-il en traversant la rivière dans ce lieu sans péril, peux-tu mépriser l'expérience? Ne douter de rien, quand on ne sait rien encore, quel malheur pour nous et pour ceux qui nous aiment! et qu'on est coupable de n'écouter que son caprice! »

12. Les deux Marchands.

Deux associés, actifs, intelligents, avaient entrepris le commerce des riches étoffes. L'un des deux, on le sentait bien, n'aurait pas réussi tout seul; mais il aidait heureusement le génie de l'autre. Pendant dix ans, les marchandises furent placées avec avantage.

Les beaux tissus s'échangèrent contre les guinées de l'Angleterre et les dollars de l'Amérique. Nos deux amis devinrent riches ; très-riches , et n'en furent que plus unis.

Mais la chance du commerce est bien incertaine. La fortune changea tout à coup. Une lettre annonce aux associés que leur principale manufacture a été dévorée par un incendie ; à peine remis de cette terrible secousse , ils apprennent la faillite d'un banquier, dépositaire d'une partie de leur fortune. Une nouvelle désolante achève de les accabler. Un vaisseau qui emportait à Boston une cargaison d'étoffes précieuses au compte de leur entreprise , avait sombré en quittant le port.

Tout n'était pas perdu ; mais , après avoir satisfait les créanciers , il restait trop peu de chose aux deux amis pour soutenir une maison considérable. D'ailleurs , si l'un conservait son sang-froid et son courage , l'autre n'avait plus ni force ni présence d'esprit ; il fallut se séparer.

« Malheur à moi ! disait le marchand découragé. Je vais être oisif dans mon âge mûr , et indigent dans ma vieillesse. Que puis-je faire avec l'obole qui me reste ? Rien , si ce n'est de soutenir quelque temps ma vie misérable. Je me résignerai douloureusement aux coups du sort ; je ne tenterai pas la lutte. Il serait chimérique de l'essayer. »

Cela dit , il se croisa les bras , et se mit à végéter dans sa détresse nouvelle , qui croissait de jour en jour.

L'autre marchand avait agi bien différemment. Il avait fait deux parts du peu qui lui restait. L'une subviendrait au strict nécessaire ; la seconde serait consacrée à un petit roulement d'affaires de second ou troisième ordre , comme il convenait à l'exiguïté de

ses ressources. Cette marche modeste, prudente, suivie d'ailleurs avec une activité qui ne se démentait pas, excita l'attention, captiva la confiance de négociants honnêtes qui appréciaient le courage. Il s'en trouva un qui associa le marchand ruiné à ses intérêts. Bientôt, une heureuse idée vint à cet esprit actif, réfléchi ; il simplifia une machine et augmenta les produits de la fabrication. En même temps, comme la Providence vient au secours de celui qui s'aide, il découvrit que le banquier, dont la faillite avait contribué à sa ruine, avait dissimulé de nombreuses valeurs, et il recouvra une grande partie du dépôt qu'il croyait perdu.

Quand il eut réparé sa fortune, sa première pensée fut pour son associé malheureux. Il lui écrivit et lui offrit généreusement de partager sa seconde prospérité.

Le marchand sans courage fut frappé d'un procédé si noble, mais le chagrin et la honte de s'être abandonné lui-même avaient usé sa santé. « Non, mon ami, lui répondit-il, je ne puis accepter vos offres. La force physique me fait défaut, comme la force morale. Ce qui me revient sur les fonds sauvés de la faillite m'aidera suffisamment à mourir. Je ne suis plus digne de vous seconder. Ah ! si j'avais eu votre résolution et votre ferme volonté, si j'avais employé à la recherche d'un remède la moitié du temps que j'ai perdu à gémir, j'aurais vaincu, comme vous, la fortune. Jouissez seul d'un bien si dignement acquis. »

Pères et mères de famille, apprenez de bonne heure à vos enfants cet axiome : *Excepté dans les cas irréparables, gémissons peu ; agissons.*

43. L'Ombre du cadran.

Deux Jouvenceaux, les coqs de l'école du village, la croix de fer-blanc et le ruban rouge à la boutonnière, s'étaient arrêtés en plein soleil devant le cadran où l'Ombre marquait dix heures.

Tout à coup un nuage épais obscurcit le grand astre. Les deux compagnons lèvent encore une fois les yeux sur le cadran ; l'Ombre aussi avait disparu.

« Jean-Marie, dit l'un des deux, je ne comprends pas trop ce que nous voyons. Comment l'Ombre du cadran se montre-t-elle quand le soleil brille, et s'efface-t-elle quand il se cache ? Es-tu assez savant pour m'expliquer cela ? »

« — Mon pauvre Pierre, répondit l'autre, je ne suis guère plus savant que toi ; mais je me rappelle que notre maître d'école nous disait : « Enfants, c'est l'Ombre de l'aiguille que vous voyez. Quand le soleil donne, ses rayons éclairent le cadran tout à l'entour, sans pouvoir passer au travers de l'aiguille ; quand un nuage cache le soleil, tout le cadran est dans l'Ombre, autour de l'aiguille comme au-dessous. » Et puis, il ajoutait en souriant : « Pauvres enfants, vous saurez plus tard que cette marche de l'Ombre ressemble à celle des faux amis. Quand la prospérité brille sur vous comme le soleil, ils sont là, ils vous restent fidèles ; qu'un nuage passe et obscurcisse votre fortune, ils s'évanouissent, ils disparaissent comme l'Ombre de l'aiguille sur le cadran. »

« C'était beau, ces paroles-là, n'est-ce pas, Pierre ? Et mon père, qui connaît le monde, m'a dit aussi que c'est bien vrai. »

14. **La Mouche incommode.**

Il y a un siècle environ, dans une cour d'Europe, vivait un jeune prince d'un caractère impatient et qui ne connaissait guère d'obstacle à sa volonté. Ramire était d'ailleurs doué d'un joli visage ; il avait toutes les grâces de l'enfance, et autant de sens et d'esprit qu'on en peut avoir à huit ans.

Son père, qui était un sage, voyait avec peine ce naturel violent et impérieux qui altérerait tant de qualités charmantes.

Un jour, tandis que l'enfant se livrait aux jeux de son âge, une Mouche importune, cousine du Moucheron de La Fontaine, vint, à plusieurs reprises, bourdonner à ses oreilles. Ramire cherche à la saisir : mais l'insecte volage échappe à sa main, revient, échappe encore ; se pose sur le nez, se promène sur le front de l'enfant, qui commence à perdre patience. Ramire se plaint, il murmure, il pleure ; bientôt il frappe du pied ; il montre le poing à la Mouche, qui semble se moquer de sa fureur, et qui revient sans cesse et bourdonne sans pitié. Le malheureux devient presque fou de douleur ; il bondit, il tourne sur lui-même ; son ennemi ailé sonne la victoire.

En ce moment, le père paraît, attiré par les cris du petit prince. Il s'arrête surpris au seuil de la chambre, et s'adressant à Ramire : « Tes jeux sont bruyants, lui dit-il ; je t'ai cru malade.

— Je suis mort, mon père, répliqua l'enfant avec un visage enflammé et d'une voix altérée par la colère. Voyez ce petit monstre qui me persécute, qui me désobéit et me brave. Ah ! mon père, je vous en conjure, délivrez-moi de cette mouche cruelle, à tout prix, à

tout prix, mon père! Étendez-la morte, s'il le faut, d'un coup d'arquebuse!»

Le père aurait voulu tenir son sérieux, car l'enfant éprouvait une souffrance réelle. Il se contenta de sourire, abattit l'insecte avec son gant, et, attirant Ramire sur ses genoux :

« Songes-tu, mon fils, lui dit-il, que tu deviendras un homme?»

— Oui, mon père, répondit l'enfant encore ému, mais respectueux.

— Eh bien, souviens-toi de ceci, pour le temps où tu seras devenu homme : Ne t'exagère pas ce qui pourrait t'arriver; ne te fais pas de grands malheurs avec de petits accidents. Surtout, pour remédier à des maux de peu d'importance, ne cherche jamais les moyens extrêmes : tu paraîtrais ridicule comme lorsque tu me priais de tuer ta Mouche d'un coup d'arquebuse. »

45. Le Chien tournebroche.

Un Chien de confiance, d'ailleurs adroit et gourmand, faisait l'office d'aide de cuisine. C'était bien son affaire; il s'en trouvait mieux que de garder la maison. Placé dans une roue, il tournait la broche, et, quand le gigot ou le poulet était cuit à point, la cuisinière n'était pas ingrate, elle jetait quelque bon lopin à Médor, sans compter les os qui lui revenaient à titre de gages. Médor y ajoutait par-ci par-là quelques profits moins licites, et plus d'un bon morceau passait du plat dans l'estomac du fourbe avant d'avoir figuré sur la table de son maître.

Il manquait cependant quelque chose à Médor : c'était d'avoir une bonne fois les coudées franches et de pou-

voir tailler en plein, sans craindre le coup de pied de la cuisinière ou le coup de cravache du patron.

Il fut servi à souhait. Le maître alla passer un jour à la campagne avec sa famille et ses domestiques; Médor garda la maison. Dès qu'il se vit seul : « Vraiment, dit-il, mon maître est bien bon de croire que je vais me contenter de cette pâtée grossière. C'est moi qui suis le maître aujourd'hui; faisons-le voir, et jouissons enfin sans partage. »

Cela dit, il avise une volaille appétissante, suspendue au croc, et qui ne demandait qu'à descendre. Notre Médor dresse la broche devant un feu qu'il ranime en rapprochant les tisons; puis il s'élançe sur la table, décroche avec précaution son dîner futur, l'embroche en cuisinier expert, et entre dans la roue qui lui est si connue. C'eût été merveille de le voir et de l'entendre, tant il travaillait avec courage, tant il se plaisait à louer les progrès de son œuvre! Il s'arrêtait de temps à autre : « Voyez, s'écriait-il (or, lui seul admirait un si beau spectacle), voyez comme cette chair s'attendrit, comme elle s'humecte, comme elle se dore! Je serais bien trompé si ce poulet n'était pas un régal des dieux. Allons, il est à point; courage, Médor, et bon appétit, mon ami! Ma foi, mon cher maître, c'est à mon tour! »

A ces mots, il saute hors de la roue et court à sa proie; mais la porte de la cuisine s'ouvre : c'est le maître qui revient à l'improviste. La redoutable cravache est dans sa main. Le triste Médor se blottit sous une table, tandis que le patron du logis fait entendre ces ironiques paroles : « Holà! qu'on me serve ce mets succulent! Je ne m'attendais pas à dîner sitôt et si bien, et je dois récompense à un serviteur fidèle. »

Le larron est alors tiré de sa cachette, battu, mis à

la chaîne. « Ah! se dit-il, l'échine engourdie et l'estomac vide, j'aurais mieux fait de jouir du présent, sans convoitise. J'ai travaillé; c'est un autre qui recueille, et je porte la peine de mon avidité. »

16. Le Cavalier et les Piétons.

Un paysan, monté sur une mule, se rendait à la ville. La bête avait le pied sûr, mais elle n'était pas vive; elle cheminait tout doucement, la tête baissée, comme pour reconnaître et pour éviter les obstacles; et, malgré les coups de talon du cavalier, elle n'allait jamais que son train. Notre homme en prenait son parti.

Le galop d'un cheval se fait entendre, et un beau cavalier passe comme un trait devant le paysan et sa mule. Le coursier fringant s'arrête, repart, piétine, caracole, lève ses naseaux fumants; celui qui le monte en est fier, et fait montre de son adresse. « Qu'il est heureux! se dit le rustique; il n'est pas obligé, comme moi, de suivre le caprice d'un pesant et stupide animal. Pourquoi n'ai-je pas, aussi bien que lui, cette brillante monture? »

Comme il parlait, il entendit derrière lui de grands soupirs et des paroles de gens qui se plaignaient. Il se retourna : c'étaient de pauvres marchands qui portaient sur leurs épaules de lourds paquets, et dont le front ruisselait de sueur. Ils marchaient avec peine sous ce fardeau, et ils disaient entre eux : « Voyez comme ce paysan est heureux; il a une mule douce et solide sur ses jambes, qui lui épargne toute fatigue; et il n'a pourtant que sa personne à porter. Nous autres, chargés comme des bêtes de somme, nous n'avons pas seulement

un pauvre âne pour nous aider. Pourquoi sommes-nous plus maltraités que cet homme ?

— Ouais ! dit le paysan ébahi, Qu'est-ce à dire ? J'enviais ce beau cavalier ; voici des piétons qui m'envient ! J'ai eu tort de ne regarder que devant moi ; si je m'étais retourné tout d'abord , je n'aurais garde de me plaindre. »

Nous ressemblons tous à ce paysan. Quand nous regardons ceux qui sont au-dessus de nous , nous voilà les plus malheureux des hommes ; si nous jetions les yeux sur ceux qui sont derrière , et qui ont reçu moins de faveurs , nous nous plaindrions moins du monde et du sort.

17. Le Grain de poussière et le Diamant.

Un Diamant de la plus belle eau , arraché aux mines de Golconde , ornait la couronne d'une grande reine. C'était son joyau le plus précieux ; elle en était fière.

L'ambassadeur d'une puissance amie fut reçu par la reine en audience solennelle. La couronne joua son rôle , et le Diamant qui étincelait parmi les pierres éblouit les yeux de l'envoyé.

Le serviteur qui avait soin des parures royales enleva ensuite le manteau , le sceptre , la couronne ; mais il fut distrait par les gentilleses d'un singe favori , et ne s'aperçut pas que le beau Diamant venait de rouler dans la poussière. Le joyau , terni , confondu avec les plus vils débris , fut jeté dans un tas de fumier , en un coin obscur des écuries. Nul ne pouvait le reconnaître , quoiqu'il rayonnât faiblement.

Un violent coup de vent enleva et fit tourbillonner la poudre aux environs. Un Grain de poussière , porté plus haut que les autres , aperçut le Diamant déchu ,

et lui cria : « A quoi t'a servi ta grandeur passée ? L'orgueilleux est abaissé ; le faux mérite rentre dans l'ombre ; et moi , si longtemps humilié par un sort injuste , je plane maintenant dans les airs. »

Comme il parlait encore , le vent s'apaise , et le Grain de poussière , que rien ne soutient plus , tombe rapidement sur la terre . Mais un serviteur fidèle , qui cherchait depuis le matin le Diamant perdu , le reconnaît tout à coup et s'en saisit , plein de joie .

« Pauvre insensé , dit le Diamant au Grain de poussière , tu t'es jugé toi-même . Reste dans la bassesse qui te convient ; le ciel juste m'a rendu mon rang légitime . Adieu ; sois foulé aux pieds des passants ; je retourne briller au front d'une reine. »

Sot parvenu , hâte-toi de te glorifier du souffle qui t'élève ! Il peut t'abandonner tout à l'heure . Honnête homme tombé dans la disgrâce , prends courage ! La Providence peut te replacer subitement au point d'où elle t'a fait descendre ; et , dans ton abaissement , tu es toujours au-dessus du faquin qui t'insulte du haut de son éphémère grandeur .

48. Le Hibou et le Rossignol.

Des oiseaux vivaient en république . C'était une réunion des hôtes les plus élégants et des meilleurs chanteurs de la forêt . Le Rossignol et la Fauvette , le Merle et le Rouge-Gorge , unis fraternellement , se visitaient dans leurs nids et conversaient dans leur doux ramage . Heureux , si un jaloux , ennemi du repos commun , ne s'était glissé parmi eux !

Ce jaloux était un Hibou du voisinage . Avec ses gros yeux ronds et son cri plaintif , il sentait bien qu'il n'était

ni beau à voir, ni agréable à entendre. Aussi avait-il pris en haine tous ceux qui brillaient par la beauté, ou qui charmaient l'oreille par un gosier harmonieux. Le Rossignol, surtout, déplaisait à l'envieux. Quand il commençait ses roulades souples, variées, quand il filait des sons purs et puissants, le Hibou faisait entendre un grognement sourd ; ses plumes frémissaient ; ses yeux brûlaient de haine.

Le pauvre Rossignol, occupé de sa musique, ne songeait guère au danger qui le menaçait. Le Hibou comptait sur son imprudence. « Tu y viendras, beau chanteur, se disait la bête malfaisante ; je trouverai bien l'occasion de t'attirer à quelques gluaux. Sans toi, je régnerais dans le bocage ; mais tu es curieux, tu es crédule ; patience, j'aurai bien raison de toi. »

Là-dessus, le Hibou formait de méchants complots ; il guettait le Rossignol au passage ; mais, trop lourd dans son vol, il n'espérait pas atteindre le léger habitant de l'air. Il eût voulu l'amener à la portée de sa serre, l'empêtrer dans les gluaux, le séduire à la pipée. Heureusement, le bon naturel du Rossignol lui valait des amis, et plus d'une fois on le prévint des embûches, sans le rendre plus défiant pour l'avenir.

Une nuit, notre musicien attaquait les notes les plus hardies ; son gosier infatigable produisait des sons ravissants. Le Hibou, poussé par l'envie, sort de son trou, se place derrière un arbre, et imite les cris aigus d'un chat que tourmenteraient des enfants. Le Rossignol curieux, et à tête légère, écoute d'abord, puis va se poser au bord de son nid, puis en sort tout effaré, et s'approche en sautillant du pied de l'arbre.

L'envieux ne se possède pas de joie ; voilà donc sa proie qui se livre à lui. Il prend son temps, il s'élançe

pour saisir l'oiseau crédule ; mais il avait compté sans la Providence. Lui qui dressait des embûches, il tombe dans un piège dressé par un chasseur, et meurt étouffé, tandis que le Rossignol effrayé s'envole à tire-d'aile.

Grande leçon pour les envieux et les méchants. Qui veut du mal, mal lui arrive.

49. Le Ministre du Lion.

Le roi Lion, dixième du nom, était aimé de ses peuples. Ce n'est pas qu'il fût sans défauts. De temps en temps, quelques accès de colère gâtaient sa bonté naturelle, et alors malheur aux Brebis et aux Loups ! Il ne distinguait personne. Mais il était fin politique, et, comme il avait appris de son père qu'un sage ministre est un trésor, il avait cherché ce trésor dans son royaume. Il avait passé dédaigneusement pardessus les brigues, et choisi l'Éléphant, à titre de sage.

L'Éléphant était digne de ce choix. Depuis qu'il dirigeait les affaires, tout prospérait ; les factions s'apaisaient ou rendaient les armes ; un Tigre, autrefois rebelle, maintenant vaincu, pardonné, vivait à la cour ; les Castors, les Abeilles exerçaient tranquillement leur industrie ; tout enfin, dans les États du roi Lion, annonçait l'aisance et le bonheur.

Mais tout le monde ne pardonnait pas à l'Éléphant d'être un bon ministre. Les grands seigneurs qui entouraient le trône ne perdaient aucune occasion de lui nuire, et l'accusaient surtout pour le bien qu'il avait fait. Le Tigre lui reprochait d'être débonnaire, l'Ours d'affecter la politesse, le Loup de faire le sobre, le Renard de jouer la franchise ; le Singe, plus prudent,

se contentait d'approuver tout bas les jugements sévères de ses amis ; il élevait quelquefois la voix contre l'Éléphant , mais sans aigreur, et seulement pour avertir le roi Lion qu'il manquait bien des qualités à son ministre. Si lui, Singe , en était cru, le royaume serait plus prospère ; plus de querelles, plus de misère : le fisc s'enrichirait ; le particulier n'en serait que plus riche. Ce Singe, dit-on, était de Gascogne.

Le roi fut étourdi de ces clameurs. Il douta de son ministre ; il lui fit comprendre que le temps de sa faveur était passé. Le sage Éléphant n'attendit pas un ordre ; il annonça respectueusement son départ ; et le Singe , poussé par ses bruyants compères, devint ministre à son tour.

Hélas ! rien ne fut changé. Après quelques jours de trêve, les mécontents s'aperçurent que le Singe osait quelquefois ne pas penser comme eux. C'en fut assez : ils commencèrent l'attaque. Le Singe eut beau imaginer des plans magnifiques, se montrer sévère envers les petits, rude envers les solliciteurs, ami du luxe et des bons repas, diplomate même avec ses amis : rien n'y fit. On le harcela pour ses défauts, comme l'Éléphant pour ses vertus ; c'étaient les mêmes adversaires, les mêmes armes.

Le roi Lion ne comprenait rien à ce manège. Il vit le Chien qui restait pensif dans un coin du palais, et qui semblait gémir en regardant le portrait du feu roi. « Ami, lui dit-il, tu me plains d'être moins bien servi que ne l'a été mon père. Parle ; tu es de bon conseil ; que puis-je donc faire pour contenter ceux qui blâment tout ce qu'ils ont loué, qui louent tout ce qu'ils ont blâmé ?

— Une seule chose, sire, répondit le Chien : les

prendre eux-mêmes pour ministres. Vous ne les avez pas choisis, c'est leur grief; ils n'en ont pas d'autre. Eh! sire, si j'avais l'honneur d'être le roi Lion!...

— Que ferais-tu? interrompit le monarque.

— Je laisserais parler les bavards, radoter les imbeciles; je chasserais les intrigants, et, quand j'aurais trouvé un ministre sage, occupé du bonheur de mon peuple, ma foi, sire, je le garderais!

— J'y songerai, » dit le roi Lion.

Il eût bien fait de n'y pas songer longtemps; car rien n'est plus méprisable que les gens qui trouvent des vices aux autres pour prendre leur place. On en a vu quelquefois ailleurs qu'à la cour du roi Lion.

20. Le Singe et l'Ane.

L'espèce des bons plaisants est rare, et leurs imitateurs ne sont souvent que des plagiaires maladroits; maladroits, ce serait peu, mais incommodes; incommodes, ce serait peu encore, mais dangereux. Écoutez une fable qui le prouve.

Un Singe, plein d'esprit et de gentillesse, amusait tous les animaux par ses tours. Tantôt c'étaient des gambades prodigieuses; on le croyait brisé, à demi mort; il restait étendu; on s'approchait de la victime, qui levait la tête, et riait au nez de ses amis rassurés. Tantôt c'était une charge piquante des cris des quadrupèdes, ou des chants des oiseaux; mais, en personne prudente, maître Gilles allait d'abord demander, chapeau bas, à ceux qu'il voulait contrefaire, une permission qu'on ne refusait pas. Il plaisait donc à tous, et les divertissait, même à leurs dépens.

« Eh mais! se dit maître Aliboron, dont Gilles avait

trop bien imité la musique, si ce faquin gagne à si peu de frais la faveur populaire, que ferai-je donc, moi, avec ma voix puissante et la finesse que je me connais ? »

Notre Ane ne perd pas de temps. Il prend sa course, et tombe au milieu d'un cercle émerveillé de la souplesse de Gilles, et charmé de ses vives reparties. « Oh çà ! dit-il, regardez-moi, écoutez-moi ; n'est-ce pas mon tour ? »

La curiosité s'empare des spectateurs. On laisse Gilles qui achevait une de ses plus gracieuses culbutes, et on entoure Aliboron. Celui-ci, bouffi d'orgueil, avance la tête, dilate ses naseaux fumants, et entonne un braiment de triomphe. Bientôt, il recule de quelques pas pour exécuter un saut périlleux, se lance, et vient s'abattre lourdement sur un Taureau dont il ébrèche les cornes.

« Haro ! haro ! crie-t-on de toutes parts. Qu'il est ridicule ! qu'il est maladroit ! qu'il s'en aille ! »

Sur ce, deux Chevaux à robuste encolure saisissent le misérable par ses longues oreilles, et le traînent, malgré sa résistance, dans une écurie vide, dont ils ferment sur lui la porte.

Quand ils revinrent, le joli Singe peignait à sa manière la mésaventure de l'Ane, et les auditeurs riaient sans pitié du mauvais plaisant.

II.

MODÈLES DE NARRATIONS.

1. Le Berger.

L'hiver touchait à sa fin ; pourtant la neige blanchissait encore la croupe des montagnes ; le givre pendait aux arbres ; les bêtes fauves, maigries par un long jeûne, vaguaient dans les bois déserts et cherchaient une proie. Un pauvre Berger traversait une forêt si longue, si longue, qu'il croyait n'en voir jamais le terme. C'était le chemin d'un village où il allait se louer pour la garde des troupeaux. Son bagage était bien léger : sur le dos une besace, avec un gros chiffon de pain bis ; une musette suspendue à l'épaule ; un bâton noueux à la main. Ainsi équipé, notre homme gagne du terrain, sans regarder derrière lui ; car la solitude et le silence l'effrayent ; le murmure du vent dans les branches dépouillées lui paraît le grondement d'une bête féroce ; le bruit même de ses pas le trouble ; il s'arrête de temps en temps, et il écoute si l'ennemi approche.

Il approche, hélas ! et la vision devient une triste réalité. Des hurlements formidables se font entendre à quelque distance : le malheureux se retourne cette fois ; il se voit suivi d'une bande de loups, l'œil en feu,

..

la gueule béante ; pillards à jeun qui étaient en quête d'un repas.

Le Berger se sent défaillir ; ses jarrets fléchissent, son bâton lui échappe ; mais une horrible idée traverse son esprit ; il se redresse tout à coup : le péril retrempe son courage. « Non, se dit-il, pas de chute, ou je suis mort ; ma grand'mère me l'a dit. Les loups affamés guettent les voyageurs, et le premier qui tombe est dévoré sans miséricorde. Je resterai debout. »

Il s'arrête alors, fait face aux loups qui avançaient lentement, comme si leur lâcheté tempérait leurs appétits voraces, et fait tournoyer le bâton, sa seule défense. On l'eût pris pour un héros. Les bêtes avides s'arrêtent aussi, mais ne reculent pas : leurs yeux sont rouges de sang ; leur langue, que la soif dessèche, pend entre leurs dents aiguës par la faim. Ils règlent leurs pas sur les pas du Berger, et semblent lui dire : « Tu ne marcheras pas toujours. »

Cependant le pauvre se remet en route. Ses dents claquent d'effroi, mais la volonté soutient ses forces. Il veut vivre ; il vendra chèrement sa vie, s'il faut mourir. Mais il a compté sans la fatigue. La forêt est si vaste ! il est encore si loin de la plaine ! Ses membres s'engourdissent ; les jambes lui flageolent. Il lui semble que ses pieds s'attachent à la terre. Que fera-t-il en cette extrémité ?

Il s'adosse un instant au tronc d'un arbre. Voilà un moyen de repos ; mais ce repos peut lui être funeste. La bande ennemie est là, toujours là, plus près qu'auparavant. Elle avance de peu à la fois ; mais elle avance, et, quand elle aura fermé lentement le cercle, c'est le dernier terme, c'est la mort.

Il y eut là un moment terrible. Les loups, immobiles à vingt pas de l'arbre, tendaient en avant leurs têtes hideuses. Quelquefois ils se regardaient comme des brigands qui se consultent, puis ils fixaient de nouveau leurs yeux rougis sur le pauvre Berger, dont le sang se glaçait dans ses veines.

Le malheureux fit un effort. « Voyons, pensa-t-il, si ces monstres affamés s'adouciront quand je les aurai nourris. » Et, sans cesser de les regarder, comme pour les tenir en respect, il tira de sa besace le pain de son déjeuner, et le rompit en petits morceaux, qu'il jeta vivement aux loups avides. O surprise ! ô terreur nouvelle ! A chaque morceau, la bande féroce se rapproche, excitée par un commencement de repas. Ils ne sont plus qu'à six pas de distance du Berger, à demi mort de frayeur. Pourtant, ils attendent encore ; mais la provision s'épuise ; bientôt il ne restera plus rien qu'une besace vide ; et les loups, découvrant leurs dents blanches, témoignent qu'il leur faut une pâture sanglante après ce prélude, qui n'a fait qu'amuser leur faim.

Que devenir ? La fuite est impossible ; les forces manquent. Le bâton noueux frappera bien un de ces animaux voraces ; mais comment se défendre contre une bande entière ? Tout est perdu : il faut mourir. Adieu donc, prairies et bocages ! adieu l'espoir d'une bonne condition à la ferme prochaine ! adieu les pauvres vieux parents qui attendaient de leur fils un peu d'aide dans leur misère !

En faisant ces tristes réflexions, notre Berger saisit machinalement sa musette, et l'enfle comme pour en tirer un chant de mort. Aux premiers sons, les loups dressent l'oreille, s'inquiètent, reculent de quelques

pas. Tout à coup ils poussent ensemble un hurlement prolongé. Le musicien joue toujours, et l'écho multiplie les sons. Nouvel émoi parmi les bêtes affamées : elles se dispersent ; elles courent épouvantées , comme si des animaux plus forts qu'elles les poursuivaient. Notre héros redouble ses fanfares : les loups sont en déroute , la place est libre ; tous ont disparu.

Le Berger essuie la sueur qui coulait de son front. Il a peine à comprendre sa victoire ; mais il se hâte d'en profiter. Il poursuit sa route avec une assurance presque joyeuse. Peu à peu son front se déride , sa pensée se dilate ; un sourire moqueur vient se placer sur ses lèvres. « Quoi ! dit-il en mettant le pied sur la lisière du bois, rien de ce qui me donnait confiance ne m'a servi, ni le bâton où je mettais ma force, ni le pain qui devait suffire à ces enragés voleurs. Et toi, ma pauvre musette, toi que je croyais bonne seulement à me consoler, tu me sauves ! Allons, la Providence est grande. Elle a ses voies, que nous ne connaissons pas. Je reconnais qu'il ne faut jamais s'abandonner soi-même, et que le bon Dieu tire, quand il le veut, de grands résultats des petits moyens. »

2. La Succession d'un Empereur.

Un empire de cent trente millions d'hommes allait perdre son souverain et son père. L'empereur Cam-Hi était mourant ; la Chine s'inquiétait à l'approche d'un nouveau règne.

Cam-Hi lui-même s'effrayait de l'immense fardeau qu'il avait soutenu glorieusement pendant trente années. Au moment de le transmettre, il en sentait tout le poids. Ce poids redoutable fera-t-il fléchir les épaules

de son successeur? L'héritier de l'empire en continuera-t-il le bonheur? en augmentera-t-il la gloire?

Les trois fils de l'Empereur entouraient son lit de mort. Il les regardait avec attendrissement, et cherchait à surprendre dans leurs yeux le secret de la destinée. Ces traditions qui lui permettraient de choisir parmi eux le souverain redoublaient son inquiétude. S'il allait se tromper sur son choix, se tromper pour le malheur de l'Asie! Son grand cœur souffrait de cette pensée.

C'est que l'Empereur avait régné avec génie. Sa puissance illimitée ne l'avait pas rendu aveugle. Il s'était entouré de lettrés dont la sagesse avait réglé ses conseils. Il avait demandé aux gouverneurs de ses provinces, non la servilité qui en eût fait des tyrans, mais la franchise austère qui tournait toute la force du souverain à l'avantage des peuples. Si quelque voisin ambitieux l'attaquait, il commençait par lui faire des propositions raisonnables, et, quand l'orgueil repoussait ses ouvertures, il poussait énergiquement la guerre pour en abrégér les maux. Dans la paix, il encourageait les arts et l'industrie; par ses soins, des manufactures s'élevaient, de vastes champs étaient défrichés et produisaient de riches moissons. Jamais l'autorité paternelle n'avait été plus respectée; la famille de l'Empereur donnait l'exemple de ce respect salutaire. Jamais les temples des ancêtres n'avaient reçu de plus purs hommages; le bonheur présent ajoutait un nouveau lustre aux souvenirs du passé. Enfin, depuis le palais du mandarin jusqu'à la barque où le pauvre pêcheur vivait avec sa famille, le nom du bon, du grand Empereur était béni.

Cam-Hi regrettait cet amour universel de ses peu-

ples; il cherchait du regard celui de ses fils qui aurait assez de confiance pour le briguer, assez d'audace pour le conquérir; celui qui, par des vertus solides, cimenterait un si laborieux ouvrage.

L'aîné, assis au chevet de son père expirant, lisait sur le visage de l'auguste vieillard les combats de sa pensée. « Sage Empereur, dit-il, ne ferez-vous pas connaître à vos fils votre suprême volonté? »

Cam-Hi se souleva avec effort, essaya de parler, mais retomba vaincu par une émotion profonde. « O mes enfants! murmura-t-il, je vais mourir; qui va régner?... Est-ce toi, l'aîné de ma race? Parle sans crainte; désires-tu l'empire? Ta main aura-t-elle la force de le porter? »

Le jeune prince sentit comme un nuage passer sur sa vue. Les merveilles du règne paternel, les difficultés de l'avenir se pressèrent devant lui comme autant de fantômes. « Mon père, répondit-il avec respect, il me semble que vous me transportez au sommet d'une haute montagne inondée des feux du ciel, dominant de grasses et fraîches campagnes, et que de là une main invisible me fait rouler jusqu'au fond de la vallée, sans que rien puisse arrêter ma chute. Mon père, j'ai peur de votre gloire; je me défie de la mienne. Je demande le second rang, car je succomberais sous le premier. »

Cam-Hi poussa un long soupir. Il avait deviné son fils, mais il n'en fut pas moins troublé des paroles du prince. Son plus ancien espoir était détruit. Il se tourna doucement vers son second fils, et l'interrogea du regard. Le jeune homme baissa les yeux, comme si une flamme trop vive eût passé devant son visage. Il parut se rassurer, plaça une main sur son cœur; il allait parler, lorsque toute la vie de l'Empereur, si pleine et

si honorée, se peignit à son esprit, comme pour décourager d'avance ses efforts. Son bras retomba sans mouvement, sa tête se pencha sur sa poitrine, et des larmes mouillèrent ses joues pâles. Cam-Hi comprit que ce n'était pas là son successeur.

Des deux princes, le premier atteignait sa vingtième année; le second, à quinze ans, avait encore toutes les grâces molles de l'enfance. Il ne restait qu'un enfant de douze ans, ordinairement modeste, silencieux, inaperçu dans le palais impérial. L'Empereur se désespérait sur la couche d'agonie.

Tout à coup cet enfant, assis au pied du lit de son père, se lève, le regard inspiré; il s'approche du mourant, se prosterne, et, d'une voix émue: « Grand prince, dit-il, mon bien-aimé père, je vous la demande, cette couronne redoutable. Ne méprisez pas mon enfance; je sens que j'exécute la volonté du ciel. Mes frères méritent mieux que moi de régner après vous; leur âge a des forces qui manquent au mien; leur esprit trouverait des ressources qui me seront refusées peut-être. Mais leur modestie est invincible, et cependant nous vous perdons, et, si nul front ne se penche pour recevoir la couronne, la guerre civile agitera ses torches, le peuple souffrira, les grands bienfaits de votre règne seront effacés.

« Non, non, qu'il n'en soit pas ainsi! J'aime ce peuple comme vous l'avez aimé; je veux son bonheur comme vous l'avez voulu; je sens en moi ce désir de gloire qui a toujours brûlé votre cœur. Votre exemple, loin de troubler ma vue, me guidera, m'éclairera, m'affermira. Je me souviendrai des grandes choses au milieu desquelles s'est écoulée mon enfance; les continuer sera mon étude; vous présiderez toujours,

ô mon père, aux destinées du Céleste-Empire. Ah! que ne pouvons-nous obtenir que ces destinées reposent longtemps entre vos mains vénérées! Je serais heureux de me taire et d'admirer vos vertus. »

Cam-Hi crut entendre une voix divine. Il reconnut une grande âme dans la confiance du prince enfant. « Sois Empereur, dit-il, en étendant vers lui sa main défaillante. »

Le mourant lut dans l'avenir; il y reconnut avec joie un prince fidèle à son génie. Ceux qui vécurent sous le règne de son successeur levèrent souvent les yeux au ciel en disant: « C'est une race choisie; le fils est digne du père; l'Asie a toujours son bon et grand Empereur. »

3. La Biche de Sertorius.

Proscrit par Sylla, comme partisan de Marius, Sertorius, après des luttes qui ne furent pas sans gloire, venait d'être appelé par les Lusitaniens révoltés contre Rome. Avec cinq mille soldats et le secours de vingt villes, il avait battu quatre généraux commandant de fortes armées, et maîtres de tout le reste du pays. Métellus même, un des grands capitaines de ce temps, s'était heurté et brisé contre la fortune de Sertorius. L'Espagne admirait et obéissait.

Mais Sertorius voyait au delà du champ de bataille. Il voulait rendre l'obéissance perpétuelle, en la resserrant par la superstition. Si deux augures, dès lors, ne se rencontraient pas sans rire, la masse du peuple et les soldats croyaient encore à tous les présages, étaient dupes de tous les prestiges. Sertorius, plus éclairé que la foule, saisit ce moyen d'influence. Un jour, il

avait vu en rêve le dieu Mars qui ordonnait la bataille et promettait la victoire; un autre jour, c'était une lettre mystérieuse, déposée sur une pierre du camp par quelque messager céleste, et qui conseillait ou dissuadait le général. Le soldat crédule ouvrait l'oreille à ces bruits, et s'attachait à cet heureux fils de la fortune; les populations grossières et ardentes de l'Espagne devenaient souples après un prodige, et ne contestaient rien quand le ciel avait parlé.

Un Portugais reconnaissant offrit à Sertorius une Biche blanche si jolie, si gracieuse, si prompte à la course, que le général, occupé cependant de tant de sérieux desseins, se plut à la garder auprès de lui. Mais une pensée soudaine lui vint à l'esprit. Pourquoi ne suivrait-il pas l'exemple de Numa? La Biche sera son Égérie. Ce n'est pas une main mortelle, c'est Diane elle-même qui lui en aura fait don. Elle l'avertira à l'avance de tout ce qu'il est utile de faire ou d'éviter. Les dieux parleront à Sertorius par cet interprète. Ce bruit se répand aussitôt; le silence du Portugais est payé au poids de l'or, et le rusé capitaine voit ses moindres volontés suivies comme des ordres de la Divinité même.

Pompée, le plus heureux des généraux romains, fut envoyé contre Sertorius puissant et victorieux; il eut la gloire de lui livrer des batailles indécises. Après celle de Sucrone, la Biche merveilleuse, qui suivait son maître jusque dans la mêlée, disparut. Ce fut un chagrin pour Sertorius : il perdait un des ressorts de sa politique. L'animal, effrayé cette fois du tumulte, avait fui devant les Romains qui se précipitaient en foule, et s'était sauvé dans un marais voisin. Un soldat la trouva, et, plus discret que ne l'eût espéré le gé-

néral, il la lui ramena saine et sauve. Le silence de celui-là fut encore acheté généreusement; et, comme il avait fait preuve d'intelligence, Sertorius se fia à lui. Il lui prescrivit de se cacher le lendemain dans une pièce voisine de celle où il délibérerait avec ses principaux officiers, et de lâcher la Biche dans la salle même du conseil, à un signal convenu.

En effet, il ne suffisait pas d'avoir retrouvé la précieuse messagère. Déjà quelques esprits forts, parmi les officiers, avaient commenté son absence : ou c'était une Biche ordinaire, disaient-ils, et le général avait trompé le peuple et l'armée; ou les dieux, en lui retirant le concours de leur interprète, lui signifiaient qu'il ne devait plus compter sur leur appui. Ces propos avaient été rapportés à Sertorius, et c'est pourquoi il avait risqué de se donner un confident pour déconcerter les grands parleurs du camp, jaloux de son rang et de sa renommée.

En attendant, il raconta avec simplicité qu'il avait eu un songe dans lequel Diane lui était apparue, tenant par les oreilles et lui rendant avec un sourire la Biche égarée. Il eut soin que ce conte circulât dans tous les rangs de l'armée, afin de bien préparer les esprits au miracle dont il disposait tous les ressorts.

Le lendemain, le conseil se réunit. Sertorius expose à ses officiers un plan de campagne. Beaucoup l'approuvèrent; quelques-uns le contredirent. Lui-même paraît incertain. « Ah! s'écrie-t-il tout à coup, que la vénérable Diane nous soit en aide; qu'elle me rende la gracieuse conseillère qui me donnait de si utiles avis! » Les contradicteurs se regardaient en souriant; on eût pu lire dans leurs pensées qu'ils jouissaient de l'embarras de leur général; mais ils n'eurent pas le

temps de triompher. A peine Sertorius a-t-il parlé, qu'une porte s'ouvre, comme poussée par une main invisible, et la Biche s'élançe, plus svelte, plus jolie que jamais; elle bondit au milieu de la salle du conseil, et caresse vivement la main de son maître.

Sertorius, après ce coup de théâtre, promène ses regards sur l'assemblée. Il ne voit que des yeux baissés par confusion, ou des mains levées vers le ciel en admiration d'un tel prodige. Bientôt toute l'armée apprend que le songe s'est réalisé, que l'animal sacré est de retour, et un long cri d'enthousiasme apprend à Sertorius qu'il n'y a plus dans tout le camp que des esprits convaincus et des cœurs soumis. De l'armée, la grande nouvelle passe dans le peuple; toute l'Espagne bat des mains, parce que la Biche a reparu. Tel, qui se fût révolté la veille, lorsqu'il ne voyait dans le général que son génie, est devenu docile jusqu'à l'abaissement, dévoué jusqu'à la mort, dès qu'il a vu en lui un homme chargé d'exécuter les arrêts des dieux.

Et ce fut, jusqu'au bout, un des moyens d'action de ce vaillant capitaine. La fidélité des soldats ne l'abandonna pas plus dans ses revers, qu'elle ne lui avait manqué dans ses succès. Lorsqu'à Segontia, luttant à la fois contre Métellus et contre Pompée, il vit échapper de ses mains une victoire qui paraissait assurée, un grand nombre de ses soldats furent tués, aucun ne prit la fuite. Lorsque des traîtres, gagnés par son lieutenant Perpenna, le rendirent odieux aux Espagnols par des vexations qu'il n'avait pas commandées, son armée garda un profond attachement et une sorte de respect superstitieux pour le général à qui le ciel dictait ses actions et ses paroles. Enfin, quand il eut été misérablement assassiné dans un banquet, Pompée

dut accorder aux cris de cette armée dissoute et désespérée l'exil et la mort des meurtriers.

4. Le Siège de Barcelone.

Les grandes années du règne de Louis XIV avaient fait place à des années douteuses ou funestes. Cependant l'ambition du roi de France n'était pas éteinte, et il rêvait la couronne d'Espagne pour son petit-fils. Le roi d'Espagne, Charles II, avait institué, en mourant, le duc d'Anjou son héritier, et dès lors Louis XIV, en acceptant le testament, défendait une cause légitime. Ce n'est pas ainsi que l'entendirent l'Angleterre, l'Empire et la Hollande, qui prirent les armes pour soutenir contre la France les droits de l'archiduc Charles, second fils de l'empereur.

Cette longue et terrible guerre fut semée d'épisodes dignes de mémoire. Un des plus remarquables est celui que nous allons raconter. Il montre combien le sentiment de la foi jurée peut exercer d'empire même sur les hommes qui semblent se placer en dehors des lois de la société.

Un aventurier anglais, un véritable officier de fortune, le comte de Péterborough, obtient du gouvernement de son pays quelques troupes avec lesquelles il surprend tout à coup une place réputée imprenable, Gibraltar.

Péterborough profite de l'impression que fait son audace. Plus habitué à l'exécution qu'à la réflexion, plus prompt à l'attaque qu'aux adroits calculs de la stratégie, il investit brusquement Barcelone.

La ville pouvait se défendre, elle avait des munitions et des soldats; mais la terreur ne raisonne pas.

Gibraltar enlevé d'un coup de main pèse sur les imaginations effrayées. Barcelone se livre et capitule.

Déjà l'heureux aventurier, s'arrêtant aux portes de la ville, confère avec le gouvernement, et rédige les articles du traité qui livre aux Anglais un des boulevards de l'Espagne. Tout à coup un grand tumulte se fait entendre : une des entrées de Barcelone a été forcée, un corps d'Allemands est entré de vive force, et ces soldats indisciplinés, échauffés par le vin et par la cupidité, se ruent au pillage.

« Comte ! s'écrie le gouverneur indigné, je n'aurais pas cru qu'un officier anglais se déshonorât par une perfidie ! Ce n'est pas ici, savez-vous bien ? une ruse de guerre. C'est une lâcheté et un guet-apens. »

Péterborough ne répond pas ; la colère bouillonne dans son cœur. Il ne savait rien de cette folle et déloyale entreprise. « En avant ! » crie-t-il à ses Anglais, et il les entraîne à leur tour dans la ville, qui croit toucher de deux côtés à sa ruine.

Mais non ! c'est contre les Allemands insubordonnés et pillards que les Anglais s'élancent. Ils les poursuivent avec des cris de fureur, les chassent de rue en rue, et les refoulent hors de la cité envahie, aux cris d'admiration des vaincus.

Puis, lorsque la paix est rétablie dans l'enceinte de la ville, Péterborough retourne modestement aux portes, invite le gouverneur à reprendre l'entretien interrompu, et sous les auspices de cette loyauté mémorable, le traité s'accomplit.

L'âme se sent élevée et charmée par ces actes généreux qui ennoblissent l'humanité, au milieu même des terribles nécessités de la guerre, et qui montrent

l'homme sous le masque d'emprunt que les circonstances lui ont imposé.

5. **Épisode de la guerre d'Espagne sous l'Empire.**

Napoléon avait décidé que la dynastie espagnole serait changée, et qu'un de ses frères occuperait le trône de Ferdinand VII. La Providence cassa l'arrêt du conquérant. Malgré des victoires sanglantes, l'énergie du peuple attaqué fut plus forte que la valeur française. Il fallut rappeler l'armée d'une terre funeste où la vengeance prenait toutes les formes : celle de l'héroïsme, comme à Saragosse ; celle de l'assassinat, quand nos soldats se risquaient seuls dans les gorges des montagnes. L'ordre de départ fut donné.

Dans le même régiment servaient deux officiers, jeunes, braves, unis par une de ces amitiés qui remplissent la vie. Fatigues, dangers, occasions de gloire, peines et plaisirs, tout leur était commun. Après une marche, après une bataille, Édouard et Alfred parlaient avec délices du pays natal, et, maintenant qu'ils allaient revoir la France, ils sentaient leur âme partagée entre la douleur de céder la place et la joie de revoir bientôt la patrie.

Le régiment venait d'arriver au pied des Pyrénées. Les deux amis s'écartent un peu du cantonnement pour faire une de ces excursions qui plaisent aux imaginations aventureuses. Ils se plaisent à errer sur les crêtes des rochers, au bord des torrents ; mais la nuit les surprend dans la solitude ; il est trop tard pour rentrer au rendez-vous commun. La pointe d'un rocher leur permet de distinguer un village à quelque distance ; ils

s'y rendent, lestés et joyeux, et frappent à la porte d'une chaumière.

La porte reste fermée. Le visage défiant d'un paysan espagnol se montre à une lucarne. Les deux braves réclament, mais en vain, l'hospitalité. Le paysan allègue sa pauvreté, la chambre unique qu'il possède; et, tandis que les Français passent de la prière au commandement, de la résignation à l'impatience, il se détourne pour cacher un sourire de haine et de mépris.

Cependant, il faut prendre un parti. « Mes bons seigneurs, dit aux officiers l'astucieux paysan, vous ne pouvez passer la nuit dans ma misérable demeure; mais non loin d'ici, au versant de ce coteau, vous trouverez un vieux château, inhabité depuis longtemps, et où vous dormirez à l'aise. Pourtant, je n'indiquerais pas ce gîte à tout le monde: on dit qu'il y revient des esprits, et les gens de nos villages ne se soucient guère de cette rencontre. Mais des braves, des soldats français, ne s'informent pas du danger; ils ont pitié de nos superstitions de montagne. Allez, messeigneurs, tentez l'aventure, et bonne nuit. »

La lucarne se referma. La nuit devenait plus noire. Les deux amis se regardèrent en riant, et convinrent que leur situation était piquante; ils pardonnèrent au paysan inhospitalier, et se rendirent au château désert.

Tout, dans ce séjour, offrait l'image de la destruction; l'aspect des bâtiments était imposant, mais ils tombaient en ruine; des meubles à demi brisés étaient dispersés dans des chambres humides; les portes, les fenêtres restaient ouvertes, pour attester que c'était une demeure sans habitants. Quelques torches résineuses, déposées dans un coin de la chambre principale, semblaient placées là pour l'usage des visiteurs

téméraires. Édouard et Alfred se consultaient de l'œil et méditaient leur plan de campagne.

Édouard, l'aîné et le plus résolu des deux, prit la parole. « Ami, dit-il, je n'espère pas que des esprits nous rendent visite cette nuit; mais ce damné paysan ne nous a pas dirigés pour rien vers cette mesure. Il y revient peut-être quelques brigands, quelques contrebandiers de ses amis. Soyons prudents; nous sommes excédés de fatigue, mais je me sens moins las que toi. Veillons deux heures à tour de rôle : la première faction sera pour moi. » Alfred accepte la proposition de son ami, et s'étend dans un vieux fauteuil, où il ne tarde pas à s'endormir, tandis qu'Édouard allume une torche, et arme ses deux pistolets.

La première heure de faction se passe sans aucun incident remarquable. Édouard entendait bien quelques bruits sinistres; mais il reconnaissait que c'était le hurlement du vent engouffré dans un conduit obscur, ou bien le cri plaintif d'un oiseau de nuit troublé par la lumière et par la présence de l'homme. Le jeune officier se promenait en long et en large, luttant contre le besoin impérieux du sommeil, fidèle à sa consigne et vaguement obsédé d'inquiétudes dont il s'indignait. Bientôt il sent que la force lui manque; ses mains se crispent pour retenir ses armes, mais le sommeil est le plus fort : Édouard s'assied, ou plutôt se laisse tomber sur un second fauteuil, après avoir déposé, en tâtonnant, ses pistolets sur une table vermoulue. Il va s'endormir auprès de son ami.

Bientôt des images bizarres se croisent devant ses yeux; des sons lugubres arrivent à son oreille. Un spectre d'une taille gigantesque, couvert d'une draperie sanglante, passe en traînant sa chaîne. Il étend

la main vers un point invisible, et, avec un geste de menace, il ordonne à Édouard de le suivre. L'officier résiste; mais le spectre, grandissant encore, saisit d'une main la torche allumée, brandit un poignard de l'autre main, et s'avance à pas mesurés pour frapper sa victime. Édouard veut crier, mais sa langue reste attachée à son palais; il essaye de fuir, ses pieds sont retenus comme par un filet, et ne peuvent quitter la terre. Le fantôme s'éloigne avec un sourire sardonique, s'arrête encore, rejette en arrière un capuchon qui couvrait sa tête de squelette, et revient d'une course précipitée sur l'officier haletant. Le poignard s'abaisse: Édouard bondit sur le fauteuil, saisit ses pistolets, ajuste l'odieux fantôme; le coup part. A ce bruit, l'officier s'éveille en sursaut. Hélas! l'apparition était un rêve. Il n'y avait plus dans le salon désert qu'un homme désespéré et un cadavre. Édouard était couvert du sang de son ami.

6. La Colonie pénitentiaire.

Un gouvernement puissant, longtemps éprouvé par les guerres civiles, raffermissait, par de sages lois, le sol ébranlé. Mais les mauvais instincts de la nature humaine avaient été remués avec trop de force; les passions turbulentes ou cupides n'avaient fait que changer d'aliments. Au lieu de s'attaquer à la société dans ses chefs, elles s'en prenaient aux individus, et détruisaient la sécurité privée. Le mal était si grand, qu'un remède héroïque parut nécessaire. Une terre lointaine et déserte fut assignée pour exil à une foule de malfaiteurs condamnés par la justice, flétris par les lois.

Le navire qui doit transporter au loin ces hommes

coupables met à la voile. Quelle population que celle dont il délivre la mère patrie ! De ce côté, les meurtriers, dont la soif de l'or et l'atroce pensée de la vengeance ont armé le bras ; de l'autre, les fripons audacieux, mais non sanguinaires, qui ont étendu sur le bien d'autrui leurs mains avides ; ici, les séditionnaires qui ont attaqué par la violence les lois de leur pays ; là, de lâches faussaires et des témoins frauduleux qui ont levé la main contre l'innocence ; partout des ennemis de l'ordre, de l'honneur, des fléaux de la société qui les rejette de son sein.

Les voilà réunis, ces hommes funestes ! Leurs crimes ont été, pour ainsi dire, mis en commun. Ils vont sans doute composer un enfer inhabitable. Eux qui n'ont vécu que pour détruire, que pourraient-ils fonder ? Quelle société régulière jaillirait de ce chaos ?

Ils débarquent sur le rivage inconnu ; ils y restent, abandonnés de leurs guides, avec des instruments de travail et quelques provisions qui ne suffiront pas longtemps à leurs besoins.

Le premier regard qu'ils se jettent est un regard de défiance farouche ; ils se connaissent trop bien pour ne pas se mépriser et se haïr. Pourtant, il faut se décider à vivre ensemble ; il faut que les violents compriment leurs accès, que les rusés retiennent leurs pièges. Mais qui assurera la subsistance de tous ? Habitué à la vie honteuse et facile du vagabondage, à l'oisiveté qui conseille tous les vices, ils ne savent ce que c'est que la grande loi de l'humanité souffrante, le travail ; mais, s'ils ne travaillent pas, la faim est là qui les attend ; ils n'éviteront pas ses tortures. Ils prennent leur parti en soupirant : les uns essayent d'ouvrir la terre, sèment le blé dans les sillons, et rêvent déjà la moisson fu-

ture ; les autres créent des jardins et les peuplent d'arbres fruitiers , de plantes potagères. Ils s'étonnent de prendre du goût à ce labeur. La paresse , ce premier vice du méchant , est vaincue. Les mauvaises pensées occupent déjà moins de temps et de place. Des êtres inutiles ou malfaisants sont devenus des travailleurs ; on ne voit plus de désœuvrés que les malades , les infirmes , ceux que l'âge prive de forces. Ceux-là tournent les yeux vers leurs compagnons , et ne les trouvent pas insensibles. Des actes de générosité s'accomplissent : la récolte du fort sert à soulager le faible ; celui dont les bras ont remué la terre et lui ont arraché ses trésors , en fait part à ses anciens complices , devenus ses frères , lorsqu'ils souffrent une misère imméritée. Un souffle pur de charité chrétienne est descendu sur ces hommes égoïstes et corrompus.

Ainsi croissait la petite société ; mais ses commencements laborieux furent troublés par des ennemis. Les flibustiers , brigands sans discipline , race violente et pillarde , enlevèrent des colons , brûlèrent quelques chaumières. Ce fut un effroi général dans le hameau. Ces malheureux , autrefois violents et pillards eux-mêmes , tremblaient maintenant pour un coin de terre , pour une cabane , pour un soc de charrue qu'ils possédaient. Les fripons furent indignés du vol , les lâches déserteurs coururent aux armes ; le besoin de la défense commune les réunit , les entraîna tous : c'est que le salut de chacun était lié au salut de la colonie. Les uns se tiennent sur leurs gardes et veillent au dedans ; les autres se lancent dans des excursions hardies , et les flibustiers trouvent des adversaires plus audacieux qu'eux-mêmes. Les exilés ont recouvré , ou plutôt se sont fait une patrie ; ils en ont conçu l'amour , et , pour

elle, ils déploient des vertus qui leur étaient toujours demeurées étrangères, le courage, le dévouement. Nourris dans la honte, ils commencent à aimer, à chercher la gloire ; rebut du monde, tout à l'heure ils seront des héros.

Parmi ces luttes sans nombre, sous un climat nouveau, une maladie contagieuse se déclare dans la colonie. Le fléau est aveugle : il n'épargne aucun âge, aucune cabane. La pitié, qui nous ramène à nous et nous reporte vers nos semblables, amollit ces cœurs endurcis. Les plus valides craignent l'invasion du mal ; il s'efforcent de l'éteindre en soignant les premières victimes. Un zèle infatigable, une activité intelligente, un ordre que la conscience du danger inspire, président à tous les secours. On voit des amis (l'amitié était née au sein des vertus nouvelles) prodiguer leur temps et leurs forces pour rendre la santé à leurs amis ; ils oublient leur propre péril, pour écarter le péril des têtes qui leur sont chères. Tel qui, dans sa vie coupable, au milieu de la société, aurait vendu au poids de l'or ses compagnons de crime, donne sans regret une part de ses chétives ressources au voisin, au concitoyen inconnu que ronge la maladie, et que menace la misère.

Le fléau disparaît ; la confiance renaît dans les cœurs, et, avec la confiance, le sentiment religieux, longtemps comprimé, se fait jour dans ces âmes ténébreuses. Une croix de bois est dressée sur une éminence, en vue de tout le hameau, et les colons tombent comme un seul homme aux pieds du Christ qui les a transformés par le travail, par le sentiment d'un intérêt sérieux à défendre : miracle de sa puissance et de son amour !

7. Dévouement fraternel.

Une de ces tempêtes effroyables qui règnent dans les parages du Cap de Bonne-Espérance, avait assailli un vaisseau portugais, à son retour des Indes. Édouard de Mello, qui le commandait, était un capitaine habile ; mais la violence de l'ouragan avait déconcerté toutes ses manœuvres ; le navire avait sombré. Heureusement tout l'équipage avait pu se réfugier dans la chaloupe ; le capitaine y était descendu le dernier. Mais les lames étaient toujours menaçantes ; des nuages, d'une forme effrayante, traversaient rapidement les airs ; le frêle esquif, surchargé de monde, tantôt montait sur la pointe des vagues furieuses, tantôt plongeait au fond des abîmes. Les passagers, pâles d'effroi, battus du vent et des vagues, désespéraient d'échapper à la mort qui les pressait de toutes parts. Le pilote, d'abord silencieux, laissa brusquement échapper le gouvernail, et déclara que tous allaient périr, si la chaloupe n'était pas soulagée d'une partie de son poids. Il ne restait qu'un moyen, moyen cruel, mais nécessaire, pour sauver le bâtiment : c'était de jeter à la mer une douzaine de victimes.

On se regarde avec stupeur ; mais le pilote presse ; il montre les flots que le vent soulève ; la chaloupe qui penche vers le gouffre, et que la première lame va engloutir. On agite en tremblant les noms dans un chapeau de marin, qui devient l'urne terrible du sort. Onze des condamnés sont précipités à la mer : la pitié s'était retirée des cœurs, chassée par la nécessité et l'amour de la vie. Au moment où le douzième allait être lancé dans l'abîme, un cri se fait entendre ; c'est son jeune frère, c'est Alméida qui tombe à genoux, les

mains jointes, et qui élève sa voix suppliante : « Mes compagnons, s'écrie-t-il, une grâce, une seule grâce ! Épargnez mon frère, l'aîné de notre famille, le soutien de nos vieux parents, l'homme qui est assez fort déjà pour bien servir sa patrie. Moi, voyez, je ne suis encore qu'un enfant ; à quoi suis-je bon ? à qui suis-je utile ? Laissez-moi mourir, et sauvez, oh ! sauvez mon frère ! Que vous importe ? ce sera toujours un passager de moins, et l'abîme aura sa part. » Le frère, attendri, muet d'émotion, fait signe qu'il n'accepte pas un tel sacrifice. Mais Alméida s'adresse à Édouard de Mello : « Capitaine, lui dit-il, je suis décidé à mourir, même si ma demande est refusée. Soyez généreux ; consentez, et forcez mon frère à vivre. » Le capitaine presse le jeune homme sur son cœur. Cependant l'équipage murmure d'un retard qui prolonge le péril. Alméida saisit ce moment, et se livre aux matelots chargés d'exécuter l'arrêt du sort. A son tour, il est lancé dans les flots.

Que ne peut l'instinct de la conservation, l'attachement inné à la vie ! Ce jeune homme intrépide, qui a voulu mourir, ce héros de l'amour fraternel, à peine assuré du salut de son frère, se reprend à l'espérance de vivre aussi, au désir de vaincre la fortune par une généreuse audace. Voyez-le suivre à la nage, pendant six heures, la barque d'où il s'est exilé. L'air est redevenu calme ; la mer, par le mouvement égal de ses vagues, favorise le travail de la rame, qui va conduire au port l'embarcation fragile. Mais la peur dure encore après le danger : l'équipage tremble de posséder un passager de plus. On suit avec curiosité d'abord, puis avec impatience, les efforts désespérés d'Alméida. Intrépide, il redouble ses élans, il atteint la barque ; il

va en escalader les bords. Les cruels ! que vont-ils faire ? les avirons sont levés contre cet ennemi du salut de tous ; des bras furieux vont briser cette noble tête ! N'importe ; il ne s'abandonnera pas dans ce moment suprême ; ce frère, pour qui il avait livré sa vie, il voudrait lui consacrer des jours reconquis sur l'abîme et sur l'aveugle destinée. Il persiste, il s'attache aux flancs de la chaloupe ; il se suspend aux rames dont on s'arme pour le frapper.

Cette lutte obstinée trouble les cœurs, d'abord endurcis par le sentiment ou le souvenir du péril ; on hésite. Le frère d'Alméida voit l'admiration et la pitié se faire jour dans l'âme de ses compagnons. C'est à son tour maintenant de tomber à leurs genoux. Il leur crie, d'une voix entrecoupée par les sanglots, de pardonner à tant de courage, de lui rendre un si généreux ami. Que risquent-ils ? Le danger n'est plus ce qu'il était à l'heure douloureuse du sacrifice ; un de plus, un enfant, ne compromettra pas la sécurité commune ; et Dieu regardera d'un œil favorable cette bonne action.

Pendant qu'il parle, les Portugais sentent leur cœur se fondre, pour ainsi dire, de miséricorde. Les menaces cessent de se faire entendre ; les rameurs interrompent la marche ; on échange des regards où se peint l'attendrissement. Deux matelots, par un mouvement spontané, se penchent pour saisir Alméida, et l'enlèvent épuisé, haletant, mais les yeux humides de reconnaissance et de joie, pour le jeter dans les bras de son frère.

Jamais ce terrible cap des Tourmentes, que le génie de Vasco de Gama avait bravé, ne vit s'accomplir un drame aussi touchant, aussi rempli des plus douces et

des plus puissantes émotions. Parmi les souvenirs de ces parages, aucun n'est resté plus populaire que le dévouement et l'invincible résolution d'Alméida. Aujourd'hui que la route de l'Inde est devenue, grâce aux conquêtes du commerce, familière et facile aux navigateurs européens, nul ne double la pointe africaine sans donner un souvenir, sans payer un tribut de sympathie aux deux frères portugais.

8. Victoire de saint Augustin.

Dans les premiers âges du christianisme, les grands saints soutenaient une double lutte, contre les passions qui agitaient le cœur de l'homme, contre les pratiques superstitieuses nées de ces passions et qui en perpétuaient l'empire. Ici, c'étaient les sacrifices humains qu'il fallait abolir chez des peuplades idolâtres; là, c'étaient les misères de l'esclavage qu'il fallait adoucir chez les païens civilisés; ailleurs, un de ces usages funestes ou ridicules, reste du culte rendu autrefois à des divinités sourdes et aveugles, excitait la sainte colère des Pères de l'Église, et tombait devant la puissance de leurs vertus.

On raconte qu'à Césarée, longtemps après la conversion des habitants au christianisme, il se conservait une pratique monstrueuse, empruntée aux fêtes du dieu Mars. Les habitants se rassemblaient dans une plaine; ils étaient tous armés de frondes, et se partageaient en deux camps. Le hasard seul présidait à cette séparation. On courait se ranger, suivant une folle inspiration, dans l'un ou dans l'autre parti. Toutes les familles étaient divisées; une rage insensée, une fureur sans haine s'emparait de ces malheureux. Ils

s'attaquaient à coups de pierres, avec une ardeur que la religion rendait implacable ; l'enfant était frappé par son père ; le père succombait, abattu par la fronde qui sifflait dans la main de son fils.

Un édit impérial avait interdit ces jeux barbares ; mais, après quelques années, la coutume avait repris le dessus. Les peuples tiennent à leurs folies ; celui de Césarée se croyait privé d'un droit, parce qu'on lui épargnait un crime. L'autorité civile ferma les yeux, et l'ancienne tradition du culte de Mars devint une loi du pays.

Une de ces fêtes parricides allait commencer. La population affluait dans une plaine, aux portes de la ville. Les yeux brillaient à l'avance d'un plaisir sauvage ; les mains balançaient la fronde ; des enfants charriaient et disposaient de distance en distance des pierres aiguës qui devaient briser le front de leurs pères ou de leurs frères. Plus loin, hors de la portée des frondes, on apercevait les visages curieux des femmes de la ville, qui guettaient le signal du combat. Quelques places seulement restaient vides aux fenêtres ou sur les remparts : car il y avait pourtant dans Césarée des mères, des sœurs, des épouses qui détestaient tout bas l'usage sacrilège, et qui, la tête couverte d'un voile, assises auprès de leur foyer, attendaient la cruelle victoire ou le corps sans vie de ceux qui leur étaient chers.

Le signal est donné : une immense clameur est suivie d'un profond silence. Chaque combattant arme sa fronde, et, le bras en arrêt, s'apprête à lancer la mort. Tout à coup on entend un sourd murmure : les yeux se dirigent vers un sentier qui aboutit à la plaine, et d'où est parti un cri d'effroi. Quel est cet homme vé-

néralable qui, de la voix et du geste, suspend la lutte criminelle; qui hâte sa marche en s'appuyant sur un bâton de voyage semblable à la houlette d'un pasteur? C'est le grand apôtre de l'Afrique, la lumière de l'Église latine, le vainqueur de Pélage : c'est Augustin!

Il arrive sur le champ de bataille; il s'y arrête, le visage triste, le regard sévère. Les gens de Césarée se regardent avec surprise, et reportent leurs yeux avec respect sur le saint personnage qui vient d'apparaître. Avant même de parler, il semble répandre dans l'âme de ceux qui l'écoutent des impressions de piété et de paix. Il lève la main, comme pour recommander une attention religieuse, et d'une voix forte, mais émue :

« Peuple de Césarée, s'écrie-t-il, il est donc vrai que tu n'es encore chrétien que de nom! Il est donc vrai que les âmes sont restées païennes, là où la croix de Jésus-Christ surmonte les temples et fait fléchir les genoux! Quoi! vous n'avez pas encore sacrifié à Dieu ces coupables superstitions, ces coutumes de sang qui devaient plaire autrefois à de sanguinaires idoles, mais dont l'agneau sans tache se détourne avec horreur! Malheureux qui cherchez vos plaisirs dans la violence, et qui vous condamnez follement à pleurer vos parents et vos amis tués par vos mains! Quelle volupté féroce pouvez-vous placer dans le fratricide? Vous croyez honorer vos ancêtres en conservant ce détestable usage; vos ancêtres étaient aveugles; et vous, chrétiens, vous qui possédez la lumière, vous agissez comme ceux qui étaient dans les ténèbres! »

Ces paroles ardentes entraient dans les cœurs des Césaréens; la majesté d'Augustin les subjuguait; ils croyaient entendre, non pas un évêque, non pas un saint, mais un envoyé de Dieu même. Leur fureur, si

excitée il y a quelques instants, tombait comme un épais brouillard sous un rayon du soleil.

Augustin reprit avec plus de véhémence : « Allons, enfants du Christ, abolissez à jamais ces luttes contre nature ! Que ce jour marque parmi vous l'ère de la raison et de l'humanité ! Donnez-moi ce bonheur d'avoir changé vos âmes ! Comblez-moi de cette joie infinie ! Quand j'ai appris vos préparatifs de fête, je me suis hâté, et je remercie Dieu d'être arrivé à temps, avant que vous ayez outragé son saint nom par une guerre impie. Je ne retournerai qu'après avoir reçu vos promesses et vos serments. »

L'apôtre se tait ; tous les yeux se remplissent de larmes. La parole divine a trouvé le chemin des cœurs. Les bras désarmés laissent tomber les frondes ; et tout ce peuple, à genoux, la main étendue vers Augustin, jure de renoncer à ses odieuses coutumes. Augustin les bénit, et reprend le chemin de sa modeste demeure. Avant de perdre de vue la plaine de Césarée, il se retourne, et voit les habitants qui se tiennent embrassés avec tendresse, comme des frères réconciliés.

9. Les Missionnaires.

Il y a cent ans environ, des Missionnaires jésuites entreprirent et menèrent à bonne fin une des œuvres les plus hardies que l'esprit de la religion puisse inspirer. Quelques hommes s'enfoncèrent dans les forêts de l'Amérique du Sud, se mêlèrent aux pauvres sauvages qui vivaient au hasard du produit de leur chasse et de leur pêche, sans autre dieu que leur grossier *Manitou*, et les réunirent autour de la Croix pour bâtir des villes et pour cultiver la terre. Admirable ascendant de la

foi et de la parole ! Un petit nombre de prêtres , qui n'avaient ni armes ni trésors , rassemblent quarante mille familles , arrachées à la vie des bois , élèvent trente-deux bourgades sous le nom de *missions* , et apprennent à cette nation de convertis à loger dans des maisons commodes , à prier dans de vastes églises. Sous le gouvernement ferme et habile des *Robes noires* , les nouveaux civilisés portent , mais ne sentent pas le joug des lois. S'ils subissent quelquefois des châtimens sévères , cette sévérité n'est rien , comparée à leurs dangers , à leurs malheurs d'autrefois. Ils apprennent à être doux et humbles , sans rien perdre d'une énergie que le travail entretient et que le zèle religieux anime ; à s'aider , à s'aimer les uns les autres , suivant la loi sublime de la charité. A la naissance du jour , aux premières ombres du soir , ils implorent pieusement le *Grand-Esprit* que leurs bienfaiteurs les ont instruits à invoquer. Ils sont heureux , car ils sont bons , et libres de toute crainte sous la main paternelle des Missionnaires. Les arts utiles de l'Europe ne leur sont pas inconnus ; ils se sont exercés à travailler le bois et le fer ; ils savent tisser des vêtements à leur usage ; les Pères , pour enrichir la colonie sans la corrompre , ont emprunté aux Européens leur génie industriel ; ils ne leur ont laissé que leurs vices.

Sur cette terre privilégiée , le travail ne cessait jamais , mais il n'était pas excessif. On voyait des travailleurs robustes , qui allaient gaiement à leur tâche , et en revenaient sans fatigue ; nulle part l'œil ne s'arrêtait sur ces êtres chétifs , épuisés par un labeur ingrat , qui végètent et dépérissent dans nos villes manufacturières. La sollicitude des Missionnaires veillait sur la santé publique. D'agréables délassemens rafraî-

chissaient, après le travail, les habitants laborieux. Tantôt c'étaient des courses rapides sur la pelouse fleurie; tantôt des jeux de bague, des chœurs de danse, des promenades à travers le bois illuminé par des lanternes de mille couleurs. Cette paix intérieure n'était troublée par aucun voisin jaloux. Les frontières étaient fermées avec soin à tout étranger; la colonie se suffisait à elle-même; elle ignorait la guerre, et les habitants n'avaient pour armes que la bêche du jardinier et le soc du laboureur.

Ce repos sans mélange ne pouvait durer; aucun asile n'est inaccessible à la violence et à la cupidité des hommes. Des pirates portugais, qui avaient déjà pillé les contrées voisines, descendirent dans le pays habité par la colonie. Ils se saisirent de plusieurs habitants, qu'ils rencontrèrent isolés sur le rivage, sur la lisière de la forêt, et presque dans le voisinage de leurs demeures. Enhardis par l'impunité, insultant à la douceur de ces hommes qui n'avaient pas appris à se défendre, ils renouvelèrent plus d'une fois leurs incursions perfides; un certain nombre de colons furent embarqués et réduits en esclavage; la surprise et la douleur régnèrent dans la colonie décimée par de lâches agresseurs.

Les Missionnaires s'émurent; ils avaient voulu préserver les colons des maux de la guerre; mais ils ne pouvaient les laisser en proie à des violences qui menaçaient de détruire leur ouvrage. Ils formèrent, ils disciplinèrent un corps de troupes qui monta bientôt à dix mille hommes. On se fabriqua des armes, on s'équipa pour la lutte, et on attendit l'ennemi.

Les premières prises avaient été si faciles, que les pirates, pleins de confiance, résolurent de tenter un

grand coup. Ils réunirent toutes leurs forces pour enlever une multitude de colons et les transporter sur plusieurs navires. Ils calculaient déjà des profits certains et s'enivraient à l'avance de la joie du succès.

Les Missionnaires, qui avaient envoyé des espions vers le lieu ordinaire du débarquement, apprennent l'arrivée et l'approche des pirates. Ils rassemblent une partie de leurs forces, distribuent des armes à ces soldats qui n'avaient jamais vu de bataille, et l'un d'eux parcourt les rangs pour échauffer leur courage.

Laisseront-ils des brigands troubler encore la paix de leurs foyers, et les priver de leur liberté, eux, les créatures de Dieu et son image? Les pirates sont téméraires contre des hommes timides; ils seront lâches contre ceux qui résistent. Ils ne combattent que pour la proie; les colons combattront pour la gloire de Dieu, par l'ordre des *Robes noires* qui les aiment et qui ont su les rendre heureux. Qu'ils avancent donc sans crainte contre ces forbans; le temps de la résignation est passé; c'est l'heure de l'attaque et de la victoire.

Ces paroles transforment les paisibles colons en guerriers intrépides. Ils marchent au-devant des pirates qui, fiers de leur nombre et de leurs succès passés, comptaient sur des rapines sans péril. A la vue de cette petite armée qui roule vers eux comme une mer vivante, dont rien ne pourrait faire rebrousser les flots, le désordre se met dans leurs rangs: ils lâchent pied; ils courent honteusement se cacher dans leurs navires, et disent adieu pour toujours à cette plage qu'ils ont souillée de leur avarice.

Ainsi, la religion qui avait donné au nouveau peuple les autres vertus, leur inspira, dès qu'il le fallut, le courage. Mais cette vertu, née la dernière, tempérée

par celles qui avaient régné d'abord dans leurs âmes, ne pouvait s'y altérer ; elle resta pure ; nulle pensée d'invasion ou de conquête, nulle ambition d'une guerre injuste, ne vint gâter cette subite énergie. Ils la réservèrent pour la défense de la famille, du toit domestique, et des sages qui les avaient civilisés.

10. Bayard.

Le neveu de Louis XII, le brillant Gaston de Foix, soutenait l'honneur des armes françaises en Italie. A vingt-trois ans, il commandait une armée, et, vainqueur des Espagnols en plusieurs rencontres, il justifiait par sa gloire sa soudaine élévation.

Gaston avait pour compagnon d'armes, pour modèle, pour ami, le *chevalier sans peur et sans reproche*. La sagesse de Bayard réglait sa fougue naturelle ; la valeur de Bayard excitait son émulation.

Le chevalier, modeste, mais ferme dans toutes ses pensées, et d'une sincérité incorruptible, contrariait quelquefois les avis du jeune général. Plus âgé que lui d'une douzaine d'années, il opposait l'expérience aux entraînements de l'imagination. Gaston l'écoutait avec déférence. Un jour, cependant, le neveu du roi proposa dans le conseil une expédition hardie, mais imprudente, et qui pouvait compromettre le salut de l'armée. Bayard se leva, combattit les idées du général, et s'aventura jusqu'à dire qu'un tel plan était certainement irréfléchi. Gaston lui demanda avec hauteur si le roi l'avait chargé de le tenir en tutelle ; s'il avait oublié qu'on attendait de lui un avis, et non pas une injure.

Bayard s'assit, dévorant sa honte ; mais, à peine le

conseil se fut-il séparé, qu'il reparut devant Gaston, l'œil en feu, la menace à la bouche. Ce n'était plus le sage héros, si maître de lui-même, si fort contre les passions; c'était un furieux qui ne respirait que vengeance. Il demande raison à Gaston des paroles qu'il lui a tout à l'heure adressées; il défie en duel son chef et son ami.

Gaston, à cette provocation, bondit comme un lion blessé. La jeunesse et la bravoure font bouillonner son sang dans ses veines. Il oublie, lui aussi, les devoirs que le commandement lui impose : il accepte le défi.

Les voici arrivés au lieu fixé, ces deux adversaires, si peu faits pour engager une lutte sanglante; l'un, bien jeune encore et déjà célèbre; l'autre, dans la force de l'âge, réputé la fleur de la chevalerie, admiré pour ses exploits fabuleux et pour cette raison supérieure qui le dirigeait comme une lumière.

Le sort en est jeté; tous deux sont en présence; les épées brillent.... Encore quelques instants, et Bayard va souiller sa gloire, et Gaston va périr sous le fer d'un ami, ou priver la France de son plus vaillant soutien.

Rassurons-nous; la grande âme de Bayard ne pouvait se laisser troubler longtemps par les fumées de l'orgueil blessé. A peine le défi s'était-il échappé de ses lèvres, à peine avait-il été accepté par le bouillant Gaston, que le voile s'était déchiré, que le chevalier avait reconnu et détesté sa faute.

Mais ce n'était pas assez de reconnaître cette faute, de la condamner, de la désavouer en présence de Gaston offensé. Une expiation vulgaire ne suffisait pas au repentir du héros; il fallait un éclat qui publiât l'erreur, un jugement du coupable contre lui-même.

Bayard prépara tout pour égaler la réparation à l'outrage.

Lorsque Gaston s'avance pour croiser le fer, Bayard recule d'un pas, et détourne son épée avec respect. *Venez, messieurs!* s'écrie-t-il, et aussitôt les principaux officiers de l'armée, qui s'étaient tenus cachés derrière une haie, paraissent équipés comme dans un jour de bataille. Bayard met un genou en terre, et, s'adressant à Gaston : « Prince, lui dit-il, j'ai manqué aux lois de la discipline; j'ai oublié les bontés dont m'honorait mon général. Je suis coupable, et je vous demande humblement pardon. Et vous, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les officiers émus d'un tel spectacle, vous avez connu ma faute; soyez témoins de mon repentir et de ma douleur. »

En même temps, il jeta son épée aux pieds de Gaston, que la joie et l'admiration rendaient immobile. A cette dernière action, le prince s'élance, relève Bayard, l'embrasse avec tendresse : « Mon ami, dit-il au chevalier, il n'y a que vous qui sachiez être grand dans l'abaissement même. Une faute est pour vous une occasion de gloire. Ah! notre amitié n'en sera que plus vive et plus étroite; et les braves officiers qui nous entendent rediront que votre général vous a rendu cette bonne lame dont les ennemis du roi et de la France doivent garder seuls le souvenir. »

Bientôt l'armée, qui aimait Gaston, qui admirait Bayard, connut et applaudit ce trait digne des vertus antiques, et se sentit fière d'être guidée par de tels hommes. Les ennemis l'apprirent aussi, et l'empereur Maximilien s'écria : *Le roi de France est bien heureux d'avoir un chevalier Bayard!*

44. **Pépin le Bref.**

L'insensé Childéric III, dernier fantôme de la race mérovingienne, venait d'entrer dans un cloître. Le fils de Charles Martel, le vaillant et astucieux Pépin, avait saisi enfin et placé sur son front la couronne de Clovis. Les seigneurs, puissants mais désunis, subissaient, non sans murmure, la royauté nouvelle. Ils semblaient attendre une occasion pour réveiller au fond des cœurs le respect de la vieille famille des conquérants. La sagesse de Pépin, sa politique adroite pour ce temps de barbarie, comprimaient bien le mauvais vouloir des grands, mais ne le détruisaient pas. Ces hommes grossiers, qui ne connaissaient guère que la vie des camps et le droit de la force, s'étonnaient de voir au-dessus d'eux un chef auquel manquait l'avantage de la taille; ils se dédommageaient de courber la tête en public, par leurs épigrammes secrètes contre ce roi si petit, que le surnom de *Bref* était déjà inséparable de son nom.

Pépin le sut, et résolut de faire tomber, par un coup d'éclat, tous ces mauvais propos de l'ambition trompée. Il invita les grands à une fête dans une de ses terres, et, pour faire plus d'honneur à ses hôtes, en les servant selon leurs goûts, il annonça qu'un combat entre des bêtes féroces ferait partie du programme.

Au moment fixé pour ce combat, les invités prennent place autour d'un cirque. Pépin ordonne de lancer dans l'arène et de mettre aux prises un lion de haute taille, d'effrayant aspect, et un des taureaux les plus vigoureux de la province. Tous les regards flamboient; tous les esprits sont tendus.

Les deux adversaires bondissent d'abord avec impé-

tuosité dans l'enceinte de bataille, comme si chacun d'eux y régnait seul; puis ils s'aperçoivent, et reculent de quelques pas. Le lion hérisse sa crinière, fouille le sable avec ses ongles crispés, et pousse un rugissement terrible, auquel répondent les beuglements d'effroi et de colère que pousse le taureau, le front baissé, les cornes en arrêt comme deux lances menaçantes. Celui-ci reste immobile, ou se tourne lentement pour opposer une barrière infranchissable à son ennemi furieux, dont les sauts hardis font reculer involontairement les spectateurs, quoique placés à l'abri de ses atteintes. Le lion écume de rage, bat ses flancs de sa queue, porte au taureau de profondes blessures, et laboure de ses griffes les épaules du robuste animal. Excité par la douleur, celui-ci quitte sa posture défensive, pousse au lion, et, de ses cornes acérées, lui déchire les entrailles. Un cri s'élève parmi les nobles hôtes de Pépin; déjà la pitié s'attachait au taureau blessé; on lui savait gré de sa noble résistance; on applaudissait à son attaque vaillante; on eût souhaité qu'il fût vainqueur. Mais un nouveau rugissement du lion ébranla la voûte du cirque; la vue de son sang qui coulait et qui se mêlait au sang de son ennemi enivre l'animal féroce. Il s'élançe avec furie; il esquive un nouveau coup des cornes redoutables qui l'ont frappé; il pose ses ongles puissants sur le taureau abattu.

Un frémissement court parmi les spectateurs; ils se soulèvent à demi; ils se penchent sur l'arène; ils voudraient pouvoir tirer en arrière le lion vainqueur, délivrer le vaincu palpitant sous cette étreinte suprême. Pépin se lève à son tour, et, d'une voix assurée: « Qui de vous, dit-il, messeigneurs, essayera de sauver ce brave animal? Ce serait grand dommage qu'il

périt misérablement. Qui donc se dévoue pour le tirer d'affaire? »

Tous se taisent à la vue d'un péril si grand; Pépin les voit hocher la tête en signe de refus, et baisser les yeux sous son regard ironique. « Ce sera donc moi, reprend-il, qui me chargerai de mettre ce furieux à la raison! »

A ces mots, il saute lestement dans l'arène, l'épée à la main; va droit au lion qui lui montre une gueule enflammée, et, d'un revers, abat la tête du monstre. Une immense acclamation part de tous les rangs des spectateurs.

Pépin alors se tourne vers eux, appuyé sur son épée qui dégoutte de sang : « Messesseurs, leur crie-t-il d'une voix tonnante, que pensez-vous de ce bras si court? Vous paraît-il manquer de nerf et frapper à côté? Vraiment, messeigneurs, devrais-je avoir à vous rappeler que David, vainqueur de Goliath, était un jeune berger sans apparence, et que le vainqueur de l'Asie, Alexandre, si grand dans l'histoire, eût mérité, par sa taille, d'être surnommé le Bref? Eh bien! j'accepte ce nom, et je vous demande ici, à cette heure, si Pépin le Bref est digne de vous commander! »

Tous les grands, muets d'abord de surprise et d'admiration, se lèvent aux dernières paroles du roi; par un mouvement spontané, ils étendent la main vers lui, et l'un d'eux, le plus habitué jusqu'alors à critiquer le nouveau souverain, s'écrie au nom de tous : « Nous te reconnaissons pour notre maître; nous te jurons foi et obéissance! Il faudrait être fou pour ne pas reconnaître que tu es le plus grand d'entre nous! »

42. Christophe Colomb à Barcelone.

Le génie de Colomb avait vaincu tous les obstacles. Malgré les mépris de Gènes, sa patrie, malgré la mauvaise foi du Portugal, après huit années d'attente en Espagne, le hardi navigateur avait obtenu enfin de conquérir un monde. Ni la dérision de ses ennemis, ni les pièges de ses rivaux, ni les dangers et les murmures de son équipage, n'avaient découragé le rêveur sublime. Cette terre qu'il avait devinée, et qu'on traitait d'imaginaire, était maintenant le joyau le plus précieux de la couronne d'Espagne. L'envie se taisait, l'admiration publique parlait seule et saluait, parmi les noms les plus illustres, celui du Génois Christophe Colomb.

Le voici, ce héros de la science, ce triomphateur pacifique, plein d'audace et de douceur, d'une raison calme et d'une imagination puissante ! Il revient, après huit mois d'absence, faire hommage à Ferdinand, à Isabelle, des découvertes qui l'immortalisent. Qui l'attendait ? qui espérait ou craignait son retour ? Personne ne comptait plus sur ce visionnaire, sur cet aventurier. Eh bien ! le visionnaire a réalisé sa vision ; l'aventurier a mené à bonne fin son aventure. Il a débarqué sur les côtes d'Espagne, au port de Palos : on accourt sur son passage ; on veut regarder l'homme qui a fait des choses si merveilleuses. Une grande cité prépare, pour le recevoir, ses habits de fête ; il touche aux portes de Barcelone. Le voici, l'amiral, le vice-roi des Indes, celui qui a donné au roi et à la reine d'Espagne des milliers de nouveaux sujets !

Toutes les cloches de la ville sonnent à grandes volées ; les magistrats, revêtus de leurs plus brillants costumes, viennent au-devant de l'amiral. Une foule in-

nombrable les suit, portant dans ses mains des branches de laurier, qui forment une sorte de forêt vivante. De cette foule partent des cris d'enthousiasme et de joie, des clameurs d'admiration. On étend sous les pas de Colomb de riches tapis ; on lui jette des fleurs ; une ardente curiosité anime tous ces visages mobiles ; on semble vouloir faire oublier en un instant au grand homme longtemps méconnu les dédains qu'il a soufferts.

Colomb, entouré de ses principaux officiers, des compagnons les plus assidus de ses travaux, s'avance parmi les flots du peuple. Des bijoux, de l'or, des armes d'une forme inconnue, monuments, ou plutôt échantillons de sa conquête, sont portés devant lui dans des corbeilles et des bassins découverts. Derrière lui marchent cinquante Indiens, la tête ornée de plumes, le cou et les bras chargés de colliers et de bracelets, les jambes nues. Ce sont eux surtout qui attirent les regards : la démarche, le costume de ces hommes d'un autre hémisphère sont si bizarres, si différents de ce qu'on a vu jusqu'alors ! Mais, d'abord, sont-ce bien des hommes ? N'appartiennent-ils pas à une autre nature, avec leur teint olivâtre, leur visage peint, leur chevelure étrange ? On ne se lasse pas de les admirer.

Le cortège triomphal se dirige vers le palais. Isabelle et Ferdinand avaient ordonné la fête. Isabelle, protectrice constante du grand navigateur, lui avait enfin gagné le cœur de Ferdinand, longtemps rempli de défiance. Les deux souverains attendaient le sujet illustre avec une pompe digne de lui. Placés sur leurs trônes, entourés des plus grands seigneurs de l'Espagne, ils se lèvent à l'arrivée de Colomb, hommage de la puissance au génie. L'amiral, suivant l'étiquette espagnole, met un genou en terre ; mais Ferdinand le

relève aussitôt, et lui montre un siège qui l'attend au pied du trône.

En même temps, des fanfares se font entendre; elles célèbrent le succès et la gloire. Tous les yeux sont fixés sur le héros de cette grande journée; le respect dû à la présence de Ferdinand et d'Isabelle empêche seul les acclamations d'éclater jusque dans l'enceinte du palais.

Colomb se lève avec modestie, s'incline profondément devant les deux souverains, et leur adresse ces paroles, d'une voix émue :

« Reine illustre, roi magnanime, permettez qu'un sujet fidèle vous remercie de toutes les grâces qu'il a reçues de vous. La première de toutes est d'avoir cru à ma promesse, de m'avoir donné les moyens de la tenir. Dieu en soit béni! car j'en ai retiré une grande joie, celle de vous faire hommage aujourd'hui des plus beaux domaines qu'aucune puissance ait jamais conquis. Ce n'est pas sans peine que je suis arrivé dans les parages de ce monde nouveau dont vous êtes à présent les maîtres. Ce n'était rien que les orages et les écueils; je n'ai vu là que les chances accoutumées de la navigation. Le grand obstacle à vaincre, c'était le découragement de mes chers compagnons. Ils n'avaient pas en moi la foi que j'avais moi-même aux avertissements de la Providence. Enfin, ils ont vu, et ils ont cru. Je loue Dieu en toute chose.

« Vous voyez, mes illustres maîtres, ajouta Colomb en désignant les Indiens qui l'avaient suivi, quelques-uns de vos sujets de l'autre continent. Je leur ai appris à murmurer avec respect les noms d'Isabelle et de Ferdinand. Cet or, ces pierres précieuses ont été recueillis dans leurs rivières et dans leurs montagnes. C'est une

contrée inépuisable, le trésor de l'Espagne, la richesse éternelle de la nation. »

Un sourire gracieux d'Isabelle, un signe d'assentiment du roi Ferdinand, accueillirent ces nobles paroles. Tous les assistants tombèrent à genoux, et, au signal donné par les deux princes, on chanta un cantique d'actions de grâces.

Colomb se retira, comblé de nouvelles faveurs, l'écusson enrichi des armes de Castille et de Léon, des emblèmes de ses découvertes. Déjà il méditait un second départ : car il y avait encore des terres à découvrir, et le génie du navigateur aspirait à de nouvelles conquêtes.

43. Inondation de la Loire.

Quel voyageur n'a pas admiré ces bords de la Loire si variés, si élégants, ces demeures creusées dans les roches calcaires, et surmontées de riches vignobles et de gracieux jardins ? Le beau fleuve, fier du tribut de plus de cent rivières, coule rapide et majestueux tout ensemble, jusqu'à cette rade immense où il se perd dans l'Océan. Sa sérénité inspire la confiance ; on voudrait habiter sa rive et jouir de ses accidents pittoresques, auxquels l'imagination ne rattache aucune idée de péril.

Illusion, pourtant ! car, à certains intervalles, cette Loire paisible devient un torrent furieux et dévastateur. Après la fonte des neiges accumulées, après les longues pluies d'hiver, on a vu plus d'une fois les eaux du fleuve déborder dans les campagnes, miner les habitations et emporter avec elles les bestiaux et les malheureux riverains.

Un hiver rigoureux touchait à sa fin. Les neiges fon-

dues grossissaient la Loire, qui charriait d'énormes glaçons. Le fleuve montait, montait sans cesse : les habitants de la rive voyaient avec effroi les progrès irrésistibles du fléau, et tâchaient de mettre en sûreté ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils se sauvaient à la ville, emportant leurs meubles, et laissant derrière eux, avec désespoir, leurs cultures et leurs demeures, qui bientôt, peut-être, n'offriraient plus que des débris.

Du moins, ces malheureux étaient en sûreté, et ne couraient pas risque de la vie. Une pauvre famille, qui habitait un îlot au milieu du fleuve, avait été plus imprévoyante : elle avait bien remarqué, la veille, un commencement de crue, mais elle n'en avait pas deviné le progrès, et, lorsqu'elle s'éveilla, au point du jour, les eaux faisaient irruption dans la maison. Les infortunés se lèvent en toute hâte, et montent à l'étage supérieur. L'eau recouvre, un à un, chaque degré de l'escalier qu'ils ont quitté ; elle monte sans se presser, mais sans se reposer, comme assurée de sa proie. L'étage occupé par ces pauvres gens est envahi ; ils se guident avec effort, et pâles d'effroi, jusque sur le toit de leur demeure. L'eau implacable s'élevait, s'élevait toujours.

Ceux qui habitaient la ville voisine, en sortant de chez eux le matin, virent la plaine convertie en un vaste étang qui se confondait avec le lit du fleuve, et, au milieu de l'immense nappe d'eau, apparaissaient cette maison à demi engloutie et la malheureuse famille qui allait périr. C'était un spectacle déchirant. Les hommes et les femmes agitaient des mouchoirs blancs, poussaient des cris aigus, en signe de détresse. La voix plaintive des enfants perçait au milieu des voix

plus graves; on les voyait joindre leurs petites mains et se mettre à genoux sur ce toit glissant, leur dernier refuge. Le cri lugubre *Au secours! au secours!* se prolongeait sur les flots, et venait mourir sur la rive.

Les magistrats de la ville étaient accourus des premiers; ils appellent des bateliers, et leur ordonnent d'aller sauver ces infortunés; mais le péril est trop grand. Malgré leur habitude de braver les caprices du fleuve, ces hommes effrayés refusent. Les magistrats n'ordonnent plus, ils pressent, ils prient; ils s'adressent à la charité du chrétien, à la pitié de l'homme pour son semblable. Les bateliers baissent la tête; c'était encore un signe de refus. Des récompenses leur sont offertes; le profit et l'honneur brillent devant leurs yeux, mais sans les tenter; ils ne voient qu'une mort certaine, et déclarent qu'ils ont aussi, eux, des familles inquiètes de leur absence, des femmes à protéger, de pauvres enfants à nourrir. Leur dévouement serait inutile. Ces malheureux ne peuvent échapper à leur perte, et quiconque risquerait de les sauver, périrait infailliblement avec eux.

La foule, émue de compassion, accueille avec des murmures ce refus des bateliers. On passe de la prière à la menace; on va peut-être les punir de leur frayeur par la violence. Tout à coup une grosse voix s'élève et domine le tumulte; c'est celle d'un maraîcher qui tient son âne par le licou, et qui se fraye un passage dans les groupes les plus animés.

« Qu'y a-t-il? dit le manant, tout en écartant du coude ceux qui le gênent, lui et sa bête. Voilà des gens qui périssent, et personne n'a le cœur de les secourir! Allons, je m'embarque, moi, avec la permission de M. le maire. Seulement, qu'on me garde mon âne; il

n'aime pas l'eau non plus, le pauvre animal ! Et , après tout , c'est mon gagne-pain. »

« Non, criait la foule ; vous vous perdez, brave homme ; votre bon cœur vous trompe ; vous ne sauveriez personne, ni eux, ni vous. Un batelier ! un batelier ! »

Mais le paysan , sur un signe du maire , avait sauté dans une barque , après avoir jeté la bride de l'âne aux mains d'un enfant de la ville. Il part , aux cris d'admiration et de pitié des assistants. Mais voyez ! il rame d'un bras assuré ; il mesure adroitement ses coups , il esquive les mauvaises passes ; il avance , Dieu soit loué ! toutes les têtes se dressent pour le voir , toutes les mains pour l'applaudir. Et cependant , les malheureux habitants de la maison submergée ont de l'eau jusqu'à la cheville ; le flot les bat et va les emporter. Ils crient au ciel : « Grâce ! grâce ! » Le ciel leur a envoyé une providence. Le bon maraîcher touche au mur englouti , au toit qui commence à disparaître. Là , il commande d'une voix ferme qu'on descende un à un dans la barque , qu'on se distribue à droite , à gauche , en avant , en arrière , pour maintenir l'équilibre. Sévère pour le salut de ces infortunés , il menace de faire couler l'embarcation si on ne lui obéit sans réplique. L'influence de l'homme courageux triomphe. Chacun descend à son tour , et se range à l'ordre du pilote. Hommes , femmes , enfants , chargent le fragile esquif. Tous les périls ne sont pas surmontés. Quelle terreur dans cette foule silencieuse , qui tremble de voir sombrer la barque , entraînée par la violence du courant ! Les femmes se jettent à genoux sur la rive ; les hommes encouragent par leurs applaudissements l'intrépide rameur. Lui , sans se détourner un moment de son œu-

vre, il dirige ses avirons avec la précision d'un vieux marinier ; il coupe l'eau par des mouvements obliques. Par des élans vigoureux, il se rapproche de plus en plus. Gloire à Dieu ! il aborde, et dépose sur la rive tous ces malheureux qu'il a sauvés.

Les spectateurs l'entourent et le saluent de leurs acclamations d'enthousiasme. Les magistrats lui présentent la récompense promise. Notre philosophe en sabots ne comprend pas ce triomphe, ne veut pas de cette largesse. Il remercie la foule en souriant et en levant les épaules, comme un homme qui pense qu'on donne trop de prix à son dévouement. Il repousse fièrement la prime promise au courage, et, ôtant son large chapeau : « Adieu, messieurs, dit-il ; mon âne m'attend, et l'heure du marché se passe ; cet argent-ci me porterait malheur ; je n'aime pas qu'on me paye pour faire le bien. Je suis content d'avoir tiré ces braves gens d'un mauvais pas ; il est temps d'aller vendre mes légumes. »

A ces mots, il prend son âne par la bride, le cingle de sa baguette, et l'homme et la bête s'éloignent en trottant côte à côte, aux yeux des spectateurs ébahis.

14. Le Nègre savonné.

C'était un jour de marché, à Rome ; des hommes, des femmes, des enfants, des trois parties du monde, étaient exposés en vente sur un échafaud de planches mal jointes. Le maquignon s'enrouait à faire valoir sa marchandise humaine et à provoquer les acheteurs. Il vantait la blancheur de celui-ci, l'agilité de celui-là ; il les proclamait exempts de tout défaut, pleins de qualités merveilleuses. Le rusé marchand ne faisait pas mal ses affaires.

Parmi les esclaves qu'il vendait au plus offrant, se trouvait un petit Éthiopien, laid, trapu, les lèvres grosses et allongées, le nez écrasé, les oreilles pendantes, et, pour achever le portrait, noir, mais plus noir que la suie. Ce petit monstre ne paraissait pas maladroit. Il faisait des tours et des cabrioles pour attirer l'attention des assistants, et le maquignon, tout en faisant valoir la souplesse du personnage, ajoutait, avec un clignement d'yeux compris de son auditoire, que, pour celui qui saurait blanchir son Éthiopien, il y avait un marché d'or à faire, l'enfant, à la couleur près, étant sans défaut.

Un gros financier, à cervelle un peu étroite, avare de son argent comme s'il craignait de manquer de pain, avide de gagner comme s'il n'avait pas beaucoup à perdre, dressa l'oreille à ces paroles dorées. Au fait, se disait-il, ce petit danseur a la peau bien noire; mais peut-être n'est-ce pas sa faute.

Il y a des maîtres si négligents! Je gagerais que celui à qui appartenait le pauvre petit ne l'aura pas fait baigner de plusieurs années. Quelle pitié! Le marchand a raison; il ne s'agit que de réparer la sottise d'un autre, et j'aurai fait une précieuse acquisition.

Notre bonne dupe s'avance donc résolûment et marchandant l'esclave. Le maquignon, ravi de s'en défaire, demande une somme assez modeste. Marché conclu. L'acquéreur emmène son Éthiopien, calculant tout bas les bénéfices qu'il ne peut manquer de faire quand il aura blanchi et revendu le négriillon.

Suivons-le donc dans sa maison, et voyons-le à l'œuvre. Il n'a voulu s'en rapporter à personne; c'est lui qui a préparé les brosses, les racloirs et les éponges. C'est lui qui a tiré du coffre qui les renfermait le

vinaigre et les essences. Il a seulement permis à un esclave de chauffer et d'apprêter un bain pour le nouveau venu. Le voici, les bras nus, debout auprès d'une table où sont rangés tous les instruments de cette opération difficile. L'Éthiopien est mis au bain, et trouve d'abord fort douce cette façon de faire. Être servi par son maître, c'est une bonne fortune que les esclaves n'avaient guère, si ce n'est un jour par an, à la grande fête des Saturnales; et ce jour n'était pas venu.

Notre financier prend d'abord une puissante éponge, et en frotte le corps du nègrillon avec une ardeur infatigable : l'eau ruisselle sur ce corps chétif, assez longtemps pour le rendre net des plus anciennes souillures. Puis, son maître prend une fine étoffe et l'essuie avec inquiétude. Il ne voyait se détacher encore aucune parcelle de ce beau noir qui luisait de plus en plus, comme pour insulter à son embarras. Le nègre commençait à gémir, et témoignait par ses gestes qu'il lui tardait d'être quitte de la toilette forcée que son maître lui infligeait.

Ce n'était pas le compte de l'acheteur. Celui-ci ne perd pas courage. Il laisse de côté l'éponge à demi déchirée, et saisit une brosse qu'il fixe à sa main par une courroie. Il frotte à tour de bras la peau rebelle du malheureux. Cette peau s'échauffe, se boursoufle, s'égratigne sous le crin qui la mord, mais elle reste toujours noire. L'Éthiopien pousse des cris, se tord dans la souffrance, regarde son maître avec des yeux menaçants, puis joint les mains dans une posture suppliante. Plaintes inutiles! Le financier, rouge de colère, dégouttant de sueur, jette la brosse impuissante pour un racloir tout neuf dont il attendait merveille. Aux premiers coups, l'Éthiopien hurle de douleur. Le

maître imbécile enlevait la peau, mais la couleur ne changeait pas.

Découragé enfin, notre homme laisse tomber ses bras, et, le regard hébété, la tête baissée, il commence à comprendre sa folle entreprise. Le négriillon avait perdu connaissance, Il tomba malade, et la guérison fut longue; elle coûta plus que le prix d'achat. Peu s'en fallut qu'à force de lavages l'acheteur ne vît sa marchandise fondue. Lui-même fut malade d'amour-propre blessé et d'avarice trompée. Pauvre sot, disaient entre eux ses voisins, qui n'a pas vu qu'on ne chasse point le naturel, et qu'on perd son temps et sa peine à vouloir changer ce que le père des hommes a fait!

45. La Recherche du bonheur.

Où est le bonheur? Sous quelle forme peut-on le saisir? En quel lieu le surprendre? Comment le forcer à naître? Comment lui défendre de finir?

C'était un souverain puissant, un conquérant toujours vainqueur, qui s'adressait ces questions avec impatience. Séged régnait sur l'Éthiopie; mais régner, c'est méditer des lois et de grandes entreprises, prévenir les mauvais desseins de ses ennemis, déjouer les intrigues de ses courtisans, faire des heureux et des malheureux; ce n'est pas, quoi que le préjugé en pense, être heureux pour soi, et à son aise. Vaincre est une noble distraction, mais que de soucis pour préparer la victoire et pour en conserver les fruits! Décidément, ce n'est pas encore là le bonheur.

Pourtant, il faut que Séged le trouve, ce phénix introuvable. Son parti est pris; il veut être heureux pendant quelques jours.

D'abord il quittera son palais, puisqu'il s'y ennuie : sa capitale, puisqu'elle ne lui offre plus que des merveilles cent fois regardées. Que toute la cour s'apprête à le suivre ! Séged a une charmante maison de plaisance, bâtie au milieu du lac Dembéa. Il l'a rarement habitée ; elle cache peut-être, dans ses grottes mystérieuses, dans les détours de ses claires fontaines, le trésor désiré.

On part à l'ordre du maître : la foule des grands du royaume forme à Séged un brillant cortège. On arrive dans l'île des enchantements. Quelle fraîche verdure ! Comme ces fleurs scintillent dans la prairie et sur les coteaux ! Quels délicieux sentiers serpentent au flanc des montagnes et attirent les promeneurs sous les ombrages ! La maison ou plutôt le palais, bâti à mi-côte, mêle sa colonnade élégante aux accidents de terrains les plus variés. Un air parfumé s'élève de toutes parts des parterres au milieu desquels la maison est assise. Des cascades étincelantes descendent çà et là des collines ; les unes bondissent furieuses ; les autres tombent presque sans bruit et s'évaporent en poussière de diamant. Séged sourit de plaisir ; un cri sincère d'admiration s'échappe de toutes les bouches ; un second cri, moins involontaire, apprend à Séged que les courtisans ne veulent pas être soupçonnés de se taire quand le sourire du prince a parlé.

Installé dans la charmante retraite, Séged demande à son principal ministre s'il a songé aux divertissements du roi. Ce ministre était un sage, touché de la folie de son maître, et qui ne comptait que sur l'expérience pour le guérir. Il répondit que les artistes les plus habiles en tout genre avaient suivi la cour, et qu'ils étaient prêts à mettre leurs chefs-d'œuvre sous les yeux du prince.

Ce début plut à Séged. Les arts sont un délassement

tranquille, un ornement de la paix ; et Séged fuyait les bruyants plaisirs et les images de la guerre. Les peintres, admis les premiers, lui présentent des scènes d'intérieur vivement dessinées, chaudement coloriées, des portraits vivants où l'éclat le dispute à la ressemblance. Séged approuve d'un signe, et bientôt éloigne d'un geste ces œuvres du génie. Un grand tableau, qui reproduisait avec une vivacité fidèle sa plus glorieuse victoire, le retint quelques instants de plus. Aux tableaux succèdent les statuettes pleines de finesse et de grâce, les morceaux sévères des sculpteurs les plus célèbres, les riches ciselures d'or et d'ivoire, les modèles d'une architecture hardie. Séged promène de l'un à l'autre ses regards distraits, et bientôt des bâillements étouffés trahissent l'ennui qui se glisse dans cette vague contemplation de tant de belles choses. Tout aussitôt l'ennui comprimé des courtisans se fait jour ; il peut devenir un moyen de plaire. Chacun porte la main à sa bouche, et feint de cacher un bâillement pour le mieux montrer. On se sépare pour aller dormir sur les fades plaisirs de la journée.

Séged, lui, a peu dormi ; il a médité sur de nouveaux plans de bonheur. Il songe d'abord, en se levant, à écarter de lui ces figures ennuyées qui l'ont entouré la veille. Un édit, publié à son de trompe, ordonne, sous peine d'amende et d'exil, que tous ceux qui paraîtront devant le prince montrent une vive et franche gaité.

Avant de quitter sa chambre, chaque courtisan compose devant un miroir ses gestes et sa figure. Ils s'efforcent de prendre un air naturel et de se donner des allures joyeuses. Admis chez le prince, ils éclatent de rire dans l'antichambre ; et, quand ils arrivent en présence de Séged, ils se tiennent les côtés, comme des

hommes que la joie suffoque. Séged s'adresse à un groupe, et lui demande le sujet de sa gaieté : c'étaient malheureusement les moins avisés ; ils n'avaient pas préparé leur histoire. « Nous rions, répondent-ils, parce que nous sommes des sujets fidèles, et que votre édit l'a ordonné. » Le roi lève les épaules et fait un signe d'impatience. Bientôt les éclats cessent, les visages se rembrunissent ; le prince tourne le dos à sa cour, et, plus maussade encore que la veille, va se renfermer seul dans le coin le plus retiré de son palais.

Le lendemain, l'édit est révoqué ; les mines peuvent s'allonger sans crime. Séged est redevenu bon prince ; mais il n'a pas renoncé à trouver le secret du bonheur : seulement, il se défie modestement de ses idées ; il veut mettre cette grande question au concours. Il annonce donc que des prix magnifiques seront donnés aux inventeurs de nouveaux plaisirs.

A ce coup, Séged a banni la contrainte et tué l'ennui. Les courtisans s'agitent et laissent leur imagination vaguer en liberté ; une fièvre d'émulation les brûle. L'un va flatter son ennemi mortel, pour qu'il l'aide à écarter de la lice un ami intime ; l'autre va se courber devant l'homme d'affaires du cousin de l'intendant du prince, pour qu'il gagne, par un cadeau fait en son nom, le nain favori de Séged, dont l'avis sera d'un grand poids dans le jugement. On trace des programmes ingénieux et brillants : celui-ci propose un concert dans lequel seront exprimés tous les sentiments de l'âme, les plus forts comme les plus délicats, à l'aide d'instruments qu'il a inventés et que le monde ne connaît pas encore ; celui-là veut une fête nautique, dans laquelle une multitude de barques, diversement éclairées, illumineraient le lac pendant la nuit ; cet autre, un spectacle à cent per-

sonnages, où figureraient, sous de riches costumes, tous les grands de la cour.

Les concurrents se rendent au palais, et attendent avec anxiété la décision du prince. Séged, placé sur son trône, proclame les vainqueurs. Il accorde un prix à l'inventeur d'un jeu si simple qu'on pouvait, sans fatigue, y perdre ou y gagner rondement une fortune. Un second prix fut décerné à l'inventeur d'un divertissement burlesque qui devait faire rire les plus mélancoliques. Le prince récompensa aussi, mais plus modestement, un courtisan qui s'était avisé de faire une bonne comédie.

Après ce beau jugement, il fallait voir les grimaces de dépit des moins favorisés ; il fallait entendre les murmures à peine étouffés par la crainte qu'inspirait le prince. A tout ce grand fracas succéda un abattement général. Les visages étaient fatigués d'ennui ; on se promenait silencieusement, regardant au loin sur les eaux dormantes du lac, aspirant à quitter le séjour enchanté, devenu insupportable à toutes les ambitions déçues. Le roi séchait de regret et d'impatience.

Tout à coup un messenger, dépêché à Séged par son frère, se présente devant lui et lui remet une missive. Séged a tressailli : on lui annonce que l'ennemi, malgré ses défaites précédentes, est entré sur le territoire de l'empire, qu'il en a ravagé une province éloignée. Le sang remonte aux joues pâles du monarque ; il secoue le voile de plomb qui pèse sur ses yeux. « Aux armes ! s'écrie-t-il, aux armes ! » A ce cri les courtisans s'éveillent aussi de leur léthargie, et se rangent, vifs et belliqueux, autour du prince. Séged retourne précipitamment dans sa capitale, et se met à la tête de sa vaillante armée. Il n'a pas été assez puissant pour se

faire heureux pendant quelques jours ; mais la fortune fait ce qu'elle peut pour le distraire : elle le force à guerroyer ; il se désennuiera du moins à défendre son peuple.

46. **Le Siége de Rhodes.**

Le vainqueur de Belgrade, Soliman, avait envoyé devant Rhodes une flotte puissante. *Ce repaire de brigands*, c'est ainsi que les infidèles nommaient l'île chrétienne vaillamment défendue par le grand maître Villiers de L'Île-Adam, défiait depuis plusieurs mois toutes les attaques d'un ennemi infatigable. Homme d'une vertu antique, d'un courage réglé et animé par la foi, L'Île-Adam ne savait ni se décourager d'un revers, ni s'endormir sur une victoire. En vain le grand vizir s'était-il emparé des îles voisines ; en vain avait-il resserré peu à peu la capitale comme dans un cercle de fer ; les chrétiens insultaient à ses progrès, les rendaient inutiles par de foudroyantes sorties, renouvelaient leurs provisions, augmentaient la force de leurs remparts. L'armée de Soliman était décimée par le fer des chevaliers ; les plus braves guerriers turcs avaient mordu la poussière en blasphémant ; le reste, abattu par des fatigues réitérées, se décourageait et désespérait de la victoire.

Soliman apprend, à Constantinople, que Rhodes résiste encore, et que ses soldats mollissent aux dangers. Le rouge lui monte au visage. La défaite, ce serait peu ; mais la lâcheté ! il ne pardonnera pas un tel crime. A lui ses fidèles janissaires, qui n'ont ni faiblesse, ni scrupules ; qui combattraient contre les démons, et qui égorgeraient leurs frères pour plaire à leur maître ! Les Musulmans dégénérés vont pâlir ; les orgueilleux

chrétiens vont trembler derrière leurs murailles ! Le terrible sultan quitte son palais ; quinze mille janissaires le suivent, prêts à tout faire pour venger le monarque et le croissant humiliés.

Descendu sur le rivage, Soliman garde d'abord un silence farouche ; il plonge ses regards menaçants au cœur du grand vizir éperdu, et des soldats frissonnant sous sa colère. L'ordre est donné : on se rassemblera sans armes, pour entendre les ordres du maître irrité, Soliman se place sur un trône : on reconnaît à la dureté de ses traits, sa sévérité habituelle ; à la contraction des muscles de son visage, une résolution désespérée. Qu'un silence de mort s'établisse ; le sultan va parler.

D'un geste rapide, Soliman tire son cimenterre, dont la lame, frappée par le soleil, renvoie sur les soldats tremblants un reflet sinistre. A ce signal, les quinze mille janissaires tirent aussi leurs épées, et enveloppent leurs compagnons désarmés.

Les malheureux promènent leurs yeux hagards sur cette milice implacable ; ils voient partout le dédain et la menace, nulle part la pitié. Ces hommes qui ont risqué cent fois leur vie sur le champ de bataille et qui n'ont fléchi qu'après des luttes héroïques, ils pleurent comme de faibles femmes ; ils se courbent comme les épis qui sentent la faux du moissonneur.

« Lâches ! crie Soliman d'une voix tonnante ; ce ne sont pas vos frères d'armes qui vous entourent, ce sont vos bourreaux ! Voilà donc cette élite de mon armée à qui j'avais confié la vengeance de l'empire ! Une ville l'arrête pendant cinq mois ; quelques chrétiens derrière des remparts à demi ruinés la mettent en fuite ! O honte ! ô indignes enfants de Mahomet ! Avez-vous donc espéré

que votre sultan vous laisserait vivre couverts d'infamie ? »

Les soldats pleuraient encore, mais ce n'était plus de frayeur ; c'était de rage. Ils tombent aux pieds de Soliman : « L'ennemi ! l'ennemi ! » s'écrient-ils tous ensemble avec frénésie. Le sultan, qui avait baissé son front chargé de pensées, relève brusquement la tête : « L'ennemi, dites-vous ; ah ! cette parole serait entendue, si elle était enfin proférée par des braves. Si je vous permets de combattre, jurez-vous de vaincre ? Si vous êtes encore vaincus, jurez-vous d'apporter vos têtes au glaive ? — Nous le jurons ! » répond d'une seule voix l'armée frémissante.

Soliman leur montre les armes qu'ils ont quittées ; les rangs des janissaires s'ouvrent ; les soldats s'élancent sur leurs épées, volent aux murs de la ville, et, la fureur doublant leurs forces, ils s'emparent, sous les yeux de Soliman, des deux portes principales. En vain L'île-Adam excite les vaillants défenseurs de la croix ; la chute de Rhodes est marquée par la Providence. Les chrétiens reculent, mais comme des lions blessés et toujours redoutables. Soliman lui-même honore sa victoire en les admirant.

17. Le Prince de Galles.

Usurpateur de la couronne d'Angleterre, Henri IV se défiait de sa famille ; il craignait d'y trouver des ennemis. Son fils, généreux mais ardent, lui inspirait plus de soupçons que de tendresse ; il l'éloigna des armées et lui refusa l'entrée du conseil.

Le prince de Galles accepta cette disgrâce, et s'en vengea par l'éclat de ses désordres. Repoussé par son

père, il se fit vagabond, tapageur vulgaire, et, suivi d'une troupe de jeunes seigneurs, ses amis et ses complices, il devint la terreur des gens paisibles, le fléau des marchands, dont il brisait les vitres dans ses courses nocturnes; il ne rougit pas même de voler, à main armée, une somme qu'on portait au trésor public.

Henri tolérait ces scandales qui rendaient son fils odieux et le débarrassaient d'un contradicteur. Si un courtisan, plus hardi que les autres, racontait quelques folies du prince, le roi se taisait, ou souriait en levant les épaules. Le dur meurtrier de Richard II jouait la bonté et l'indulgence paternelles.

Dans une de ces nuits d'orgie où le prince de Galles et ses compagnons parcouraient, ivres, les rues de Londres, et frappaient les bourgeois de leurs bâtons, un jeune et brillant seigneur blessa un marchand dont il avait enfoncé la boutique, et qui avait l'audace de se défendre. On craignit une émeute; un exemple parut nécessaire : l'auteur du guet-apens fut arrêté.

Le jour du procès, le prince, suivi de son cortège ordinaire, envahit la salle d'audience, et osa crier d'une voix forte, qu'il prenait l'accusé sous sa protection, et qu'il défendait aux juges de le condamner. Puis, il se retira, avec sa troupe insolente, dans une pièce voisine. Le tribunal était présidé par un juge intègre qui dédaigna cette menace extravagante. Le procès fut instruit, le jeune seigneur reconnu coupable, et le président, d'une voix solennelle, qui parvint aux oreilles du prince, prononça la condamnation.

Le fils de Henri IV bondit comme une bête farouche que le trait d'un chasseur aurait blessée. Il s'élance dans la salle, monte en courant les degrés de l'estrade. La colère bouleverse les traits de son visage; ses mains

tremblent, comme impatientes de commettre une mauvaise action. « Ignorant et félon, s'écrie-t-il, oses-tu bien faire si peu de cas de mes paroles, et insulter le fils de ton roi? » En même temps, il frappe le président sur son siège au milieu des juges éperdus.

Un murmure de réprobation court dans l'assemblée; mais l'attitude menaçante du prince, celle de ses compagnons qui ont la main sur la garde de leurs épées, compriment l'émotion publique. La stupeur succède à l'indignation; l'auditoire, les yeux sur le magistrat cruellement outragé, attend avec anxiété la fin de cette scène de violence.

Le président, immobile, le regard calme, le front haut, étend le bras vers le jeune prince écumant de fureur. « Prince de Galles, dit-il d'une voix ferme, vous avez insulté un juge du roi sur son tribunal. Au nom du roi, je vous ordonne de déposer votre épée, et de vous rendre en prison. » En même temps, il fait signe aux gardes d'approcher et de s'emparer du prince. Ceux-ci hésitent, comme s'ils tremblaient de porter atteinte à la majesté royale. Les assistants se regardent avec effroi, et se demandent si un tel coupable peut être puni. Les jeunes seigneurs, pris d'un fol accès de gaieté, déclarent que le président a perdu le sens, et ne mérite plus que de la pitié.

Aux paroles du président, le prince avait croisé les bras sur sa poitrine. Un dédain suprême avait plissé ses lèvres. Toisant du regard le juge intrépide, et reportant sur les gardes un œil courroucé, il ne trouvait point de paroles pour châtier un tel accès d'arrogance. Cependant, l'acte même de violence qu'il venait de commettre avait fait tomber en partie sa colère; c'était l'orgueil blessé qui le mordait au cœur. Un homme

de robe s'attaquer à un homme d'épée ! ce serait déjà folie. Mais un sujet envoyer en prison l'héritier du trône ! quel supplice inventer pour un tel crime ?

Oui, mais derrière cet homme de robe il y a une grande figure : c'est la Justice.... Derrière ce sujet, ministre de la loi, se lève la Loi elle-même, la maîtresse et le salut des nations. Après tout, le prince a eu tort, car il n'a suivi que la passion ; le vin et la colère l'ont mal conseillé ; il a frappé un homme désarmé ; cette main, qui a fait le coup, a été lâche. Le président, lui, a fait son devoir. Il ne devait pas sacrifier la justice à la peur ; il a eu raison de juger sans crainte ; il a raison de venger, même sur le fils du roi, la majesté de la loi outragée.

Tandis que ces idées roulaient rapidement dans l'esprit du jeune prince, ses yeux perdaient leurs éclairs, sa tête se baissait comme sous le poids d'un remords. Le président regardait toujours les officiers de justice, et leur montrait du doigt leur prisonnier.

Enfin, le sentiment du juste est le plus fort ; le prince de Galles dépose son épée, s'avance vers les gardes, et se remet lui-même entre leurs mains.

Mémorable exemple de la puissance du droit, et de cette violence salutaire que la conscience fait aux âmes nobles, quand elles se sont égarées ! L'usurpateur lui-même admira son fils, et, dans l'élan d'un enthousiasme plus fort que son hypocrisie accoutumée : « Heureux, s'écria-t-il, le prince qui possède un magistrat assez courageux pour faire exécuter les lois contre un tel criminel ! mais plus heureux encore le père dont le fils peut se soumettre à un tel châtement ! »

18. **La Statue de cire.**

Chez un peuple de l'antiquité qui récompensait magnifiquement les succès militaires, un général avait obtenu les honneurs du triomphe. Modeste, ennemi du faste, il relevait par sa simplicité la grandeur de ses exploits, et, le lendemain d'une victoire qui avait sauvé la patrie, il s'était enfui au champ de ses pères. Mais la gloire l'y avait suivi, et les acclamations universelles y troublaient les loisirs du philosophe. Une Statue lui était décernée par le Sénat, et, d'après une coutume nationale, le général victorieux devait faire exécuter, et produire lui-même devant le peuple assemblé, ce monument de la reconnaissance publique.

Le jour de la fête est venu. La place se couvre d'une foule empressée et se décore de fraîches guirlandes. Des spectateurs se montrent aux fenêtres des édifices, et chargent même les toits des maisons. Une avide curiosité se peint sur tous les visages. Les yeux se tournent avec impatience vers la route que doit suivre le triomphateur. Il paraît enfin, porté sur un char, entouré des premiers magistrats de la république; sa tête est couronnée de laurier; un manteau de pourpre descend majestueusement de ses épaules. Il est radieux, et paraît jouir avec ivresse de ce spectacle populaire. Quelquefois, cependant, son visage s'assombrit, sa tête se penche sur sa poitrine; mais il la relève aux bravos de la foule, et monte d'un pas ferme la riche estrade qu'on lui a préparée.

Il fait un signe, et des esclaves reçoivent l'ordre de transporter sur la place la Statue que le général a commandée. Son cœur semble se dilater de joie et d'orgueil à l'approche du moment suprême où les hom-

images de tout un peuple vont être adressés à son image. Un mouvement et un murmure de la foule annoncent que la Statue, soigneusement enveloppée d'un voile, va être placée à côté du triomphateur.

L'imposante figure est dressée sur l'estrade. Aux sons d'une musique éclatante, le voile est enlevé, le peuple jette un long cri d'admiration. Ce n'est pas seulement un chef-d'œuvre de l'art, c'est une image qui paraît vivante, et qui joint à la perfection des formes le prestige des couleurs.

Le vainqueur ne semble pas encore satisfait de cet enthousiasme. Il veut qu'aux lumières qui éclairent la place, on ajoute des torches pour illuminer de près la glorieuse Statue. On s'étonne de cet empressement de la vanité; on se rappelle, en souriant, une modestie, qui n'aura pas tenu sans doute contre l'enivrement du triomphe. Le général fait approcher les flambeaux. On dirait qu'il détaille les perfections de son image et qu'il les signale à l'admiration de tous.

Attentif, curieux, le peuple reste les yeux fixés sur cette apparition merveilleuse. Cependant, une étrange illusion trouble la vue des spectateurs. Il leur semble que la Statue diminue peu à peu, qu'elle perd par degrés sa couleur et sa forme. On se croit le jouet d'un rêve; mais le doute n'est plus possible; des fragments se détachent; la Statue fume et s'écroule.... Elle était de cire!

Le triomphateur avait le sourire sur les lèvres. Il éleva la main; le peuple vit qu'il voulait parler: il se fit un grand silence.

« Chers concitoyens, leur dit-il, cette statue qui vient de se fondre devant vous marque le néant de la grandeur et de la gloire. Je vous aime, et je retiendrai

dans mon cœur le souvenir de l'honneur que vous m'avez fait. Mais, croyez-moi, quand vous décernerez le triomphe, supprimez cette fastueuse image où se mire l'orgueil du triomphateur. Que vos récompenses soient dignes d'un grand peuple; mais qu'elles ne laissent pas oublier à l'homme sa faiblesse. Prenez garde aux pensées ambitieuses que pourrait faire naître cet appât offert à la vanité ! »

A ces mots, il descend modestement au milieu de la foule, se débarrasse du riche manteau sous lequel il avait conservé sa simple tunique, et se mêle parmi ses concitoyens, qui oublièrent un moment sa gloire pour ne plus admirer que sa vertu.

49. **Anaximandre.**

Anaximandre de Milet, disciple de Thalès, était un de ces philosophes qui ne dédaignaient pas la vie commune, et qui, pour contempler les astres, n'oubliaient pas qu'ils avaient sur la terre des devoirs à remplir, des plaisirs honnêtes à goûter.

Ainsi, Anaximandre inventait le cadran solaire; mais aussi il acceptait de ses concitoyens la mission de conduire sur les bords du Pont-Euxin la colonie fondatrice d'Apollonie. S'il traçait le premier sur un globe les contours de la terre et des mers, l'inventeur de la géographie aimait à converser avec ses amis, et occupait volontiers ses moments de loisir à chanter, tandis qu'on l'accompagnait de la lyre.

Il faut l'avouer, et cet aveu n'ôte rien au génie d'Anaximandre, le musicien n'était pas aussi habile que le savant, et il était moins sûr des notes de sa voix que de ses méditations sublimes : aussi ne faisait-il point

parade de son goût pour cet art aimable; il le cultivait dans l'ombre, comme un simple délassement.

C'était un jour de réunion intime. Un des meilleurs amis d'Anaximandre, point philosophe d'ailleurs, mais homme de sens et d'honneur, était venu dans le modeste logis du sage. Anaximandre chantait une belle chanson milésienne, et sa voix, fortement accentuée, retentissait au dehors. Des enfants du voisinage, rassemblés sous sa fenêtre, prêtaient l'oreille.

On eût pu voir ces charmants espiègles suivre du geste les modulations de la voix, former de petits chœurs de danse; on eût pu les entendre répéter les refrains connus, et s'interrompre quelquefois avec malice, quand leur oreille exercée surprenait des sons moins heureux.

Anaximandre, dans un passage qui exigeait de l'âme, avait lancé sa voix avec trop d'élan; il chanta faux. On sait que l'enfance est sans pitié. Un éclat de rire moqueur partit de la rue, perça la fenêtre du chanteur et vint l'arrêter tout court.

L'ami d'Anaximandre se leva en colère, jeta sa lyre sur un lit de repos, et courut à la porte. Le philosophe le retint, en souriant, par son manteau. « Eh quoi! dit l'ami courroucé, ces petits vagabonds seront-ils impunis? Ne tient-il qu'à insulter les gens chez eux, qu'à se moquer des personnages les plus illustres? Laissez-moi châtier ces enfants mal élevés, afin que les Milésiens veillent avec un peu plus de soin sur leurs familles. »

Anaximandre souriait toujours, et ne lâchait pas le manteau de son ami. « Asseyez-vous, lui dit-il doucement, je le veux. Les châtier! Y pensez-vous? C'est à moi de me corriger. Je vais tâcher de chanter juste. »

20. **Le Gouverneur de l'île Barataria.**

Sancho-Pança, las de ses excursions chevaleresques à la suite de l'incomparable don Quichotte, s'était mis à souhaiter de tout son cœur une position plus douce, un gouvernement, par exemple. Gouverner une île, où il pût enfiler des proverbes à son aise et mener sagement ses affaires, sans craindre l'indiscrétion des voisins, c'était l'objet de ses réflexions de chaque jour, le rêve doré de ses nuits. Tout à coup, le rêve se réalise, et le cadeau désiré lui tombe du ciel. Un grand seigneur, qui aimait le badinage, et qui se plaisait dans la compagnie de don Quichotte, nomme le digne Sancho gouverneur d'une île, aujourd'hui perdue, qu'on appelait l'île Barataria.

Le bon écuyer, attendri par sa nouvelle fortune, embrasse son grison fidèle, monte dessus assez lestement, et, ainsi équipé, va prendre possession de son petit royaume.

On reçut monsieur le gouverneur avec de grandes démonstrations de respect. Il ne voyait que des gens empressés à lui plaire; il n'entendait que des compliments en vers et en prose; il se disait : Vraiment, ces gens-là ne seront pas difficiles à conduire, et je me sens tout disposé à la bonté et à la justice envers une population si aimable pour son gouverneur.

Le digne homme se mit donc sérieusement à l'œuvre, et, depuis l'heure de son arrivée jusqu'au soir, on l'entendit se promener dans sa chambre comme un poète qui compose une tragédie, et pousser de temps en temps des exclamations de joie, lorsqu'il croyait avoir imaginé quelque bon secret de gouvernement.

Il passa ensuite une nuit calme, comme il convenait à un magistrat consciencieux qui s'endort bercé par des idées de bien public.

Le lendemain, qui était proprement le premier jour de son entrée en charge, il se leva un peu tard, alla dans son écurie s'assurer de la santé de son cher grison, et rencontra, au retour, un valet qui venait l'engager à se mettre à table. On sert devant lui un grand dîner, et, vraiment, notre ami n'était pas fâché de boire et de manger une bonne fois à sa guise. Sans être glouton, il était fin gourmand, et ne goûtait qu'à demi la sobriété du chevalier de la Triste-Figure. Aussi était-il d'avis qu'une bonne table doit tenir un rang distingué dans les habitudes d'un gouverneur.

Il étend donc la main pour se servir d'un plat fort appétissant; c'était, si nous nous rappelons bien, un coulis fait de main de maître; mais un grave personnage, que Sancho n'avait pas remarqué d'abord, l'arrête d'un signe, et lui dit: « Ceci est contraire à votre santé. » Le gouverneur retire sa main comme s'il eût senti le feu, et va saisir un gigot de bonne mine. « Nenni, dit l'homme inconnu; si vous touchiez à ce gigot du bout des lèvres, ce soir vous perdriez toutes vos dents. » Sancho recule, se croyant piqué d'une vipère, et, se croisant les bras: « Eh! notre ami, dit-il, vous me faites l'effet d'être le médecin de la maison. » Le personnage répondit par un mouvement de tête qui signifiait: Vous l'avez dit. « Eh bien, reprit Sancho, dites-moi donc bien vite ce que ma santé me permet de prendre: car je meurs de faim, et ventre affamé n'a point d'oreilles. — D'abord, dit le médecin, vous ne pouvez manger de ce filet, parce qu'il est

trop tendre, ni de cette volaille, parce qu'elle est trop dure. Ces pois rendraient votre digestion difficile; ces crèmes vous affadiraient le cœur. — Ah! de par tous les saints, interrompit Sancho, je ne vous demande pas, mon ami, ce qui ne me convient guère; ne tournez pas tant autour du pot, et dites-moi tout de suite ce qui me convient le mieux. — Ah! pour cela, dit le médecin, je ne vois ici qu'un plat qui soit sans danger pour M. le Gouverneur. » En disant ces mots, il fit placer devant Sancho une assiette de raisins secs, et donna l'ordre de desservir tout le reste.

« Oh! oh! se dit notre écuyer, voilà de singulières façons. Patience! un peu plus tard je leur apprendrai à vivre; » et il dévora les raisins secs jusqu'au dernier grain.

Le second jour, à peine Sancho était-il levé, qu'il entendit un vacarme effroyable à sa porte. Il distinguait une voix gémissante qui s'élevait de temps en temps, et les clameurs des domestiques qui lui imposaient silence. Il ouvrit donc lui-même sa porte, et vit un paysan tout en larmes qui tendait les bras, en suppliant, vers M. le Gouverneur. Sancho avait bon cœur; il fit signe à ses gens de laisser venir à lui le pauvre hère. Le paysan se jeta à ses pieds et le pria de lui permettre une requête. « Sans doute, mon ami, dit le Gouverneur; je vous écoute, et je veux vous servir; mais soyez bref.

— Pour cela, Monseigneur, dit le rustre, on ne m'a jamais reproché trop de paroles; je m'entends mieux à travailler qu'à parler; à travailler, s'entend, quand il y a de la besogne pour le pauvre monde; mais on chôme aujourd'hui, Monseigneur, et, quand Votre Excellence voyagera dans nos campagnes, elle

verra, pour sûr, plus de misérables que de riches. Vous pensez bien....

— Je pense, mon ami, dit Sancho, que vous avez quelque chose à me demander. Dites-le sans barguigner, et ne me faites pas l'histoire de la province; les paroles ne sont que du vent.

— On nous a bien dit, reprit le paysan, que vous parlez comme un livre. Figurez-vous que, jusqu'à présent, nous avons été gouvernés par des imbéciles qui n'auraient pas distingué le blé du seigle, et qui, lorsque nous venions leur conter nos peines, nous tournaient le dos en disant : Arrangez-vous !

— Eh mais ! dit Sancho impatient, ils n'avaient pas si grand tort, si vous leur contiez tant de sonnettes. Voyons, l'ami, où voulez-vous en venir ? J'ai hâte de déjeuner ce matin, car je n'ai guère soupé hier. Soyez bref, pour l'amour de Dieu ! Trop parler nuit.

— Je viens au fait, reprit le paysan avec un gros soupir ; mais j'ai eu tant de malheurs, que la liste, malgré moi, en sera un peu longue. Je pourrais remonter jusqu'à ma naissance ; mais je prendrai, si vous le voulez, à mon mariage seulement. »

Le Gouverneur, qui était assis, se leva en fureur. « Y penses-tu, maroufle ? cria-t-il ; et te flattes-tu de mettre ma patience à bout ? Dis-moi vite ton affaire, ou, par saint Jean, je te laisse là et m'en vais à table.

— Tout doux, Monseigneur, dit le rustre ; m'y voici. Ma maison est brûlée ; mes bêtes sont mortes d'une épidémie ; je suis sur la paille ; et, puisque vous n'aimez pas les longs discours, je vous prie, sans phrases, de me prêter aujourd'hui six cents écus. »

Sancho n'en croyait pas ses oreilles. « Six cents écus ! répéta-t-il en se tournant vers un maître-valet qui se tenait à la porte de la chambre. — Monseigneur, dit celui-ci, donnez cinq cents écus à ce pauvre homme : ce sera bien assez pour cette fois. — Je le crois bien, vraiment, dit Sancho entre ses dents. Quel pays ! quelles gens à gouverner ! Tiens, maraud, ajouta-t-il en tirant de sa bourse un écu de six livres ; je n'ai changé que deux zéros à ton compte. Pars vite, et ne me romps plus la tête ; j'en ai la migraine. Bien fou qui en écoute un autre ! »

Le troisième jour, le Gouverneur fut réveillé par un bruit de fanfares. Il se hâta d'ouvrir sa fenêtre, et demanda de quoi il retournait. « Ce sont les ennemis, lui crie-t-on, qui attaquent notre île : descendez vite, monsieur le Gouverneur ! Prenez votre lance et votre bouclier ; plantez votre casque sur votre tête, et menez-nous au combat ! — Diable ! dit Sancho en refermant la croisée ; on n'est donc pas en sûreté dans une île, et les gouverneurs sont donc obligés de se battre comme de simples particuliers ? Ah ! mon maître, illustre chevalier de la Triste-Figure, où êtes-vous ? J'aimerais encore mieux courir avec vous les aventures : car, si j'avais ma part de vos dé plaisirs, je conviens que le pire était pour vous. Ici, je suis au premier rang, à mon grand dommage. Hélas ! où me suis-je fourré, et pourquoi le geai a-t-il voulu imiter le paon ! »

Tout en geignant de la sorte, Sancho mettait son casque, passait sa cuirasse et décrochait sa lance, qu'il avait bien espéré ne pas troubler dans son repos.

A peine descendu, on le met à cheval. Une centaine

d'hommes armés couraient de tous côtés en criant : « Vive notre Gouverneur ! » Sancho, étourdi par la bagarre, suit le galop de sa monture ; il lui semble entendre un cliquetis d'armes ; mais bientôt, renversé de cheval, foulé aux pieds, roulant dans des tourbillons de poussière , il perd le sentiment de tout ce qui l'environne. Cependant , le nuage se dissipe ; on crie : Victoire ! victoire ! Quatre bras vigoureux enlèvent Sancho et le portent en triomphe. Les ennemis n'avaient pu soutenir son bras invincible ; ils avaient regagné la mer, et purgé le territoire de leur présence.

Sancho ne comprenait rien à cet enthousiasme ; il ne s'était guère aperçu que de sa chute ; et , tandis qu'on le soulevait pour le faire admirer à la foule , il se frottait douloureusement les reins en disant : « Ile maudite , tu n'auras pas mes os ! »

Le vainqueur, harassé, moulu de fatigues, roué de coups, se fit porter dans sa maison, ferma la porte au nez des gens qui avaient tant crié *vivat* en son honneur, se coucha et dormit tout d'un somme. Au point du jour suivant, il se leva en diligence, hochant la tête et se frottant les yeux, comme pour chasser un mauvais rêve. Dès qu'il fut habillé, il ne fit qu'un saut à l'écurie, où son pauvre grison s'ennuyait à l'égal d'un gouverneur. Sans mot dire, sans prévenir âme qui vive, il enfourcha la bête, courut au rivage, où il retrouva la barque qui l'avait amené, et fit force de rames pour regagner la terre ferme, qui n'était heureusement pas loin. « Adieu, cria-t-il, terre de malédiction ! pays d'importuns, de menteurs et de gens grossiers ! Foin de mon sot amour-propre et de mon titre de gouverneur ! Le bonheur n'est qu'au village ;

j'y retourne gaiement. Ne nous séparons plus, grison, mon ami! A bon entendeur, salut! Plus malin que Sancho n'est pas dupe; et, quand on m'y reprendra, par Notre-Dame, il fera plus chaud qu'aujourd'hui. »

III.

MODÈLES DE DISCOURS.

1. Démosthène à Archias.

Antipater fait inviter Démosthène à se rendre ! Le tyran d'Athènes descend à la ruse ! Contre qui ? Contre le plus incorrigible de ses ennemis ! C'est trop d'adresse, ou trop de honte.... Et c'est toi, toi, Archias, qu'il charge de me séduire ! C'est le ministre de ses fureurs qu'il envoie porter des paroles de clémence ! Mais il croit donc que j'ai perdu la mémoire ; il espère donc que mon courage a fléchi dans une lutte où la liberté de la Grèce a péri ?

Eh bien ! qu'il se détrompe. Je maudis toujours sa tyrannie, et je la brave. Je te rends justice, Archias, et je ferais serment que tu n'as pas changé d'emploi auprès de ton maître : tu es toujours ce serviteur fidèle qui lui a livré Aristicus, Hymérée ; qui a fait tomber dans un piège et vendu pour le supplice cet éloquent Hypéride, mon ami, presque mon rival. C'était bien à toi de livrer et de vendre Démosthène ! Mais, tiens, laisse-moi te le dire : jette de côté ce masque de douceur et de pitié. Ne te contrains pas en ma présence ; tu vois que l'intrigue est inutile ; use de vio-

lence, si tu l'oses, aux pieds de la statue de Neptune, et dans son temple révééré !

Dieux immortels ! et toi surtout, dieu des mers, sous la protection de qui j'ai placé mes derniers instants, je vous rends grâces ! Vous avez voulu affermir ma volonté ; vous avez inspiré au tyran le choix d'un messager de haine. La vue seule d'Archias me révèle la pensée d'Antipater.

Ah ! je l'ai bien méritée, cette haine, et je m'en applaudis ; elle est mon titre de gloire ! C'est vrai, j'ai défendu contre Philippe l'indépendance d'Athènes ; j'ai lutté contre ses armées par la parole ; j'ai confondu les vils orateurs, les citoyens mercenaires qu'il payait pour lui sacrifier leur mère, la patrie ! Oui, je le confesse, j'ai tenté de raffermir le patriotisme dans des cœurs amollis, et de dissiper cet éblouissement fatal que causait le génie d'Alexandre. Oui encore, oui surtout, quand un indigne héritier du conquérant nous a présenté la tyrannie sans la gloire, lorsque Antipater a menacé Athènes, j'ai réuni, j'ai échauffé les derniers défenseurs de la liberté. Oh ! je suis bien coupable envers les tyrans !

Je sais qu'Athènes m'abandonne. Ceux qui aiment vraiment leur patrie ne lui demandent pas de reconnaissance ; ils la servent, même ingrate. C'est une maxime à laquelle j'ai toujours été fidèle, et je l'observerai encore, lorsque je ne puis plus servir mon pays que par ma mort. N'espère donc pas, Archias, que je déshonore si tard une vie, non sans gloire peut-être, par un dépit puéril contre mes concitoyens, par une lâche soumission aux ordres de ton maître. L'ennemi de Philippe et d'Alexandre ne sera pas l'esclave d'Antipater. J'ai vécu libre, je mourrai libre. Je

sais qu'Athènes n'est plus capable de la liberté; mais sa faiblesse ne dégage pas ma conscience, et je tiens mes serments.

Mais quoi! ton visage menaçant me fait comprendre qu'Antipater n'entend pas me laisser le choix de ma mort! Tu t'es assuré, je pense, avant ton départ, que les chevalets sont dressés, que les bourreaux sont prêts pour les tortures! Je m'imagine que des mutilations plus cruelles que celles d'Hypéride me sont réservées. Mais, ô mon cher Archias! je troublerai cet espoir, je tromperai cette joie. Démosthène, vois-tu, ne craint plus rien des hommes. N'est-ce pas assez d'avoir travaillé longtemps à gagner l'estime publique, et d'avoir conquis par la probité, par le courage civil, le suffrage de la postérité? Que ferais-je encore sur la terre? et pourquoi voudrais-je attendre les quelques jours qu'il faudra peut-être à Antipater pour me tuer à loisir?

Merci, Archias, pour ta patience. La présence des dieux t'a retenu un moment, et tu m'as écouté sans trop t'émouvoir. Je ne te ferai plus attendre. Vois ce stylet empoisonné qui dépose la mort sur mes lèvres: je quitte sans regret la lumière, puisque ma vie est devenue inutile à la Grèce. Et toi, satellite d'Antipater, va lui dire que Démosthène mourant l'insulte encore, et qu'au lieu de son ennemi vivant, tu n'as réussi à lui rapporter qu'un cadavre!

2. Un ami de Cicéron le détourne de passer en Asie.

Si ton départ pour l'Asie devait contribuer à ta sûreté et servir ta gloire, crois-moi, cher Cicéron, tout courroucé que je serais contre la fortune, dont la ma-

lignité me priverait d'un tel ami, je sacrifierais sans regret mes affections à ton avantage; je serais le premier à te conseiller, à te presser de partir.

Mais je n'ai pas cette conviction; je crois que ton éloignement te serait funeste; je crois qu'il compromettrait ta renommée, et alors je dois te répéter avec force : Reste, Cicéron, reste ici!

Regarde un moment derrière toi. Qu'as-tu fait depuis neuf mois, depuis que l'infâme Clodius a fait déclarer coupable de trahison le père de la patrie? Tu as erré dans l'Italie entière, ne rencontrant que des indifférents ou des lâches; tu as repoussé du pied l'inhospitalière Sicile, vengée autrefois par ton éloquence, gouvernée par un indigne ami qui a renié le malheur. Te voici en Macédoine, dans une maison sûre et fidèle; et parce que Tubéron, dont j'honore la vigilance, t'annonce de nouvelles embûches, tu veux me quitter, tu veux chercher au loin un autre asile.... Examinons.

Clodius a fait raser ta maison, il a pillé tes biens qu'il voulait vendre, mais qui n'ont pas trouvé d'acheteurs; il a insulté ce que tu as de plus cher, ta femme, tes enfants. Une seule chose a échappé à sa haine, la dignité de ton caractère, l'honneur de ta vie. Lui donneras-tu la joie de penser qu'il ait troublé la sérénité de ton âme, qu'il te pousse au gré de son caprice? Ne l'entends-tu pas d'ici s'écrier avec ironie : Le voilà donc ce consul dont la ferme résolution a délivré Rome de Catilina! Nous, les héritiers de Catilina, nous n'avons qu'un signe à faire, et il fuit, et il s'abandonne lui-même ! A peine a-t-il trouvé un abri où il puisse reposer sa tête; nous forçons notre voix, nous brandissons une épée, et l'invincible consul reprend sa course à travers les provinces, avec un effroi qui réjouit nos

cœurs et qui cicatrise nos anciennes blessures!... Oui, Cicéron, ton ennemi et ses misérables sicaires ne souhaitent rien tant que de te voir sans demeure fixe, sans résolution arrêtée, promener à travers les nations les angoisses d'un exil. Passer en Asie ce serait les servir à leur gré.

Pourtant, je le conçois, le soin de ta gloire, qui pourrait être ta première pensée, n'est pas la seule qui doive occuper un ami. Si, en restant auprès de moi, ta perte est certaine, si tu es assuré d'atteindre un rivage sans péril, je me tairai, ou je ne parlerai que pour presser moi-même ton départ. Mais l'espères-tu? Crois-tu que les restes impurs de la faction de Catilina ne s'agitent pas hors des frontières de la Macédoine? que l'Asie leur sera fermée? Ah! tu sais mieux que personne que les ferments de sédition sont dispersés dans toutes les provinces. Passe en Asie, et tu te heurteras à de nouveaux pièges, et d'autres conjurés, à la solde des mêmes tyrans, se lèveront devant le sauveur de Rome, devant leur adversaire et leur juge. Que feras-tu, ami, en présence de ces nouveaux dangers? Où iras-tu pour chercher un nouvel exil? Comment, parmi ces visages inconnus, distinguer ceux des sicaires qui te menacent? Qui sait si dans cette course aveugle tu ne demanderas pas l'hospitalité à l'un de tes bourreaux?

Vois, au contraire, Cicéron, combien il serait plus naturel et plus utile de te fier sans réserve à mon amitié! Ma maison, mes biens, mes esclaves, sont à toi; mon corps, s'il le faut, sera un rempart qui protégera ta vie. Je ne veux pas être seulement ton hôte, inais ton gardien dévoué; mes soins vigilants te préserveront, j'en ai la confiance, jusqu'au jour, peu éloigné sans doute, où tes concitoyens repentants te

..

rappelleront, les larmes aux yeux, la rougeur au front. Ma famille est nombreuse et brave; elle honore le patriotisme et la gloire : elle sera toujours prête à te défendre contre la violence. Des issues connues de moi seul tromperaient, au besoin, les embûches tendues par des mains perfides. Tu ne trouveras pas ailleurs de pareils secours.

Courage donc, cher Cicéron! sois digne de toi-même. Reste avec nous, dont le cœur est dévoué, dont la main sait tenir l'épée. Le moment approche où tu nous quitteras; mais ce ne sera pas pour te cacher en Asie : ce sera pour rentrer triomphant dans Rome, pour aller embrasser, après tant de douleurs, ta famille chérie; ce sera pour commencer une vie nouvelle à la tribune, au barreau, dans le commandement des armées, dans le gouvernement des provinces. Allons, ami, consens au parti le plus honorable et le plus sûr; aie soin de ta vie et de ta gloire; reste avec nous!

3. Les Envoyés de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Charles-Quint.

Sire, vous voyez devant vous des suppliants. L'Ordre de Saint-Jean, qui nous a députés vers Votre Majesté, compte de glorieux services et a souffert de grands malheurs. Il se présente à ce double titre devant le prince le plus puissant de l'Europe. Vous l'écouteriez, sire, et vous serez sa providence visible, après tant d'épreuves subies pour la cause de Jésus-Christ.

Il y a plus de quatre siècles, Votre Majesté le sait, que l'Ordre a pris la croix blanche, et s'est voué à la défense de la religion. Aussi longtemps qu'il a pu

rester dans les saints lieux, il les a gardés fidèlement; il a opposé la lance de ses chevaliers au cimenterre des barbares. Aussi le farouche Saladin, généreux quelquefois, a-t-il été impitoyable envers les ennemis qui ne laissaient pas de trêve à son faux prophète. Nos frères ont péri sous la main de ses prêtres, armés par lui du glaive des bourreaux. Il a fallu fuir de la Palestine, loin du tombeau du Sauveur du monde; ni Margat, ni Saint-Jean d'Acre, n'ont pu protéger de tels proscrits. Mais ces proscrits emportaient avec eux leur foi toute-puissante, leur courage, indomptable même à la mauvaise fortune. Rhodes les a recueillis et abrités de son triple rempart. Là, durant deux siècles, ils ont fait trembler l'empire turc. Mahomet II, après une lutte de trois mois, a levé honteusement le siège avec les restes de son armée, et il a fallu tout le génie de Soliman pour expulser l'Ordre de cette seconde patrie. Depuis ce temps, depuis sept années, sire, nous errons d'asile en asile; Candie nous a vus descendre sur ses rivages, à la suite de notre héroïque grand maître; nous l'avons suivi en Sicile; enfin le père commun des chrétiens nous a permis de faire halte dans sa ville de Viterbe, d'où tous les chevaliers tournent aujourd'hui les yeux vers Votre Majesté, comme vers l'étoile de salut.

Ce qu'ils demandent, ce qu'ils implorent, c'est une retraite nouvelle où ils puissent défendre l'Europe, combattre et mourir pour la foi. Les chevaliers de Rhodes ne recherchent pas les délices d'un séjour tranquille. Créés pour la guerre, ils brûlent d'étendre encore devant la chrétienté ce bouclier qui a souvent paré les attaques des infidèles. L'Europe sait leur dévouement et ne conteste pas leur courage. Ne leur doit-elle pas une stable hospitalité? Placés comme à l'avant-

garde de la civilisation en armes, ils ont reçu, sans fléchir, les premiers chocs de la barbarie. Ce ne sont pas des années, mais des siècles, qu'ils ont employés à fermer le passage aux hordes musulmanes. Certes, il ne serait pas digne des nations européennes de briser cette vaillante épée, de mettre à terre un si ferme boulevard de leurs croyances et de leur liberté!

Car, il faut bien que l'Europe le sache, l'Ordre de Saint-Jean, tout vaincu, tout proscrit qu'il est, n'est pas un auxiliaire à dédaigner. La résolution des chevaliers est toujours la même; leur zèle religieux n'est pas refroidi; ce sont toujours les soldats d'Aubusson et de l'Île-Adam, ce sont des chrétiens armés pour le service de l'Église. Que leur manque-t-il? un point défendu par la nature, afin de ménager leurs ressources et de multiplier leurs forces; un rocher, un nid d'aigles, d'où ils puissent fondre sur la mer, s'emparer des pirates musulmans qui l'infestent, avertir l'Europe en jetant le cri d'alarme, et renvoyer à Constantinople, par un écho formidable, toutes les menaces faites au nom chrétien.

Mais que disons-nous, sire? L'Europe, dont nous invoquons la mémoire et la justice, ne peut rien que par la main de son plus puissant monarque. Votre Majesté, honorée du titre de roi catholique, ne voit pas avec indifférence les malheurs d'un Ordre qui a tant combattu pour la catholicité. Le plus profond politique de son siècle reconnaît les services rendus par les chevaliers à la cause européenne, et devine ceux qu'ils sont appelés à lui rendre encore; le roi juste veut que l'Ordre soit traité selon ses œuvres; le cœur généreux de Charles-Quint gémit sur ces débris illustres des antiques défenseurs de la chrétienté dans l'Orient.

Vous écouterez, sire, ces conseillers fidèles, la religion, la justice, la générosité, la politique. Vous donnerez une retraite aux chevaliers de Rhodes; après Dieu, c'est à Votre Majesté qu'ils voudraient devoir ce bienfait.

A qui donc s'adresseraient-ils, si vous rejetiez leur prière? Certes, une milice nombreuse, composée d'hommes qui n'ont jamais marchandé leur sang, trouvera toujours des protecteurs. Est-il un prince en Europe, qui ne trouvât son intérêt dans leur alliance? Mais ils se reposeront plus dignement à l'ombre de la puissante maison d'Autriche, avant de s'élançer à des luttes nouvelles contre l'ennemi commun. Ils se sentiront honorés d'être les auxiliaires, les sentinelles avancées d'un si grand monarque.

Souvenez-vous donc, sire, du glorieux passé de l'Ordre; songez à l'avenir qu'il peut espérer, si vous êtes son patron et son père; et permettez-nous d'aller dire à nos frères qu'ils tiennent de vous un asile où ils pourront combattre et mourir.

4. Un Sénateur de Thlascala est d'avis de refuser le passage aux troupes espagnoles.

Jamais, sénateurs, le Mexique n'a eu plus grand besoin de votre sagesse; jamais notre antique nation n'a été plus près de sa ruine; elle succombera, si ses plus braves enfants ne se hâtent de combler le gouffre où elle va tomber.

Ces hommes étranges qu'une tempête a vomis un jour sur nos rivages, qui se font porter par des animaux domptés, comme nous par nos esclaves, et qui lancent au loin la foudre, nous demandent le passage.

Où vont-ils? ils marchent contre le plus vaste empire de nos contrées; ils vont défier Montézuma.

Et voici ce que vous disent ceux qui sont d'avis d'accorder le passage : Montézuma est notre ennemi; il a séduit plusieurs caciques dont les provinces ont arrondi ses États; il en a effrayé quelques-uns, qui, déjà, se sont joints aux Espagnols pour mettre le despote à la raison. Les Thlascaltèques, plus vaillants, plus résolus que les autres Indiens, déterminés à rester libres et à ne pas souffrir la conquête, ont plus de griefs que personne contre le maître absolu de Mexico. Il ne veut pas de leur république, qui se dresse toujours, comme un fantôme, contre sa puissance. Thlascala doit profiter de cette occasion unique de le détruire; les Espagnols s'en chargeront

Sénateurs, ce sont là de lâches conseils. Ceux qui les donnent aiment leur pays, peut-être; mais ils n'ont pas cette vue perçante qui convient à des hommes sages. Ils ouvrent les yeux sur des dangers éloignés, et ils les ferment sur le péril qui est à nos portes. Qu'est-ce que Montézuma? un cacique indien. Que sont ses peuples? des Américains comme nous. Lorsque, dans une ville, une querelle s'élève et qu'on se menace du geste, si une bête féroce fait irruption par une des portes et montre aux habitants sa gueule béante et affamée, les massues levées contre des concitoyens se détournent et vont frapper le monstre. Montézuma nous a fait la guerre; il est jaloux de notre indépendance. Eh! qu'importe? aujourd'hui qu'il est attaqué lui-même par un ennemi étranger, il est hors d'état de nous nuire, et sa chute entraînerait la nôtre. Nous aurons le temps de vider nos querelles quand les envahisseurs seront exterminés. Aujourd'hui, nous n'avons qu'une chose à faire.

Souvenons-nous que nous sommes enfants du même pays, que le même soleil a brillé sur notre berceau, que la même terre renferme les ossements de nos pères.

Les Espagnols nous caressent maintenant. A les entendre, ils ne veulent que traverser en amis notre territoire; ils seraient glorieux de nous avoir pour alliés; ils admirent notre courage; ils nous distinguent des autres nations américaines comme les plus dignes d'unir notre drapeau à leur drapeau. Nos amis! nos alliés! ces hommes d'une région lointaine, qui n'ont ni les mêmes traits, ni les mêmes mœurs que nous; dont le langage n'est pas le langage de nos montagnes, dont les armes n'ont rien de commun avec nos massues ni avec nos flèches! Non, sénateurs, ce ne sont pas là des amis possibles, des alliés possibles pour les Américains. Ce sont des séducteurs qui espèrent nous désunir, des menteurs qui nous flattent pour nous accabler les uns après les autres. Ils délient aujourd'hui le faisceau; si vous les laissez faire, ils en reprendront chaque baguette et les briseront une à une sur leur genou.

J'entends les timides et les aveugles qui s'écrient : « Mais les Espagnols sont des ennemis formidables : ils jouent avec le tonnerre ; ils gouvernent des coursiers rapides qui se précipitent sur les plus épais bataillons et foulent aux pieds les chefs comme les simples guerriers. » Je me ris de leur tonnerre. Quand ils auront fait une trouée par un coup de foudre, nos braves combleront le vide, et lasseront le bras des agresseurs. Ces prétendus demi-dieux sont en petit nombre; et nous, on ne sait combien nous sommes, car on ne compte pas les grains de sable de la mer. Je brave

leurs coursiers écumants ; ils sont moins rapides , moins irrésistibles que le vrai courage.

De quel rêve nous bercerions-nous si nous pensions épargner à l'Amérique , par une lâcheté, les malheurs dont on la menace ! Les Espagnols, dit-on, s'irriteront de la résistance. Plus savants que nous dans l'art des combats meurtriers , ils se vengeront sur nos institutions , sur nos monuments , sur notre terre bien-aimée , des obstacles que leur opposera notre courage. Depuis quand les hommes de cœur plongent-ils ainsi dans l'avenir pour y trouver des excuses à la faiblesse ? Oui , l'Amérique a des malheurs à craindre ; oui , elle subira des révolutions sanglantes ; mais ce sera quand les conseils pusillanimes que j'ai honte d'entendre l'auront emporté. Quand nous aurons livré le passage qu'on nous demande, et ouvert à Cortez le chemin de Mexico, Cortez abattra Montézuma pour se mettre en sa place ; et alors , sénateurs , souvenez-vous de mes paroles : Cortez se retournera contre les crédules Thlascaltèques , et les punira de leurs complaisances en les courbant sous le joug qu'ils auront eux-mêmes façonné.

Ah ! s'il faut en venir à cet excès de misères , sénateurs , choisissons du moins entre les deux chemins qui peuvent y conduire. L'un, c'est le déshonneur ; vous le suivrez en écoutant les voix qui vous répètent : « Accordons le passage ! » L'autre , c'est le patriotisme , c'est l'honneur de Thlascala ; ceux qui vous y appellent vous crient : « Marchons contre les Espagnols ! Guerre à Cortez ! »

5. Périclès plaide la cause de Phidias, d'Aspasie et d'Anaxagore.

Athéniens, avant de défendre devant vous ceux qu'on accuse, laissez-moi vous dire en homme sincère, en citoyen qui aime sa patrie plus que tout au monde, combien je gémis de vous voir si prompts à écouter les envieux et les méchants. J'ai souvent remercié les dieux immortels de m'avoir fait naître dans une ville sensible au génie des lettres et des arts, illustrée par les dons de l'esprit autant que par les victoires; je les ai remerciés encore de m'avoir donné quelque part aux destinées d'un tel peuple, de m'avoir permis d'ajouter quelque chose à sa grandeur. O dieux! m'écriais-je, préservez seulement l'esprit mobile de vos Athéniens des influences qui l'égareront! forcez l'envie à porter ses fureurs chez les ennemis du nom grec, à s'exiler de nos murs et de nos places publiques; car, si elle continue à siéger parmi nous, elle que tout mérite importune, elle flétrira les renommées les plus pures et détruira les plus beaux titres de gloire de la patrie!

Les dieux ne m'ont pas exaucé, Athéniens, puisqu'on a osé intenter devant vous un procès injuste aux trois personnes qui ont le plus contribué à vous donner le premier rang parmi les nations. Je plains Athènes d'être condamnée par quelques jaloux à ces agitations stériles; je me plains moi-même d'avoir à défendre, dans une cause capitale, les têtes qui me sont le plus chères. Au reste, je rends justice aux accusateurs: ce n'est pas seulement Anaxagore, Phidias, Aspasie, qu'ils prétendent mettre en péril; non, Athéniens, ils espèrent aussi décourager votre premier

magistrat, le diminuer dans votre estime en l'attaquant d'abord dans ses amis, en attendant que le courage leur vienne de l'attaquer en face. Ils craignent que vous n'ayez pas assez oublié ses services, sa vie dévouée aux intérêts populaires, son ardeur à embellir votre cité par des monuments magnifiques, les succès qu'il a remportés contre les ennemis de l'État. Ils craignent, ces misérables envieux, que Sicyone vaincue, l'Eubée soumise, Samos détruite, le Parthénon érigé à la gloire de Minerve, mère d'Athènes, ne se lèvent entre eux et Périclès. Ils ont trouvé plus sûr de jeter d'abord leur filet de mensonges sur des têtes illustres dont la perte irait droit au cœur qu'ils n'osent encore frapper.

Athéniens, ils n'obtiendront pas de vous cette condamnation. Elle serait inique, et vous voulez être justes. Vous écouterez la défense; vous mettrez à néant la calomnie.

Prenons donc à part chacun de ceux qu'on accuse, et voyons jusqu'où va l'aveuglement de la haine, combien ses prétextes sont frivoles et ses artifices grossiers.

On reproche à Phidias de s'être représenté lui-même sur le bouclier de la statue de Minerve, malgré le décret qui le lui avait défendu. Mais d'abord, Athéniens, je pourrais dire que le décret défendait à Phidias d'inscrire son nom sur ce monument, et qu'il ne l'y a pas inscrit. On aurait voulu que les traits même du grand artiste fussent absents de son ouvrage. Quoi! Phidias avait à figurer des Athéniens armés pour le combat, et il ne pouvait, lui Athénien, se comprendre au nombre de ses modèles? Qu'importait à la gloire d'Athènes qu'il eût pris, au lieu des traits de Phidias,

ceux de tout autre citoyen? Mais je rougirais de me borner à cette défense. Je parle devant un peuple qui comprend la gloire, qui sait qu'elle est l'encouragement des arts, le prix des chefs-d'œuvre. O inconséquence! l'homme de génie pourra élever des monuments sublimes, tailler dans l'ivoire ou dans l'or ces divines figures qui ajoutent au respect des populations pour les dieux, les accompagner des souvenirs glorieux de la religion et de l'histoire, et il ne lui sera pas permis de graver sur ces monuments sa part d'immortalité! Athéniens, vous ne changerez pas la nature humaine; vous ne supprimerez pas, même par l'exil, même par les supplices, cette noble ambition des grandes âmes. Ou vous n'aurez plus d'artistes supérieurs, ou vous leur laisserez le droit de passer à la postérité dans les œuvres mêmes de leur génie.

Si l'accusation lancée contre Phidias est insensée, que dirai-je de celle qu'on intente à une femme illustre, coupable seulement d'un zèle sans bornes pour la gloire d'Athènes? Quoi! l'envie a donc juré d'attaquer tout ce qui exerce une influence généreuse, tout ce qui brille par les grâces, par l'imagination, par le patriotisme? Aspasia accusée d'impiété! Mais si ses détracteurs ne fermaient pas volontairement les yeux à la lumière, ne verraient-ils pas les plus sages, les plus vertueux citoyens entourer de leur estime cette femme calomniée? Impie! elle qui a fait avec une si religieuse éloquence l'éloge des guerriers morts à Léchée! Impie! elle qui a inspiré aux artistes les chefs-d'œuvre dont s'enorgueillissent nos temples! Athéniens, vous en croirez l'amitié de Socrate, et non les injures de Diopithès.

Cette accusation banale d'impiété s'élève aussi con-

tre Anaxagore. La calomnie n'est pas féconde dans ses moyens ; mais elle est audacieuse et obstinée. Anaxagore, dit-on, enseigne des doctrines secrètes, contraires au culte des dieux. Voyons, Cléon, toi si hardi pour accuser un vieillard, et qui t'enveloppes ensuite de nuages, lève-toi pour citer à nos juges quelques-unes des paroles de ce philosophe contre l'existence des Immortels ! Il se tait, Athéniens ; il n'en citera pas une, parce qu'il serait aussitôt convaincu de mensonge. Je viendrai à son secours, et je dirai ce que pense, ce que professe ce contempteur des dieux.

Vous avez tous entendu vanter la science profonde d'Anaxagore. Ses ennemis même ne lui refusent pas cet éloge ; mais ils le tournent en poison. Eh bien, cette science lui révèle le mouvement des astres, l'ordre régulier de leurs révolutions dans le ciel. De là, sa pensée remonte à une première cause qui a créé et qui conserve, dont l'univers tout entier n'est qu'un immense et admirable effet. Il l'avoue, va s'écrier Cléon ; il reconnaît qu'Anaxagore proclame un Dieu unique ! Que deviennent alors tous nos dieux et toutes nos déesses ? Ce sont des fictions trompeuses, d'inutiles créations sorties du cerveau des poètes ! Ne te hâte pas, Cléon, de triompher.

Non, le dogme sublime d'Anaxagore ne contredit ni l'existence, ni la pluralité des dieux. Il n'empêche pas que Neptune préside à la mer, qu'Apollon conduise le char du soleil, que Pluton règne sur le sombre empire ; seulement, il soumet toutes les divinités, comme tous les hommes, à Jupiter créateur, conservateur du monde, principe de tout, souverain des dieux. Nierastu donc, accusateur ignorant et aveuglé par la haine, que ce soit là le fondement de toute croyance ? Chez

quel peuple barbare ne trouve-t-on pas la connaissance obscure, le sentiment de ce premier principe, que tu oses nommer une impiété?

Hâtez-vous donc, Athéniens, d'écarter cette triple accusation que rien ne justifie. Ceux-là sont impies envers la majesté d'Athènes, envers la déesse protectrice de nos murs, qui inventent des calomnies meurtrières. *Donnez-leur la leçon qu'ils méritent, en déclarant que Phidias, Aspasia, Anaxagore ne sont point coupables. Je ne demande rien contre les accusateurs; soyez justes, ils seront assez punis.*

6. Le président de Bellièvre au roi Louis XIII, qui voulait se mettre au nombre des juges dans l'affaire du duc de la Valette.

Votre Majesté, sire, a besoin de sujets dévoués à sa personne et à sa gloire, plutôt que de serviteurs complaisants et de conseillers prêts à opiner du bonnet.

Le roi connaît depuis longtemps mon dévouement inviolable. C'est chez les Bellièvre une vieille tradition de famille, et ce n'est pas moi qu'on y verra faillir. Si vous pouviez en douter, sire, je m'en rapporte à la droiture de votre jugement, à votre amour constant pour la justice; ma résistance d'aujourd'hui en serait la preuve la plus forte. Et, puisque Votre Majesté m'écoute avec patience, il me sera facile de lui démontrer qu'en voulant présider ce tribunal d'où il peut sortir un arrêt de mort contre un gentilhomme, le roi, trompé par de mauvais conseils, abaisse la grandeur du souverain.

En effet, sire, voyons les choses de sang-froid. Le duc de la Valette est innocent ou coupable, je ne sais

lequel ; mais, dans l'un et l'autre cas, je cherche comment mon roi peut intervenir sans blesser tous les principes de la justice.

Le duc, je le suppose, est innocent. Mais le roi, qui le croit coupable, va donc peser de tout le poids de son autorité absolue sur la conscience des juges ? ils vont être mis à la gêne, cruellement pressés entre le sentiment qui leur dit d'absoudre et la voix du prince qui les somme de condamner !

Disons-nous qu'il est coupable ? Je le veux croire, et il faut bien qu'il ait été au moins imprudent pour avoir excité contre lui la colère d'un prince si équitable. Mais, sire, Votre Majesté ne devine-t-elle pas ce qu'on pensera d'une condamnation rédigée en quelque sorte par la main royale ! Il paraissait coupable, dirait-on ; mais sans doute il l'était moins que ne le croyait la France, puisque le roi, par sa présence et par sa parole, a forcé la main aux juges ; puisqu'il a voulu être juge lui-même, pour être plus sûr de l'arrêt. Voilà ce qu'on dira, sire, et j'ai peur que cette opinion ne soit celle de la postérité.

Je sais bien que toute justice émane du roi ; mais quelle différence entre les jugements d'un tribunal libre dans sa conscience, qui tient du roi son titre et sa juridiction, et un jugement porté dans un conseil présidé par le souverain lui-même ! Les rois sont trop puissants, sire, les autres hommes sont trop faibles, pour que la justice sorte victorieuse d'une pareille épreuve. Dans ce conseil, il n'y a qu'une opinion possible, celle du souverain. Les juges les plus scrupuleux et les plus hardis pourront risquer une objection avant qu'on ne délibère ; mais, dès qu'ils s'apercevront qu'ils offensent la majesté royale, la fidélité du sujet arrêtera la conscience

du magistrat. Et que sortira-t-il de cette assemblée sans volonté propre, sans moyen de faire prévaloir ce qu'elle croit juste, sinon un arrêt de la volonté absolue du roi ?

Ah ! sire, le plus beau privilège du roi n'est pas de rendre des arrêts, mais de pouvoir pardonner aux malheureux que les arrêts des tribunaux ordinaires ont frappés. Ils portent partout avec eux le droit de grâce, afin qu'aucun de leurs sujets ne puisse voir sans joie et sans reconnaissance le visage du prince. Eh bien, ce droit si doux et si royal, vous ne pourriez même l'exercer envers celui que vous auriez personnellement condamné. Comment, sans inconséquence, presser la condamnation, et ensuite faire grâce ? Non, sire, Votre Majesté ne peut s'interdire d'être généreuse ; ce serait apauvrir la royauté.

Renoncez donc sire, je vous en conjure, à cette funeste présidence. Croyez-en ma vieille fidélité ; laissez à la justice son cours, et ne lui permettez pas de se mêler à la politique. Quel intérêt avez-vous à ce que le duc de la Vallette soit jugé, vous présent, et dictant la sentence ? Innocent ou coupable, on dira que Votre Majesté l'a fait coupable ou l'a empêché de paraître innocent. Participer au jugement, pour un roi, c'est juger lui-même, c'est juger seul. Sire, gardez votre beau droit de grâce, laissez la justice aux juges, je vous en supplie encore, au nom de votre gloire, au nom de votre dignité !

7. Alfred aux Saxons rassemblés.

Me voici, braves Saxons ! voici votre roi, votre général ! quel bonheur de me retrouver à votre tête, et

à la veille d'une victoire; car la victoire ne peut plus nous échapper!

Il a fallu plier d'abord sous les épreuves que nous envoyait la Providence. Alors, nos fiers ennemis étaient actifs comme nous, vigilants comme nous, plus nombreux que nous. Leurs premières défaites avaient redoublé leurs forces avec leur rage. Nous avons été vaincus et dispersés. L'Angleterre a passé un moment sous le joug du Danois; et moi, j'ai quitté en frémissant le champ de bataille; j'ai fui, mes braves! je me suis caché!... Ah! malheur à ceux qui ont forcé votre roi à la fuite et à la retraite! Alfred eût péri de la mort des guerriers; il l'eût cherchée et trouvée sans peine, si sa vie eût été inutile à l'Angleterre. Je l'ai gardée, cette vie, pour qu'elle fût mortelle à nos ennemis.

Ma retraite, d'ailleurs, chers compagnons d'armes, n'a pas été sans lutttes ni sans gloire. Entouré de quelques amis fidèles, que de fois, depuis six mois, j'ai fondu à l'improviste, du fond du marais qui me servait d'asile, sur quelques détachements de ces barbares! Serviteur d'un pâtre pendant le jour, chef de partisans la nuit, mes attaques soudaines ont plus d'une fois frappé d'épouvante le Danois vainqueur. Je préludais, mes amis, à une grande journée. Je l'appelais, je l'attendais; elle est venue, et me voici!

Le signal est parti de la forteresse où le féroce Hubba tenait quelques-uns des nôtres prisonniers. On vous a conté ses rigueurs, ses dérisions cruelles. La patience de nos braves s'est lassée; ils ont brisé leurs fers; Hubba n'est plus! Un long cri de triomphe et d'espoir s'est élevé de ce point isolé de l'Angleterre; je l'ai en-

tendu, et j'en ai tressailli d'aise. Il m'a semblé que c'était la trompette du combat.

Ce premier mouvement, braves Saxons, pouvait avoir ses périls, non pas pour moi, qui offre ma poitrine au glaive, si ma mort sauve l'Angleterre, mais pour nous tous, pour la cause commune. J'ai résisté à mon impatience; je n'ai pas voulu frapper seulement, mais frapper des coups inévitables: après avoir amassé ma vengeance, je ne la dissiperai pas follement. Mes yeux pleureraient des larmes de sang, si vous, rassemblés ici sur la foi de ma présence, vous pouviez m'accuser d'une imprudence qui exposerait la patrie. Or, écoutez ce que j'ai fait, et dites si j'ai bien préparé les voies à la victoire.

Votre roi, mes amis, a eu recours à la ruse; soyez tranquilles: la force aura son tour! Il a pris l'habit d'un joueur de flûte; il a pénétré dans le camp de nos ennemis. Conduit devant leurs chefs, introduit sous leurs tentes, il a tout regardé, tout surpris. Leur langue ne se défiait pas de son oreille; ils ne dissimulaient devant le pauvre chanteur ni leurs préparatifs ni leurs desseins. Ah! mes braves compagnons! ce ne sont plus ces Danois patients et intrépides, qui ont subjugué la moitié de nos provinces! Ils ont perdu la vigilance, ce premier instrument de la victoire, et se reposent insolemment sur leurs triomphes passés. Ils m'ont demandé un chant de guerre! Un chant de guerre, leur ai-je dit; j'en sais un dont on a bercé mon enfance; et ils l'ont entendu une première fois. C'est vous, mes Saxons, qui le leur ferez entendre de nouveau; qu'ils le reconnaissent, et qu'il soit leur chant de mort!

Aujourd'hui, je le sais, plusieurs chefs même son

las de se battre sur une terre étrangère. Tel d'entre eux, qui ne parle que d'exterminer la race saxonne, se prosternera demain devant moi, et acceptera de ma main le titre de vassal, dès que nous aurons fait tourner le dos à un seul de leurs bataillons. La foi dans le succès les abandonne; ce roi, qu'ils ont pu vaincre, mais non abattre, et qui inquiète leurs marches et leurs campements, commence à leur paraître un roi légitime. Nos amis, répandus sur tous les points de l'Angleterre, cachés comme nous, prudents comme nous, s'élanceront au premier signal. Ils ont l'œil sur les feux de notre camp; ils prêtent l'oreille à notre premier cri de victoire.

A vous donc, braves Saxons, à vous de donner ce signal glorieux! Vous n'avez pas été toujours heureux, mais votre vaillance n'a jamais fléchi. Songez que les Danois usurpent notre pays, qu'ils ont pillé nos champs, ravagé nos villes, outragé les plus chers objets de notre tendresse. En avant donc contre cette race aujourd'hui dégénérée! En avant pour la vengeance de nos mauvais jours et la délivrance de l'Angleterre!

8. Hortensia contre la loi des Triumvirs.

Triumvirs! nous voici à votre audience. Nos démarches pour vous faire renoncer à une prétention injuste ont été vaines; ici même, nous n'avons point de défenseur. Vous avez comprimé par la terreur les plus généreux sentiments de l'âme, et des femmes opprimées ne trouvent pas un homme pour plaider leur cause devant votre tribunal!

Eh bien! c'est une femme qui se charge de vous

faire entendre la vérité, et, malgré toute votre puissance, l'auditoire qui nous environne, le public qui nous écoute, ne vous permettrait pas d'étouffer cette faible voix. Les Romains, que vous tenez dans la servitude, se rappellent encore leurs anciennes gloires. Le nom d'Hortensius n'a pas péri. Je me souviens que je suis sa fille, et, à défaut de son éloquence, j'ai sa passion contre l'injustice, et son courage contre les oppresseurs.

Que demandez-vous, triumvirs? Vous voulez contraindre quatorze cents dames romaines à sacrifier une partie de leurs biens pour payer les frais de la guerre. Vous avez donc bien épuisé la bourse des citoyens, pour être réduits à faire contribuer celle des femmes! Vous avez donc tari toutes les sources des revenus légitimes, puisque vous recourez à une mesure inique et violente pour grossir le trésor public!

Et à quel titre les femmes payeraient-elles un impôt à l'État? Il me semble que ceux qui supportent les charges doivent participer aux profits et aux honneurs. Vous vous moqueriez justement de notre folie, si nous vous demandions des emplois lucratifs, des proconsulats, des couronnes civiques. « Femmes, nous diriez-vous, restez au foyer domestique; mères de famille, élevez vos fils pour servir la patrie; leur éducation, voilà le tribut, le seul tribut que vous deviez à l'État. Votre honneur est de vivre obscures dans l'intérieur de vos maisons; la vie privée est votre partage; laissez-nous la vie publique avec ses charges et ses bénéfices. » Vous auriez raison, triumvirs, de nous tenir ce langage. Mais alors, quand nous restons modestes et obscures, dans cette vie privée qui doit être la nôtre, quand nous consacrons nos soins, nos veilles, à élever

nos fils pour l'État, respectez-nous dans cet éloignement de la vie publique; ne nous faites pas monter sur la scène, sans raison, sans pudeur, au seul profit de votre avarice.

Ah! je comprendrais votre loi si la patrie était menacée de quelque grand péril; mais votre loi, qui serait juste alors, ne serait pas nécessaire. Est-ce que les femmes romaines discuteraient, dans un danger public, sur les sacrifices qu'on leur demanderait au nom de Rome? Est-ce qu'il s'en trouverait une seule parmi nous qui ne fût prête à jeter dans le gouffre tout ce qu'elle possède de plus précieux, pour conjurer les dieux infernaux?

On dirait vraiment, triumvirs, que le dévouement des femmes romaines est effacé de l'histoire. Nous ne l'avons pas oublié, nous; non pas que nous prétendions en tirer vanité, mais parce que nous voulons avoir constamment devant les yeux de glorieux modèles. Interrogez nos annales, et voyez si, dans le tumulte d'Allia, si, après la funeste bataille de Cannes, les femmes ont marchandé le sacrifice de leur argent, de leurs bijoux, de leurs ornements les plus riches.

Mais aujourd'hui, au nom des dieux, où est la guerre? où est le péril? Brennus va-t-il peser dans ses balances la liberté romaine? Annibal campe-t-il à nos portes? J'ai beau regarder autour de moi, je ne vois que trois hommes qui se partagent les dépouilles du monde. C'est pour eux que la sagesse du sénat et les armes de nos grands capitaines ont conquis l'Europe, l'Afrique et l'Asie; pour eux que les proconsuls versent à Rome l'or des provinces. Rien ne les trouble; ils ont la jouissance paisible de tous ces biens. Rome est patiente;

elle les regarde assis tranquillement au banquet de la fortune publique. N'est-ce pas encore assez ?

Non , Romains , ce n'est pas assez ! Ils veulent jouir de ces riches dépouilles ; mais ce serait peu s'ils devaient contraindre leurs caprices. Ils veulent en jouir sans frein , sans scrupule d'équité ; leur cupidité trouve un attrait de plus dans l'injustice. Prenez garde , triumvirs , on vous voit , on m'écoute. Je sais que je risque la liberté et peut-être la vie ; sans la publicité de cette audience , vous m'auriez déjà fait entraîner par vos satellites. N'importe ; je suis satisfaite d'avoir dit la vérité , en Romaine. Si vous êtes sages , vous essayerez de la justice , afin que Rome ne sente pas trop le poids de ses fers.

9. Les savants grecs à Cosme de Médicis.

Magnifique seigneur , Byzance n'est plus ; l'œuvre du grand Constantin a péri sous l'effort des barbares. Onze siècles de gloire n'ont pu défendre cet empire de la civilisation contre une race farouche , qui répand les ténèbres sur son passage , et qui abîme du même coup la puissance politique , les lettres , les arts , ceux qui luttent les armes à la main , et ceux qui se livrent aux travaux de la pensée.

Vous le savez , nous étions de ces hommes pacifiques , vieilliss dans l'étude ; nous conversions avec les poètes et les philosophes de nos deux antiquités ; nous propagions la connaissance de leurs chefs-d'œuvre ; ou bien , nous inspirant de leur génie , nous tâchions nous-mêmes d'arracher à la nature et à l'art quelques-uns de leurs divins secrets. Tout à coup , notre studieuse retraite a retenti du fracas des armes ; des cris sauvages , des imprécations accompagnées de moqueries

ont fait taire nos voix suppliantes. Ces conquérants barbares, ces Turcs sans lettres et sans foi, ont levé le cimenterre sur nos têtes blanchies; ils nous ont montré l'exil, comme la seule route qui ne conduisait pas à la mort.

Ils avaient raison, nos persécuteurs, ou plutôt les persécuteurs de la pensée. Dévastateurs d'un illustre empire, exterminateurs d'une race civilisée, ils devaient proscrire, avant tout, ceux dont l'esprit exercé jugeait et mesurait leur tyrannie, ceux que leurs menaces grossières pouvaient faire trembler, mais que leurs ruses, plus grossières encore, ne pouvaient pas surprendre. Les Turcs nous ont bien jugés : dans l'asservissement de la nation, nous devions être les plus esclaves; dans la misère commune, nous étions, de droit, les plus malheureux.

Ce raisonnement de la barbarie, magnifique seigneur, fait aujourd'hui notre espérance. Nous avons fui les ruines de notre patrie; nous avons cherché un refuge dans cette autre Grèce qui vous doit sa splendeur, dans cette portion florissante de l'Italie où le nom de Médicis brille d'un si pur éclat. Nous avons entendu raconter votre grandeur et votre gloire; nous nous disions avec confiance que vous ouvririez un asile à des hommes voués au culte des sciences et des lettres, bannis de leur pays par une horde de brigands. A qui donc irions-nous, sinon au chef illustre de la république florentine, dont le génie, fait pour tous les triomphes, a embrassé le commerce de l'univers, et qui n'a enrichi la maison de Médicis et agrandi la fortune de ses pères, qu'en agrandissant aussi, par les mêmes entreprises, la fortune de son pays? A qui donc irions-nous, sinon au citoyen généreux, dont les

immenses richesses sont le patrimoine de tous ceux qui souffrent; sinon à l'ami passionné des lettres et des arts, au bienveillant et ardent protecteur de toutes les intelligences? N'est-ce pas lui qui s'entoure de littérateurs, d'artistes d'élite? Qui fait servir son vaste commerce à l'avantage des études nationales, par l'achat des manuscrits les plus précieux? N'est-ce pas lui, enfin, qui, aussi modeste que libéral, défend de lui bâtir un palais trop somptueux, et enrichit Florence de monuments publics qui traverseront les âges? Réfugions-nous donc auprès de ce grand homme à qui ses concitoyens, par un accord unanime, ont déferé une autorité fondée sur l'amour du peuple, et inébranlable sur un tel fondement. Nos maux ne pourront le trouver indifférent : car ce serait démentir sa vie. Malheureux, nous aurons droit à sa sympathie; malheureux pour la cause des sciences et des lettres, nous lui serons doublement sacrés.

Voilà, seigneur, ce que nous nous sommes dit en quittant la Grèce qui venait de passer sous le joug; voilà ce que nous vous répétons avec pleine confiance. Nous venons sous le patronage unique des lettres : ce seront nos seules protectrices, mais nos protectrices toutes-puissantes auprès de vous; elles nous conduisent à leur ami, à leur père; elles persuaderont son cœur comme elles ont affermi nos pas.

Une autre pensée redouble notre espoir : nous nous flattons (et que cet orgueil nous soit pardonné!) de reconnaître par quelques services un accueil que déjà vos regards bienveillants nous assurent. L'Italie ne pouvait rester inerte sous votre impulsion : terre d'imagination et d'intelligence, elle devait sortir, à votre voix, de cet accablement où tant de guerres et d'inva-

sions l'avaient jetée. Depuis quelques années, depuis que Médicis gouverne l'heureuse Florence, nous savons que le flambeau éteint s'est rallumé. On sent comme un souffle de réparation et de renaissance qui circule dans toute l'Italie; on pressent un grand siècle, qui devra, si la postérité est reconnaissante, porter le nom de celui qui l'a suscité. Eh bien! seigneur, nos esprits sont encore habitués à l'étude; le malheur a retrempé plutôt qu'affaibli notre vigueur; nous mettons à vos pieds tous les manuscrits que nous avons sauvés du naufrage; il y en a d'inconnus et d'espérés; nous vous offrons, comme une rançon digne de vous, cette grande littérature de la vieille Athènes, de l'ancienne Rome, dont les traditions et les monuments sont avec nous. Peut-être, par nos travaux, pourrions-nous accélérer et agrandir ce mouvement des esprits qui emporte un siècle à votre suite; peut-être ces exilés apporteront-ils quelque honneur à l'Italie, à la patrie de leur choix!

Et quelle joie pour nous, magnifique seigneur, lorsque nous verrons l'éclat des lettres renouvelées rejaillir de l'Italie sur l'Europe entière; lorsque, par une justice infaillible, les peuples salueront glorieux et immortel notre bienfaiteur! Laissez-nous travailler, nous aussi, à votre gloire, à votre immortalité!

40. Les ambassadeurs de Justinien aux trois princes des Gaules.

Princes, l'empereur d'Orient demande votre alliance. Il ne peut y avoir entre vous et lui qu'une rivalité de gloire; car l'empire d'Occident est aux véritables héritiers des augustes, à ceux qui savent régner et

vaincre ; il est à vous. Les Normands, les Bourguignons ont connu la prudence de vos conseils et la force de votre bras. Maintenant, des ennemis nouveaux, des barbares, vos ennemis comme ceux de Justinien, menacent les deux empires. Princes, que les deux empires se rapprochent, et que les barbares soient écrasés du choc !

Nous sommes ici en pays chrétien, et les mœurs de la Gaule se polissent sous l'influence de la loi divine. Les sciences romaines, seul débris qui ait survécu de l'ancienne Rome, sont honorées dans vos villes, où l'éloquence a des chaires, où l'Église ouvre des écoles, où les sept arts libéraux sont glorieusement enseignés à la jeunesse. Quand vous nous envoyez des ambassadeurs, ce sont des jurisconsultes ou des prêtres. Comment serait-il indifférent aux princes de la Gaule que la Grèce restât un pays savant et chrétien ? comment ne l'aideraient-ils pas à repousser ces hordes brutales et à briser le front des païens avec les idoles de bois et de pierre qu'ils opposent à la croix de Jésus-Christ ?

Voyez quelle est l'audace de ces barbares et ce qu'ils réservent à l'Occident, si l'Orient succombe. En vain Bélisaire a chassé les Vandales de l'Afrique et conduit à Constantinople leur roi enchaîné ; en vain il a enlevé aux Goths la Sicile, leur grenier d'abondance. Comme le flot pousse le flot, ces peuples farouches se poussent les uns les autres sur l'Europe qu'ils écrasent. Les Ostrogoths, les Gépides ravagent le nord de l'empire d'Orient. Totila est maître d'une grande partie de l'Italie. Princes, il n'y a que les Alpes entre l'Italie et la Gaule, et les Goths sont à vos portes !

Dignes descendants de Clovis, unissez-vous donc à l'empereur Justinien pour délivrer l'Europe, pour pré-

server votre empire! Sage Childebert, puissant Clotaire, vaillant Théodebert, il sera trop tard de prendre un parti lorsque ces étrangers auront violé le sol de la Gaule. Séparés, nous ne résisterons pas à ce torrent dévastateur; unis, nous serons invincibles. Tandis que Bélisaire et Narsès refouleront les envahisseurs de la Grèce, lancez vos armées sur les agresseurs de l'Italie! la surprise et la terreur nous feront raison de leur audace.

Une fois délivrées de ce péril, la Grèce et la Gaule suivront paisiblement leurs grandes destinées. Justinien fera fleurir sa domination à l'ombre de ces lois que son génie vient de donner à l'empire; et vous, princes, vous gouvernerez en paix votre monarchie naissante; vous jouirez de cette renommée de fondateurs et de créateurs, la plus belle que puissent ambitionner les souverains. Quel spectacle offert à l'admiration des hommes que celui de deux États se partageant l'empire universel! de deux grandes cités, capitales du monde! Constantinople, Paris, deux noms qui représentent la puissance, la civilisation, la gloire, et qui brillent, comme deux étoiles, au front de l'Orient et de l'Occident!

Nous vous avons dit, princes, les espérances et les craintes de l'empereur, notre maître. Il est plein de confiance dans vos prudentes réflexions. Il est assuré que vous comprenez la gravité d'une situation qui, si elle se prolongeait, serait mortelle à toutes les races qui possèdent aujourd'hui l'Europe. Il vous conjure, par notre voix, de songer à votre gloire, d'empêcher qu'on ne touche à votre couronne. La société tremble, attaquée par la barbarie. Fils de Clovis, déployez l'oriflamme! maîtres de l'Occident, prévenez les barbares

qui convoitent vos dépouilles ! Si nous succombons , vous périssez !

44. Un des grands de la cour de Saül lui demande la grâce de Jonathas.

O roi ! Dieu t'a donné la victoire. Ces Philistins qui roulaient, aussi nombreux que les grains de sable sur le rivage de la mer , où sont-ils ? Aveuglés par la peur, ils se sont égorgés les uns les autres. Cette multitude, hier menaçante, est taillée en pièces ; leurs cris féroces sont remplacés par un silence de mort ; leurs cadavres engraisseront nos champs. Gloire à Dieu ! Israël triomphe, et l'orgueil des Philistins est pour longtemps abattu. Nous allons jouir de la paix désirée, et la journée de Gabaa consomme le triomphe que les armes victorieuses des Ammonites ont commencé à Bézech.

Pourtant, s'il faut en croire un bruit qui commence à circuler dans le camp, ce triomphe, ô roi ! se changerait en deuil pour nous, en consolations pour nos ennemis. On dit que le vainqueur, que ton fils Jonathas, va mourir ! qu'il va mourir condamné par toi, par son père ! Et pour quel crime ? pour avoir cédé à la faim, contre ta défense ; pour avoir trempé dans un rayon de miel et porté à ses lèvres une baguette qu'il tenait à la main !

Non, roi d'Israël, ce bruit ne peut être qu'une invention de la jalousie ; il est injurieux pour ta gloire. Voudras-tu qu'il se répande et que le plus doux des princes soit accusé d'une telle fureur ? Ah ! permets que je coure au milieu de tes soldats, et que je leur dise : « On vous trompe ! Saül attend son fils pour l'embrasser. »

Tu ne me réponds pas ; tu détournes la vue ! Quoi !

serait-il vrai? la vie de Jonathas serait-elle menacée? Oh! alors, entends sa défense! juge sévère, mais juste, écoute celui qui plaide pour un accusé!

Je suppose que le délit soit prouvé; que Jonathas, pressé par la faim, ait oublié l'ordre paternel. Que de motifs, ô roi! plaideraient en sa faveur et crieraient grâce devant ta justice! S'agit-il donc d'un impie, d'un fils rebelle? a-t-il affligé, inquiété son père par un caractère turbulent, par des mœurs farouches? ou bien l'a-t-il fait rougir par sa lâcheté? a-t-il menti au sang dont il est sorti?

Hélas! ne savons-nous pas tous ce qu'est Jonathas? c'est le plus fidèle serviteur de Dieu; c'est un fils soumis qui voit dans son père le représentant de la Divinité même; c'est le plus doux, le plus aimable des hommes; c'est enfin le héros de l'armée d'Israël. Périr! lui, périr! le jour où son bras, comme celui de l'ange exterminateur, a châtié seul une armée ennemie, où son ombre a fait fuir les Philistins!

Mais que la pitié se taise, s'il est coupable. Quelque dur que soit l'arrêt, qu'il s'exécute, si Jonathas a désobéi; que cette grande victime tombe, si elle doit tomber pour affermir la discipline militaire, et pour montrer que Saül est encore moins père que roi!

Dieu soit loué! nous ne sommes pas réduits à cette extrémité de demander grâce; ce n'est pas à ta miséricorde, roi d'Israël, c'est à ta justice que je m'adresse. Jonathas n'est pas coupable, puisqu'il a ignoré tes ordres. S'il les eût connus, jamais ce guerrier intrépide, jamais ce fils obéissant n'eût oublié qu'il ne devait prendre aucune nourriture avant la nuit, avant la déroute complète des Philistins. La déroute! mais c'est à lui qu'elle est due; c'est lui qui, guidé par la main

de Dieu, a chassé, comme des troupeaux, des bataillons innombrables. Dieu est-il favorable aux méchants? fait-il des miracles pour les impies?

Réfléchis, ô roi! tu veux être sévère; tu serais injuste. Ou plutôt, pardonne à la franchise d'un sujet fidèle, cette injustice est impossible : le peuple ne permettrait pas la mort de ton fils. Les rois ne sont tout-puissants que pour être justes. Leur puissance est fragile, quand elle s'appuie sur la violence.

Tu pourrais entendre d'ici les murmures du camp. Partout on y accuse la dureté du roi, l'aveuglement du père; on maudit son ordre cruel. Ne persiste pas à punir une désobéissance imaginaire; tu serais réellement désobéi. Tu ne trouveras personne pour enchaîner le sauveur de l'armée; les bras se sécheront avant de toucher à la tête de ton fils. Réfléchis, roi d'Israël! tu as des soldats dévoués, un peuple qui t'aime; mais, pour tuer Jonathas, tu n'obtiendras pas un bourreau.

42. **Arminius aux Germains, après la défaite de Varus.**

Victoire! mes braves compagnons; victoire! Ah! la Germanie n'est pas accoutumée à prononcer ce mot, depuis que l'aigle romaine s'est abattue sur notre vieille terre. Victoire! Rome n'est pas invulnérable. Regardez ces morts qui jonchent la plaine; ce sont les restes de l'armée qui gardait la conquête; ce sont les cadavres de trois légions!

Les traîtres pourtant ne nous ont pas manqué. Il s'est trouvé des Germains pour trahir la Germanie. Un Ségeste, ambitieux vulgaire, a voulu tenir sa royauté de nos ennemis. Grâce à lui, Varus savait nos projets;

mais, par une juste punition du ciel, Varus ne le croyait pas. La trahison, redoublée chaque jour, était chaque jour méprisée par ceux qui devaient en retirer le fruit.

Et nous, chers compagnons, nous poursuivions les apprêts de notre guerre sainte; nous suivions de l'œil, avec un sourire, les lâches menées du roi des Cattes, l'aveugle crédulité du proconsul. J'avais vu de près cette Rome si fière, si dédaigneuse de ce qu'elle appelle notre barbarie. J'ai voulu la combattre par la ruse, avant de l'écraser par la force. Elle ne s'est pas assez défiée de son ancien otage, de son élève, de son soldat, du conseiller intime de Varus. Amis! elle n'a pas vu, sous ces apparences, le Germain implacable, le barbare (j'accepte ce nom) brûlant de délivrer sa chère patrie!

Elle reconnaîtra que nous savons, aussi bien qu'elle, dissimuler pour vaincre, et que nous achevons l'œuvre de la ruse par un courage égal au sien.

Où sont maintenant leurs prêteurs? où sont leurs généraux? Ils voulaient, hier, nous forger de nouvelles chaînes; ils voulaient nous emprisonner tout d'un coup dans leurs institutions et dans leurs lois. Où sont aujourd'hui leurs légistes? Nous leur avons arraché la langue et cousu les lèvres: les vipères ont cessé de siffler. Varus s'est fait justice; il n'a pas survécu à sa défaite. Il dort du grand sommeil dans ce pays des Bructères où nous l'avons conduit pas à pas, où il s'est pris comme dans un piège, où il a vu, en mourant, trois aigles enlevées de ses rangs passer dans nos mains.

Un jour le chef de ces prétendus maîtres du monde heurtera son front aux murailles de son palais, et re-

demandera à Varus ses légions. Ses légions ! elles se seront mêlées à la poussière de nos champs ; il ne les reverra pas ; il n'osera les remplacer par des légions nouvelles. La Germanie est libre et restera libre.

Veillons cependant, mes chers compagnons ! Les Romains peuvent remuer encore ; l'orgueil et la honte pousseront les Césars à un dernier effort contre nous. Hâtons-nous d'aller renverser, sur les bords de l'Elbe, du Wésér, du Rhin, ces forts qu'ils ont élevés pour être les monuments de notre servitude. Ce n'est pas assez : appelons à nous nos compatriotes, nos frères du Nord, qui ne reconnaissent point de maîtres. Partout où le sentiment de l'indépendance nationale est vivant, les Chérusques ont des amis ; invitons-les à se réunir au pied de ces trophées, à s'incliner devant ces autels ! Qu'ils jurent de nous imiter ! Que pourront ces Romains superbes contre la ligue des nations ? Nous partirons alors pour détruire le nid où ces cruels oiseaux de proie emportent les dépouilles des peuples ; nous marcherons à Rome ; nous ferons repentir les conquérants de nous avoir troublés dans nos retraites ; nous vengerons sur les marbres de leurs palais et de leurs temples l'injure faite à nos forêts !

43. Charles Martel aux principaux seigneurs de France, qu'il exhorte à prendre les armes contre les Sarrasins.

Princes et seigneurs, vous avez été les compagnons de gloire de mon père. Avec vous il a vengé la France et puni les Saxons ; avec vous, il a défendu, affermi, étendu le patrimoine des enfants de Clovis. Fils de Pépin, je dois continuer son dévouement, et si je ne

puis égaler sa sagesse dans les conseils, si je ne porte pas assez glorieusement le fardeau d'un si grand nom, je saurai pourtant, aidé de vos bras et de vos bons avis, frapper de terreur les ennemis de la France.

Au nom du roi, au nom de Thierry, héritier de Clovis, je fais appel à votre courage. L'occasion est belle : l'ennemi est formidable, la patrie commune est en danger. Aux armes donc contre les Sarrasins, qui veulent anéantir notre religion, piller nos villes, ajouter notre France à l'Espagne, comme une province ! Aux armes contre Abdérame, l'envahisseur de notre territoire, le cruel persécuteur des chrétiens !

Voyez, princes et seigneurs, à quelle extrémité la France est réduite ; mais voyez aussi tout ce qu'il nous reste de moyens de salut et de chances de victoire. Les Pyrénées dressaient inutilement leur barrière entre les infidèles et nous ; le souvenir de Zama, vaincu et tué sous les murs de Toulouse, n'a pu arrêter Abdérame. Il a passé sur le corps du gouverneur révolté de la Catalogne ; délivré de Munuza, il a envahi les États de notre ancien ennemi, du duc d'Aquitaine. Eudes est vaincu ; il a expié sa trahison envers la France par une sanglante défaite, et Dieu seul a pu compter le nombre de ses morts. Voilà, braves seigneurs, une conquête qui doit nous tenter ; il faut qu'Abdérame ait pris l'Aquitaine pour le compte de la France. C'est à nous que reviennent naturellement ces belles rives de la Garonne et de la Dordogne ; Bordeaux ne restera pas aux infidèles. Mais d'abord, ne nous aveuglons pas. Les Sarrasins vainqueurs marchent vers le Périgord, vers la Saintonge et le Poitou. Refoulons-les vers la frontière, ou nous les verrons, comme un torrent, envahir la Bourgogne, se répan-

dre sur les bords de la Loire, et, qui sait? menacer Paris. Marchons au-devant de ces barbares; chassons-les de l'Aquitaine; reculons les frontières de la France en la délivrant!

Vous ne doutez pas que le pape n'applaudisse à cette entreprise. D'abord Grégoire II a besoin de nous pour résister aux armes des Lombards, maîtres du nord de l'Italie, qui convoitent la possession de Rome. Si Abdérame succombe, Luitprand est ébranlé. Puis, l'Église tremble elle-même pour sa domination spirituelle. Le livre du faux prophète fait le même chemin que les armées infidèles; une victoire des Sarrasins est un progrès du Coran. Le pape, croyez-le bien, me pardonne d'avoir mis la main sur quelques biens de l'Église pour sauver l'Église elle-même. Nous avons pour nous les vœux et les prières du saint pontife; le Dieu des armées est avec nous.

La cause de la France, la cause de Rome, est celle de l'Europe entière; car les Sarrasins sont une nation conquérante. Ils n'avancent pas pour s'établir dans l'Europe, mais pour envahir l'Europe entière. Les voilà déjà maîtres de l'Espagne. Ils ont porté de rudes coups à l'empire grec, affaibli déjà par la folle hérésie de Léon et la fureur aveugle des briseurs d'images. Si nous manquons à la cause universelle, le culte impur de Mahomet va soumettre les nations européennes; le croissant, ô honte! va s'élever au-dessus de la croix!

Courage, princes et seigneurs! Que la joie des infidèles soit courte; que leur repentir soit amer! Tout dépendra de la rapidité de notre marche, de l'élan que notre exemple donnera à l'armée. La présence des Sarrasins sur notre territoire est un outrage; leur

triomphe serait un déshonneur ineffaçable. La France est en danger ; l'Église nous implore ; l'Europe menacée a les yeux sur nous. Marchons , au nom du roi de France , sous l'œil de Dieu qui protège ce royaume, sous la bannière de Jésus-Christ. Que les sectateurs impies de Mahomet repassent en fuyant les fleuves et les montagnes, chassés par le vent de notre colère, et qu'Abdérane, avec les débris de sa horde sauvage, aille se cacher honteusement dans ses déserts!

14. Charlemagne aux douze pairs de France, après le désastre de Roncevaux.

Pairs de France, vous venez de perdre un vaillant compagnon d'armes, et moi, un fidèle serviteur. Roland, mon neveu bien-aimé, cette brillante épée, ce cœur intrépide, Roland n'est plus! La ruse a fait ce que ne pouvait faire la force; un traître s'est rencontré parmi les Gascons, mes tributaires, et la vallée de Roncevaux a bu le sang de mes bataillons.

Du moins, illustres pairs, Dieu, qui n'abandonne jamais la France, a mis à côté du traître un héros. Tandis que les infidèles égorgeaient nos braves, pris au piège, un Français a sauvé la bannière française. Il m'a rapporté l'oriflamme.

Je vous le rends aujourd'hui! saisissez l'étendard sacré qui a fait vaincre mon père; allez venger votre souverain et la France; allez apprendre à ces barbares ce qu'il en coûte de nous tromper.

Que je voudrais marcher moi-même à votre tête! Vous me verriez porter les premiers coups, avec la juste fureur d'un parent et d'un roi outragé. Dieu me refuse cette gloire. Il me rappelle en Germanie, où,

pour la quatrième fois, sa sainte cause est en péril. Choisi par le Seigneur pour fonder son culte et son empire sur les ruines des idoles, il faut que j'aie les chasser des temples qu'elles ont encore une fois envahis, que je les brise d'un revers de mon épée, et que je les fasse rentrer à jamais dans la poudre d'où elles sont sorties. Je suis las des révoltes de Witikind. Il faut qu'il cède, ou qu'il périsse ; je ne cesserai plus de le poursuivre, que quand il sera mort ou chrétien. La Saxe, qui a déjà reculé trois fois devant nos armes, va me revoir avec épouvante ; je ne veux la traverser, à mon retour, qu'au bruit des marteaux qui abattront les derniers de ses faux dieux, et aux chants de nos prêtres entonnant les saints cantiques.

Alors aussi, croyez-le bien, mes fidèles pairs de France, alors tombera l'orgueil de cet empire d'Orient qui, jaloux de ma gloire, et trop lâche pour m'attaquer en face, me suscite obscurément des ennemis. Je ne suis pas dupe de ses manœuvres perfides ; je le remercie de ses trahisons. Elles étendent, elles affermissent ma puissance. Qu'a-t-il fait ? Il a poussé les Arabes vers nos frontières ; il a encouragé les Saxons rebelles ; eh bien ! soit ; vous allez, vous, me venger de Roncevaux, et moi, je vais, s'il le faut, changer la Saxe en une solitude qui fera réfléchir ses protecteurs.

Quand donc aurons-nous enfin réduit au silence tous ces ennemis jaloux des armes et de l'honneur de la France ? Quand me sera-t-il donné d'apprendre les arts de la paix à mes peuples fatigués de combats ? Les victoires ne nous manquent pas, grâce à la protection divine ; mais le repos, un repos glorieux, c'est le but où j'aspire, c'est la pensée qui me soutient parmi tant

de luttés acharnées. Vous m'aidez un jour, illustres pairs ; vous rechercherez avec votre roi les moyens de rendre la France heureuse. Déjà je médite des lois sages, qui consolent l'humanité, et qui se rapprochent de la loi suprême, de l'Évangile.... Sous ma tente, à la veille d'une bataille, il m'arrive souvent d'oublier pour quelques heures ce lendemain où tant de sang va couler. Roi pacifique, il me semble que j'appelle à moi les amis des lettres, que j'ouvre une école dans mon palais, que je remplis de maîtres savants les villes, les cathédrales et les monastères, que j'embellis par le marbre et le bronze mes résidences royales.... Nous y viendrons, mes fidèles ! L'Occident, calme sous un sceptre respecté, me bénira un jour pour lui avoir rendu le calme et le bonheur.

Mais, je vous l'ai dit, avant de fonder, il faut combattre. Le jour présent est celui du travail ; il doit précéder la récompense. Vaillants pairs de France, les Arabes vous attendent aux Pyrénées ! Qu'ils ne vous y attendent pas longtemps ; que la vengeance soit aussi prompte que l'outrage. Que ces infidèles payent le prix de nos Français immolés par la trahison ; que Roland tressaille de joie et d'orgueil sous la terre qui le couvre !

Pairs de France, voici l'épée de mon neveu ! Chacun de vous en serait digne ; mais elle ne peut être qu'à l'un de vous. Acceptez le choix du héros lui-même ! Ogier, c'est à toi que Roland a légué ce fer redoutable aux barbares. Prends, cours à la frontière ! Que les Arabes reconnaissent cette épée, et que nos chevaliers voient revivre en toi le guerrier qui la portait !

45. **Ugolin à Roger, archevêque de Pise, qui vient de le condamner à mourir de faim dans une tour avec ses enfants.**

Roger, je suis en ta puissance. J'ai voulu régner seul ; j'ai manqué à ma promesse de partager avec toi l'autorité suprême. Je suis coupable ; il est juste que je meure. Tu le vois, je suis d'accord avec toi ; j'accepte ton arrêt sans murmurer. C'est la loi des partis. Pise, que j'ai dominée, passe sous une domination nouvelle, soit ; je suis vaincu ; tout me condamne ; et toi, Roger, tu as le droit d'ordonner mon supplice ; tu es l'offensé !

Mais ne te suffit-il pas que je meure ? Ta haine tient-elle à inventer pour moi des tourments ? Tu m'enfermes dans cette tour, non pas comme un prisonnier que tu gardes, mais comme une victime promise à la faim ! Le peuple, je le sais, a traduit ta pensée. *La Tour de la faim*, c'est le nom qu'il donne déjà à ma triste demeure. Ah ! Roger, ne m'accorderas-tu pas le glaive du bourreau ?

Non ; je vois ton sourire glacé ; ce n'est pas la mort seule d'un ennemi qu'il te faut ; tu veux jouir de ses tortures. Mon Dieu ! je sais que tu me hais, que tu seras implacable ! J'armerai mon courage, même contre cet affreux supplice. L'arrêt est porté ; je le subirai ; et, si la nature se révolte en moi, j'en triompherai par ma résignation. Je reconnais que tu ne me dois pas de pitié !...

Mais ces enfants, si jeunes, si étrangers à mes torts ; mais mes deux fils, mes deux petits-fils, pourquoi sont-ils ici ? Qu'ont-ils fait ? Qu'ont-ils de commun avec mes fautes et avec ta vengeance ? Tu le vois, ils savent à

peine aujourd'hui jusqu'à quel point leur père est malheureux ; ils ne comprennent pas leur captivité ; ils espèrent que ces portes de fer vont s'ouvrir. Eh quoi ! ont-ils aussi leurs accusateurs ?

Tu gardes le silence ; tu promènes un regard farouche sur mes enfants et sur moi ! Roger, pourrais-tu concevoir la pensée de les envelopper dans mon supplice ? N'y a-t-il plus de lois à Pise ? N'y a-t-il plus de sentiments d'équité et de miséricorde dans le cœur humain ? Quoi ! mes pauvres enfants, dans un âge si tendre, seraient traités comme des coupables ! Leur innocence serait punie comme le crime de leur père ! Non, tu ne seras pas assez cruel pour me faire mourir tant de fois ! Non, tu seras sévère, impitoyable envers ton ennemi ; tu épuiseras ta juste haine sur Ugolin ; mais tu seras généreux envers ses fils ; tu dédaigneras de te venger sur des enfants !

Allons, mes fils chéris, jetez-vous aux pieds de celui qui a condamné votre père, mais qui voudra vous sauver ! Embrassez ses genoux comme je le fais moi-même. Roger de Ubaldini, sois magnanime ; archevêque de Pise, soyez chrétien !

Dieu ! que vois-je ? Tu t'impatientes de mes prières ! tu repousses les innocentes créatures qui tendaient leurs mains vers toi ! Des chaînes ! tu fais apporter des chaînes ! O mon Anselme, voilà tes bras chargés de fers ! Hélas ! hélas ! que faire pour fléchir cette âme implacable ? Il s'éloigne avec un geste de mépris.... il nous laisse tous enchaînés, tous voués aux tortures de la faim.... Ah ! barbare ! puisqu'il n'y a plus d'espoir, tu entendras mes dernières paroles ; elles te brûleront comme le fer ronge en imprimant la honte sur ton front. Tremble que la postérité ne nous venge ! tremble

que l'imagination populaire, perçant ces voûtes funèbres, ne se représente fidèlement nos souffrances; que le génie ne s'en saisisse pour les décrire et pour attacher à ton nom une effrayante immortalité! Dans une autre vie, Roger, tu expieras nos tortures. Un Dieu juste se souviendra que toi, son ministre, tu as confondu l'innocent avec le coupable, et il te livrera à des supplices plus cruels que ceux qui nous attendent. Va donc maintenant, ennemi sans honneur, indigne archevêque! va régner sur Pise: un jour viendra où il te faudra quitter cette pourpre et cette puissance; un jour viendra où, de cette grandeur, tu seras précipité dans les enfers sous le poids de tes crimes; et alors, Roger, alors peut-être, ce comte Ugolin, que tu accables et qui te méprise, sera l'instrument de la colère divine, l'éternel vautour qui te dévorera comme une proie sans cesse renaissante. Va, nous sommes prêts à mourir; Dieu, qui se révèle quelquefois aux mourants, me promet que nous serons vengés!

**46. Apollonius détourne Marc Aurèle d'associer
Vérus à l'empire.**

O mon fils! laisse un vieillard te donner ce nom; permets à celui qui a nourri ta jeunesse des préceptes de la philosophie, de te parler avec une tendre confiance. Que veux-tu faire? Associer Vérus à l'empire! Je t'aime trop pour ne pas combattre un si funeste dessein.

Mes paroles t'étonnent; ton cœur si pur, ta bonté si généreuse, ne comprennent pas que je puisse te reprocher un acte d'amour fraternel. Écoute, tes vertus mêmes t'aveuglent; il faut bien qu'une voix sincère,

impartiale, t'épargne une grande faute et aux Romains un grand malheur.

Je sais que tu es modeste, que tu te défies de tes forces, et que le fardeau de l'empire te paraît lourd. Je t'ai vu effrayé des honneurs que t'a conférés le grand Antonin; tu te serais dérobé, si tu avais pu fuir, à la pourpre du consulat, au titre éclatant de César, à ces distinctions, à ce pouvoir dont tu étais si digne. Je me réjouissais en silence de voir un stoïcien promis au trône du monde.

Je sais que tu es juste, et que tu ne verrais pas sans une sorte de honte ton frère adoptif privé d'honneurs; tu croirais lui soustraire une part de son patrimoine; tu éprouverais comme le remords d'avoir commis une iniquité.

Empereur, je te le répète, tes vertus mêmes te trompent. Tu ne regardes que les devoirs imposés par la loi morale dans la vie privée : souviens-toi que Rome et l'univers attendent de toi le bonheur; examine ce qu'un si grand intérêt commande. Laisse un moment à l'écart les préventions de la tendresse fraternelle; vois en face celui que tu veux créer César et Auguste, et tu reculeras devant cette image. Enfin, ô mon fils! souviens-toi des dernières volontés d'Antonin, de ce prince si clairvoyant, si sage, l'idole de Rome, l'honneur de l'humanité.

L'intérêt de Rome! Ah! il exige qu'un seul commande, que la puissance souveraine soit entre les mains de Marc-Aurèle. Partager l'empire, c'est le dissoudre. L'autorité, tiraillée entre deux maîtres, perd sa force avec son unité. Le respect s'affaiblit; les affaires publiques, brouillées par la contradiction des caractères, languissent et souffrent; rien de grand ne s'a-

chève ; rien de solide ne se fonde. C'est une lutte éternelle entre la vigueur et la mollesse, entre l'activité et l'indolence, entre la prudence, la douceur et l'impatience présomptueuse. Malheur au peuple qui est gouverné par deux souverains égaux en autorité !

Encore si les caractères, même différents, se rencontraient dans un commun dévouement au bien public, dans un profond sentiment du devoir, peut-être quelques heureuses exceptions honorerait la puissance partagée. Marc Aurèle, pardonne ; mes cheveux blancs autoriseront mon langage : ignores-tu donc, ignores-tu seul les vices de Vérus ?

Vérus ! ne sais-tu pas que sa jouissance suprême est de s'asseoir à une table chargée de mets, que le travail le plus léger est insupportable à son indolence, qu'il s'habille avec un luxe digne seulement d'une femme, et que, parmi ces habitudes de honteuse mollesse, il trahit déjà des instincts de cruauté ? Nomme-le ton collègue, et bientôt tu recueilleras le fruit de ta complaisance. Je te le prédis, Marc Aurèle ! quand tu assigneras à Vérus un commandement militaire, il attendra que ton œil vigilant ne puisse l'atteindre, et, dans les délices d'une nouvelle Capoue, il oubliera son rôle de général et le salut de l'empire. Tout-puissant, il jettera ce masque de modération que tu prends pour son visage, et tu rougiras de ses débauches qui détruiront l'effet de tes vertus. En sortant de la table modeste de Marc Aurèle il ira, parmi de vils affranchis, dépenser en vins précieux, en mets follement recherchés, plusieurs millions de sesterces. Tremble de ramener les jours de Néron !

Que dirait ton illustre père, s'il pouvait revivre, lui qui a rendu aux Romains le règne de Titus, lui qui t'a

donné au monde comme sa vive et bienfaisante image, et qui t'a chargé de continuer le bonheur de l'empire? Il me semble que je le vois encore à son lit de mort : tu étais debout auprès de lui et accablé de douleur; Vérus, de l'autre côté, restait calme et insensible. Antonin te pressa la main en te regardant avec tendresse; il jeta un regard inquiet sur Vérus; et les dieux le rappelèrent. Ne te souviens-tu pas que ce grand et sage empereur n'avait délégué l'empire qu'à Marc Aurèle, et qu'il avait dit de Vérus ces paroles trop bien justifiées : « Comment gouvernerait-il? il ne sait pas commander à ses passions! »

Empereur, ne te ménage pas un remords! Est-ce que les remords sont faits pour Marc Aurèle? Ne fais pas aux Romains un présent funeste; laisse-moi mourir dans Rome heureuse! Veux-tu que le peuple, après avoir demandé aux dieux qu'ils conservent et qu'ils protègent tes jours, murmure tout bas des imprécations contre le collègue indigne que tu te serais donné; qu'il implore la mort de Vérus comme un bienfait? Ah! mon fils, je vais aller bientôt rejoindre Antonin dans les champs Élysées : que je puisse réjouir son cœur en l'assurant de ton obéissance à ses dernières volontés! Règne seul; tu es assez grand pour faire le bonheur du monde; règne seul, ne frappe pas tes vertus d'impuissance en leur associant les vices de Vérus!

47. Le chevalier Mauny à Édouard III, qui voulait faire passer les habitants de Calais au fil de l'épée.

Sire, la victoire de Crécy vous a livré la France; vos armes sont victorieuses en Guienne et en Bretagne;

Calais, qui a osé vous résister, tombe à vos genoux. La famine dévore ses habitants, et cette ville rebelle n'est plus qu'un sépulcre. Les tristes restes de la population ont jeté leurs armes pour lever vers vous leurs mains suppliantes; ils implorent une capitulation. Le cœur de Votre Majesté doit être ému d'un tel spectacle; il n'y a juste colère qui tienne devant cet excès de malheur. Les Calaisiens sont coupables; vous les avez châtiés, sire : c'est assez pour votre vengeance. Au nom de votre gloire, n'allez pas plus loin !

Vous offenseriez-vous de mes paroles? Je ne puis le croire. Le roi d'Angleterre aime la franchise des chevaliers; il est trop grand pour avoir peur de la vérité; il est digne de l'entendre. Je le dirai donc à Votre Majesté, respectueusement, mais sans crainte : employez-nous à toute œuvre de fidélité et de dévouement, nous sacrifierons nos vies pour votre service; ne nous demandez rien de violent ni d'injuste, nous serions tenus de vous désobéir.

Oui, sire, vos chevaliers sont prêts, comme toujours, à verser leur sang pour leur souverain; ils ne marchandent pas leur dévouement. Mauny a reçu sept blessures pour la défense de vos droits, et il n'est pas le seul qui puisse montrer ses cicatrices. Le refus dont je suis l'organe n'est qu'une preuve de plus de leur zèle. Ils se croient solidaires de votre gloire, sire; la petite part qu'ils en réclament leur impose le devoir de la garantir, de la conserver tout entière. Elle courrait un trop grand risque, si vous donniez cet ordre cruel qu'on nous annonce; elle y périrait peut-être. Vos fidèles serviteurs veulent la sauver.

Je ne parle qu'à votre honneur, sire, car je ne pense pas que ce soit là un dessein de votre politique. Vous

n'êtes pas de ceux qui croient que la terreur seule peut vous assujettir la France. Je sais qu'il y a dans le camp quelques fanfarons qui vous le persuadent, et qui ne sont peut-être pas tous au premier rang dans un jour de bataille. Mais Votre Majesté ne peut penser comme ces têtes légères ; elle a vu de près la France ; elle sait bien que le caractère français est ardent, libre, impatient de l'injure, sensible aux bienfaits. La terreur sèmera des ennemis sur votre route et vaudra à Philippe des défenseurs. Si les Calaisiens sont passés au fil de l'épée, chaque ville que vous assiégerez deviendra un nouveau Calais, dont les habitants sentiront leur courage doublé par l'indignation. Vous aurez compromis votre conquête.

Demandez, sire, à cette reine admirable qui vient de rejoindre Votre Majesté, le front ceint des lauriers de la victoire, et qui compte au premier rang de vos généraux, ce qu'elle pense du dessein qu'on vous suggère. Elle vous dira, je n'en doute pas, que Calais, aujourd'hui prosterné devant vous, ne doit plus vous inspirer que des pensées de miséricorde, et que vous aurez plus fait pour votre cause en lui pardonnant, que par de nouvelles victoires et par de nouvelles prises de villes.

Puis, qu'il me soit permis de tout dire. Je ne suis pas légiste, et, dans les temps malheureux où nous vivons, les légistes mêmes peuvent se tromper sur les droits des prétendants à une couronne. Guerrier dévoué au roi d'Angleterre, je crois sa cause la meilleure, et je combats pour elle sans examen ; mais enfin, sire, les Français ne sont pas tous de cet avis. Vous avez parmi eux de nombreux partisans ; mais Valois n'a pas perdu toute espérance. Tout vaincu qu'il est, il lui reste des places,

des soldats, des ressources en argent ; surtout, il est de ce pays, il est Français, titre qui a de la valeur pour gouverner la France. Eh bien, sire, déclarez-lui une autre guerre, une guerre qui vous donne, à vous, les premiers titres, les droits les plus puissants. Paraissez aux yeux de la France comme le plus loyal, le plus généreux, le plus empressé à remplacer la force par la bonté ; la violence, inévitable dans la lutte, par l'équité et par la douceur. Les Français, alors, rendront justice aux autres qualités brillantes qui vous distinguent ; ils opposeront à l'imprudence, à l'imprévoyance de Philippe, ces vertus de grand capitaine et de législateur qui se réunissent en Votre Majesté ; ils se rangeront d'eux-mêmes sous votre bannière. Impitoyable, ils vous braveront, ils vous résisteront jusqu'à la mort ; bienfaisant, vous leur gagnerez le cœur, et vous serez roi de France dans leurs vœux et dans leurs pensées avant de prendre la couronne à Paris.

Je vous connais, sire ; vous portez quelquefois au sein même des conseils l'ardeur du champ de bataille ; mais ce feu cède à la réflexion, parce que votre sagesse est plus grande que votre impatience. Vous reprenez, quand vous le voulez, l'empire sur vous-même ; c'est par là que vous triomphez de vos rivaux. Usez donc de cette noble faculté ; jetez au vent, comme une pensée mauvaise, ce projet de destruction et de mort ; redevenez le généreux Édouard III. Soyez vous-même, sire ; nous ne vous demandons rien de plus.

48. Philippe de Comines à Charles , duc de Bourgogne , pour le détourner de retenir Louis XI prisonnier.

Prince, je ne m'étonne pas de votre colère ; il n'en fut jamais de plus légitime. Vous recevez la visite d'un roi, votre parent, votre suzerain, qui tient de vous un sauf-conduit et qui vient pour négocier en personne ; et, quand les entretiens pacifiques vont commencer, vous apprenez que les Liégeois, excités par Louis, ont repris les armes. Si le roi de France ne se justifie pas de ce double jeu, je le répète, prince, votre colère n'est que trop légitime.

Pourtant, souffrirez-vous qu'un de vos plus dévoués serviteurs, un homme qui vous a aimé enfant et qui verserait tout son sang pour votre gloire, refroidisse un peu ce courroux ? permettez-vous à Comines, si heureux de votre confiance, de s'en montrer digne par un conseil sincère ? Vous daignez me rassurer par un signe ; je parlerai.

Qu'allez-vous faire, prince ? Retenir le roi prisonnier dans Péronne ? Oui, dites-vous. Il m'a trahi, je me vengerai ; il est un obstacle à ma puissance, je l'effacerai de la liste des souverains !

Il vous a trahi ! je ne sais ; les apparences trompent, surtout en politique. N'avez-vous pas entendu Louis, aux premiers reproches que vous lui avez adressés, jurer qu'il était étranger au soulèvement des Liégeois, et vous offrir de marcher contre eux, à vos côtés ? Il y a doute au moins, et, s'il y a doute, pourrez-vous oublier, prince, que vous tenez à Louis par des liens bien étroits ? Vous êtes son vassal, et le sang des Valois coule dans vos veines. Que de motifs pour ne pas

précipiter la vengeance, pour renoncer même à se venger !

D'ailleurs, le roi n'a jamais passé pour un imprudent ; il évite le danger ; il est plus fait pour la ruse que pour les entreprises hardies. Comment appelleriez-vous celle de venir à votre cour, de se mettre en votre puissance, au moment même où vous pourriez le convaincre de perfidie ? Ce serait d'une imprudence bien vulgaire. La confiance de Louis prouve son innocence. Il est trop habile pour commettre une étourderie qui peut lui coûter la liberté.

Non, non, le loyal Charles de Bourgogne ne supposera pas la trahison ; il laissera libre l'ennemi qui se présente à lui désarmé, le roi qui a reçu son hommage, le parent qui vient traiter sans défiance avec un parent.

Et si la trahison était prouvée ! Eh bien ! prince, j'aurai le courage de le dire, si la trahison était prouvée, il serait encore de votre intérêt de laisser Louis XI en liberté. Je comprends votre impatience ; vous avez de la peine à m'en croire ; mais puisque vous m'écoutez encore , j'espère vous amener à mon avis. Je sais que l'intérêt touche peu votre grande âme, et qu'elle se dirige par de plus nobles motifs ; ce n'est pas vous qui sauriez calculer le profit d'une action généreuse, encore moins ce que rapporterait une violence irréfléchie. Mais il n'est pas défendu à vos serviteurs de reconnaître où est l'avantage pour leur maître. Si, entre deux partis, le plus loyal est en même temps le plus profitable, il est de notre devoir, prince, d'insister pour que vous préféreriez ce dernier parti.

Et ne suffit-il pas d'un moment de calme et de réflexion pour se convaincre qu'ici la générosité est

plus avantageuse que la contrainte? Vous pourriez, je l'avoue, déclarer à Louis qu'il est votre prisonnier, le forcer à vous céder une partie de ses provinces, à conclure un traité humiliant pour sa couronne. Mais ensuite, qu'arrivera-t-il? Vous ne pourrez le garder toujours dans Péronne; il vous embarrasserait captif, encore plus que libre; et, quand vous l'aurez relâché, il aura beau jeu pour crier qu'on lui a fait violence, et que toutes les conditions que vous lui aurez imposées sont nulles de plein droit. Pour moi, eût-il juré sur la croix de Charlemagne, je n'aurais qu'une médiocre confiance dans les engagements d'un prisonnier. Au contraire, supposons que vous usiez de douceur et que vous teniez compte de sa confiance, il est impossible que le roi perde le souvenir d'une conduite si généreuse. Quand il voudrait entreprendre quelque chose contre vous, il entendrait une voix dans sa conscience qui lui dirait : Tu ne dois pas être ingrat envers Charles de Bourgogne, qui a été juste et féal envers toi! Ce qu'il vous cédera étant libre, il n'osera jamais vous le contester, et il aurait contre lui tous les gens de cœur, si, affranchi de toute contrainte, il se liait envers vous par des promesses qu'il ne voudrait pas tenir.

Prince, vous aurez fait beaucoup pour votre grandeur quand vous aurez forcé Louis à la reconnaissance. Là est votre gloire, là est aussi la vraie politique de votre maison. Triomphez de ce reste de colère que vos regards expriment encore; autorisez-moi à déclarer au roi de France qu'il est aussi libre en Bourgogne qu'à Paris.

**49. Moïse mourant confie à Josué la conduite
du peuple d'Israël.**

Le Dieu d'Israël n'a pas voulu conduire son serviteur jusqu'à la terre promise. Que son saint nom soit béni ! C'eût été trop de gloire pour un mortel, que d'avoir ramené de l'exil les enfants d'Abraham, et de les avoir introduits dans le séjour promis à leurs pères. Josué, toi qui es choisi pour cette mission, remercie le Seigneur ! Dieu s'est souvenu de ta piété et de ton courage. C'est toi qui as décidé ma victoire sur les Amalécites ; c'est toi qui as comprimé les murmures des rebelles qui accusaient Moïse de les avoir trompés en leur annonçant la terre de Chanaan. Le Seigneur t'a élu pour achever les destins d'Israël. Plus heureux que moi, tu respireras l'air de cette nouvelle patrie, notre longue et chère espérance ; tu feras fumer l'encens en l'honneur de Jéhovah, aux lieux mêmes où s'élèvent les autels impurs des idoles.

Josué ! sois vigilant et fidèle ! tu n'as pas encore touché la terre promise ; tu n'y arriveras qu'au prix de nouveaux dangers. Tu sais quels obstacles j'ai rencontrés sur ma route ; tu n'as oublié ni l'impie Amalec que le feu de la colère divine dévora comme une herbe desséchée, ni ces rois amorrhéens qui osèrent mener contre Dieu leurs orgueilleux bataillons, et disparurent de la terre. Au sein d'un affreux désert, tu as reconnu la main de ce Dieu qui nous a nourris de sa manne bienfaisante, qui a fait jaillir pour nous une eau pure du creux d'un aride rocher. Mer, où s'est précipitée l'Égypte, et qui, entre tes flots suspendus, ouvris un chemin aux enfants d'Israël dans le fond des abîmes, dis-nous si notre Dieu a manqué à ses promesses ! Il a

..

envoyé son souffle, et Pharaon et son armée ont été engloutis sans retour.

Et toi aussi, Josué, tu lutteras contre les obstacles ; mais la main de Dieu sera sur toi. Celui qui nous a précédés dans le désert en colonne de nuée et de flammes marchera devant tes pas. J'entends sa voix qui te crie : Lève-toi ! passe le Jourdain avec ton peuple, pour entrer dans le pays que je vous ai promis ! Les eaux du fleuve se séparent obéissantes, et te livrent passage. Tombez, murs de Jéricho, au son de la trompette des sacrifices ! Soleil ! arrête ta course à la voix de celui qu'a choisi le Seigneur ! Que la ligue des rois armés contre Israël soit dissoute ; et que ton peuple, Seigneur, entre enfin, en chantant ta gloire, dans le pays que tu lui as destiné !

Tu n'as rien à craindre, Josué, tant que Dieu, le Dieu des armées, sera ton guide. C'est lui qui nous a déjà rendus victorieux ; sa puissance n'est-elle pas toujours la même ? son amour nous a-t-il abandonnés ?

Mais, ne l'oublie jamais, élu du Seigneur ! il veut aussi que tu aimes ce peuple que je te confie ; il veut que tu imites cet amour quelquefois sévère, toujours paternel, dont il nous donne des preuves si éclatantes. Si les enfants d'Israël se laissent aller à des murmures, ne souffre pas leur impiété ; châtie leur ingratitude ; souviens-toi qu'en descendant de la montagne sainte j'ai brisé le veau d'or dont ils s'étaient fait un dieu. Mais aussi, quand tu les verras fidèles au Seigneur, comme tu le seras toi-même, alors, Josué, protège-les, couvre-les de ta sollicitude et de tes prières ; aime-les comme la mère aime le fruit de ses entrailles ; car c'est le peuple chéri de Dieu.

Chef des enfants d'Israël, je vais mourir ; le Tout-

Puissant me rappelle à lui. Reçois de mes mains le pouvoir qu'il m'avait donné sur son peuple. Terre promise, salut! Dieu permet que je te visite au moins d'un regard avant de m'envoler dans son sein!

20. Abias aux Israélites qui s'étaient rangés sous les drapeaux du rebelle Jéroboam.

Israélites! que faites-vous? avez-vous oublié qui vous êtes et quel Dieu vous servez? Vous êtes, vous étiez du moins le peuple que Dieu avait choisi pour l'honorer en esprit et en vérité. Aussi, de quels bienfaits ce Dieu ne vous a-t-il pas comblés, vous qui le payez aujourd'hui d'ingratitude! On a eu beau vous forger des idoles; dans le fond du cœur, vous n'avez pas oublié le Dieu d'Israël.

Eh bien, que vous a-t-il ordonné, il y a près d'un siècle? Il a choisi David, mon bisaïeul, pour roi du peuple juif, et il vous a commandé d'obéir à ses descendants. David, le sauveur d'Israël, Salomon, son fils puissant et glorieux, sont morts entourés du respect des peuples; Roboam n'est-il pas le fils de Salomon? et pourtant, insensés que vous êtes, vous avez pris les armes contre lui, contre le petit-fils de David, contre la race de vos rois!

Ah! j'ai pitié de votre folie, car elle vous est inspirée par un méchant; vous n'êtes que les crédules exécuteurs des volontés de Jéroboam. Il se croit bien fort parce qu'il a relevé les murs de Sichem, parce qu'il a construit des autels sur les hauts lieux, parce qu'il a bravé insolemment le Dieu de ses pères. Il est patient, ce Dieu, parce qu'il est éternel; mais sa patience enfin se lasse! Jéroboam! tu ne recueilleras pas le fruit de

ton crime; tremble que le Seigneur ne venge lui-même, sur toi, sur ta famille, ses lois outragées!

On dirait vraiment, Israélites, que le règne bienfaisant de Salomon est effacé de votre mémoire. N'y a-t-il plus parmi vous d'ennemis qu'il ait réconciliés, de malheureux qu'il ait soulagés dans la misère? Mais vous-mêmes ne venez-vous pas à Jérusalem, dans les grandes solennités, pour sacrifier dans ce temple merveilleux, construit par le plus sage des princes? Et, quand vous vous prosternez dans le second parvis, ne vous revient-il pas à l'esprit qu'on vous a fait trahir, malgré vous peut-être, le devoir qui vous liait à mon père, au fils du grand Salomon?

Je sais que vous avez eu à vous plaindre de mon père, ou plutôt des mauvais conseillers qui l'entouraient. Vous l'avez trouvé dur dans ses paroles, exigeant dans la perception des impôts. Mais ce mal était passager; la sagesse naturelle de Roboam en eût abrégé la durée, si un chef ambitieux n'avait aigri vos esprits et soufflé parmi vous le feu de la révolte. Sujets fidèles, vous auriez eu bientôt à bénir l'indulgence de mon père; rebelles, vous avez mérité toute sa rigueur.

Jéroboam vous éblouit par des promesses, vous intimide par des menaces. Il fait sonner bien haut le nombre de vos troupes; il ne rougit pas d'opposer au vrai Dieu les deux veaux d'or qu'il a fait placer à Bethel et à Dan, et qu'il vous donne, ô sacrilège! pour les dieux qui vous ont tirés de l'Égypte. Enfants d'Israël! que feront vos bataillons contre la milice du ciel, qui combattra pour moi; car j'ai pris les armes pour une cause juste? Que pourront de vaines idoles contre le bras vengeur du Tout-Puissant?

Si j'étais, comme vous, oublieux du passé et em-

porté par une passion aveugle, je ne vous adresserais pas la parole, j'engagerais la bataille, et je laisserais tomber sur vous le poids de la colère divine. Mais je me souviens que vos tribus étaient sœurs des tribus fidèles, que vous avez longtemps vécu sous le même sceptre, assez heureux pour servir aussi le même Dieu. Je voudrais, au lieu de verser votre sang, vous ramener à nous comme des brebis égarées. Israélites! laissez là votre chef coupable, votre tentateur, votre ennemi; revenez au milieu de vos frères; soumettez-vous à votre roi légitime. Que Jéroboam en frémissse d'effroi, et que nos saintes collines en bondissent d'allégresse! Venez, Abias vous appelle; Roboam vous pardonne et vous attend!

IV.

MODÈLES DE DIALOGUES.

1. Marius, Sertorius.

SERTORIUS.

Tu as vaincu nos ennemis, Marius! Rome est sous ta loi. Tu as vengé l'honneur du consulat, outragé dans Cinna, ton collègue; les Romains tremblent; que veux-tu encore? Pourquoi des proscriptions inutiles? pourquoi ce cortège de délateurs? Ne vois-tu pas qu'ils satisfont leurs haines privées, et qu'ils font porter au plus grand homme de la république la responsabilité de leurs viles passions?

MARIUS.

La république est malade, Sertorius; le sang patricien l'étouffe; si elle ne perd des flots de ce sang, elle mourra.

SERTORIUS.

Permetts la franchise à un compagnon d'armes. Comme toi, je hais les patriciens, je hais Sylla, leur chef et leur idole. Tu sais que ta cause a toujours été la mienne, que je n'ai pas été le dernier à invoquer le nom de Marius. Mais Sertorius, après la lutte, après la victoire, ne garde pas les rancunes qui lui ont mis les armes à la main. Il serait digne de toi, du vain-

queur des Cimbres, du plébéien sept fois consul, de mettre un terme au carnage. Tu as dû faire quelques exemples terribles; soit : c'est la loi des guerres civiles; mais, au nom des dieux, au nom de ta gloire, Marius, arrête-toi !

MARIUS.

M'arrêter, avant d'avoir savouré toute ma vengeance ! avant d'avoir fait tomber d'un signe la tête du dernier partisan de Sylla ! Non, Sertorius, je n'ai pas cette générosité candide; la persécution m'a endurci. Moi, homme du peuple, sans aïeux, sans lettres, sans autre science que mon courage, je connais peu cette vertu paisible que tu me vantes. Ma mémoire est implacable; elle me rappelle tout ce que j'ai souffert de mes ennemis, et, à ce cuisant souvenir, je jure de ne garder pour eux aucune pitié. Tu sais que, du rang le plus obscur, je me suis élevé à la plus haute dignité de la république; j'ai vaincu les Barbares dont le flot inondait l'Italie : que m'en est-il revenu ? J'ai été chassé de Rome et de l'Italie, que j'avais sauvée; par qui ? par un homme qui avait servi sous mes ordres, par un ingrat que j'avais retiré dans ma maison lorsqu'il fuyait devant le peuple furieux. J'ai fui d'exil en exil, opposant mon nom au poignard du Cimbre qui allait me frapper, envoyant mon mépris au préteur insolent qui me défendait de m'asseoir sur les ruines de Carthage. La guerre contre Mithridate, cette guerre que je m'étais réservée, qui en est chargé ? Sylla ! toujours Sylla ! et tu veux que je lui pardonne ! tu veux que j'épargne ses amis ! Écoute : si mon rival doit jouir des honneurs du triomphe, je veux qu'il en jouisse en tyran, sans un ami pour le suivre, sans une voix pour l'applaudir.

SERTORIUS.

Oui, tu as souffert; oui, Rome s'est déshonorée en forçant le plus illustre de ses généraux à errer, proscrit, dans les déserts de l'Afrique. Je te plains autant que je t'admire; mais nous ne sommes pas d'accord sur les moyens de faire triompher une juste cause. Marius, tu peux rester un grand homme; si tu persistes dans tes violences, on ne verra plus en toi qu'un vainqueur vulgaire. Essaie de la clémence; les partisans de Sylla se courberont devant ton génie; les citoyens qui hésitent encore seront tous à Marius, et nous, tes compagnons, tes amis, nous nous dévouerons avec plus de joie; nous respirerons plus librement; nous aurons une foi plus vive dans l'avenir.

MARIUS.

Tu ne connais pas Marius si tu crois que je puisse oublier. Tiens, regarde : sous ces vêtements consulaires tu peux deviner encore la fange des roseaux de Minturne! voilà le crime de mes ennemis. Je ne souffrirai pas qu'un seul citoyen à Rome puisse se vanter d'avoir eu part à mes malheurs.

SERTORIUS.

Tu m'affliges en me montrant cette faiblesse dans le maître de Rome et du monde. Cette faiblesse, je l'ai dit; je ne retire pas le mot qui te fait rougir d'impatience. Quoi! Sylla s'approche, Sylla marche contre Rome; et toi, au lieu de nous conduire à sa rencontre pour écraser la tyrannie dans son germe, tu restes ici-occupé à des vengeances sans fin et sans fruit, déci- mant les hommes désarmés, tandis que nos adversaires armés s'avancent! Cinna me le disait tout à l'heure, lui qui t'aime et qui t'honore : « Nous ne comprenons plus Marius. »

MARIUS.

Marcher contre eux ! pourquoi ? Quand je serai rassasié du sang des partisans de Sylla, je ne veux plus que mourir. Je n'affronterai pas de nouveau les caprices de la fortune. Irai-je combattre Sylla pour mourir peut-être son esclave ? Je mourrai, mais encore maître de Rome, et ce n'est pas mon ennemi qui ordonnera de mon dernier jour.

SERTORIUS.

Que dis-tu ? N'avons-nous plus cette brave armée qui est rentrée victorieuse dans Rome ? Sylla est-il donc bien effrayant pour le destructeur des Barbares ? Nous le vaincrons, Marius ; nous le vaincrons surtout, si tu ne forces pas les Romains à regretter sa modération.

MARIUS.

Tu appelles modération un despotisme adroit qui eût éclaté déjà sans notre victoire. Ne crois pas que Sylla, rentrant aujourd'hui dans Rome, fût plus modéré que Marius. Il se baignerait dans le sang de mes partisans ; il déchirerait les entrailles de la république. O mes amis ! je vous rends justice et j'excuse vos efforts pour me faire reculer dans cette voie de sang. Mais retenez bien mes paroles : Si jamais mon rival triomphe, ses fureurs surpasseront les miennes. Eh bien ! je veux me venger des craintes mêmes qu'il m'inspire. Tout le sang que j'ai proscrit n'est pas encore répandu ; il le sera bientôt, et Sylla, rentrant dans les murs de Rome, y trébuchera sur les cadavres de ses amis.

SERTORIUS.

Adieu, Marius ! j'ai fait mon devoir. Tu cours à l'abîme ; je t'y suivrai. Les dieux me sont témoins que

j'aurais donné ma vie pour te persuader d'être humain : ta gloire m'est chère ; elle eût été doublée par la clémence. L'avenir est sombre ! Adieu, Marius !

2. La Fontaine, Mme de La Sablière, un neveu de Mme de La Sablière.

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Tenez, mon cher La Fontaine, je vous prends pour juge. Venez m'aider à convertir un jeune écolier qui a de l'esprit jusqu'au bout des ongles, mais du bon sens pas plus gros que cela.

LA FONTAINE.

Oh ! mon amie, je ne prêche pas très-bien.

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Allons, pas de modestie : vous abusez d'un souvenir. Si je vous compte, avec mon chien et mon chat, parmi mes trois *bêtes*, c'est que vous êtes bon comme les deux autres ; mais, franchement, vous raisonnez mieux.

LA FONTAINE.

Mon Dieu ! pourvu que la plaidoirie ne soit pas longue, et que je ne m'endorme pas en chemin, je suis prêt à vous servir.

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Eh bien ! jeune récalcitrant, je vous donne la parole. Vous osiez me dire, quand La Fontaine est arrivé, qu'il n'y a rien de plus doux que de perdre son temps, et de plus avantageux que de ne rien faire.

LE JEUNE PARESSEUX.

Ma belle tante, vous exagérez. Je n'aspire pas à une telle perfection ; mais je soutiens que, sur vingt choses

dont on s'occupe , il y en a dix-neuf d'inutiles , à moins que ce ne soient des plaisirs.

LA FONTAINE.

Ouais ! voilà une doctrine un peu téméraire ! Y pensez-vous , jeune homme ? Quoi ! sérieusement , vous brûlez de l'encens devant la paresse ! Et à quoi serez-vous bon , s'il vous plaît , quand vous aurez perdu le temps , cette précieuse étoffe de la vie ? Quel rôle jouerez-vous dans le monde ? Vous avez encore une pointe d'esprit , qui s'émoussera de plus en plus , et deviendra obtuse. Laissez-moi là cette thèse , mon jeune ami , et ouvrez vos livres.

LE JEUNE PARESSEUX.

Ah ! mais , pour ouvrir mes livres , il faudrait déranger mainte araignée qui les protège de sa toile ; je n'ai pas le cœur si mauvais. Tenez , monsieur de La Fontaine , je m'attache , par exemple , à conserver un bon cœur. Avec cela , on possède toute la science.

MADAME DE LA SABLIERE.

Savez-vous , monsieur mon neveu , que vous avez la tête bien légère , et que vous répondez presque impertinemment à un homme que ses amis chérissent et que la France admire ! Eh bien ! La Fontaine , il faut donc que ce soit moi qui plaide ? A quoi pensez-vous ?

LA FONTAINE.

Ah ! pardon , mon amie ; c'est que je pensais à une lecture qui m'a bien intéressé hier ; vous savez : *le Prophète Baruch* ! Avez-vous lu *Baruch* ?

MADAME DE LA SABLIERE.

Vous seriez bien *bête* , mon pauvre La Fontaine , si vous n'aviez pas tant d'esprit !

LE JEUNE PARESSEUX.

Je ne comprends pas , ma chère tante , que vous

avez pu me soupçonner de manquer de respect à M. de La Fontaine. J'ose dire que je le prends pour juge à mon tour. Quoique assez ignorant, je sais par cœur de beaux vers qu'il ne désavouera pas :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Jugeant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dépenser;
Deux parts en fit, dont il soulaît' passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

LA FONTAINE.

Bravo ! mon ami.... c'est-à-dire, non.... jeune homme.... Il est vrai que.... Il ne faudrait pas pourtant....

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Le voilà démonté ! N'êtes-vous pas honteux, mon cher La Fontaine, et ne voyez-vous pas ce jeune fanfaron qui triomphe de votre embarras ? Voilà, certes, une cause bien défendue ! Heureusement, mon beau neveu, que j'ai la parole, et vous allez m'entendre, s'il vous plaît.

Je suis peu sermonneuse de ma nature, et je ne perdrai pas mon temps à vous prouver que le travail est une obligation pour tous les hommes ; que la fortune n'autorise pas la paresse, car la fortune se peut perdre, et l'instruction reste alors comme une ressource précieuse. Au fond du cœur, vous condamnez la paresse, quoiqu'elle vous semble douce ; et votre conscience, mon petit ami, vous en dit plus que moi.

Mais où avez-vous pris que l'exemple des hommes de génie qui produiraient sans travail dût faire passer

1. *Avait l'habitude de....* vieux mot.

en franchise toutes les médiocrités? Est-ce que nous sommes tous des La Fontaine? Avons-nous soixante chefs-d'œuvre nés sans culture, pour soutenir notre prétention à la paresse? Et, d'ailleurs, je vous plains, mon enfant, de croire, comme tant d'autres, que notre ami soit aussi fainéant qu'il se vante de l'être. Ah! si vous aviez le goût de l'étude, vous verriez que ce mauvais avocat, ce mauvais écouteur, car il n'écoute même plus la plaidoirie de son alliée, est un travailleur obstiné, délicat, sévère pour ses œuvres. Parce qu'il vous dit en se jouant qu'il a partagé sa vie entre *dormir* et *ne rien faire*, vous le prenez au mot, pauvre dupe, et vous ne sentez pas qu'un dormeur, un paresseux, n'aurait jamais donné ce tour exquis, cette grâce parfaite, à tant de charmantes productions!

LA FONTAINE.

Ma foi, madame, vous dites là de grandes vérités. Pour moi, je suis tout persuadé, et je me range sans façon à votre avis. Et vous, jeune homme?

LE JEUNE PARESSEUX.

Ma tante a raison, monsieur, et je vous demande pardon d'avoir cru que vos chefs-d'œuvre ne vous coûtaient pas de peine. Cependant laissez-moi quelque temps pour ne pas me démentir trop vite. Je conviendrai avec vous, pour aujourd'hui, que le travail peut avoir du bon.

3. **Thémistocle, Camille.**

CAMILLE.

Salut au plus grand des Athéniens! au vainqueur des Perses! au noble exilé à qui les passions populaires ont fait payer sa gloire!

THÉMISTOCLE.

Salut au sauveur de Rome ! au vainqueur des Gaulois ! au grand homme que les brouillons de la place publique ont chassé comme un vil esclave !

CAMILLE.

Vous dites vrai, et nos destinées, à cet égard, sont semblables. Je conçois de l'orgueil d'un tel honneur. Oui, après ma victoire sur les Falisques, il s'est trouvé un tribun, un Apuleius, pour m'accuser d'avoir détourné une part du butin, et j'ai dû me retirer dans Ardée, sûr que mon ingrate patrie ne tarderait pas à me regretter. J'ai souhaité même qu'elle en eût l'occasion, je l'avoue, mais je n'aurais jamais songé à porter les armes contre elle. Vous, Thémistocle, vous n'avez pas maîtrisé votre ressentiment ; la proscription vous a troublé, et vous n'avez pas craint d'offrir vos services à l'éternel ennemi d'Athènes. C'est une page que je voudrais arracher de votre histoire.

THÉMISTOCLE.

Et quoi ! je devais ménager cette injuste Athènes ! Comment donc avait-elle récompensé Thémistocle ? S'était-elle souvenu de Salamine, lorsqu'elle me bannit pour cinq années, sous prétexte de je ne sais quelles exactions dans les îles de la mer Egée ? Que ne m'étais-je souvenu, moi, des paroles de mon père, lorsqu'il me montrait sur le rivage les débris des anciennes galères qu'on laissait à la merci des flots, et qu'il ajoutait : « Ainsi une démocratie inquiète, turbulente, plus soupçonneuse et plus ingrate qu'un despote, traite ses chefs, dès que leurs services ne lui sont plus nécessaires ! » Ne m'a-t-elle pas poursuivi jusque dans mon exil, pour me faire expier par la mort l'amitié de Pausanias ? J'ai voulu me justifier ; on m'a

répondu par l'ironie et la menace ; oh ! alors mon imagination s'est allumée ; alors , Camille , je suis sorti de cette vertu que je loue en vous , mais qui ne résista pas à tant de haine , et je suis allé porter mes conseils au roi de Perse , ennemi plus généreux que mes concitoyens.

CAMILLE.

Oui , et je vous le reproche. Rien ne relève un citoyen de ses devoirs envers la patrie. La vraie grandeur éclate dans l'empire que l'on garde sur soi-même. Le cœur sent vivement l'injure , mais il peut toujours choisir sa vengeance. La vengeance digne de nous , c'était de quitter à jamais la terre ingrate qui nous avait proscrits. Athènes n'était plus digne que Thémistocle fit un vœu de retour , dès qu'elle oubliait ses services et son génie ; Rome ne méritait plus que Camille souhaitât de revoir ses murs , lorsqu'elle infligea l'exil au vainqueur de Véies , après lui avoir décerné le triomphe , après en avoir fait son dictateur et son interroi. Certes , je ne serais jamais rentré dans son enceinte , sans l'invasion gauloise. Mon âme romaine s'est émue , quand j'ai vu Rome réduite au Capitole , et je suis accouru avec mon épée pour renverser les balances frauduleuses de Brennus.

THÉMISTOCLE.

Noble vengeance , en effet ; elle manque à ma gloire ! Oui , Camille , l'amour de la patrie est impérieux et immortel ; l'exil même ne détruit pas ce pieux respect que tout citoyen doit à son pays. Ne l'ai-je pas éprouvé moi-même , lorsque , après trois années de séjour en Perse , comblé des bienfaits d'Artaxercès , j'ai reculé devant la pensée de marcher contre Athènes ? Ah ! ce sentiment que vous m'accusez d'avoir méconnu , je

l'ai ressenti dans toute son énergie. Je croyais ma haine bien affermie; j'avais confiance en ma colère. Pendant trois ans, j'ai sollicité, j'ai pressé la vengeance du grand roi; je maudissais les retards que la pacification de l'Asie apportait à ses projets contre la Grèce. Enfin, l'Égypte se révolte; Cimon, un rival, un héritier odieux de ma popularité, inquiète Artaxercès par ses victoires. C'est le roi qui me presse à son tour; c'est lui qui m'avertit que l'heure de la vengeance est venue. Qu'ai-je fait alors? Me suis-je placé à la tête des troupes de la Perse? Ai-je mis ce génie militaire qu'on m'attribuait au service de mon bienfaiteur? Non; tant qu'il n'y avait eu que des projets, j'étais résolu, implacable; au moment d'exécuter, le cœur m'a failli; la grande image d'Athènes éplorée s'est levée devant moi; je me suis détesté moi-même, et, pour me punir d'un crime commencé, je me suis donné la mort.

CAMILLE.

Je n'ai plus le courage d'accuser une vie terminée par un repentir si généreux. Il eût mieux valu vivre pour secourir vos concitoyens, que mourir pour châtier votre propre faiblesse, et pour conserver vos mains pures; mais les passions humaines sont si tyranniques, qu'il faut honorer celui qui, après avoir porté leurs chaînes, a la force d'en briser au moins le dernier anneau.

4. **Fidèle, Rodilard.**

RODILARD.

Franchement, mon cher Fidèle, tu fais ici un métier de dupe, et tu ne sais pas tirer parti de ta position.

FIDÈLE.

Grand merci du compliment ! Sur quelle herbe as-tu marché ce matin ?

RODILARD.

Mon Dieu ! tu sais l'amitié que j'ai pour toi ; nous vivons en bonne harmonie , malgré un proverbe menteur comme tant de proverbes ; et , d'honneur , je te plains sincèrement.

FIDÈLE.

Mais , enfin , me feras-tu connaître ce malheur mystérieux dont je ne me doute pas ?

RODILARD.

Tu es bien traité , bien nourri , caressé par le maître ; les os les plus succulents sont pour toi ; on te choie comme un bon et utile serviteur.

FIDÈLE.

Eh bien ! je ne vois rien là de si triste.

RODILARD.

Mais je ne donnerais pas une de mes journées pour une de tes semaines , mon cher Fidèle.

FIDÈLE.

Pourquoi donc ? Je ne te croyais pas si philosophe.

RODILARD.

Tu veux rire , et je vois qu'il faut que je te dise tous mes secrets. Écoute d'abord ma grande maxime , celle qui règle toutes mes actions.

FIDÈLE.

J'écoute.

RODILARD.

C'est qu'il n'y a pas de position inférieure pour les gens habiles.

FIDÈLE.

Soit ; il est bien permis d'être adroit , pourvu qu'on reste honnête , apparemment.

RODILARD.

Tu n'y es pas, mon pauvre ami ; tu te forges des chimères, et l'honnêteté que tu vantes est une duperie. Si j'avais cette faiblesse, je serais, comme toi, sans profits.

FIDÈLE.

En vérité!

RODILARD.

Avec des scrupules, comment guetterais-je le départ de la cuisinière pour faire une visite au buffet? Comment prendrais-je la première part au dîner du maître, sans que ses yeux d'Argus pussent distinguer la trace du larcin? Avec des scrupules, j'aurais, comme l'honnête Fidèle, les rebuts de la maison, les restes dont ne veut plus le dernier valet. Foin des scrupules qui nous mettent en pareille posture!

FIDÈLE.

Tu es donc bien heureux, ami Rodilard! Tu n'as jamais de soucis en dressant tes machines? Je croyais pourtant t'avoir entendu crier et t'avoir vu courir hier tout effaré, lorsque la cuisinière, le balai à la main, te caressait l'échine. Tu n'avais pas eu le temps de digérer la crème si adroitement volée. Je crains vraiment que tu ne sois encore plus dupe que moi, en fin de compte; car, moi, du moins, si je n'ai pas ta finesse de diplomate, je n'ai pas, non plus, tes insomnies et tes frayeurs. Je remplis bonnement mon devoir, et je me contente des profits de l'honnêteté. Je t'assure qu'ils valent bien le produit de tes vols, et surtout les coups de fouet ou de bâton qui les accompagnent.

RODILARD.

Tu railles, hypocrite! ma douceur encourage ton

insolence ; mais je ne fais pas toujours patte de velours. Tiens, voilà mes adieux !

FIDÈLE.

Ah ! traître, tu ne courras pas si bien que je ne puisse t'atteindre. Ma dent vengera l'injure de ta griffe. Tiens, et tiens encore ! Voilà deux souvenirs pour payer ta mauvaise foi.

5. **Georges, Raoul, René, Gustave.**

GUSTAVE.

Quel bonheur ! nous voilà en vacances.

RAOUL.

Et nous l'avons bien gagné.

RENÉ.

Messieurs, c'est le moment des réflexions sérieuses ; il faut nous occuper dès à présent de l'année qui va s'ouvrir.

RAOUL.

Oh ! oh ! René devient moraliste. Je crois entendre l'orateur qui nous a si bien endormis hier, à la distribution des prix.

GUSTAVE.

Et de quoi, s'il vous plaît, est-il si urgent de nous occuper ?

RENÉ.

Des tours que nous jouerons à nos maîtres.

GUSTAVE.

Ah ! à la bonne heure.

RAOUL.

Pas d'objection.

GUSTAVE.

Et toi, Georges, tu ne dis rien? Est-ce que tu nous désapprouves?

GEORGES.

Allez toujours, espiègles; je vous dirai ensuite mon avis. Je ne suis pas votre aîné pour rien, et je me réserve pour la conclusion.

RAOUL.

Georges est plus sage que nous; mais il est bon camarade; cela rachète ses défauts.

GEORGES.

Une épigramme! le début promet.

GUSTAVE.

J'ai une motion à faire. Pour tracer notre plan de campagne, il faut passer en revue les personnages que nous voulons frapper de nos traits malins. Ouvrons la galerie.

TOUS.

Nous le voulons bien.

GUSTAVE.

Vous y voyez d'abord le directeur de notre école, M. Barème, frappant à coups redoublés sur sa tabatière lorsqu'il gourmande la dissipation ou la paresse. Que proposes-tu, René, pour faire enrager ce digne homme à notre retour?

RENÉ.

Je propose d'escamoter la tabatière et de la tenir cachée pendant une heure. Nous serons témoins des angoisses du bon M. Barème, privé de ce grand moyen de discipline, et nous rirons bien.

RAOUL.

Bravo! Adopté.

GUSTAVE.

J'aperçois le maître de grammaire, M. Syntaxe, qui nasille, qui bredouille, qui se vante de posséder seul la science grammaticale, et qui a fait faire au *participe* un pas de géant.

RENÉ.

Il faudra mettre sur sa table un petit écriteau, en gros caractères, dans lequel nous lui déclarerons qu'il n'est pas le premier grammarien du monde. Il ne retiendra pas son indignation, et c'est alors qu'il nasillera et bredouillera, pour notre plus grand amusement.

RAOUL.

Ce fripon de René a l'esprit inventif. Approuvé! approuvé!

GUSTAVE.

Ceci, messieurs, vous représente le maître d'écriture, M. Calligraphos. Il attache le plus grand prix aux oiseaux faits à la plume; quant aux lettres, nous les apprenons si nous le pouvons; c'est le moindre de ses soucis. Il ne s'agit pas de bien écrire, mais de dessiner agréablement des traits inutiles: voilà le fin de l'art.

RENÉ.

Remplissons d'eau son écritoire dorée; fendons jusqu'aux oreilles sa plume favorite; apprenons-lui à préférer le beau à l'utile.

RAOUL.

C'est l'avis de l'assemblée.

GUSTAVE.

Quant au maître de dessin, M. Labosse....

RAOUL.

Ah! je demande grâce pour celui-là.

GEORGES.

Bien, Raoul!

RAOUL.

Oui, parce qu'il est bon, parce qu'il nous aime, parce qu'il a toujours les poches pleines de friandises, pour vous, mes amis, comme pour moi.

GEORGES.

Ton motif n'est pas très-noble, Raoul, mais ton conseil est sage.

GUSTAVE.

Ah! il paraît que Georges a retrouvé la parole.

GEORGES.

Oui, mes bons amis, et je la garde. Permettez-moi de vous adresser deux ou trois questions.

RENÉ.

Parle, Georges : tu es raisonnable, c'est vrai ; mais tu nous ferais presque aimer la raison.

GEORGES.

N'avez-vous reconnu aucune qualité dans M. Barrême?

GUSTAVE.

Vraiment si : il est vigilant, instruit ; il s'occupe de nous comme si nous étions ses enfants.

GEORGES.

Et ne trouvez-vous rien à louer dans M. Syntaxe?

RENÉ.

C'est le cœur le plus généreux. Il se mettrait au feu pour nous.

GEORGES.

Et M. Calligraphos?

RAOUL.

Il est plus difficile à louer ; mais, s'il a des défauts

comme professeur, c'est un homme bien respectable ; on dit qu'il est le modèle des vertus privées.

GEORGES.

Eh quoi ! mes bons amis, vous-mêmes, êtes-vous sans défauts ?

GUSTAVE.

Nous en avons ; mais l'amitié nous les cache.

GEORGES.

Eh bien ! pourquoi la reconnaissance et le respect que nous devons à nos maîtres ne nous feraient-ils pas aussi fermer les yeux sur leurs imperfections ? C'est bien peu de chose, au fond, que vos critiques ; les vertus que vous reconnaissez à vos professeurs sont essentielles ; allons, promettez-moi d'être moins sévères, je devrais dire d'être plus justes à leur égard.

RENÉ.

Dis donc, Gustave, Georges pourrait bien avoir raison.

GUSTAVE.

Oui ; mais, s'il a raison, que deviennent nos bons tours, dont nous nous promettions tant d'amusement ?

RAOUL.

Cela demande réflexion.

GEORGES.

Oui, mes chers amis, réfléchissez ; Raoul a dit une bonne parole. Demain, quand nous nous reverrons, je suis sûr que je serai content de vous.

6. L'Abeille, la Fourmi.

L'ABEILLE.

Que faisons-nous ce matin, ma voisine ? toujours matineuse ! toujours occupée !

LA FOURMI.

C'est un éloge que nous méritons également, diligente abeille. Tu n'es pas non plus de ces oisives qui semblent ignorer le prix du temps.

L'ABEILLE.

Non, vraiment, et je pourrais, à cet égard, en remontrer aux hommes.

LA FOURMI.

Et cependant les hommes se vantent de leur industrie, et nous sommes de vils insectes, qu'ils foulent aux pieds.

L'ABEILLE.

Vous peut-être, mais non pas les abeilles; ils leur rendent assez de justice; ils les soignent, parce qu'ils ont besoin d'elles. Ils font une différence entre vous et nous, soit dit sans t'offenser.

LA FOURMI.

La vérité ne m'offense pas, même lorsqu'elle est dite avec malice.

L'ABEILLE.

Il n'y a point là de malice, ma chère. N'est-il pas vrai que nous fournissons à l'homme cette cire précieuse qu'il tourne si bien à son usage? ce miel délicieux dont il charge ses tables? Lorsque nous enlevons la poussière des fleurs, lorsque nous en exprimons le suc, ne travaillons-nous pas pour faire des présents à l'homme? Il serait bien ingrat de ne pas choyer ses bienfaitrices.

LA FOURMI.

Distinguons, je te prie; ton travail est utile, je le reconnais; mais nous ne le cédon pas aux abeilles pour l'activité et l'industrie; et si les hommes ont à chercher quelque part un modèle, je crois qu'ils ne le

trouveront pas moins dans nos fourmilières que dans vos ruches.

L'ABEILLE.

Je ne t'aurais pas crue si présomptueuse. Quoi! tu compares nos ruches si régulièrement construites, nos cellules innombrables et pareilles, l'admirable police de notre cité, à je ne sais quelles constructions grossières que tes semblables élèvent, et à votre société confuse, où il y a tant de mouvements inutiles et de moments perdus!

LA FOURMI.

Injuste abeille! tu n'as donc jamais vu nos ouvrières élever des monticules de chaume avec leurs nombreux étages et leurs galeries souterraines, si bien garanties des eaux pluviales? tu n'as pas vu nos murs, nos plafonds, nos voûtes, nos logements distribués avec convenance et commodité, soit dans la terre, soit dans un tronc d'arbre qui semble fouillé et sculpté par la main des hommes? Tu parles de l'admirable police de votre cité; mais n'as-tu jamais admiré la nôtre, la distribution de nos emplois, l'organisation de nos magasins? Je sais que vous enrichissez l'homme, et je ne vous dispute pas cet honneur; mais nous lui donnons de bons exemples. N'est-ce rien? Nous lui enseignons la prévoyance, l'économie, l'ordre domestique; ne méritons-nous pas qu'il détourne au moins son pied pour ne pas nous écraser sur son chemin?

7. Clovis, Clotilde.

CLOTILDE.

Mon époux et mon roi va donc entreprendre une guerre nouvelle?

CLOVIS.

Oui, chère Clotilde ; il me déplait que ces Allemands envahissent la Gaule. C'est aux Francs qu'elle appartient, ou du moins qu'elle appartiendra, si je vis.

CLOTILDE.

Et Clovis se souvient-il de la promesse qu'il a faite à son épouse, en marchant contre Syagrius ?

CLOVIS.

J'ai promis de me faire instruire dans la religion de Clotilde. Je ne l'ai pas oublié.

CLOTILDE.

Eh bien !

CLOVIS.

Eh bien ! Syagrius a été vaincu, et mes dieux m'ont assuré la victoire.

CLOTILDE.

Non, roi des Francs ! Mais le vrai Dieu a voulu incliner doucement votre cœur vers sa loi. Peut-être vos retards lassent-ils sa patience. Et pourtant, je suis si heureuse quand j'apprends vos exploits et vos victoires ! Mais vous pardonnez à une chrétienne ses craintes, ses espérances.

CLOVIS.

Faut-il donc tant se presser dans une affaire aussi grave ? Battons d'abord les Allemands.

CLOTILDE.

Hélas ! si la fortune vous est contraire ?

CLOVIS.

Jusqu'ici, chère et pieuse Clotilde, je n'ai guère connu que les succès. J'ai confiance, cette fois encore, dans la force de mes armes ; mais ne craignez rien ; je me souviendrai....

CLOTILD .

Promettez-moi, du moins, si la victoire était douteuse, de ne pas invoquer vos dieux sourds et impuisants.

CLOVIS.

A cheval, mes hommes d'armes! A Tolbiac! à Tolbiac! Adieu, ma douce compagne! Quel guerrier serait assez rude pour ne pas s'apaiser à ta voix? Ton Dieu ne peut être un Dieu sans pouvoir; il doit, s'il est le vrai Dieu, favoriser la cause juste, la cause des braves. Que la bataille soit la bienvenue! Elle décidera de la volonté du roi des Francs!

8. François I^{er}, le Charbonnier.

FRANÇOIS I^{er}.

Maître Charbonnier! un chasseur égaré peut-il vous demander un gîte pour la nuit?

LE CHARBONNIER.

Oui, mon gentilhomme.

FRANÇOIS I^{er}.

Et, avant le gîte, à souper?

LE CHARBONNIER.

Ma foi, mon gentilhomme, vous partagerez le nôtre. Il n'est pas de luxe; mais nous avons de bon pain bis, un petit vin de là montagne, et un morceau de lard.

FRANÇOIS I^{er}.

A merveille! Salut à mon hôtesse! Maître! votre femme paraît diligente.

LE CHARBONNIER.

Elle ne parle guère, mais elle tient bien la maison.

FRANÇOIS 1^{er}.

Je suis las vraiment ; ce maudit cerf nous a déroutés et mis sur les dents.

LE CHARBONNIER.

Et moi donc ! les sacs que j'ai portés aujourd'hui m'ont brisé les épaules. Je suis rendu.

FRANÇOIS 1^{er}.

Eh bien ! je vais m'asseoir sans façon.

LE CHARBONNIER.

Non pas là , non pas là , mon gentilhomme. C'est le siège du maître , voyez-vous , et le maître ici , tout naturellement , c'est le Charbonnier. Mais , tenez , voilà un banc de bois qui est solide , vous y serez très-bien.

FRANÇOIS 1^{er}.

Va pour le banc de bois , mon ami.

LE CHARBONNIER.

Dam ! notre logement est un peu rustique ; le plafond est enfumé ; la table boiteuse ; les murs sont nus ; mais , bah ! tout cela n'est rien , pourvu qu'on reçoive de bon cœur.

FRANÇOIS 1^{er}.

C'est le principal , maître ; je vois bien que vous n'êtes pas riche , mais votre franchise me plaît.

LE CHARBONNIER.

Riche ? Et comment s'enrichir avec les impôts qui nous écrasent !

FRANÇOIS 1^{er}.

De quels impôts vous plaignez-vous ?

LE CHARBONNIER.

Voilà bien une parole de seigneur ! Demandez-le au roi , de quels impôts nous nous plaignons. On dit qu'il est bon et généreux , mais il faut qu'il soit bien trompé par ses ministres pour ruiner ainsi le pauvre monde.

FRANÇOIS I^{er}.

Croyez-vous, mon ami, que le royaume puisse marcher sans impôts? Votre femme ferait-elle aller le ménage, si vous ne lui donniez pas une part du prix de vos journées? Voyons, soyez juste.

LE CHARBONNIER.

A la bonne heure, mon gentilhomme; mais les impôts sont bien lourds!

FRANÇOIS I^{er}.

Vous convenez du moins qu'il en faut; eh bien, espérons que le roi pourra les diminuer dès qu'il n'aura plus de guerres sur les bras.

LE CHARBONNIER.

Encore, si la chasse nous était permise, nous y trouverions une ressource. Mais vous savez, mon gentilhomme, quelles punitions sévères on inflige au paysan ou au bourgeois qui se permettrait de tuer un sanglier ou un chevreuil.

FRANÇOIS I^{er}.

Oui, je conviens que les lois sur la chasse sont un peu dures.

LE CHARBONNIER.

N'est-ce pas, mon gentilhomme? Je savais bien que vous seriez de mon avis. Vous avez un air d'honnête homme, et votre figure me revient. Tenez, nous sommes seuls; ma foi, je me fie à vous. Catherine, tu nous serviras un bon morceau du sanglier. Mais, chut, notre hôte! profitez-en, et soyez discret; car si le roi....

FRANÇOIS I^{er}.

Soyez tranquille, maître, le roi n'en saura rien.

LE CHARBONNIER.

Allons, vous avez fait honneur à ma table, et j'ai

mangé aussi de bon appétit. Entrez dans ce petit cabinet pour la nuit, et bonsoir.... Mais qu'est-ce que j'entends? un cor de chasse! Le bruit se rapproche! on frappe à notre porte! Ah! mon Dieu! toute une troupe de seigneurs!...

FRANÇOIS 1^{er}.

Oui, mon ami, c'est moi que l'on cherche; je ne passerai pas la nuit chez toi. Ah! tu ouvres de grands yeux! Eh bien oui, je suis le roi, mais je tiens ma parole. Ton accueil a été loyal, et ton morceau de sanglier succulent. Il serait dommage qu'un si bon tireur manquât de gibier. Tiens, maître, voilà quelques pièces d'or pour te payer de ta peine, et un bon permis de chassé par-dessus le marché. Adieu, notre hôtesse!... Messieurs, partons.

9. **Le Peintre, le Statuaire, le Musicien, le Danseur.**

LE PEINTRE.

Ah! mes chers confrères, que le siècle est dur pour les beaux-arts!

LE STATUAIRE.

Que vous est-il arrivé?

LE PEINTRE.

Était-ce la peine d'étudier sous le grand David, de remporter un premier prix, de visiter l'Italie et ses chefs-d'œuvre, pour être exposé ensuite à mourir de faim? Les peintres de portrait vivent encore; mais les barbouilleurs d'enseignes tiennent le haut du pavé.

LE MUSICIEN.

Cela est fâcheux.

LE PEINTRE.

Et pourtant, qu'y a-t-il de plus beau que la peinture?

N'est-ce pas elle qui fait vivre sur la toile les grandes scènes de l'histoire; qui, par la magie des traits et des couleurs, reproduit la nature et l'homme? Veut-on louer un historien, on dit : c'est un grand peintre; un style poétique et éloquent; on dit qu'il est coloré, pittoresque; une description magnifique de Buffon, c'est un tableau. Tout rend hommage à la peinture, comme au premier de tous les arts

LE STATUAIRE.

Doucement, cher confrère, vous oubliez la sculpture.

LE MUSICIEN.

Et vous faites tort à la musique.

LE PEINTRE.

Je n'ai pas cette injustice. La sculpture a son mérite; mais qu'elle est froide, inanimée, en comparaison de la peinture! La musique a son prix; mais combien elle est vague et arbitraire, en face de l'art divin des formes et des couleurs!

LE STATUAIRE.

J'ai toujours cru que Phidias chez les anciens, et Michel-Ange parmi les modernes, étaient les plus grands noms d'artiste que l'on pût citer; et je parle de Michel-Ange sculpteur, du sublime auteur du *Moïse*, auprès duquel pâlisent la *Coupole de Saint-Pierre* et le *Jugement dernier*. La sculpture! qui nous rend tous les accidents de la forme, toutes les délicatesses de la beauté, qui exprime si bien deux choses opposées, la majesté et la grâce! Je ne suis pas insensible au charme de la peinture; mais l'espace, la profondeur lui manquent. Il faut qu'elle nous trompe pour nous plaire. La musique me divertit; mais, franchement, l'artiste y a ses coudées un peu trop franches, et il nous fait accepter bien des caprices sous le beau nom d'inspiration.

LE MUSICIEN.

Suis-je bien éveillé, messieurs, ou plutôt l'êtes-vous quand vous traitez si mal un art qui a civilisé le monde, et qui nous cause les émotions les plus douces? Qui peut résister à la puissance de la musique, soit qu'elle éclate en inspirations désordonnées, soit qu'elle conduise notre âme, par une gradation savante, au point qui plaît à l'artiste, et qu'elle s'empare ainsi de toutes nos facultés? Oseriez-vous comparer les arts tout matériels de la peinture, de la sculpture, à l'art idéal qui ravit l'homme loin du séjour terrestre, et l'enlève dans une sphère supérieure?

LE DANSEUR.

Un pauvre danseur a tout au plus le droit de vous appeler ses confrères. Laissez-moi pourtant parler à mon tour.

Vous m'avez ménagé, je vous en remercie. Ce n'est pas que je fusse embarrassé de vanter mon art, qui a tenu un rang si distingué dans la Grèce et dans Rome, et qui est si précieux pour développer les grâces, pour former la jeunesse aux bonnes manières; mais je serais plus embarrassé que vous pour critiquer les autres arts, que j'aime, que j'honore, et qui ont aussi tant de beaux côtés. Eh! mon Dieu, les arts ne gagneraient-ils pas à être justes les uns envers les autres? Les jugements exclusifs prouvent-ils beaucoup de respect pour la vérité? Vous donc, peintre, conservez l'amour de cet art divin où ont brillé les Apelles, les Raphaël et les David; mais rendez justice au grandiose de la sculpture, aux merveilles de la musique. Musicien, vous avez le droit d'exalter l'art des Orphée, des Gluck et des Rossini; vous n'avez pas celui de méconnaître les chefs-d'œuvre du ciseau de Michel-Ange et

du pinceau de Raphaël; et vous, sculpteur, glorifiez-vous des grands travaux de la statuaire; mais soyez équitable envers la peinture qui enchante l'esprit par l'éclat des couleurs, et envers la musique qui se fraye le chemin du cœur en charmant l'oreille.

Vous levez les épaules, mes chers confrères; vous me trouvez un mince personnage pour vous prêcher la justice. Adieu donc; que votre vanité se mette à l'aise; je ne veux pas troubler vos querelles; disputez-vous à loisir.

40. **Un officier, deux Artisans au convoi de Turenne.**

PREMIER ARTISAN.

Nous voici bientôt à Saint-Denis. Le roi Louis a eu bien raison d'ordonner que le maréchal fût enterré dans la chapelle des sépultures royales. C'était un si grand homme que M. de Turenne!

DEUXIÈME ARTISAN.

Et si bon, si généreux!

PREMIER ARTISAN.

Je n'ai jamais fait la guerre sous lui, mais je l'ai entendu louer si souvent, que j'ai fini par le connaître aussi bien que ses vieux compagnons d'armes.

L'OFFICIER.

Oh! non pas, mon ami. Vous l'aimez et vous le pleurez comme toute la France; moi, je le regrette comme mon chef; je le pleure comme un père?

PREMIER ARTISAN.

Vous avez servi sous M. de Turenne?

L'OFFICIER.

Oui, mon ami, jusqu'au dernier jour.

DEUXIÈME ARTISAN.

Et vous avez vu de près toutes ses vertus?

L'OFFICIER.

Jamais homme n'a fait plus d'honneur à l'humanité.

PREMIER ARTISAN.

Est-ce que vous étiez à ses grandes batailles d'Allemagne?

L'OFFICIER.

J'ai servi avec lui en Lorraine, sous le maréchal de La Force. Il venait d'être nommé maréchal de camp après une action d'éclat. Je l'ai accompagné dans la retraite difficile des Trois-Évêchés, et je ne l'ai pas quitté depuis.

DEUXIÈME ARTISAN.

Mon frère était à cette retraite. Il venait de tomber de faim et de fatigue au pied d'un arbre, il allait être égorgé par l'ennemi. M. de Turenne le mit sur son cheval, et marcha jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chariot pour y placer mon malheureux frère, qui lui dut la vie. Aussi son nom ne s'effacera-t-il jamais de mon cœur.

PREMIER ARTISAN.

On dit qu'il prenait soin des soldats comme de ses enfants; qu'il engageait sa fortune particulière pour leur assurer l'équipement et la subsistance.

L'OFFICIER.

Assurément; il était adoré des troupes. D'ailleurs, on mettait en lui une confiance sans bornes. La sûreté de son coup d'œil et son sang-froid lui donnaient l'avantage sur les plus habiles. Quand il avait dit en parlant des ennemis : *Je les tiens!* nous ne doutions pas de la victoire.

PREMIER ARTISAN.

Il y a pourtant des envieux qui disent qu'il n'avait rien de brillant.

L'OFFICIER.

Il n'avait pas l'impétuosité du prince de Condé; il aimait les marches savantes, la tactique, la stratégie. Il voulait gagner une bataille comme une partie d'échecs, et, à ce jeu-là, il ne connaissait pas de rivaux. Mais, quand il le fallait, il risquait sa vie comme un simple soldat, et il le montra bien à Réthel, où il se jeta deux fois, l'épée à la main, au plus fort de la mêlée; et dans l'attaque du Palatinat, où il fut blessé après avoir eu un cheval tué sous lui.

PREMIER ARTISAN.

Vous rappelez-vous que nous le vîmes à Paris, en 1668, après sa conversion? Tout le monde était frappé de son air modeste et réservé. On se demandait si c'était bien là ce grand capitaine qui avait sauvé plusieurs fois la monarchie.

L'OFFICIER.

Oui, je le vois encore, avec ses gros sourcils, ses habits simples, et sa mine un peu sévère. Je savais bien, moi, quelle bonté il cachait là-dessous.

PREMIER ARTISAN.

On nous racontait, qu'au siège de Saint-Venant, il coupa sa vaisselle d'argent et la distribua aux soldats qui ne recevaient pas de solde.

DEUXIÈME ARTISAN.

Et qu'une autre fois, il répondit aux habitants d'une ville qui lui offraient trois cent mille francs pour détourner son armée de leur territoire: « Je vous prie de garder votre argent; votre ville n'est pas sur le chemin que je dois suivre. »

L'OFFICIER.

Comment citer tout ce qui peut faire honneur à une telle mémoire? Il est cruel de se dire : « Nous suivons le convoi du plus grand homme de guerre, de l'homme le plus vertueux de ce temps! »

PREMIER ARTISAN.

Pour moi ; je crois rêver en pensant que M. de Turenne est mort.

L'OFFICIER.

Hélas ! je l'ai vu tomber. J'étais là quand il a rendu le dernier soupir.

DEUXIÈME ARTISAN.

Ce devait être une confusion, une désolation générales.

L'OFFICIER.

Rien ne peut donner une idée de notre douleur. Quand nous vîmes notre héros tomber, frappé d'un boulet dans l'estomac, tandis qu'il examinait le terrain occupé par Montecuculli, nous étions cinq autour de M. de Turenne. M. de Saint-Hilaire, qui avait le chapeau à la main et le bras étendu, eut le bras emporté par le même boulet qui tua le maréchal. Son fils pleurait. « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, dit-il en montrant de la main qui lui restait le corps de M. de Turenne, c'est ce grand homme. » Je ne pourrais vous rendre le deuil, les cris de toute une armée. Même deuil, mêmes cris de la part des populations sur toute la route. C'est un malheur public.

PREMIER ARTISAN.

Un grand malheur pour le service du roi, car cette mort redonnera du cœur aux ennemis de la France.

DEUXIÈME ARTISAN.

Un grand malheur pour la France entière; car elle

perd un grand général, un sage, et un modèle de toutes les vertus.

11. Eugène, Alphonse, Émile, quelques jours avant la fête de leur père.

EUGÈNE.

Savez-vous, mes amis, que c'est dans huit jours la fête de notre père ?

ALPHONSE.

La Saint-Hippolyte !

EUGÈNE.

La Saint-Hippolyte, oublieux que vous êtes ! Je m'en suis souvenu, moi. Aussi bien, je suis votre aîné, et, à seize ans, on ne serait pas excusable de manquer de mémoire ; on n'est plus distrait, on devient un homme.

ÉMILE.

A seize ans ! Moi, je dis qu'on commence à quatorze.

EUGÈNE.

Pourquoi pas à douze ? Crois-tu qu'Alphonse te tienne quitte à ce prix-là ? Mais voyons ; arrivons au fait.

ÉMILE.

Eh bien ! puisque la fête de notre père vient dans huit jours, il faut nous préparer à la lui souhaiter dignement ; car nous l'aimons de tout notre cœur, ce bon père.

ALPHONSE.

Oui ; cherchons ce qui pourrait lui être le plus agréable.

EUGÈNE.

Écoutez, procédons par ordre ; je recueillerai les voix.

ALPHONSE.

Est-ce moi qui ai la parole?

EUGÈNE.

Oui; nous finirons par l'avis le plus grave, par le mien, s'il vous plaît.

ALPHONSE.

Tu es en rhétorique, Eugène; Émile est en troisième; moi, en cinquième. Je propose de recopier, de notre plus belle écriture, un de nos meilleurs devoirs de ce mois : Eugène, son dernier discours français; Émile, ses vers latins sur le soleil couchant; et moi ma version latine d'hier, que mon professeur a beaucoup louée. Nous les offrirons à notre père.

ÉMILE.

Moi, je voudrais que notre langage fût un peu plus clair. Mon *soleil couchant* ne m'inspire qu'une demi-confiance. Ne pourrions-nous composer en commun un compliment bien tendre, où nous exprimerions nos bonnes résolutions? Eugène serait le principal rédacteur; mais nos cœurs parleraient tous d'une seule voix.

EUGÈNE.

Tout cela n'est pas mal. Cependant, j'aimerais assez réunir nos petites économies, et faire une surprise à notre bon père, en plaçant sur son bureau ce joli encrier qui lui plaisait tant.

ALPHONSE.

Je trouve que ce qui peut lui être le plus agréable, c'est ce qui lui prouve nos succès dans les études.

ÉMILE.

Et moi, ce qui lui rappelle le plus vivement notre amour.

EUGÈNE.

Mais une page écrite, un compliment récité, laissent peu de traces : un objet offert serait toujours sous les yeux de notre père, et lui resterait comme un cher souvenir.

ÉMILE.

Il me vient une idée.

EUGÈNE.

Laquelle?

ÉMILE.

Ne soyons pas exclusifs. Nous avons eu trois bonnes pensées ; suivons-les toutes trois.

EUGÈNE.

Bien, mon cher Émile ; tu as eu l'honneur de le dire le premier ; mais je crois que la même parole nous venait aux lèvres. Qu'avons-nous de mieux à faire que de multiplier envers notre excellent père les témoignages de respect et d'amour ? A l'œuvre donc, dès aujourd'hui, et, dans huit jours, vive Saint-Hippolyte !

42. Les Convives.

LE CHEVALIER.

Savez-vous, mes chers amis, que nous faisons une bonne œuvre en nous réunissant, après tant d'années, à la table de notre digne Amphitryon ?

LE MARQUIS.

Trêve de mythologie, Chevalier. Disons tout simplement que nous sommes fort aises de dîner ensemble.

LE DUC.

Et de boire à nos amis absents.

LE COMTE.

J'ai bien peur que les absents n'aient tort; car nous avons quelquefois la langue un peu prompte.

LE VICOMTE.

Il paraît que nous commençons par faire justice des présents, et que nous pratiquons la maxime de l'ancienne sagesse : *Connais-toi toi-même.*

LE COMMANDEUR.

De l'érudition! Ah! fi! Versez à boire.

L'AMPHITRYON.

Oui, mes amis, soyons tout à la joie de nous revoir, après avoir été si longtemps séparés par la fortune; et que ce ne soit pas pour la dernière fois.

LE MARQUIS.

J'ai failli être privé à jamais de ce plaisir, et peu s'en est fallu que je ne me rompisse le cou tout à l'heure.

TOUS.

Comment!

LE MARQUIS.

Oui; figurez-vous qu'un maudit bossu, courbé jusqu'à terre pour chercher une pièce de monnaie, et que j'ai pris pour un individu de la race canine, s'est embarrassé dans mes jambes, et m'a fait trébucher à votre porte.

LE DUC.

Haro sur les bossus! On leur a fait une réputation d'esprit qu'ils ne méritent guère; c'est la sottise dans la laideur.

LE VICOMTE, *se levant.*

Duc, vous n'avez pas l'intention de m'offenser?

LE DUC.

Moi, mon cher ! Mais vous êtes le cavalier le mieux tourné que je connaisse !

LE VICOMTE.

Mon frère est un de ces disgraciés de la nature que vous drapez si bien.

LE DUC.

Ah ! pardon, je n'y songeais guère. J'ai tort, je me rétracte ; ne me gardez pas rancune.

L'AMPHITRYON.

Mes amis, j'ai une confidence à vous faire.

TOUS.

Une confidence ; écoutons.

L'AMPHITRYON.

C'est que j'ai aujourd'hui cinquante ans.

LE CHEVALIER.

Tant mieux ! c'est un anniversaire que nous fêtons.

LE COMMANDEUR.

Buvons aux cinquante ans de notre hôte !

LE CHEVALIER.

Et à sa franchise. Combien de gens veulent paraître jeunes, en dépit du calendrier !

LE COMMANDEUR.

Connaissez-vous un de ces jouvenceaux surannés ?

LE CHEVALIER.

Je n'aurais que l'embarras du choix ; mais je vous dirai ce qui m'est arrivé hier. J'allai le matin faire visite à un vieil ami de ma famille, qui est mon aîné de quatre bonnes années, et que je n'ai pas vu depuis dix ans. Je le trouvai occupé, savez-vous à quoi ? à teindre en noir sa chevelure grise ; à quoi encore ? à essayer un habit à la mode, si élégant, si coquet, si jeune, que son fils, qui a trente ans, n'oserait pas le porter.

LE COMMANDEUR.

Ah! ah! voilà qui est plaisant....

LE CHEVALIER (bas au Commandeur).

Qu'a donc notre cher comte? Il rougit, il nous quitte sans mot dire, quand le bouchon du champagne va sauter. Ah! mon Dieu! j'y suis. Maudite soit mon étourderie! Le comte teint ses cheveux et porte les dernières modes.... Aïe! aïe! où avais-je l'esprit? et que n'ai-je su tenir ma langue?

L'AMPHITRYON.

Si nous parlions du nouveau musée qui vient de s'ouvrir; on le dit bien riche.

LE VICOMTE.

En effet.

L'AMPHITRYON.

Le dernier poëme de M. Delille a beaucoup d'éclat. L'avez-vous lu, vicomte, vous qui aimez les beaux vers?

LE VICOMTE.

Pas encore.

LE COMMANDEUR (bas au Chevalier).

Décidément, nous sommes déroutés. Le comte est parti furieux; le vicomte n'est pas remis; la médisance a troublé la fête. Que ce soit une leçon pour nous, chevalier! La conversation légère, imprudente, est une arme qui blesse en jouant, et qui brouille les meilleurs amis.

13. Boileau, Boursault.

BOILEAU.

Vous ici! monsieur; et d'où me vient cet honneur?

BOURSAULT.

Je suis presque votre voisin, monsieur Despréaux; il n'y a pas si loin de Montluçon à Bourbonne.

BOILEAU.

Hélas! monsieur, je me déplaïs fort à Bourbonne, et ne suis guère en état d'y recevoir des visites.

BOURSAULT.

Enfin, vous me pardonnerez d'être venu.

BOILEAU.

Avant de pardonner, il faudrait comprendre; et je ne comprends pas que l'auteur de la *Satire des satires* se dérange pour me voir.

BOURSAULT.

Eh bien! je vous le jure, monsieur Despréaux, c'est pour vous seul que je viens. Comme gens de lettres, nous avons eu peut-être des torts réciproques, moi un peu plus que vous. Si nous jetions tous ces vieux souvenirs au feu, si vous acceptiez l'amitié d'un honnête homme, qui vous admire après tout, et qui s'instruit même par vos épigrammes, vous ne sauriez croire combien je m'estimerais heureux.

BOILEAU.

Votre amitié, monsieur; vous me confondez; je ne sais pas deviner les énigmes.

BOURSAULT.

Soit, remettons ce sujet à un autre moment. Mais, à propos, monsieur Despréaux, j'ai appris là-bas que vous étiez malade, et que, par la maladresse de vos gens d'affaires, vous éprouviez un petit embarras d'argent.

BOILEAU.

Monsieur!

BOURSAULT.

Eh ! là , là , n'allez-vous pas vous fâcher de mon indiscretion ? Nous sommes seuls, que diable ! et c'est un homme d'honneur qui vous parle. J'ai ici deux cents louis à votre service. N'êtes-vous pas bon pour me les rendre , et me ferez-vous l'affront de les refuser ?

BOILEAU.

Vous parlez sérieusement, monsieur Boursault !

BOURSAULT.

Si sérieusement que voici l'argent sur votre table, et, pardieu, je ne le remporterai pas.

BOILEAU.

Un tel procédé me touche jusqu'aux larmes. Monsieur Boursault, nous n'étions pas faits pour rester ennemis ; j'accepte.

BOURSAULT.

Ennemis ! nous ne l'avons jamais été. Je suis vif , vous êtes sévère. Vous m'avez reproché un peu rudement mes défauts ; je me suis échauffé la bile , et j'ai eu tort. Que tout soit donc oublié ; monsieur Despréaux, donnez-moi la main , je vous prie.

BOILEAU.

Monsieur, je ne suis pas indulgent , je l'avoue. Notre siècle foisonne tellement en mauvais auteurs, que je n'ai pu rester froid devant leurs insultes au bon sens et au bon goût. Mais je ne vous ai jamais confondu avec ces manœuvres qui déshonorent les lettres. Vous êtes homme d'esprit et de cœur , et, si vous ne négligiez pas vos ouvrages.... enfin, je le disais à Racine : vous êtes le meilleur de ceux que j'ai critiqués.

BOURSAULT.

N'en parlons plus ! n'en parlons plus ! Reposez-vous,

soignez-vous, et faites-nous de nouveaux chefs-d'œuvre; moi je vais retourner à ma recette.

BOILEAU.

Non pas vraiment. Nous allons passer quelques jours ensemble, et je veux de ma main effacer devant vous le nom de Boursault de mes satires; la rime ne manquera pas pour cela.

14. **Louis XV, le duc de Choiseul, le comte de Saint-Germain.**

LE ROI.

Savez-vous, comte, que ce château de Chambord est un beau morceau d'architecture?

LE COMTE.

Sire, je le sais mieux que personne; mais je n'ose m'en vanter trop haut.

LE ROI.

Que dit-il là, duc?

LE DUC.

Mais, sire, vous savez bien que M. le comte est universel.

LE COMTE.

Ah! monsieur le duc, je me suis mal fait comprendre; je veux dire que ceux qui avaient le bonheur d'entendre le Primatice expliquer les détails de son chef-d'œuvre, y saisissaient mille beautés cachées, outre celles qui frappent tous les yeux.

LE ROI.

Heureux François I^{er}! Il avait de grands artistes à sa cour, et il jouissait de leurs ouvrages. En ce temps-là on n'avait pas inventé l'ennui.

LE COMTE.

Ah ! oui, c'était merveilleux. Il fallait voir les deux mille ouvriers qui, sous la direction d'un homme de génie, travaillaient à élever sur les ruines d'un vieux rendez-vous de chasse ces dômes imposants, ces tourelles gracieuses, à cacher de vulgaires cheminées sous des sculptures pleines de délicatesse et d'imprévu.

LE ROI.

Mais que d'argent enfoui dans ce paradis !

LE COMTE.

Près de cinq cent mille livres, sire. Je me rappelle que, lorsque François I^{er} vit les comptes du trésor royal, il fit un de ces petits mouvements d'épaule qui lui étaient familiers, et s'écria : « Voilà une bonne rente pour mes successeurs ! »

LE ROI.

Mon illustre aïeul aimait à rire.

LE COMTE.

Cependant, Henri II, Henri III, Charles IX ne parvinrent pas à dépenser plus de quatre cent mille livres pour continuer l'œuvre, et Primatice eut le chagrin de mourir sans l'avoir vu achever. Aussi, ce grand artiste, à son lit de mort, se tourna-t-il vers moi....

LE ROI.

Hein ! vers vous !

LE COMTE.

Pardon, sire, vers le duc de la Force ; et dit-il avec un soupir : « Si j'avais vécu, Chambord serait une merveille. »

LE DUC.

Et vous l'avez consolé, monsieur le comte ?

LE COMTE.

Moi, monsieur le duc, je n'ai pas dit.... je ne sais....

LE ROI.

Allons, allons, nous savons bien que vous étiez de la cour, et que vous possédiez déjà l'élixir de vie. N'est-il pas convenu que vous êtes un magicien, un contemporain de Moïse?

LE COMTE.

Votre Majesté me raille; c'est une bonne fortune pour un de ses fidèles sujets.

LE ROI.

Mais enfin, voyons, la main sur le cœur, est-ce que vous êtes immortel?

LE COMTE.

Immortel! oh! non, sire. Seulement, je suis bien plus âgé que je ne parais, et je ne me sens pas disposé à mourir encore; voilà tout.

LE DUC.

Monsieur le comte, vous vous entourez de brouillards.

LE COMTE.

Sire, les brouillards les plus épais, que Votre Majesté me le pardonne, sont ceux qui environnent les rois. Je ne parle pas pour vous, sire, ni pour votre habile et loyal ministre ici présent; mais les intrigues forment autour des souverains des ombres qui leur cachent l'aspect véritable de toutes choses.

LE ROI.

Vous me faites de la morale, cher comte.... j'accepte; mais, si nous changions de conversation?

LE DUC.

Vous êtes homme d'honneur, monsieur le comte, mais convenez que votre existence multiple, qui se renouvelle d'âge en âge, effraye quelque peu l'imagination.

LE COMTE.

Eh! monsieur le duc, on me prête tant d'absurdités! On a prétendu que j'ai soupé avec les pères du concile de Trente : passe; on a dit que j'ai assisté, à Reims, au sacre du roi Charles VI: il y a quelque apparence; mais des Parisiens imbéciles me font contemporain de Jésus-Christ, et invité aux noces de Cana. Pour le coup, monsieur le duc, je déclare que c'est une calomnie.

LE DUC (bas au Roi).

Sire, voilà un homme bien équivoque. Défiez-vous de lui. (*Haut:*) Il est tard, sire, et Votre Majesté a besoin de repos.

LE ROI.

Bonsoir, duc; adieu, cher comte, à demain.

45. **Socrate, Alcibiade.**

SOCRATE.

Mon jeune ami, la soirée est chaude; ces allées de platanes sont d'une fraîcheur et d'une demi-obscurité qui nous attirent; si nous faisons un peu de philosophie en nous promenant?

ALCIBIADE.

Je profite toujours à vous entendre, Socrate; vous savez que je vous écoute en disciple aimant et soumis.

SOCRATE.

Aimant, oui; soumis, je pourrais contester ce point.

ALCIBIADE.

Ah! c'est que vous contestez volontiers; Socrate; car personne n'a plus de foi en vos paroles que cet incrédule d'Alcibiade.

SOCRATE.

Ne me souteniez-vous pas l'autre jour que la nature humaine vaut mieux qu'on ne le pense, et que, pour être bon, il suffit de se laisser aller sans effort au courant de ses inspirations?

ALCIBIADE.

Il est vrai, et je le crois encore. Mais nous avons été interrompus; vous auriez sans doute fini par me persuader, Socrate, car vous avez les paroles qui persuadent.

SOCRATE.

Nous verrons bien. Dites-moi donc, mon ami, si vous croyez que l'homme ait quelques défauts?

ALCIBIADE.

Je le crois.

SOCRATE.

Et que ces défauts exercent une certaine influence sur sa conduite?

ALCIBIADE.

On ne saurait le nier.

SOCRATE.

Et parmi ces défauts, quels sont les principaux, à votre avis?

ALCIBIADE.

Dites-le vous-même, Socrate.

SOCRATE.

Eh bien! selon moi, ce sont : la négligence, l'ignorance et la présomption.

ALCIBIADE.

La négligence! il me semble que c'est tout au plus un petit travers.

SOCRATE.

Indulgent Alcibiade! celui qui néglige de cultiver sa mémoire est-il excusable?

ALCIBIADE.

Il a tort.

SOCRATE.

Et son jugement ?

ALCIBIADE.

Je ne l'approuve pas.

SOCRATE.

Et celui qui néglige de discerner ce qui est bien de ce qui est mal ?

ALCIBIADE.

Oh ! celui-là , j'avoue qu'il ne suit pas une bonne voie.

SOCRATE.

Mais que dirons-nous de l'homme qui n'a jamais réfléchi sur lui-même, sur son caractère, sur ses facultés, qui est resté comme étranger à tout ce qui se passe au dedans de lui, ne regardant que les choses extérieures et le spectacle de la nature ?

ALCIBIADE.

Nous dirons qu'il a oublié de lire la maxime inscrite au fronton du temple de Delphes ; *Connais-toi toi-même.*

SOCRATE.

Oui, certes, mon ami, et je me réjouis de vous voir déjà si bien persuadé.

ALCIBIADE.

Il ne s'agit pas de moi, Socrate ; je ne me rends pas si vite. Vous m'interrogez, je vous réponds.

SOCRATE.

Oui ; mais, très-subtil Alcibiade, vous ne me répondez pas comme l'airain à la main qui le frappe ; vous me parlez en homme qui comprend et qui goûte la vérité. Êtes-vous disposé à me répondre encore ?

ALCIBIADE.

Assurément, Socrate ; je ne désire que d'être éclairé par vous.

SOCRATE.

La présomption est-elle un vice, à votre avis ?

ALCIBIADE.

Si nous entendons par présomption un orgueil stupide, c'est un vice ; mais si nous parlons de la noble confiance que l'homme a en lui-même, je crois que c'est une vertu.

SOCRATE.

On entend par présomption la confiance illimitée que l'homme met en ses propres forces, avec la conviction intime qu'il n'a besoin d'aucun secours.

ALCIBIADE.

J'accorderais à certains hommes, aux hommes d'élite, le droit de penser ainsi.

SOCRATE.

Oh ! prenez garde, mon cher Alcibiade ; vous allez me faire un affront.

ALCIBIADE.

A vous, Socrate ! Que voulez-vous dire ?

SOCRATE.

Vous m'appellez souvent un homme d'élite. Or, je vous assure que Socrate ne se repose pas sur ses propres forces, et qu'il invoque un autre secours.

ALCIBIADE.

Et quel secours ?

SOCRATE.

Celui de Dieu, mon jeune ami ; et je reçois sa réponse par la voix de mon génie familier.

ALCIBIADE.

J'avoue que la confiance dans le Dieu suprême for-

tifie les natures les plus fortes. Que faut-il faire encore pour corriger ces deux autres défauts, la négligence et l'ignorance?

SOCRATE.

Il me semble, Alcibiade, que vous pourriez deviner le remède.

ALCIBIADE.

N'est-ce pas de s'appliquer constamment à cultiver ses facultés morales et intellectuelles, et de s'étudier sérieusement, avec courage et impartialité.

SOCRATE.

Oui, et de cette manière, l'homme acquiert tout ce qu'il peut acquérir, produit tout ce qu'il peut produire, et vaut tout ce qu'il peut valoir.

ALCIBIADE.

Traitons-nous quelque autre sujet, Socrate?

SOCRATE.

Pour aujourd'hui, nous en avons dit assez, je pense. Je voudrais seulement savoir, mon cher Alcibiade, si vous êtes à demi convaincu.

ALCIBIADE.

Plus qu'à demi, mon cher Socrate.

SOCRATE.

C'est quelque chose; mais je voudrais vous faire rendre les armes : triomphe difficile, à moins que je n'aiguise mieux mes traits une autre fois!

46. Molière, la Servante de Molière.

MOLIÈRE.

Ma bonne Laforest, quand te souviendras-tu de mettre mes livres à leur place?

LA SERVANTE.

Qu'y a-t-il, monsieur ?

MOLIÈRE.

Il y a que je t'ai déjà montré dix fois où tu dois ranger le *Plaute* que voici, et qui me sert pour mon *Avare*; et toujours tu le laisses traîner sur mon bureau.

LA SERVANTE.

Eh bien ! monsieur, on y fera plus d'attention, à votre *pelotte*.

MOLIÈRE.

Plaute ! ignorante.

LA SERVANTE.

Ah ! ignorante ! Voilà comme on parle à la pauvre Laforest quand on est de mauvaise humeur. Pourtant, on est bien aise quelquefois d'avoir son avis.

MOLIÈRE.

Tu as raison, ma fille; et tiens, mets-toi là sans rancune; car j'ai à te lire une scène dont je doute; ton bon sens me fixera.

LA SERVANTE.

Allons, vous êtes un bon maître, après tout, quoique vous ne soyez guère patient quand tout ne s'arrange pas à votre guise. Quelle est cette scène dont vous parlez ?

MOLIÈRE.

Tu sais que je fais une comédie pour me moquer de ces petits bourgeois qui singent les grands seigneurs.

LA SERVANTE.

Oui, oui.

MOLIÈRE.

Et que mon personnage est si entiché de la noblesse et des titres qu'il en perd la raison.

LA SERVANTE.

Eh oui! je m'en souviens, vous m'avez lu le premier acte. N'est-ce pas Jourdain que votre homme s'appelle?

MOLIÈRE.

Précisément.

LA SERVANTE.

Et j'ai bien ri de sa *Jeanneton*, plus douce qu'un mouton.

MOLIÈRE.

Tu te rappelles que tu m'as fait corriger quelque chose dans cet acte.

LA SERVANTE.

C'est vrai. Il y a eu un moment où je ne riais plus. Vous avez pris une plume et effacé la moitié d'une scène.

MOLIÈRE.

C'est que j'ai beaucoup de confiance dans ta manière de sentir. Eh bien! il s'agit aujourd'hui d'une petite scène qui termine le second acte, d'une simple entrée de ballet. Je crains qu'il n'y manque quelque chose.

LA SERVANTE.

Cela se pourrait. Je vous écoute.

MOLIÈRE.

Vois-tu, ce sont des garçons tailleurs qui viennent de mettre à M. Jourdain son habit neuf. M. Jourdain se promène au milieu d'eux pour qu'ils jugent si l'habit va bien. Tu écoutes, n'est-ce pas?

LA SERVANTE.

Ne vous l'ai-je pas dit?

LE GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons tailleurs quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

LE GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : Mon gentilhomme. (*Donnant de l'argent :*) Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

LA SERVANTE.

Hi! hi! hi! l'heureux coquin!

MOLIÈRE.

Qui donc?

LA SERVANTE.

Votre garçon tailleur, quoi! A-t-il bien trouvé le faible de son homme!

LE GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur! Oh! oh! oh! monseigneur! attendez, mon ami; monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que monseigneur! Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

LA SERVANTE.

Hi! hi! hi! la bonne dupe! C'est bien comme cela dans le monde!

LE GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre Grandeur! Oh! oh! oh! attendez, ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur! (*Bas, à part :*) Ma

foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse.
(*Haut :*) Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

LA SERVANTE.

Vous vous arrêtez, est-ce qu'il n'y a plus rien après ?

MOLIÈRE.

Plus rien ? tu trouves donc qu'il y manque quelque chose ?

LA SERVANTE.

Oui ; est-ce que le garçon tailleur ne va pas jusqu'à l'Altesse ?

MOLIÈRE.

Voici la fin :

LE GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait ; je lui allais tout donner.

LA SERVANTE.

Ah, bon ! hi ! hi ! hi !

MOLIÈRE.

Que veux-tu dire ?

LA SERVANTE.

C'est que je ris de bon cœur, et que je n'aurais plus ri, si le garçon tailleur avait donné encore des titres à M. Jourdain.

MOLIÈRE.

Très-bien, ma bonne ; va faire ton ménage ; je sais maintenant ce que je voulais savoir.

17. L'empereur Théodose, l'évêque Ambroise.

AMBROISE.

Arrête, empereur ! ne t'ai-je pas écrit que je ne puis offrir le saint sacrifice en ta présence ?

THÉODOSE.

Évêque, tu ne dois pas me condamner sans m'entendre. Je viens me réconcilier avec Dieu et avec toi.

AMBROISE.

Tu n'as pas offensé Ambroise, mais Dieu, qui te défend par ma voix d'entrer dans son temple, quand tu as encore les mains teintes de sang.

THÉODOSE.

Eh! quoi! devais-je laisser outrager mon autorité? Ne te souvient-il pas de ma clémence? N'ai-je pas pardonné à Antioche, quand le vénérable Flavien a intercédé pour elle? à Constantinople, sur la prière de mon fils Arcadius? à Thessalonique elle-même, sur tes instances, Ambroise? Veux-tu que l'empereur laisse toujours la révolte impunie?

AMBROISE.

Non prince; ton autorité est sacrée; c'est celle de Dieu même. Thessalonique était coupable; tu devais la punir. Mais quoi! est-ce un châtement que cet horrible massacre? Sept mille personnes de tout âge, de tout sexe, égorgées aveuglément au nom du plus juste des empereurs! O douleur amère pour le cœur d'Ambroise! ô funeste docilité aux conseils de quelques courtisans sans entrailles, et sans respect de la vie future!

THÉODOSE.

Mais sais-tu ce qu'ils avaient fait, ces hommes dont tu prends la défense?

AMBROISE.

Je le sais. Ils avaient égorgé le gouverneur et plusieurs officiers; ils avaient versé le sang pour la misérable querelle d'un cocher du Cirque. Ils méritaient la sévérité du prince, la rigoureuse application des lois,

mais toi , Théodose , tu as répondu à leur crime par un crime ; tu as fait passer au fil de l'épée des enfants et des femmes. Je ne puis te laisser franchir le seuil.

THÉODOSE.

Je suis donc un impie à tes yeux , évêque ?

AMBROISE.

Non , Théodose , tu es l'orthodoxe et fidèle empereur d'Orient , l'ennemi actif du paganisme et des hérésies. Tu es le prince selon le cœur d'Ambroise , et cependant , je te le répète avec tristesse , le saint sacrifice ne sera pas offert en ta présence.

THÉODOSE.

Eh bien ! j'avoue ma faute ; j'ai cédé trop vite à des conseils imprudents. Je me repens , Ambroise. Dieu ne rejette pas le repentir : il a pardonné au roi David.

AMBROISE.

David n'a pas été dispensé de la pénitence.

THÉODOSE.

Parle , que dois-je faire ?

AMBROISE.

Te soumettre à la pénitence comme David , puisque , comme David , tu as péché.

THÉODOSE.

J'obéirai à Dieu.

AMBROISE.

Tu resteras donc exclus du sanctuaire pendant une année. Tu passeras dans le jeûne et la prière tout le temps que tu pourras dérober aux affaires publiques. Tu viendras , les jours de saintes fêtes , te prosterner sur le marbre des parvis , le front couvert de cendres , portant des habits de deuil. Empereur , es-tu prêt à subir la pénitence de l'homicide ?

THÉODOSE.

Je suis prêt.

AMBROISE.

Sans regret, sans impatience?

THÉODOSE.

Sans regret, sans impatience.

AMBROISE.

Gloire à Dieu ! et que son saint nom soit béni !

48. L'Obélisque, le Passant.

LE PASSANT.

Qui es-tu, monument mystérieux ? Que représente ton antique pyramide ? Depuis qu'elle se dresse au milieu de Paris, entourée de nos palais modernes, je l'interroge du regard ; je voudrais t'entendre expliquer toi-même ton antique destinée.

L'OBÉLISQUE.

Sois satisfait, Passant. L'Égypte m'a taillé d'un seul bloc dans ses carrières, et le Nil m'a porté jusqu'au vestibule d'un temple du Soleil. J'étais chargé de rappeler aux adorateurs d'Osiris la puissance des rayons de l'astre du jour. J'étais aussi un souvenir des victoires de Sésostris, et je racontais incessamment aux hommes ses conquêtes au delà du Gange. Ah ! c'était un siècle glorieux ! Sésostris ne permit pas qu'un Égyptien mît la main au granit qui devait servir à m'élever de cent vingt coudées ; les captifs seuls arrosèrent ma base de leurs sueurs.

LE PASSANT.

Et que veulent dire ces signes étranges que je vois tracés sur tes quatre faces, et qui sont gravés si profondément ? Est-ce une prière aux dieux de l'Égypte ?

est-ce une inscription qui intéresse l'histoire? Contente ma curiosité.

L'OBÉLISQUE.

Je le veux, quoiqu'elle me soit importune. Ces hiéroglyphes sacrés contiennent l'éloge du dieu Soleil et un remerciement pour les bienfaits qu'il répand sur la nature. Ils exaltent les armes du grand Sésostris, vainqueur de l'Asie entière; ils disent aussi les noms des principaux guerriers de son armée; mais qu'importent à l'homme d'aujourd'hui les secrets d'un temps si reculé?

LE PASSANT.

Mais, dis-moi, monument indestructible, comment as-tu traversé trente siècles sans éprouver le sort de tout ce qui est l'ouvrage des hommes? Qui pouvait affermir ta masse, et te mettre à l'abri des ravages du temps?

L'OBÉLISQUE.

Accoutumé à la vue de ces édifices fragiles, tu ne comprends pas la durée! Quelques ouvriers bâtissent vos maisons; des populations entières élevaient sur le sol de l'Égypte ses colonnes et ses temples. Vous êtes petits; nous étions grands!

LE PASSANT.

Tu es injuste envers la France, qui t'a désiré comme une richesse, dont l'audace t'a ébranlé sur ta base, t'a enlevé des ruines de la vieille Thèbes; dont le génie t'a redressé sur la plus brillante de ses places publiques, et t'a offert comme un spectacle aux Parisiens étonnés.

L'OBÉLISQUE.

Quelle reconnaissance dois-je à la France, qui m'arrache violemment à ma terre natale, à mon beau ciel

toujours transparent, à mes astres protecteurs? Je m'élançais du milieu des ruines, inondé des feux d'Osiris, fier d'échapper à la destruction, bravant les incursions des conquérants et la rouille des siècles; et voilà que vous êtes venus me charger de vos liens, me transporter sous votre ciel brumeux, dans cet espace étroit où je me sens étouffé par de petites étreintes. C'est là que vous me condamnez à languir, à m'éteindre, moi, fils du soleil et des déserts!

LE PASSANT.

Non, non; tu parles en exilé, en captif. Tu es notre hôte, et nos soins te conserveront une jeunesse éternelle.

L'OBÉLISQUE.

Vain espoir! Je sens déjà les mortelles atteintes de votre climat: L'immuable changera de nature; l'indestructible sera détruit. J'ai cru être immortel; votre curiosité ne l'a pas souffert.

LE PASSANT.

Il se tait; mon admiration lui semble indiscreète. Aurions-nous eu tort d'aller chercher à grands frais ce lointain souvenir? Serait-il vrai que les monuments ne conservent leur majesté qu'aux lieux où ils sont nés pour glorifier la religion ou la victoire; qu'ils ne vivent que sous leur ciel; qu'ils paraissent mesquins quand on les déplace, et que l'ambitieuse vanité de nos recherches n'est pas justifiée par la splendeur des résultats?... Peut-être.

49. Les trois Amis.

LE BANQUIER.

Voyez donc, mes chers amis, comme la campagne

est attrayante. Quelle verdure digne des prairies de la Hollande ! Quelle riche culture ! Nous pourrions diriger notre promenade vers le petit château du comte de***, et, chemin faisant, si vous le voulez, je vous raconterai son histoire.

L'AVOCAT.

Allez, mon ami, allez. Mais quelle manie, bon Dieu, de tailler ainsi tous ces beaux arbres verts, d'en faire des boules, des cônes, des berceaux ! Eh ! mardi, respectez donc la nature !

LE BANQUIER.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

L'AVOCAT.

En doutez-vous ? Et dire que ceux qui estropient ainsi les arbres de leurs parcs passent quelquefois pour des hommes de goût !

LE BANQUIER.

Voici donc mon anecdote : Le maître de ce petit domaine était un très-honnête bourgeois de Narbonne....

L'AVOCAT.

Ah ! dès que vous aurez fini, mon ami, faites-moi souvenir de vous raconter une autre histoire du même genre.

LE BANQUIER.

Du même genre ! Mais la mienne n'est d'aucun genre jusqu'à présent. Je disais que notre homme était un fort honnête bourgeois de Narbonne. Mes affaires m'avaient conduit dans cette ville, et je rencontrai le personnage en question à une table d'hôte où se trouvait aussi un très-riche Anglais.

L'AVOCAT.

Quand j'ai fait le voyage de Suisse, il y a deux ans, je rencontrais des Anglais à chaque pas. Je me sou-

viens qu'à Interlaken, une des charmantes stations du pays....

LE BANQUIER.

Mais, pardon; voulez-vous, oui ou non, mon cher ami, que je termine ce que j'avais commencé?

L'AVOCAT.

Allez, allez, je vous en prie. Seulement, aussitôt....

LE BANQUIER.

Oui, c'est convenu, vous me succéderez. Eh bien, le riche Anglais qui était un des plus forts associés de la compagnie des Indes....

L'AVOCAT.

La compagnie des Indes, ces marchands souverains, ces spéculateurs armés qui ont des bataillons à leurs ordres?

LE BANQUIER.

Eux-mêmes, mon ami; mais voulez-vous me permettre de continuer?

L'AVOCAT.

Allez, allez, mon ami; je n'ai garde de vous interrompre.

LE BANQUIER.

L'Anglais tombe dangereusement malade; le bourgeois soigne comme un frère cet étranger que n'accompagnaient ni parent, ni domestique, et....

L'AVOCAT.

L'avare! l'homme *excentrique*! Ceci me rappelle un autre voyageur....

LE BANQUIER.

Grâce, mon ami! ou bien, tenez, gardez la parole.

L'AVOCAT.

Mais non pas, non pas. Allez, je vous en prie, allez toujours.

LE BANQUIER.

Non, ce sera pour une autre fois : je me souviens que j'ai une affaire pressée, un rendez-vous avec mon avoué. J'abrège avec bien du regret notre promenade. Mais vous, monsieur le silencieux, continuez-vous, ou rebroussez-vous chemin ?

LE MÉDECIN.

Ah ! je puis donc parler, enfin. Merci, monsieur, je guettais mon tour ; mais notre ami l'avocat faisait bonne garde.

L'AVOCAT.

Voyons, mauvais plaisant, quel est votre avis ? Pour moi, franchement....

LE MÉDECIN.

Halte-là ! s'il vous plaît ; c'est moi qui donne la consultation. Je prescris donc pour aujourd'hui à notre beau parleur le régime de l'isolement et du silence. Nous allons le remettre à sa porte, et vous me finirez l'histoire, mon cher banquier.

20. Cornélie, mère des Gracques ; Térentilla, dame campanienne.

TÉRENTILLA.

Me voici enfin, chère Cornélie. J'arrive de notre Campanie parfumée. Je suis si heureuse de vous revoir, vous la compagne de mon enfance, l'amie un peu sérieuse, mais bonne et tendre, que cinq ans d'absence ne m'ont pas fait oublier !

CORNÉLIE.

Soyez la bienvenue, chère Térentilla ! Je vous sais gré d'avoir quitté vos riches coteaux, vos plaines de

myrte, vos champs de roses, pour passer quelques jours dans la sévère demeure de Cornélie.

TÉRENTILLA.

On dit que nous allons avoir des jeux magnifiques. J'ai passé devant le cirque Maxime, et j'ai entendu un homme du peuple, un athlète sans doute, s'écrier en montrant le poing à un autre : « Je t'attends là dans huit jours ! »

CORNÉLIE.

Nous assisterons à ces jeux, mon amie ; il faut que je vous aime pour sortir de l'ombre de mon foyer domestique ; je ne le quitte guère.

TÉRENTILLA.

Quoi ! vous n'êtes pas impatiente de voir défilier la procession sacrée à travers ces rues ornées de tableaux, de statues, des plus précieux objets d'art ! et la course des chars, où il est si divertissant de suivre les cochers rivaux dans leur nuage de poussière ! et les luttes si animées, si tragiques des athlètes ! Il y a là des émotions pour une année.

CORNÉLIE.

Je sais que c'est une brillante manière d'honorer les dieux et d'occuper le peuple roi. Pour moi, je m'en accuse, je préfère placer une couronne de fleurs sur la tête sacrée de mes pénates, et m'entretenir sans bruit des vertus qui donnent l'immortalité.

TÉRENTILLA.

Vous êtes vraiment la fille du grand Scipion, du héros de Zama, du vainqueur de Carthage !

CORNÉLIE.

Et puis, voyez-vous, j'ai une tâche à remplir. La volonté des dieux m'a ôté dix enfants, mais elle m'en a laissé deux, que j'élève pour la patrie.

TÉRENTILLA.

Nous les verrons bientôt, j'espère. Mais d'abord, dites-moi, chère amie, comment vous trouvez ce collier d'émeraudes?

CORNÉLIE.

Il est d'une richesse que rien n'égale.

TÉRENTILLA.

Et ces deux serpents que j'ai achetés pour bracelets?

CORNÉLIE.

On croirait qu'ils vivent et qu'ils mordent; mais ils sont trop chargés de brillants pour faire peur.

TÉRENTILLA.

Vous avez un goût exquis. Eh bien! dites-moi votre avis sur ces pendants d'oreilles. Vous voyez; j'en ai trois à chaque oreille, pour former des grelots. Je vous le dis tout bas, car j'en ai honte, ces pendants valent deux de nos terres. C'est une folie.

CORNÉLIE.

Il est vrai que vous êtes d'un luxe.... Mon amie, ce sont vos oreilles que je plains!

TÉRENTILLA.

Pourquoi donc, amie?

CORNÉLIE.

Ne voyez-vous pas qu'elles s'allongent sous ce riche fardeau?

TÉRENTILLA.

Peut-être. Mais vous, chère Cornélie, ne me ferez-vous pas voir vos bijoux? Je soupçonne un certain cofret de renfermer toutes les beautés de votre toilette, ce *monde d'une femme*, comme on dit à Rome. Je suis curieuse, et assez votre amie pour que vous ne me fassiez pas mystère de vos parures.

CORNÉLIE.

Je vais vous satisfaire, chère Téreutilla. Napé, faites venir mes deux fils.

TÉREUTILLA.

Que je suis aise de voir ces aimables enfants !

CORNÉLIE.

Voici mon Tibérius, que vous connaissez déjà. Il avait huit ans quand vous avez quitté Rome pour Falerne. Il est toujours doux, posé, sobre ; mais il aura de la volonté ; il ne dégènera pas de sa famille.

TÉREUTILLA.

Et ce charmant enfant de quatre ans, c'est Caius ?

CORNÉLIE.

Lui-même, un peu vif, un peu colère, mais si intelligent, si facile à ramener par le cœur ! Je me figure qu'il jouera un rôle aussi dans la république.

TÉREUTILLA.

Je n'en doute pas ; leurs yeux portent leurs destinées. Eh bien, chère amie, votre confiance ?

CORNÉLIE.

Eh ! ma chère Téreutilla, vous m'avez demandé à voir mes bijoux ; ils ne sont pas renfermés dans un coffret d'ébène. Je vous ai montré ceux que je possède. Voilà mes fils ; ce sont mes joyaux !

MODÈLES DE LETTRES.

1. A une Mère qui gâte son enfant.

Votre lettre me met à l'aise, ma respectable amie. Vous me parlez de votre cher enfant; vous me racontez sa vie; c'est-à-dire la vôtre, car c'est tout un. Vous voulez que je voie, que je devine, que je prononce. Je vous obéis.

J'aimais en frère votre bon et regrettable mari; c'est presque à une sœur que je crois écrire. De plus, les cheveux gris qui voltigent autour de mon crâne découvert, et les trois grands garçons dont j'ai voulu faire chez moi l'éducation première, m'ont donné certaines lumières, à ce qu'il me semble, sur cette matière délicate. Vous me permettez donc quelques conseils.

Je ne connais aucune mère plus intelligente, plus sensée que vous. Recevez ce compliment à bout portant; il est sincère. Mais.... (vous savez qu'il y a toujours des *mais* dans une affaire) vous êtes une mère si tendre, si dévouée, que l'affection absorbe tout le reste; vous ne croyez que chérir votre enfant; hélas! mon amie, je lâche le gros mot : vous le gâtez.

Vous bondissez de dépit sur votre causeuse; vous levez les épaules; vous plaignez le donneur de conseils,

soit ; mais , encore une fois , vous m'interrogez , je réponds ; suis-je coupable ?

Croyez-vous , par hasard , que je sois de ces pères absolus qui ne connaissent que les paroles rudes et brèves , les reproches , les châtimens ? Eh , bon Dieu ! je serais plutôt débonnaire , car je comprends toute la faiblesse et le charme infini de l'enfance . Encore moins exigerais-je du cœur maternel le gouvernement par la rigueur ; ce serait contre nature . Je ne prêche pas non plus le froid stoïcisme , l'indifférence calculée . Oh ! non ; cet âge est décisif pour la vie d'un enfant . Si on ne le stimule , il languit ; si on ne le soutient , il tombe ; si on ne l'arrête , il se précipite . Il faut une main douce et amie pour le guider .

Mais (encore *mais*) n'y a-t-il pas un milieu raisonnable à tenir ? Si votre enfant veut s'emparer d'une pièce d'étoffe pour la déchiqueter à sa guise , et que , ne pouvant céder à toute sa folie , vous lui fassiez la concession d'un coup de ciseau ; si vous exaltez sa gourmandise comme une gentillesse ; si vous le récompensez pour un trait d'esprit quand il a fait un mensonge , comment s'appelle cette éducation-là , mon amie ? Est-ce élever un enfant avec une juste mesure ? Est-ce le gâter ?

Qu'il soit quelque peu mutin , j'y consens , je le lui pardonne ; je suis prêt à répéter ce refrain des âmes indulgentes : *Nous avons été comme lui* . Pourtant je ne voudrais pas l'admirer lorsqu'il prétend avoir le *dernier mot* avec sa mère ; lorsqu'il retire la chaise derrière un visiteur qui s'est levé , et qui , croyant s'asseoir de nouveau , tombe à la renverse . Ce sont là des espiègeries qu'il faut blâmer bien sévèrement pour ne pas être forcé de les punir .

L'amour maternel, ma respectable amie, le véritable amour maternel veut le bonheur de l'enfant aimé. Qui le veut plus que vous, ce bonheur ? Qui gémirait plus que vous de la perte d'un objet si cher ? Sauvez-le donc, en réglant un peu plus votre tendresse. Vous n'avez qu'à vouloir ; vous en saurez bien plus par l'instinct de votre cœur que par mes paroles. Surtout, rassurez-moi vite par une lettre sur l'effet de la mienne. Écrivez seulement ce peu de mots : *Je ne vous en veux pas* ; ou mieux encore : *Vous avez raison*.

2. A un jeune homme qui s'impatiente de n'être pas encore son maître.

Vous avez dix-huit ans sonnés, mon cher Théodote ; vous terminez vos études avec honneur. Recevez les compliments de votre ancien maître, qui est et sera toujours votre ami.

Maintenant, vous allez entrer dans les études spéciales, commencer votre droit ; à merveille. Mais qu'y a-t-il donc de si triste dans tout cela ? Pourquoi cette teinte sombre de votre dernière lettre ? Ai-je bien compris ? Vous soupirez de n'avoir pas trois années de plus ! Vous êtes impatient de vieillir ! Et pourquoi ? pour devenir votre maître !

Votre maître ! Tenez, mon cher Théodote, causons un peu, et, si je ne vous laisse pas plus calme, c'est que j'aurai perdu l'influence d'amitié que j'avais sur vous.

Voyons, vous êtes donc un prisonnier, un esclave ! Je m'étonnerais bien que vos bons et tendres parents fussent devenus des gardiens farouches, des tyrans implacables. Je suis sûr que ces expressions même

vous choquent, et que je vais fort au delà de votre pensée. Soit; j'en retranche la moitié; examinons le reste.

Vous voudriez, Théodote, aller au spectacle toutes les semaines; choisir à votre gré vos compagnies; rentrer à vos heures; avoir de l'argent à discrétion. Vos parents, mon ami, peuvent-ils, sans trahir leurs devoirs envers vous, céder à votre inexpérience, vous lancer brusquement parmi les périls du monde? Leur fortune est bornée, leur vie régulière; leurs sociétés sont de bon exemple. Voulez-vous changer tout cela?

Croyez-le bien, on n'improvise pas une bonne liberté. La mauvaise, c'est tout différent; mais, cher Théodote, ce ne peut être la vôtre. Comparez celle que vos parents vous accordent déjà à vos habitudes des années précédentes. Vous n'avez pas tout l'argent que vous rêvez; mais votre bourse n'est pas vide; vous choisissez vos amitiés; votre père, votre mère, se réservent seulement d'approuver vos choix; vous n'êtes pas contrarié dans vos promenades; on ne vous demande que de rentrer aux heures convenues; vous n'allez guère au spectacle, c'est vrai; mais, mon ami, vous remercierez plus tard vos parents de ne pas vous avoir blasé de bonne heure sur ce genre de plaisirs. Vous n'êtes devenu instruit que par degrés; c'est par degrés qu'il faut devenir libre. Autrement, un jeune homme de votre âge roule à travers les inconséquences, les imprudences, jusqu'au point fatal où commencent les regrets amers et les déceptions funestes.

Je m'échauffe malgré moi, cher ami, dans la crainte que m'inspirent vos vellétés précoces d'indépendance. Pour Dieu, ne vous hâtez pas de repousser la main

de vos guides. Et quels guides ! un père si éclairé ! une mère si aimante ! Quel intérêt ont-ils à vous gêner ? aucun. Ils veulent impartialement votre bonheur. Je ne vous ferai pas un sermon sur les premiers soins que vous avez reçus d'eux ; il y en aurait trop à dire. Mais vous, repassez-les dans votre esprit, et dites si un tel amour peut ressembler à la tyrannie.

Vous reviendrez, mon cher Théodote, à des idées plus saines. Vous avez toujours écouté ma vieille affection ; écoutez-la cette fois plus que jamais.

Vous savez ce qu'on a dit justement de l'imagination, quand la raison ne lui sert pas de guide. Vous ne devez pas, vous si jaloux d'être le maître, vous laisser dominer par *la folle du logis*.

3. Un Fils annonce à son Père les succès qu'il obtient dans ses études.

Tu étais inquiet de mon silence, mon bon père. Je le pensais bien ; mais je n'avais rien d'agréable à te dire. Mes maîtres n'étaient pas contents de moi, et moi, je t'assure, je l'étais moins encore. Tu es si loin, et une lettre dit si peu, si mal, ce qu'on a dans le cœur et dans la tête ! J'attendais de jour en jour pour t'annoncer au moins un petit succès. Or, mes succès étaient négatifs, et je n'étais le premier qu'en négligence.

Grâce à Dieu, je puis t'écrire aujourd'hui, mon bon père. Je suis heureux, je danse, je chante toute la journée, moins le temps de l'étude, bien entendu. J'ai si bien travaillé depuis un mois, que le prix d'excellence m'est assuré !

Ainsi, rassure-toi. Ce n'est plus ce petit paresseux

dont l'enfance ne finissait pas, et qui te causait tant de chagrins. J'ai quinze ans; je suis homme, homme raisonnable; j'ai une volonté, qui n'est pas bien ancienne, mais qui est forte; je suis décidé à faire de bonnes études; il est encore temps de bien finir.

Maintenant, quand il m'arrivera une lettre de toi, mon bon père, je la décachetterai sans crainte; je ne croirai pas te voir prendre un visage sévère et un ton de reproches. Non; tu pourras me parler tendrement, sans gêne, sans mélange. Sot que j'étais de me priver d'un tel bonheur!

Tu es si bon pour moi, que j'étais bien ingrat de négliger ainsi mes devoirs. J'étais ingrat aussi envers la mémoire de ma pauvre mère, à qui j'offre tout mon sincère repentir. J'avais reçu de vous de trop bons exemples pour me conduire mal; tu n'avais pas ce reproche à me faire; mais je me figurais que c'était assez, et que la paresse n'était, après tout, que le dernier des sept péchés capitaux. J'en ai été bien puni dans ces derniers temps, quand je commençais à me condamner moi-même sans avoir encore la force de me corriger. Voilà qui est décidé aujourd'hui. Je faisais la moitié de mon devoir; je ferai mon devoir tout entier. Je veux être un jeune homme instruit, pour devenir un homme utile. Tu m'as toujours dit, mon bon père, qu'on doit faire honneur à sa signature. Je me lie aujourd'hui par la mienne; ne me la laisse pas oublier.

4. Une jeune Fille sollicite une grâce de sa Mère.

Ah! ma bonne mère, que je suis loin de vous! à cinq grandes lieues, et depuis six mois! Ma tête de douze ans n'est pas encore faite à la distance. Notre

couvent est aussi bien que possible ; des maîtresses excellentes, qui nous aiment, et qui voudraient nous rendre savantes ; un charmant jardin, un air pur ; tout cela fait diversion, j'en conviens. J'ai, d'ailleurs, acquis déjà quelques amies. Eh bien, ma bonne mère, pardonne-moi, je ne suis pas contente : j'ai là, dans le cœur, un vide que rien ne remplit.

Je veux pourtant être raisonnable. Tu peux m'aider à l'être, en m'accordant une petite.... oh ! non, une grande faveur ! Le nouvel évêque est venu visiter la maison ; il a été très-satisfait, et, pour nous le témoigner, il a donné un congé de trois jours aux pensionnaires. Dis, chère maman, veux-tu que je les passe auprès de toi ?

Tu m'as écrit, je le sais, des lettres bien tendres : je les lis et je les relis. Nos parents sont venus me voir plusieurs fois, et, cette semaine encore, j'ai passé plusieurs heures avec ma petite cousine, que j'aime tant. Je ne me plains pas ; tu fais tout pour que je sois heureuse.

Et puis, je sais bien, va, tout ce qu'on peut dire contre ces déplacements. Je sais qu'ils ne se font pas pour rien, et que nous n'avons pas beaucoup de fortune ; je sais qu'ils peuvent retarder les progrès, et que les meilleures maîtresses, les plus zélées, voient avec peine que leurs élèves s'absentent. Tu me diras aussi que je m'abuse sur mon courage, et que, lorsque j'aurai retrouvé toutes mes habitudes dans la maison paternelle, je serai cent fois plus triste de la quitter.

N'est-ce pas, ma bonne mère, que je ne devine pas trop mal les objections ? Mais tu es si bonne, que tu écouteras mes réponses. J'ai un si grand intérêt à te persuader.

Tu m'as dit plus d'une fois que la première habitude

est difficile à prendre. Je t'assure que c'est une vérité pour le couvent. J'y suis bien, et je sais que je dois y rester pour mon avantage. Mais, au commencement, on se souvient du passé, on compare, et on souffre de la comparaison. C'est une première épreuve qui serait adoucie, très-adoucie par la grâce que je demande. Je n'y mettrai pas de mauvais vouloir; mais je sens que je prendrai du chagrin; et crois-tu, ma bonne mère, que le chagrin soit bien favorable aux études? Trois jours d'absence, vois donc! c'est si peu! et pourtant, ce peu serait tout pour moi, et je t'en aurais une reconnaissance sans bornes.

Dès à présent, je m'engagerais à revenir au couvent beaucoup plus raisonnable, décidée à travailler de tout mon courage; et ces trois jours-là me donneraient une force nouvelle. Ne me les refuse pas, chère maman; compte sur mes promesses, comme je compte sur ton cœur.

5. L'Auteur d'une bonne action la raconte à un ami.

Moi, de l'héroïsme! Allons donc, très-cher, l'amitié t'aveugle. Je n'ai pas la taille d'un héros; j'ai seulement le cœur d'un honnête homme, qui trouve un devoir à remplir et qui le remplit.

Mais enfin, vas-tu me dire: Quel devoir? où? comment? toutes questions que je pardonne à la curiosité d'un ami. Puisqu'il le faut, je vais te raconter l'affaire. Quand j'aurai fini, tu pourrais bien dire, en levant les épaules: N'est-ce que cela?

Figure-toi que j'arrivais du régiment, et que je venais passer un mois dans la ville heureuse où j'ai reçu le jour. Depuis la veille, j'avais serré mon épaulette, et revêtu la veste de chasseur. Je partais, à cinq heures

du matin, avec mon fidèle *Nemrod*, qui sent le gibier d'une lieue, lorsque j'entends le cri sinistre : Au feu ! au feu ! et je vois une maison à trois étages qui brûlait. L'incendie avait commencé la nuit, et l'escalier était tout en flammes. Une pauvre femme, avec deux jeunes enfants, se tordait d'effroi à une fenêtre du troisième. On venait d'appliquer au mur une échelle vermoulue : c'était le seul moyen de sauver ces malheureux ; mais personne n'osait monter.

J'ai senti mon cœur battre comme devant l'ennemi. Je me suis élancé lestement sur l'échelle. Je n'osais appuyer : les échelons craquaient sous mes pieds ; j'aurais voulu avoir les ailes d'un oiseau. Enfin j'arrive à la fenêtre. La fumée suffoquait déjà ces pauvres gens. Comme je ne pouvais guère calculer les mouvements, j'avance le bras pour saisir la mère ; mais elle recule en joignant les mains, et, d'une voix étranglée, elle me crie : « Mes enfants ! mes enfants ! » Je fais un demi-tour, quoique la place fût peu commode, et j'enlève un des mioches, que j'attache à ma gibecière ; j'attrape l'autre par la ceinture, et je descends avec la rapidité d'un chevreuil. Les voilà sauvés !

Ce n'était pas tout. Tu sais que, lorsque la tête est montée, on ne calcule pas le péril. Et puis, cette malheureuse mère, la providence de ses enfants, il fallait bien la sauver aussi. Je remonte d'un trait ; j'enlève la mère au moment où elle perdait connaissance. Je descends les trois quarts de l'échelle ; mais, bast ! le poids n'était plus le même. Un bâton se brise ; nous tombons d'assez haut pour nous briser le crâne. Dieu ne l'a pas voulu. La mère est tombée mollement sur un tas de poussière : elle en a été quitte pour quelques contusions ; les baisers de ses enfants l'ont fait revenir à elle.

Pour ton serviteur, il a été plus maladroit : il s'est cassé la jambe. Qu'est-ce que cela, aujourd'hui? On remet une jambe comme on répare un manche de couteau, en un tour de main. Conclusion : je suis au lit, en très-bonne voie de guérison, la tête libre, le cœur gai, avec un appétit d'enfer, et, pour ton malheur, maniant la plume comme si je l'avais inventée. Adieu donc, très-cher; tu sais tout; ne te moque plus de ton ami en l'appelant *héros*. Où en serions-nous, si on méritait ce titre à si bon marché?

6. **Reproches d'un Père à son Fils ingrat.**

Vous ne vous souvenez plus de moi, mon fils. Les soins que j'ai pris de votre enfance, les inquiétudes que m'inspiraient vos défauts précoces, l'espoir qui me rendait si heureux quand vous étiez bon, toutes ces images se sont effacées de votre pensée. Vous jouissiez pourtant alors d'un bonheur pur, et les années que vous avez passées sous le toit paternel seront peut-être les plus belles de votre vie.

Qu'importe? en place du bonheur, vous avez les plaisirs, les plaisirs bruyants qui vous entraînent dans leur tourbillon, et ne laissent pas à votre raison le temps de se reconnaître. Que dis-je, à votre raison? à votre cœur, mon fils; car voilà trois lettres que je vous écris et que vous laissez sans réponse. Je sais que ma correspondance a de quoi vous déplaire; les reproches que mon devoir m'oblige à vous faire vous ennuient sans doute, et vous trouvez que la réponse vous ferait perdre un temps précieux.

Y songes-tu, malheureux? et tout sentiment noble est-il éteint dans ton âme? Moi, qui te suivais de loin

dans ces études solides qui préparent le magistrat, pouvais-je croire que ta carrière serait compromise avant d'être commencée ; que tu préférerais le désœuvrement au travail honnête, le métier de dissipateur au rôle honorable d'un bon fils ?

Écoutez-moi bien. J'ai pu me résigner à payer une fois vos folles dépenses. Vous étiez sans ressources ; les entrailles paternelles se sont émues. N'y comptez plus, mon fils. Si vous persistez dans cette voie, mon indulgence serait un crime ; elle encouragerait votre ingratitude : il le faut, dût mon cœur saigner du parti que vous me forcez de prendre, je vous abandonnerai à votre mauvais génie. Ah ! il ne vous sauvera pas du remords !

Si pourtant, ô mon fils, il te reste encore quelque instinct filial, quelque souvenir de cette tendresse que ne peut comprimer ton père, même en ce douloureux moment, reviens à moi ; rends-moi celui que j'ai perdu. Ah ! tu n'as qu'à vouloir, à vouloir un instant, mais de toutes les forces de ton âme. Tu n'es pas méchant ; tu n'es qu'égaré. Songe à cette joie de la conscience que tu pourrais éprouver en disant : « Grâce à moi, la vieillesse de mon père est calme et honorée. » Mon fils ! mon fils ! t'ai-je donc perdu pour jamais !

7. Le Fils répond à son Père, et lui exprime son repentir.

Je tombe à vos pieds, mon père ! Ah ! dans quel trouble m'a jeté votre dernière lettre ! J'étais insensé ; j'étais coupable. Pardon ! pardon, mon père ! Mon aveuglement me fait pitié : je n'étais pas digne de porter le nom de votre fils.

Non, vous avez raison, je ne suis pas méchant, mais j'ai été faible; et celui qui est faible ressemble aux méchants : il les imite, et il les aide dans le mal. Mes amis, mes faux amis m'ont traîné au bord du gouffre. Encore un pas, et j'y étais précipité. A les entendre, le travail était un despotisme, la délicatesse une duperie; le plaisir, rien que le plaisir, voilà ce que leur voix me prêchait sans cesse; ils n'étaient que trop écoutés!

Et pourtant, mon bon père, je n'étais pas tranquille. Déjà, quand j'ai recouru à vous, j'étais ébranlé; mais le faux point d'honneur, le respect humain, la force des liens qu'on serre tous les jours, étourdissaient ma raison. L'ivresse a recommencé, plus vive, plus folle encore. Puis, la voix de la conscience s'est élevée de nouveau; des lueurs sinistres me montraient l'abîme; vos lettres, si justement sévères, me paraissaient sans réplique. Je n'osais les relire; je tremblais devant mon juge absent. C'est ainsi que vos deux dernières sont demeurées sans réponse. J'étais convaincu; mais je n'avais pas la force de vouloir.

Je veux aujourd'hui, mon bon père. Vous m'avez vaincu, ou plutôt votre indignation m'a enlevé de la poussière où j'étais gisant, et m'a rendu mes forces. Mais non; ce n'est pas cette indignation légitime, ce n'est pas cette explosion d'une colère trop méritée qui me ramène à vous. Oh! non, c'est que sous votre indignation, sous votre colère, votre tendresse paternelle a éclaté. Elle a déchiré mon âme et l'a subjuguée.

Oui, mon père, je reviens à vous, sans hésitation, sans un jour, sans une heure de retard. J'ai rompu avec mes dangereux amis; je déteste mes erreurs passées. Je veux être laborieux, irréprochable; mon père,

je vous en fais le serment ! je le jure par l'âme de ma mère !

8. Un Voyageur annonce son retour à son frère.

Enfin, mon cher frère, enfin je vais vous retrouver tous ! Je suis las de courir le monde, malgré ma vocation de voyageur. Quelques mois encore donnés à une dernière excursion plus rapprochée que les autres, et je tombe entre vos bras. Ah ! mon ami, qu'il me tarde de revoir la coupole des Invalides et les vieilles tours de Notre-Dame !

Je suis riche, très-riche. Tu vas ouvrir de grands yeux, et croire que ma philosophie a échoué contre quelque mine d'or.... Point du tout, mon ami : je suis riche des coquillages, des plantes, des animaux que j'ai conquis ; riche d'observations neuves pour la science ; te le dirai-je à l'oreille ? riche de l'espoir de voir ma seule ambition comblée. Si tu veux la connaître, place-toi sur votre joli petit pont des Arts, tourne le dos au Louvre, et tu auras en face de toi le palais où je veux briguer un fauteuil.

Ce fauteuil, je t'assure, est bien gagné. J'ai couru plus de dangers qu'un vrai conquérant, dépensé plus de ruses qu'un diplomate, et plus d'audace qu'un flibustier. Tantôt ma vie était menacée par des peuplades grossières, avides de sang humain ; tantôt des brigands, croyant piller des richesses matérielles, faisaient la guerre à mes insectes et à mes coquilles. J'ai bravé les cataractes mugissantes, les forêts impénétrables, les volcans, les déserts ; j'ai défendu et gardé tous mes trésors. Quel plaisir, quand nous serons réunis en famille, au coin du feu, de vous raconter, en tisonnant, ma vie aventureuse !

En famille ! Oui, je le crois, je l'espère ; mais, mon cher frère, une crainte traverse mon âme : êtes-vous là, tous, à m'attendre ? Personne ne manquera-t-il à mon arrivée ? Le voyageur n'a-t-il aucune perte à pleurer ? Je suis enfant, n'est-ce pas ! je m'inquiète trop vite ; mais enfin, depuis un an je ne reçois pas de nouvelles. Ni ma femme si attentive, ni ma fille chérie, ni toi, mon bon frère, personne n'a pris la plume pour m'écrire. D'où vient ce long et cruel silence ? On dit qu'une épidémie ravage l'Europe, qu'elle sévit surtout en France.... S'il était vrai que le fléau.... Oh ! non ; la miséricorde divine m'aura épargné cette terrible épreuve.

On devient craintif quand on est si loin et qu'on pense à des objets si chers. Je n'ose écrire qu'à toi, mon cher frère, parce que tu as la force d'un homme, et que tu me diras la vérité. Hâte-toi de me rassurer ou de m'instruire ; condamne-moi à la résignation, au courage ; ou bien, si tu n'as à me donner que de bonnes paroles, change bien vite mon inquiétude en bonheur !

9. Ellanice, nourrice d'Alexandre et sœur de Clitus, au roi, qui avait tué son frère.

Une femme malheureuse, qui a eu soin de votre enfance, et qui s'est réjouie de vos victoires, jette vers vous un cri d'alarme ; une sœur vous redemande son frère !

La renommée vous accuse, ô roi ! d'un crime qui serait indigne d'Alexandre. Elle dit que vous avez tué le frère de celle qui vous a nourri de son lait, votre compagnon d'armes ; elle dit que vous avez tué Clitus ! La renommée a menti, n'est-ce pas ? elle a calomnié votre grande âme ?

Pourtant, la triste nouvelle est publique; personne ne la dément. Vos amis, la rougeur au front, conviennent que vous êtes coupable. Clitus l'était donc bien, lui, puisque vous avez vous-même, de votre main royale, versé le sang d'un ami!

Coupable! de quel crime? il avait lancé quelques paroles imprudentes; il avait perdu le respect. Ah! mon cœur ne le justifie pas; il méritait un châtement, puisqu'il avait pu vous déplaire. Vous l'eussiez justement banni pour quelque temps de votre présence; mais la mort! la mort pour un propos téméraire; et dans quel moment? Clitus a-t-il harangué vos soldats pour les exciter à la révolte? Hélas! il parlait, l'insensé, au milieu de vos convives, dans l'ivresse d'un festin. Mais vous, ô roi, étiez-vous sans reproche? N'est-ce pas vous qui aviez provoqué mon frère, en insultant la mémoire de Philippe, votre père, son général? Convient-il que le souverain excite au crime qu'il veut punir?

Je vous blesse peut-être à mon tour, ô Alexandre! mais je suis une faible femme: je ne sais pas cacher ma douleur. Je vous ai porté dans mes bras; vous avez reposé sur mes genoux; j'oublie que je suis une esclave, et que vous êtes le maître du monde. Je ne me souviens que de mon frère.

Est-il possible qu'un mot inconsideré ait effacé les belles actions de Clitus, et qu'à ce moment suprême vous n'ayez pas songé au Granique? Quoi! ce jour où, à demi mort, vous avez respiré à l'ombre de son bouclier, était sorti de votre mémoire! votre javelot homicide n'est pas resté suspendu devant cette image! vous avez tué votre sauveur!

O roi! j'avais besoin de vous écrire pour décharger

mon âme. Je ne vous maudis pas ; mais mes dernières paroles vous resteront comme un remords. Oubliez votre nourrice infortunée ; elle ne vous demande rien que la liberté de mourir ensevelie dans sa douleur !

40. **Le roi de Perse à Aristide.**

Si tu es étonné de recevoir une lettre du roi de Perse, c'est que tu ne rends pas justice à Xerxès, et que tu ne t'estimes pas toi-même à ta juste valeur.

Il y a longtemps que je connais les Athéniens ; j'ai senti la force de leurs armes, et cependant ils n'ont pas abattu ma puissance ; je voudrais être leur ami. Je ne leur fais qu'un reproche, c'est de laisser un homme tel que toi dans l'indigence. Je m'en indigne, et j'ai besoin de croire que c'est un effet de l'ingratitude ordinaire de vos républiques, pour ne pas trop m'en étonner.

Illustre Aristide, souffre donc qu'un roi, celui que vous nommez le Grand Roi, justifie son nom en prévenant les désirs d'un héros. Xerxès rougit, à défaut d'Athènes, de voir ta vertu dénuée des ressources que ta patrie reconnaissante aurait dû te verser à pleines mains.

Ne t'effarouche pas de mes paroles : je connais ton désintéressement, je ne cherche pas à te séduire, mon adresse serait perdue : car je sais que tu ne trahirais pas ton pays, même ingrat.

Mais tu es juste ; tu serais prêt à conseiller aux Athéniens une chose utile, pourvu qu'elle fût d'accord avec la justice. Je ne te demande pas autre chose : persuade-leur de renoncer à une guerre ruineuse pour Athènes, et qui afflige Xerxès.

Je t'ai dit que mon vœu est d'accord avec la justice ; tu peux en juger. Les Thessaliens sont mes alliés ; la foi des serments me retient dans leur cause. Je ne fais la guerre aux Athéniens que parce qu'ils attaquent la Thessalie. Puis-je trahir ma promesse ? abandonner les populations qui invoquent mon secours ? Non , Aristide ; mais qu'Athènes renonce à ses projets sur la Thessalie , je dépose les armes ; je retourne en Asie ; je me dépouille du vêtement de guerre pour gouverner paisiblement mes États.

Je m'adresse à toi , qui es considéré entre tous pour ta probité , pour ton équité , afin que , si les Athéniens , se défiant d'un ancien adversaire , pouvaient douter de mes paroles , tu fusses garant de toutes les sûretés qu'il te plaira de me demander.

C'est donc la paix que je propose. Athènes ferait bien de l'accepter , et toi , mon illustre ami , de l'y résoudre. Quand elle sera réglée , tu pourras passer le détroit sans scrupule , et un voyage auprès du roi de Perse ne coûtera rien à ta vertu.

44. Un jeune Écolier raconte à un ami une séance de prestidigitation.

Pends-toi , brave Crillon ! c'est-à-dire cher Adolphe ! nous avons eu au collège un spectacle magnifique , et tu n'y étais pas ! Un spectacle ! diras-tu. Oui , et des plus imprévus , je t'assure. Un prestidigitateur , mon ami ! Comprends-tu le poids , la magie de ce mot : un prestidigitateur !

Aussitôt que nous avons connu le projet de notre excellent directeur , nous nous sommes mis en cent (c'est trop peu de dire en quatre) pour métamorpho-

ser notre grande salle d'étude. Plus de cahiers, plus de livres; vacances générales.... pour deux heures.

Les visages se transformaient comme les lieux; ceux des maîtres, tout à l'heure graves et soucieux, étaient rians, ouverts; les nôtres rayonnaient de joie. Pendant que le magicien déployait tout son petit mobilier diabolique, pendant qu'il préludait à son premier tour, nos yeux, braqués sur lui, interrogeaient ses doigts, épiaient ses gestes. S'il tient à exciter les nerfs des curieux et à leur donner la fièvre, il a dû être content de nous.

Il a commencé par des tours de cartes, fort jolis et très-variés. Tantôt il retrouvait sans peine une carte qu'on avait choisie et qui était perdue dans le nombre; tantôt il devinait jusqu'à la pensée, au grand ébahissement des penseurs. Nous l'avons vu, les yeux bandés, une épée à la main, piquer en terre, après quelques tâtonnements, une carte que j'avais seulement pensée entre une vingtaine d'autres. Je crois que j'ai eu peur.

Et les jeux de gobelet! avec quelle légèreté sa petite baguette d'ivoire faisait passer de l'une sous l'autre les muscades, les oranges, les pelotes, les pièces de cinq francs! Il vous prenait une montre, la pilait au fond d'un petit mortier, et la rendait sans cassure à son propriétaire; il vous brûlait votre mouchoir par un bout, et, quand vous le repreniez par l'autre, vous le trouviez aussi intact que s'il sortait de votre poche. C'était charmant.

Par exemple, le bonhomme avait la langue moins déliée que les doigts. Il méprisait souverainement le beau langage, et le style de Fénelon et de Buffon, qui est le nôtre, comme tu sais, lui était parfaitement in-

connu. Il assaisonnait de bons solécismes , à défaut de sel, quelques plaisanteries qui ne s'usaient jamais. Ce n'était pas là son meilleur tour, mais il nous faisait rire plus que tous les autres.

En résumé, nous nous sommes amusés comme des dieux , si les dieux s'amusaient dans le vieil Olympe. Après la séance, nous avons gagné nos lits, tout joyeux, tout dispos , l'esprit vraiment rafraîchi par cette récréation improvisée, le cœur reconnaissant pour le directeur qui nous avait ménagé une si bonne fortune. Nous en avons rêvé toute la nuit.

42. Un jeune homme annonce à son oncle la mort de son père.

Ah ! mon oncle, quel malheur affreux vient de nous frapper ! Je vous écris dans les larmes. Ma mère est au désespoir ! mon père, mon bon père n'est plus ! La longue maladie qui s'est terminée par ce coup de foudre devait nous le faire prévoir ; mais nous espérions toujours ; nous nous flattions d'une guérison impossible.

C'est moi qui me suis chargé d'annoncer cette triste nouvelle à mon second père. Ma pauvre mère est hors d'état non-seulement d'écrire, mais de parler et d'entendre. Que je regrette d'être si jeune encore , et de ne pouvoir faire tout ce qu'exigerait notre situation ! mais je compte sur vos conseils, mon bon oncle. Vous nous aimez ; nous le savons depuis longtemps, et ma mère n'oublie pas combien vous nous avez encouragés et soutenus il y a deux ans, dans ce long voyage qu'a fait mon père. Vous avez été notre providence , vous le serez encore. Vous ne m'enverrez pas

seulement de ces consolations que votre cœur sait trouver, mais de sages avis ; car il ne me convient guère, à dix-huit ans, de jouer le rôle d'un chef de famille. Prenez-en l'autorité, mon oncle, comme vous en avez l'affection paternelle. Ma mère vous le demande, et l'orphelin vous en prie.

Vous allez nous écrire, n'est-ce pas ? nous avons bien besoin d'une lettre de vous ; elle sera attendue avec impatience, lue avec avidité. Ah ! si j'osais, je vous ferais une demande bien plus indiscrete : une lettre, c'est beaucoup ; mais la présence de mon cher oncle, combien elle nous serait précieuse ! Quand on peut se voir et se parler, dans un deuil de famille, les larmes coulent plus à l'aise, la consolation arrive plus droit au cœur. Mais serez-vous libre de vous rendre à ce vœu ? Vous avez des affaires importantes, des intérêts à surveiller. Enfin, si Dieu permet que vous fassiez une apparition au milieu de nous, ceux qui restent seuls vous béniront.

Pour moi, mon cher oncle, je tâche de penser et d'agir en homme ; je vous dirai mes projets pour l'avenir. Avec le secours de la Providence, j'espère honorer la mémoire de mon père. J'aurai du courage, du dévouement ; mais je serai bien plus fort quand j'aurai consulté votre sagesse.

43. **Racine à Boileau, après le mauvais succès
d'Athalie.**

Mon cher Despréaux, je me suis trompé : on ne reprend pas impunément la parole après un silence de treize années. Je ne sais quoi me détournait intérieurement de ce dernier travail ; j'aurais dû écouter mes

pressentiments, qui ne me trompent guère. Je me repens bien maintenant d'avoir cédé.

Vous savez que, depuis que j'ai renoncé à travailler pour le théâtre, je n'ai manqué qu'une fois à mon dessein. Je n'avais pu refuser à Mme de Maintenon la pièce qu'elle me demandait pour Saint-Cyr. Le succès que mon *Esther* a obtenu à la cour m'a tourné la tête, je le suppose. Je me suis mis à rêver : je me suis figuré avoir trouvé mieux encore qu'*Esther* ; j'ai composé *Athalie*. J'étais fou, je le reconnais.

Voyez-vous, mon cher ami, il n'y a qu'un temps pour la composition littéraire, pour la poésie surtout. J'ai passé ce temps. Votre bonne et tendre amitié a pu se faire illusion sur moi, en m'attribuant un certain talent à une autre époque. Ce talent, s'il a jamais existé, n'a pas laissé de traces. Il a baissé par l'âge ; il s'est rouillé par le repos. Eh ! mon cher Despréaux, n'ai-je pas mieux à faire ? J'ai cinquante-deux ans ; c'est le cas de laisser là toute occupation profane et de ne plus penser qu'à Dieu.

Votre raison, très-cher ami, est plus ferme que la mienne ; encouragez-moi dans ces bonnes résolutions. Vous n'êtes pas homme à épargner une vérité utile, surtout à un ami. La vérité, c'est votre essence ; vous la dites à tous, sans ménagement et sans crainte. J'honore cette vigoureuse franchise, et je l'attends de vous.

Aveugles que nous sommes ! J'avais cru cependant faire merveille. Il me semblait avoir jeté dans cette *Athalie* si rebutée tout ce qui me restait encore d'inspiration et de vigueur. Est-ce qu'un père est jamais bon juge des défauts de son enfant ? Il y a un juge plus impartial pour les travaux littéraires, c'est le public.

Le public, mon cher Despréaux, ne lit pas ma pièce; j'ai même le chagrin d'apprendre que, dans les divertissements de société, on en prescrit la lecture pour *pénitence*! L'arrêt est dur, mais il est juste. Je vois qu'*Athalie* est condamnée, et l'auteur d'*Athalie* suivra le précepte d'Horace : *Il laissera en paix son cheval vieillissant.*

14. Boileau à Racine, sur la tragédie d'*Athalie*.

Oui, vous êtes fou, mon cher Racine, mais pas comme vous croyez l'être; je suis un peu docteur, comme vous savez; je vais vous dire où est le mal.

D'abord, je ne comprends pas trop comment vous me demandez la vérité. Vous ressemblez aux gens qui ont un parti pris, et qui demandent conseil. Vous vous êtes formé une opinion; vous la soutenez; vous vous en coiffez jusqu'aux oreilles, et puis vous consultez vos amis.

Écoutez-moi bien. Votre public est un sot; *Athalie* est un des chefs-d'œuvre de la scène. C'est Despréaux qui vous le dit, et Despréaux s'y connaît.

Le public! Il ne durera pas toujours, votre public de 1692. Il en viendra un autre qui s'appellera la postérité, et qui vous vengera de la stupidité de vos juges.

Prenons-les donc à part, ces juges infaillibles du talent et du génie! ces esprits supérieurs qui s'entendent mieux à décider du mérite d'une tragédie que Louis XIV et madame de Maintenon! Voyons; qui sont-ils? de faux dévots, qui prétendent que jamais un sujet sacré ne doit être mis sur la scène, comme si, dans *Esther* et dans *Athalie*, tout ne tendait pas au respect des choses saintes et à la gloire de Dieu; des envieux qui, semblables au hibou, ont horreur du

soleil, et que votre gloire offusque ; des esprits faux et de mauvais goût qui n'aiment que les paillettes et le clinquant, l'emphase, la boursoufflure. Je vois que mon métier de satirique n'est pas fini, et que le monde a peu changé.

Eh bien ! moi, Boileau-Despréaux, plus habitué à critiquer qu'à donner des louanges, je vous déclare que j'admire votre *Athalie*. Vous avez trouvé là un sujet, le plus imposant qu'on puisse rencontrer ; votre plan est vaste et simple ; vos scènes sont aussi d'une simplicité qui n'ôte rien à la grandeur, et si habilement enchaînées, que l'imagination en est ravie ; jamais votre style n'a été plus ferme ni plus sublime.

Que venez-vous, après cela, me parler de l'avis des ignorants, de vos regrets, de votre repentir ? Racine, croyez-en votre vieil ami : *Athalie est ce que vous avez fait de mieux.*

45. Un Père engage son Fils à se décider sur le choix d'un état.

Mon enfant, c'est aujourd'hui ton jour de naissance. Tu as seize ans ; tu vas être un homme. Il est bien temps, plus que temps, de songer à ton avenir. Tes cousins, tes jeunes amis, ont tous des idées arrêtées ; toi seul, mon Édouard, tu n'as pas encore pris un parti. Tu es bon, docile aux avis de ton père ; tu es intelligent et ami de l'ordre. Voilà bien des qualités ; ajoutes-y celles d'une réflexion qui se fixe et d'une volonté qui décide.

Un scrupule t'embarrasse, peut-être. Tu sais que ma fortune est bornée, et que tu n'es pas seul à pourvoir. Je conviens que plusieurs carrières exigeraient des sacrifices au-dessus de nos ressources ; mais il en reste

d'autres qui ne seraient pas inabordables. Tout ce qui te sera utile se fera dans la mesure du possible. Un père est prêt, vois-tu, à dépasser même le possible pour assurer le bonheur de ses enfants.

Tu te souviens de nos grandes promenades, de nos conversations commencées, quittées et reprises bien des fois. Je t'ai souvent mis à l'épreuve, en te parlant de nos savantes écoles, des hasards de l'industrie, des charges civiles qui peuvent conduire à une modeste aisance, des fonctions publiques où les citoyens sont appelés à servir leur pays. Tu m'écoutais, cher enfant; tu paraissais attendre que j'eusse déclaré ma préférence. Pour toi, tu n'en exprimais aucune, et mon incertitude a duré jusqu'à ce jour.

J'aimerais pourtant, mon bon ami, à te voir animé du désir d'entrer dans une voie préférée. Rien ne me serait plus facile que de te dire, sans te consulter : tu seras militaire, architecte ou médecin; mais je répugne à rendre cet oracle; je ne voudrais pas avoir sur la conscience tes dégoûts à venir. Voyons, fais un effort sur toi-même. Je m'absente pour quelques semaines; réfléchis sérieusement, relis cette lettre que je te laisse, et, à mon retour, viens m'embrasser en me disant : *Je l'ai trouvé!*

Après tout, quand tu auras réfléchi, il se pourrait que tu ne sentisses réellement aucune vocation déterminée. Dans ce cas, cher enfant, je ferai mon devoir de père, responsable de ton avenir. Je me recueillerai dans ma conscience; je te choisirai moi-même une carrière, et toi, mon fils, tu n'auras pas de reproche à me faire; tu seras convaincu que nous ne pouvions plus attendre, que j'ai comparé le fort et le faible de tous les partis, et tu ne songeras plus qu'à faire preuve

d'application et de dévouement, pour atteindre le but désormais invariable que t'aura marqué ma raison.

16. Une jeune fille raconte à sa sœur une promenade au bord de la mer.

Tu nous as bien manqué hier, ma chère Émilie ; nous avons fait la plus délicieuse promenade ; notre bonne mère m'a permis de te la raconter.

Jusqu'ici, toi et moi, nous n'avons guère connu que la maison paternelle, les rues étroites de notre petite ville, le ruisseau, baptisé du nom de rivière, qui serpente assez gracieusement, d'ailleurs, sous nos fenêtres ; enfin la route droite, poudreuse, bordée de landes, qui conduit au couvent. Pendant un an encore, chère sœur, tu borneras là ta science de voyage ; un peu plus savante depuis hier, je vais te donner un avant-goût de l'année prochaine, heureuse année, où nous n'aurons plus à nous écrire !

Au fait, donc. Tu te souviens que maman devait aller faire visite à notre tante, qui passe six mois dans sa nouvelle maison de campagne. C'est une femme très-entendue que notre chère tante, et qui sait donner aux choses tout leur agrément. Comme tu le penses bien, maman m'a prise avec elle, mais sans me dire que la maison était bâtie au bord de la mer. La mer ! dis donc, chère Émilie, te rappelles-tu nos rêves, nos conjectures sur cet élément inconnu ? Eh bien ! l'imagination n'était rien auprès de la réalité.

Après un voyage de trois heures (presque un voyage de long cours), à travers des genêts et des bruyères, nous avons aperçu un massif d'arbres verts qui couronnaient une éminence ; puis, tout à coup, au détour

de la route, nous est apparue la mer immense, qui se confondait avec le ciel à l'horizon.

Ma première sensation a été confuse : ce n'était pas de l'admiration, mais de l'éblouissement. J'ouvrais les yeux de toute ma force, comme pour embrasser mieux une si vaste étendue. Que je me sentais petite devant cet infini, qui raconte aux hommes, disait notre pieuse mère, la grandeur de Dieu !

Les beaux arbres verts, si merveilleusement poussés près du rivage, indiquaient la maison de notre tante, qui nous a reçues avec bien de la joie. Elle m'a vue si abasourdie de ce spectacle de la mer, qu'elle a voulu entreprendre aussitôt une promenade sur la plage, pour *m'apprivoiser*, disait-elle, *avec le monstre*. Je ne me suis pas fait prier. Tu sais que ma tante rajeunit dans la compagnie de ses nièces, et que maman est la complaisance même. Nous marchions en chantant sur le rivage, au murmure des vagues qui s'éloignaient et se rapprochaient avec un mouvement régulier. Nous ramassions des coquillages de formes variées, et quelquefois, lorsque nous avancions pour en recueillir un que la vague avait laissé, un autre flot nous surprenait, et nous mettait en fuite, les pieds légèrement mouillés par son écume.

J'étais ravie et j'avais peur ; oui peur, lorsque j'entendais ce bruit profond, et que je mesurais de l'œil cette immensité. Pourtant la mer était fort calme. On dit qu'elle est bien belle, mais d'une toute autre façon, quand elle s'agite. Chère sœur, nous verrons tout cela ensemble, un peu plus tard.

Un de ces jours, nous devons retourner chez notre bonne tante. Il y a un grand projet sur le tapis : c'est une excursion en mer. On s'aventurera jusqu'à une

petite île voisine, dans une barque dirigée par quatre rameurs, braves gens à qui ma tante a fait du bien. Me vois-tu, chère Émilie, *bravant la fureur des flots*? reconnais-tu là ma poltronnerie habituelle? Tu verras, l'année prochaine, comme je te donnerai du courage, quand nous goûterons eusemble ce plaisir nouveau.

47. Delille consulte Racine le fils sur son projet de traduire en vers français le poëme latin des Géorgiques.

Vous m'avez accueilli, monsieur, comme un homme dont l'illustration dans les lettres est héréditaire pouvait accueillir un poëte novice. Vous avez été bon, indulgent : vous m'avez permis de vous demander des conseils. Vous avez fait plus ; et, quand je vous ai confessé la témérité de mes projets, vous m'avez autorisé à vous soumettre les essais de ma muse. Soyez donc obéi, monsieur, et pardonnez à un jeune homme sans nom certainement, sans talent peut-être, de troubler dans sa retraite studieuse le fils du poëte qui a fait *Esther* et *Athalie*, le chantre heureux de la *Religion*.

Que sera-ce pour celui qui a trouvé de si magnifiques accents, et qui a raconté en beaux vers les merveilles du christianisme ; que sera-ce qu'une humble traduction des *Géorgiques* latines, bégayée par un versificateur inconnu ? Pourtant, je l'avoue, cette lutte corps à corps contre le chef-d'œuvre du poëte le plus parfait de Rome, m'a causé une vive émotion ; je voudrais que cette émotion fût le signe du feu sacré ; mais je ne répons que de mon admiration sincère pour ce

beau génie, et de l'hommage que j'ai voulu forcer la poésie française à lui rendre. Dans mon enthousiasme, les difficultés de l'exécution ont disparu pour moi; je n'ai senti que le plaisir de l'effort.

Je vous envoie donc, monsieur, le premier fruit de ma veine, le premier chant de ma traduction. Lisez-le et jugez-le, non pas en ami, comme je pourrais l'attendre de votre bonté, mais en critique, comme je puis l'espérer de votre justice. Si vous m'arrêtez, je me condamnerai sans murmure; si vous m'encouragez, je poursuivrai sans orgueil.

Ne me croyez pas cependant plus stoïcien que je ne veux l'être. Je crains de manquer un peu d'abnégation. Il y a des moments où il me semble que j'ai rencontré ma vocation littéraire; que je ne suis pas indigne de célébrer les champs, les scènes variées de la nature. Mais j'impose silence à cette voix intérieure, jusqu'à ce que mon illustre ami ait prononcé.

48. Réponse de Louis Racine à Delille.

Le vieux solitaire du faubourg Saint-Denis vous remercie, mon jeune ami, du prix que vous attachez à ses conseils. J'ai un peu désappris la littérature depuis que mes chagrins de famille m'ont confiné dans ce coin de Paris. Toute ma vie s'est décolorée depuis que j'ai perdu mon fils bien-aimé, et je reste volontiers au milieu des fleurs, en communication avec la seule nature. Vous m'avez tiré un moment de mon triste égoïsme, jeune homme; vous m'avez rendu quelque chose de l'illusion paternelle. Lui aussi, il se laissait guider par mes conseils, et il eût rappelé le génie de mon père!

J'ai reçu votre manuscrit, et j'ai craint de l'ouvrir. Quelle entreprise pour votre âge ! traduire en vers français, dans notre langue rebelle, les délicatesses infinies de Virgile, les détails techniques de la culture ! lutter contre le cygne de Mantoue ! être avec lui plein de souplesse et d'élégance, pur et noble, ravissant de sensibilité et d'harmonie ! éviter les longueurs, les tours affectés, le clinquant des mots, défauts habituels des traducteurs, et qui seraient mortels pour un auteur aussi parfait que Virgile ! c'est bien audacieux, jeune homme ; il faut être fou ou vrai poëte pour s'y risquer.

J'ai lu, cependant, mon jeune ami ; j'ai respiré après cette lecture ; je n'ai plus de crainte, plus de scrupule. Vous avez du génie, mon cher Delille. Continuez votre œuvre ; vous êtes digne de la terminer. Nous vous devons d'autres ouvrages ; car vous avez le mouvement de la pensée, la grâce du style, la coupe savante du vers, les heureuses alliances de mots, l'art d'ennoblir les détails vulgaires ; vous donnerez à la France un poëte de plus !

19. Après un refroidissement momentané, un ami est invité par son ami.

Savez-vous, mon cher D***, qu'il y a quinze grands jours que je ne vous ai donné la main ? Nous ne nous sommes pas rencontrés depuis ce temps, pas cherchés, devrais-je dire. C'est chose rare dans la vie de deux amis d'enfance, surtout de deux amis comme nous, qui avons eu jusqu'ici tout en commun, peines et plaisirs.

Je ne sais dans quelle disposition vous êtes ; pour moi, je trouve que ce chagrin a trop duré, et que nous devrions nous consoler au plus vite. Au fond du cœur, n'êtes-vous pas de mon avis ?

Vraiment, mon ami, était-ce la peine de nous bouder comme deux enfants? Plus j'y songe, moins je comprends un refroidissement si peu vraisemblable, si cruel pour tous deux. Il n'y a pas l'ombre d'un motif sérieux : de pures bagatelles, des malentendus; peut-être (eh! mon Dieu, je prendrai ma grosse part du reproche) un peu de vivacité réciproque, voilà tout ce que je connais; voilà ce qui nous divise. Divisés! oh! le vilain mot! Vous avez dit hier à B***, notre ami commun, que vous étiez las de la solitude. Merci, cher ami; j'ai compris à demi-mot. Chacun de nous a fait un pas; tout est fini.

Oui, tout est fini, ou plutôt nous n'en serons que plus unis désormais. Cette interruption passagère ne fera que resserrer davantage une liaison si ancienne et si douce. Ainsi font les gens raisonnables et les bons cœurs; ils tirent parti même des moments difficiles. Nous avons paru nous aimer moins pendant quinze jours : nous regagnerons le temps perdu.

A ce propos, mon cher D***, nous aurons demain une petite réunion de famille; vous y êtes absolument nécessaire. J'ai votre promesse, n'est-ce pas? Je suis bien sûr que je vous devance de très-peu dans cette pensée de rapprochement intime; c'est le seul mérite que je réclame. L'idée est à nous deux, mais j'ai eu le premier la parole. Mon bon ami, cédez-moi ce léger avantage; vous prendrez votre revanche aussi largement que vous le voudrez.

20. A un ami brouillé avec son frère.

Quand nous nous sommes liés, mon cher ami, nous avons mis pour première condition de notre intimité

une franchise entière. Nous sommes convenus de ne jamais hésiter à nous dire réciproquement la vérité. Vous avez rempli loyalement cette obligation envers moi, et vous m'avez épargné des fautes. Je vous en ai remercié du fond du cœur.

C'est à mon tour d'être sincère, au risque même de déplaire à mon ami. Je ne peux me soustraire à notre devoir commun; vous ne me pardonneriez pas une arrière-pensée.

Eh bien, que diriez-vous de moi, vous, juge intègre, si je restais brouillé avec un frère? Vous me blâmeriez, mon cher ami; vous me feriez la guerre; vous auriez raison. Et moi, que ferai-je? Retournons la question et changeons de rôle: c'est à moi de vous faire la guerre, puisque c'est vous qui avez péché.

Franchement, l'inimitié d'un frère contre son frère est-elle dans la nature? La voix du sang n'est pas muette; l'affection fraternelle est de celles qu'il n'est pas permis de répudier.

Fût-il possible de haïr son frère, ce ne serait jamais que le privilège du méchant, et vous, mon ami, qui êtes si bon, si loyal, vous ne sauriez réclamer un tel droit. Vous croyez haïr; illusion que votre naturel généreux dément et qu'il va dissiper!

Mais peut-être est-il survenu un de ces faits monstrueux qui déplacent les devoirs et les sentiments de la famille, qui sèment la zizanie et le deuil entre les parents? S'il en est ainsi, courbons la tête; résignons-nous. Mon amitié saura se taire, et je me contenterai de gémir tout bas.... Mais non, grâce à Dieu, rien de semblable ne vous sépare. De quoi s'agit-il, d'un partage, d'une mince affaire d'intérêt? Oh! quelle cause futile pour un effet si regrettable! D'une part, le gain

de quelques morceaux de terre; de l'autre, la perte d'une sainte et noble amitié! Non, mon ami, vous ne pouvez pas avoir fait ce choix, ou je ne connais plus votre cœur.

Vous direz peut-être que les torts ne sont pas de votre côté; je l'ignore. Ce n'est pas à moi d'en juger; je vous aime trop pour ne pas me récuser en pareille matière. Mais je mets les choses au pis; je veux que tous les torts soient imputés à votre frère. Même alors, je dis que vous avez l'âme trop noble pour rester brouillé avec lui; que vous devez aller au-devant de lui, et lui tendre la main en lui disant : « Tu auras beau faire, je t'aimerai toujours! » Voilà, cher ami, qui serait digne de vous.

Vous êtes le maître, assurément, de suivre ou de repousser mes conseils; mais vous reconnaissez, je l'espère, qu'ils sont dictés par une amitié sincère. On pardonne beaucoup à ceux qui aiment; si je vous ai contristé, pardonnez-moi.

MODÈLES DE DISSERTATIONS

MORALES ET LITTÉRAIRES.

1. Le Courage et ses diverses espèces.

Nommer le courage, c'est exprimer une idée noble, élevée, mais qui reste vague, parce qu'elle est complexe, jusqu'à ce qu'on la détermine par des exemples. Ainsi, courage dans les maux physiques ou dans les souffrances morales, contre l'adversité ou contre les délices; courage du citoyen, du guerrier, du magistrat; courage de l'obscur artisan au milieu des privations et des fatigues; courage du savant dans ses recherches laborieuses; voilà bien des faces d'une même pensée.

On pourrait dire que le même nom ne convient pas à des applications si diverses, et que la patience, la persévérance, le dévouement, caractériseraient mieux certaines actions auxquelles on donne par abus le titre commun de courage. Prenons donc deux exemples, qui se distinguent entre tous les autres, et indiquent leurs caractères essentiels, qui seront ceux du courage même.

L'opinion, comme la raison, proclame qu'il y a deux

grandes espèces de courage : le courage militaire et le courage civil.

Le premier n'est pas cette fougue téméraire d'Alexandre se précipitant seul dans une ville ennemie, et compromettant ainsi, avec le salut de son armée, le fruit de toutes ses victoires ; ni cette aveugle obstination de Charles XII, soutenant presque seul un siège désespéré contre des gens qui ne veulent que le préserver de ses folies. Le courage militaire, c'est la valeur éclairée d'un César et d'un Turenne, exposant ou ménageant leur vie selon que l'occasion exige l'entraînement ou la prudence. C'est le vrai courage militaire, parce qu'il ne donne rien au hasard.

On n'appellera pas courage civil les bravades d'un fanfaron contre une autorité respectable. Le vicomte d'Orte, écrivant à Charles IX la lettre sublime par laquelle il refuse de s'associer aux massacres de la Saint-Barthélemy ; Malesherbes élevant la voix en faveur d'un roi captif devant ses bourreaux assemblés : voilà le courage civil dans son expression la plus pure. Pourquoi ? parce que, dans ces occasions mémorables, une raison ferme, soutenue par une volonté immuable, mesurait et méprisait le danger.

Nous avons décomposé ; il sera facile de reconstruire, et déjà notre analyse même contient le mot de la solution.

Qu'y a-t-il de commun dans ces diverses applications du courage ? Est-ce la manifestation extérieure, est-ce le but qu'on se propose ? Non, sans doute. Le militaire ne poursuit pas la même fin que le magistrat ; l'audace qui éclate sur le champ de bataille ne ressemble guère au sang-froid du juge intègre qui siège sur son tribunal. Ce qu'il y a de commun entre eux, et dans tous

les cas où se manifeste le vrai courage, c'est la disposition intérieure de l'âme maîtresse d'elle-même, et, par là, supérieure à ce qui l'entoure, également prête à braver sans ostentation la fureur des armes, la tyrannie des princes ou des factions.

On pourrait donc définir le courage, l'empire absolu de l'âme sur elle-même dans les occasions difficiles.

2. Il est plus facile de supporter la mort sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

Quand l'homme voit tomber autour de lui ses amis et ses proches, quand il se dit à lui-même : *Demain peut-être je ne serai plus*, peut-il se défendre d'une terreur secrète? peut-il fermer les yeux devant ce fantôme obscur et menaçant, qui va le saisir de ses mains inévitables?

Il le peut, quand la foi l'éclaire, quand la résignation le soutient.

Sans conviction religieuse, la pensée de la mort gâte nos joies, fait fléchir notre volonté. En vain nous sentons que tout nous rassure, que notre santé est florissante, que nous n'avons point d'ennemi à craindre, point de péril à éviter; cette pensée fatale de la mort est là, comme le fléau de notre existence, comme l'épouvantail de notre bonheur.

Et pourtant l'homme méprise souvent la mort, la mort présente. Régulus souffre sans murmurer les tortures atroces qui le punissent d'avoir aimé sa patrie; d'Assas appelle sur sa poitrine généreuse les baionnettes ennemies; la femme indienne, dans sa superstition héroïque, meurt en chantant sur le bûcher. Sont-ils

aveugles? ou bien une force cachée les anime-t-elle dans ces moments suprêmes?

Ce qui les anime, c'est un sentiment unique, puissant, invincible. L'imagination grossit la pensée de la mort absente; l'enthousiasme transforme l'image de la mort présente, exalte l'âme et l'excite au dévouement. Cette réalité menaçante, que la méditation isolée entoure de tout son triste cortège, n'est plus, au moment de l'enthousiasme, qu'un accident caché sous la grandeur morale du but.

Ainsi l'état de l'âme, dans ces deux épreuves, explique la différence des résultats. Privée de foi, l'âme s'effraye à la pensée de la mort, qui, au contraire, pour les cœurs religieux, n'est que l'occasion d'une calme et raisonnable espérance; et, en présence de la mort, l'âme courageuse puise dans l'enthousiasme cette énergie des vertus actives qui va au-devant des obstacles extérieurs pour les renverser.

3. De l'usage et de l'abus des métaphores.

Entre toutes les figures de style, il en est une dont le nom même est populaire, quoique d'origine savante; qui, dame de haut parage, se fait pardonner sa noblesse en se mêlant à la foule: c'est la métaphore. Elle brille, elle rayonne sur la phrase qui l'a reçue; elle la colore et l'anime. C'est elle qui fait en partie le style oratoire, le style poétique surtout, et elle se glisse jusque dans le langage de la pure logique, pour en éclairer les profondeurs.

L'empire de la métaphore est légitime, inévitable; elle est l'accent naturel d'une de nos facultés les plus précieuses, l'imagination. Elle nous sert à toucher l'i-

magination des autres, à ébranler leur esprit en parlant d'abord à leurs sens. Les images métaphoriques ne peuvent donc trouver d'ennemis que parmi les critiques absolus, s'il en est, qui voudraient bannir l'imagination de la littérature; encore ces critiques eux-mêmes accusent-ils la métaphore dans un style plus ou moins métaphorique. La métaphore vivra tant que l'homme ne sera pas un pur esprit.

Mais ici, il faut bien l'avouer, l'abus touche à l'usage. Si le style métaphorique de bon goût est aussi agréable que nécessaire, l'excès de ce style est fatigant et intolérable. L'horreur de la simplicité est la maladie des mauvais écrivains, ou une aberration momentanée chez les plus grands génies. La Harpe a critiqué avec raison les *jeunes Zéphyr*s de J. B. Rousseau, qui, *de leurs chaudes haleines, ont fondu l'écorce des eaux*; et le grand Corneille disant que la moitié des soldats de Pompée *étale une indigne curée aux vautours de Pharsale*. Que serait-ce si nous remontions jusqu'à Ronsard et à son école, jusqu'à *l'échine azurée* de la mer, et à *la perruque empourprée* du soleil? Ces ridicules images sont inspirées, non par l'imagination libre et pure, mais par une imagination dérégulée, qui fait des efforts inouïs pour parler un peu plus mal que le commun des hommes.

Fuyons cet excès : usons de la métaphore; n'en abusons pas.

4. Des idées exclusives en morale.

Nous avons des devoirs à remplir, et ces devoirs sont écrits dans notre conscience. La loi qui les règle est l'œuvre de Dieu même, et l'obligation de suivre cette loi est absolue.

Mais, quelque généraux que soient les principes de la morale, nous tomberions dans des erreurs graves, si nous ne tenions aucun compte des circonstances mobiles, du milieu variable et relatif dans lequel s'accomplit la pratique des vertus.

C'est à égale distance des extrêmes, on le sait, que la mesure de la vertu se rencontre. La sagesse des nations a dit depuis longtemps que le mieux est l'ennemi du bien, et que l'excès, même dans ce qu'il y a de plus honorable, est un défaut.

En effet, l'exagération altère tout ce qu'elle touche ; elle change les qualités en défauts, les vertus en vices. Quelques exemples suffiront pour démontrer qu'un excellent principe poussé à l'extrême, devient un principe faux et dangereux.

Ainsi, le courage qui lutte contre la douleur est recommandé par Dieu même. Il est un noble exercice de l'âme qui revendique son empire sur la matière. Que faisaient les stoïciens ? Ils niaient l'existence même de la douleur ; ils exigeaient que l'homme devînt, non pas courageux, mais impassible. Ils tombaient dans le ridicule par l'exagération du bien.

L'estime publique, l'opinion de nos semblables peuvent être un but légitime de nos efforts. Le sentiment de l'honneur tient au respect des autres et de nous-mêmes. On ne s'arrête pas là : on invente le *point d'honneur*, raffinement d'orgueil qui nous persuade de proposer un coup d'épée à celui qui nous offense. Nous voulons sauvegarder notre réputation, ce qui est un devoir ; nous le voulons même au prix d'une fiction sanglante, ce qui est une folie.

Quoi de plus beau que l'amour de la patrie ! Quelle vertu plus imposante que celle d'un citoyen qui se dé-

voue pour son pays! En concluons-nous que les Romains aient eu raison d'écraser les peuples vaincus sous leurs chars de triomphe? que Marius et Sylla, que tous les proscriptionnaires qui se sont targués du salut public, aient eu le droit de décimer leurs concitoyens?

Je dois respecter la vie de mon prochain; cependant je ne présenterai pas ma poitrine au brigand qui me menace. L'homicide cesse d'être un crime quand je fais feu sur mon assassin.

Toute idée exclusive est fautive, parce qu'elle est incomplète. On ne connaît pas mieux une question par un de ses côtés, qu'une personne pour l'avoir vue de profil. Une idée fautive est féconde en mauvaises conséquences. Les lois morales ne sont donc bien comprises que lorsqu'on en reconnaît la certitude absolue, et qu'on leur ôte la rigueur absolue dans l'application.

5. Il faut aimer ses amis avec les qualités qui leur sont propres.

« L'on ne peut aller loin dans l'amitié, a dit La Bruyère, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts. » La Bruyère a raison; mais ce n'est pas assez dire; il faut ajouter une seconde vérité à celle-là.

Cette vérité, c'est qu'on ne doit pas exiger de ses amis les qualités qu'ils n'ont pas. Rien ne troublerait plus fatalement l'amitié.

Quand nous avons fait choix d'un ami, nous avons dû, par sentiment, sinon par calcul, dresser en quelque sorte l'inventaire de ses qualités et de ses défauts. Nous avons établi la balance, et nous nous sommes liés. Allons-nous maintenant recommencer à la loupe

l'examen large et franc qui nous a suffi? Et s'il lui prend fantaisie, à lui, de faire de même et d'inventorier les replis secrets de notre esprit et de notre cœur; qu'en résultera-t-il de bon pour nous? Sommes-nous bien sûrs de sortir triomphants de cette épreuve?

L'amitié est la plus douce chose qui puisse charmer et embellir la vie humaine; mais, comme tout ce qui est de l'homme, elle ne saurait être regardée de très-près impunément. Elle est comme ces tissus fins et délicats qui, sous la lumière du microscope, offrent de larges mailles et ressemblent aux voiles des navires. Prenons donc nos amis tels qu'ils sont; aimons-les avec leur contingent de bonnes qualités, et faisons le sacrifice de celles que nous voudrions trouver en eux. Ces sacrifices ne doivent pas nous inspirer de vanité; ils sont réciproques. Le plus parfait d'entre nous est celui qui en commande le moins.

D'ailleurs, avons-nous bien réfléchi, et nous rendons-nous compte de nos regrets? Que souhaitons-nous pour qualités à nos amis? Que sommes-nous surpris et choqués de ne pas rencontrer chez eux? Hélas! nos défauts peut-être. Nous en faisons des qualités que nous aimerions à goûter en eux comme nous les adorons en nous-mêmes. Mais, de bonne foi, comment s'appelle cette disposition de l'âme? Ne serait-ce pas de l'égoïsme? De l'égoïsme! et nous parlons de l'amitié!

6. De l'influence du goût sur les autres qualités littéraires.

Une œuvre littéraire, non pas parfaite (où la trouver?), mais éminente, doit refléter, dans une certaine mesure, les qualités distinctives de l'esprit humain, les beaux

côtés de l'intelligence. Logique, sensibilité, imagination, voilà les facultés applicables aux travaux de l'esprit, et qui en font la gloire.

A la vérité, elles ne se manifestent pas également chez les grands écrivains ; d'abord, parce que certains sujets répugnent au développement d'une ou de plusieurs ; ensuite, parce qu'il y a des génies supérieurs auxquels il en manque une, deux peut-être, mais qui doivent tout à celle qui leur reste. Pascal possédait l'imagination d'un inventeur, mais surtout la logique d'un raisonneur puissant ; la sensibilité tenait peu de place dans son œuvre. La logique a fait le mérite et la renommée de Bourdaloue, qui ne cherchait pas à toucher, et aurait dédaigné de séduire. Bossuet, qui a trouvé des élans de sensibilité sublime, a rapproché et confondu, par un miracle de son génie, la logique sévère, l'imagination riche et abondante. Racine, Massillon ont excellé à toucher le cœur, et ont captivé l'imagination ; la logique, dans leurs chefs-d'œuvre, a été secondaire ; la sensibilité les a marqués de son empreinte. Chez notre Chateaubriand, le raisonnement, le sentiment sont un peu dans l'ombre ; l'imagination fait éclater tous ses feux.

Voilà les maîtres ; mais ces qualités qui brillent en eux et qui nous charment, se tournent en défauts insipides dans les mauvais écrivains, en défauts quelquefois populaires, mais qui n'en sont pas moins réels, chez les auteurs de second ou de troisième ordre, qui font illusion à leur temps.

Ainsi, dans notre vieux barreau français, une cause se perdait dans les mille détours des subdivisions, se glaçait dans de froids et interminables raisonnements, sous prétexte de logique. Au XVIII^e siècle, les drames

larmoyants de La Chaussée, avec peu de frais de logique et d'imagination, tourmentaient stérilement le cœur, sous prétexte de sensibilité. Dans le *Saint Louis* du Père Lemoine, le raisonnement, le sentiment, exclus presque de toutes les pages, laissent place à d'innombrables fantaisies, quelquefois grandes, le plus souvent puérides, toujours ennuyeuses, sous prétexte d'imagination.

D'où vient cette distance énorme qui sépare les bons des mauvais écrivains, quoique la logique, la sensibilité, l'imagination aient autant de force et de vivacité peut-être chez quelques-uns de ceux-ci que chez les premiers? D'une cause unique, mais immense, de l'absence ou de la présence du goût.

C'est à cette quatrième faculté, qui tient du jugement et du sentiment tout ensemble, mais qui est avant tout une des formes du jugement, c'est à elle que Bourdaloue, Bossuet, Pascal, Racine, Massillon, Chateaubriand dans ses plus belles pages, doivent l'harmonie de leurs qualités. Le goût fait à l'imagination, à la sensibilité, à la logique, leur juste part. Il ne les méconnaît pas; il ne les mutile pas; mais il les contient dans des bornes salutaires. Sans lui l'éclat des trois autres facultés littéraires n'est qu'un éclat trompeur; avec lui, chacune d'elles garde sa pure lumière et nous cause ce plaisir sans mélange qui annonce la bienfaisante influence de la raison.

7. Il faut savoir être sage sans témoins.

La vertu qui monte sur un théâtre et qui a besoin d'applaudissements n'est pas une vertu véritable; on n'est pas un vrai sage à ce prix. Cependant les faux

sages font quelquefois illusion ; ils sont si austères en public , si bienfaisants devant le monde , si généreux à la clarté du soleil ! Qu'un accident déränge le masque ; qu'un des spectateurs passe derrière la toile avant la représentation , et , sans être vu , observe le comédien hors de son rôle. Il recule de surprise à l'aspect d'un dissipateur cynique , d'un égoïste sans pitié , d'un cœur sec et vide de nobles sentiments.

Le vrai sage , au contraire , se passe facilement de témoins. Il n'a point de rôle à jouer. Il pratique simplement , avec candeur , une vertu qui n'est point de parade. La vertu , pour lui , n'est pas un mot que les lèvres murmurent , mais un culte du cœur , une religion de la pensée. Elle est essentiellement intérieure ; en faire montre , c'est en diminuer le prix. *La barbe* , on l'a dit , *ne fait pas le vrai philosophe. Cacher sa vie* , c'est un des préceptes de l'antique sagesse dont le sens est le plus profond.

La raison humaine ne tient pas seule ce langage. L'Évangile recommande sans cesse une grande simplicité dans la vertu. Le Sauveur a condamné les Phariséens qui paraissaient en public le visage pâli par le jeûne , les hypocrites qui étalaient leurs fastueuses aumônes ; il a loué ceux qui , jeûnant et s'imposant des privations dans le secret de leurs demeures , se montrent au dehors le visage riant et parfumé , pour éviter la louange des oisifs ; il a recommandé à la main droite d'ignorer ce que la main gauche a donné.

Ainsi , l'ostentation dans la sagesse est contraire aux préceptes de la raison , et réprouvée par la loi divine. Sachons donc être sages sans témoins.

8. La Piété filiale.

Partout où il existe une famille humaine, dans les contrées barbares comme dans les pays civilisés, l'amour des enfants pour leur père, pour leur mère, est au premier rang des vertus. Il a donc la nature même pour cause et pour règle; il est fondé sur un roc inébranlable, sur la loi de Dieu, père des hommes.

Quelle est, dans la famille, la vertu dont la piété filiale ne soit pas le germe? Elle produit la modestie, le respect, le travail, le dévouement; et si la société n'est qu'une grande famille, dont les membres les plus utiles sont ceux qui ont transporté dans la vie publique la plus grande somme de vertus particulières, n'est-il pas vrai de dire que la piété filiale importe au bonheur même des États?

Quand nous feuilletons l'histoire, et que nos yeux s'arrêtent sur l'héroïsme du fils de Crésus, se jetant au-devant du fer qui va percer le sein de son père; de mademoiselle de Sombreuil, buvant un verre de sang pour sauver son père de l'échafaud, nous tressaillons d'émotion et d'admiration tout ensemble. Dans les événements de la vie ordinaire, lorsque nous rencontrons un fils, une fille dévoués à leurs parents jusqu'au sacrifice, jusqu'au renoncement sincère, nos yeux se mouillent d'attendrissement. Tous les hommes sont également touchés de cette vertu et la proclament. C'est un applaudissement unanime, un concert universel.

Qu'importe maintenant qu'il y ait quelques enfants dénaturés, quelques monstres incapables de comprendre la piété filiale? Une telle règle est confirmée, non affaiblie, par ces douloureuses exceptions. L'amour

des parents n'en reste pas moins un de nos grands devoirs, un de ceux que nul ne peut trouver obscurs, que nul n'oserait déclarer contestables.

Un caractère particulier de l'amour filial, c'est qu'il n'est pas seulement de l'affection, et qu'il renferme l'idée d'un respect sans mesure. Il est environné d'une auréole religieuse, et ce n'est pas sans motif qu'il a reçu le nom de *piété*. Dieu même nous autorise à lui vouer ce respectueux amour; il aime à être appelé *père* plutôt que *maître*; et c'est lui qui nous a permis de commencer la prière divine par ces mots hardis, allant de l'homme au créateur des mondes : *Notre père !*

9. Pourrait-on se passer des règles en littérature?

Il ne manque pas de gens qui nous crient : les règles sont de puérides entraves que doit briser le génie. Espérez-vous le tenir couché à terre, retenu par ces fils innombrables dont vous avez fait des liens? Illusion, impiété! Laissez le géant se dresser de toute sa hauteur!

Nous n'aurions qu'à suivre aveuglément ce conseil, pour retourner droit à la barbarie littéraire. Nous trouverions sans peine la liberté dans la confusion, et le génie, nouveau prince des ténèbres, prendrait son vol au travers du chaos.

Mais il y a des critiques moins absolus, qui s'élèvent seulement contre des règles trop étroites; qui se plaignent de la tyrannie exercée au nom d'Aristote, et réduisent le nombre des lois qui gouvernent l'empire des lettres. Malheureusement, ils suppriment quelquefois, non les règles qui gênent le talent, mais celles qui tiennent la médiocrité à distance. Ils ont la main

moins sûre qu'ils n'ont l'intention droite; c'est arbitrairement qu'ils font la part de l'inspiration et du goût.

Reconnaissons en principe que certaines règles littéraires sont de pure convention, mais qu'il y a des règles nécessaires, fondées sur la nature et sur les lois mêmes de l'esprit humain. Dans l'art oratoire, par exemple, et même dans toute composition littéraire, c'est une règle nécessaire que celle qui prescrit de méditer d'abord le sujet, d'en disposer ensuite les diverses parties, et de donner enfin à cet ensemble ainsi préparé la forme la plus heureuse. *L'invention*, la *disposition*, l'*élocution*, comme disent les rhéteurs, sont une classification toute naturelle, toute lumineuse, à laquelle on ne peut rien reprocher d'arbitraire. Dans la composition dramatique, la règle des unités est nécessaire dans une certaine mesure; les changements brusques et multipliés de lieux, de temps, d'actions, fatiguent l'attention du spectateur; on y a quelquefois ajouté des rigueurs de convention, en sacrifiant l'esprit de cette règle, qui est excellent, à la lettre, qui est étroite.

Il faut donc respecter les règles nécessaires, qui ne sont pas soumises au caprice de la mode; les règles accidentelles peuvent et doivent varier suivant les époques littéraires. C'est un germe de progrès déposé au sein des lois immuables du goût.

En général, l'observation des règles établies, d'après l'expérience, par les hommes de génie, est la marche la plus sûre. Les différences de pays et de mœurs en font modifier quelques parties, mais le fond reste, et doit être l'objet constant de notre étude. Prenons garde, en visant trop à l'indépendance, de nous affranchir même du bon sens.

40. La Prière.

Nous tenons de Dieu la vie et l'usage des facultés qu'il a mises en nous. De tels présents ne peuvent laisser l'homme insensible; il doit à son Créateur des élans de reconnaissance et d'amour; c'est un devoir pour lui de s'adresser avec confiance, dans tous ses besoins, au père commun des hommes. La prière est la conversation sublime de la terre avec le ciel.

Par la prière, la pensée monte vers les sphères éternelles; elle a pour but la perfection suprême, et cette seule recherche nous purifie. Quand nous prions, nous sentons notre âme se dégager des pensées basses, des passions terrestres; elle s'élève peu à peu, comme l'aigle, vers les régions supérieures, et y respire l'air vivifiant de la religion et de la vertu.

Lorsqu'elle redescend sur la terre, elle est animée d'une vigueur nouvelle pour le bien, pour la pratique des devoirs. La prière nous fortifie dans la souffrance, et nous console dans les afflictions. Quel est le faible qui, en priant, ne s'est pas senti plus ferme? Quel est le malheureux qui, en levant les yeux au ciel, n'y a pas aperçu le consolateur?

Quand nous lisons l'histoire des peuples sauvages, nous sommes frappés de l'importance que ces grands enfants eux-mêmes attachent à la prière. Entre les mots qui expriment quelques parties du culte, c'est celui de *prière* qu'ils comprennent le mieux; il signifie pour eux la religion tout entière.

Mais, quand l'esprit est peu éclairé, la prière manque de son caractère essentiel; elle n'est pas digne de la Divinité, à qui elle s'adresse. Lorsque les païens prononçaient des imprécations, qui étaient comme

une prière de haine, ils méconnaissaient la bonté et la justice même de l'Être suprême. Lorsqu'ils priaient pour la satisfaction des plus vils instincts, ils offensaient Dieu, en lui prêtant les passions de l'homme; mais ils n'offensaient Dieu que parce qu'ils l'ignoraient. La fausseté du dogme altère la pureté de la prière.

Dans le christianisme, loi d'amour, la prière s'exhale, tendre et pure, d'une âme vertueuse ou qui retourne à la vertu. Elle est toujours digne du trône vers lequel elle monte, comme un encens d'agréable odeur.

Aussi, l'éducation doit-elle comprendre parmi ses ressources les plus puissantes cette douce et salutaire obligation. La prière prépare le cœur de l'enfance, qu'elle remplit d'impressions divines, et préserve l'intelligence, souvent téméraire, en lui traçant la carrière comme les limites de sa liberté.

41. Les Nuages.

Qui n'a rêvé en regardant les nuages? Qui n'a cru y reconnaître des châteaux crénelés, des montagnes chargées de neige, des monstres qui se combattent avec fureur, des troupeaux qui paissent tranquillement l'herbe fleurie?

Illusion sans doute, mais illusion commune à tous, et qui, pour quelques-uns, dont l'imagination est plus active, prend un corps, une réalité. A force de regarder, nous nous persuadons que nous avons vu : notre esprit s'échauffe; les images fantastiques, dont les formes semblaient d'abord indécises, prennent à nos yeux une précision, une exactitude de détails qui les fait vivre. Nous bâtissons en l'air, architectes convain-

cus et intrépides ; nous saluons des personnages imaginaires ; nous les aimons , nous en avons peur ; nous recevons mal l'observateur calme qui nous frappe sur l'épaule et qui nous éveille.

Mais laissons de côté les esprits rêveurs et enthousiastes ; bornons-nous aux cœurs touchés d'un sentiment vrai , et qui sont pleins d'un souvenir. Ici , point d'illusion , point de croyance à des chimères , mais l'instinct d'une analogie mystérieuse entre les nuages errants et l'état de l'âme qui souffre. Ils passent , nous passons ; le souffle du vent les chasse , le souffle des passions nous tourmente. Rapidité de la vie , joies éphémères , peines d'un jour , tout ce drame intérieur de l'homme nous est figuré par l'existence légère et par la fuite de ces capricieux enfants de l'air.

Voyez l'exilé , qui cherche à l'horizon la patrie absente ; le prisonnier qui lève les yeux vers le ciel à travers ses barreaux ; le nuage qui passe est pour eux un ami , peut-être un messager fidèle ; Ovide , exilé , met les prières qu'il adresse à l'impitoyable Auguste sur l'aile du nuage qui , plus heureux que lui , voyage vers Rome ; Marie Stuart , prisonnière , charge le nuage qui flotte dans la direction de la France d'emporter toutes ses pensées vers ce pays , son premier amour.

Ces harmonies sont pleines de charme , comme toutes celles qui semblent lier la nature à l'homme , et qui prêtent une voix aux objets insensibles , pour servir d'écho à la voix du cœur humain.

42. **Souvenirs littéraires du moyen âge.**

Après les essais souvent informes , souvent vifs et originaux de la littérature française au moyen âge , un

siècle splendide, celui de Louis XIV, se leva sur la France. Alors Pascal, Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, Boileau brillèrent comme les symboles les plus admirables d'une alliance encore inconnue, celle du génie et du goût. A la verve, à la fécondité ils joignirent l'amour d'une loi précise, l'habitude d'une régularité savante. Ce fut un nouveau siècle de Périclès.

Le xviii^e siècle, moins sévère pour le goût, moins haut par le génie, continua cependant, par ses hommes d'élite, les traditions littéraires de l'âge précédent. L'éloquence de Buffon, de J. J. Rousseau, de Montesquieu, l'universel esprit et le style limpide de Voltaire restèrent fidèles aux conditions de l'alliance. C'était toujours la vraie littérature classique, c'est-à-dire l'accord prudent, respectueusement observé, du génie et du goût.

Mais, à mesure que le temps marche, les vives empreintes s'effacent, le titre des plus brillantes médailles s'oblitère. La littérature des premières années du xix^e siècle, malgré quelques écrivains éminents, à force d'imiter l'imitation, tomba dans la monotonie. Ce fut l'expression dégénérée du classique; la forme, non la substance; la lettre, non l'esprit.

Le temps qui suivit était favorable pour une réaction littéraire : cette réaction eut lieu. De jeunes poètes, suivis ou précédés de jeunes critiques, s'élançèrent, pleins de verve, à la conquête d'une littérature nouvelle, ou plutôt à la poursuite des hardiesses du moyen âge, cachées dans la gloire du siècle de Louis XIV, et qui brillaient, maintenant, au delà des feux éteints du camp classique, comme des feux ranimés dans un camp ennemi.

Mais il fallait s'y attendre, le mouvement dépassa le

but. On condamna le système classique, comme privé d'élan et d'invention, comme enfermant l'imagination dans une enceinte trop étroite; on lui reprocha de manquer d'originalité; et, pour laisser le génie s'élever sans obstacle, on sacrifia le goût.

On peut reconnaître, avec les critiques les plus distingués de nos jours, qu'un rajeunissement de l'esprit littéraire par les inspirations chrétiennes du moyen âge était légitime. C'était là le titre sérieux de la croisade qu'on a nommée *romantique*. Mais, d'un autre côté, la fougue d'une première attaque emporta la justice avec elle. Il y avait ingratitude à immoler nos siècles les plus glorieux à un souvenir, à une espérance. Depuis, cette fièvre anticlassique s'est calmée; on a pu croire un moment que le drame *échevelé* avait cédé la scène à la tragédie *raisonnable*; mais, en définitive, tous les essais exclusifs n'ont plus rencontré que l'indifférence. Le bon sens général a prononcé.

Quel est donc l'arrêt que nous avons cru entendre? Le voici. La littérature du xvii^e siècle est toujours un admirable modèle; mais, imitée servilement, elle ne produirait que de pâles et faibles copies. Il faut qu'une dose d'originalité personnelle, fournie par de nouvelles idées et de nouveaux besoins, accrue par l'étude sérieuse du moyen âge, souffle la vie à la composition littéraire, fondée sur les principes immortels du goût. L'élément chrétien occupera une grande place dans la littérature française à venir; mais elle devra, pour rester pure et pour vivre, le concilier avec ces proportions harmonieuses, avec ces formes régulières, dont l'âge de Louis XIV nous a laissé de si glorieux monuments.

43. **La Défiance.**

La défiance, suivant le tour qu'on lui donne; est une qualité ou un défaut. Éclairée, elle est salutaire; aveugle, elle devient funeste. C'est ce qui arrive même pour des qualités reconnues, pour la bonté, pour la piété, par exemple. Poussée à l'excès, privée de lumières, la bonté n'est plus que faiblesse. Descendant aux minuties, aveuglée par la poussière des petites idées, la piété n'est plus que superstition. Toute médaille a son revers.

On a prétendu qu'une loi ne doit jamais porter le cachet de la défiance : de la défiance aveugle, soit; de la défiance éclairée, c'est une prétention déraisonnable, c'est un sophisme. La plupart des lois sont fondées sur la défiance intelligente, ainsi que les contrats et les conventions qui président aux relations civiles. Comment en serait-il autrement? Essayez de ne vous défier de rien, ni de personne : si vous y réussissez, brûlez le Code civil et déchirez le Bulletin des lois.

Vous recevez la visite d'un inconnu. Il a beau vous être recommandé par des personnes honorables, être de bonne mine et d'agréable entretien, vous ne l'admettez pas tout d'abord dans le sanctuaire de votre famille; vous l'éprouverez pendant quelque temps; vous l'observerez sans affectation; vous le suivrez de l'œil; et, quand vous le recevez dans l'intimité, c'est que votre sage défiance a conclu en sa faveur.

Voilà ce qui est juste et légitime : c'est ce que nous appelons la défiance éclairée; instrument permis, utile application de la prudence. Aveugle, au contraire, c'est un fléau : par elle, les inimitiés se glissent dans les familles, les amitiés s'altèrent, les affaires s'inter-

rompent , les plaisirs les plus purs sont empoisonnés. Elle traîne après elle le cortège des préventions sans motifs, des subtiles interprétations, des soupçons injurieux et frivoles. Instinct fatal, qui fait le malheur de ceux-là même qui l'éprouvent, en même temps qu'il désole et tyrannise ceux qui en sont les tristes objets.

14. La Résolution.

La résolution est une de ces qualités pratiques qui écartent les difficultés de la vie, et qui démêlent tout à coup les fils les plus embrouillés d'une situation; c'est la force de l'âme, appliquée à des occasions données; le ressort de la volonté, poussé à propos, quand il y a un dessein à exécuter, un devoir sérieux et pressant à remplir.

N'allons pas croire qu'un homme *résolu*, *déterminé*, comme on le dit, soit un matamore opiniâtre, ou un étourdi qui se jette tête baissée dans les embarras. Bien au contraire, la résolution suppose une réflexion calme, une délibération de la volonté sous l'autorité de la raison.

Rien n'est plus funeste que l'irrésolution. Quand on ne sait pas prendre un parti, on est le jouet des circonstances; on passe de l'appréhension au repentir. On laisse une situation se gâter de plus en plus par le seul effet de nos incertitudes : d'équivoque elle devient mauvaise, de mauvaise périlleuse, et on se perd pour n'avoir pas su se décider.

Pourquoi la retraite des *Dix mille* est-elle si célèbre? Parce que, dans une position presque désespérée, lorsque les généraux grecs flottaient irrésolus, Xénophon, avec une volonté calme et invincible, entreprend de

sauver l'armée, qu'il rend, en huit mois, des bords du Tigre au rivage du Pont-Euxin. Pourquoi admirons-nous le génie de Scipion allant attaquer Carthage, tandis qu'Annibal marche sur Rome? Parce que ce trait d'audace, fruit d'une conviction énergique, change soudain la face des affaires, et rend aux vaincus toutes les chances de la victoire. Christophe Colomb a deviné un monde : ni les retards, ni les mécomptes, ni les révoltes de son équipage ne changent sa résolution sublime, et le monde qu'il annonçait est découvert.

Dans la vie privée, la résolution n'est pas moins puissante que dans la vie publique. Semblable à cet enfant qui, placé au milieu d'une route, et voyant venir à lui des chevaux lancés au galop, hésite s'il doit passer à droite ou à gauche, et tombe écrasé par le choc, l'irrésolu compromet les intérêts les plus chers, et, s'il paraît se décider, son incertitude, qui renaît aussitôt, gâte ses choix les plus raisonnables.

Nous savons bien qu'il y a des situations difficiles, où le doute est permis, même aux âmes fermes, où l'esprit cherche en vain une issue, où le cœur est rempli de perplexités; mais un appel énergique au jugement, un élan de la volonté chassent cette périlleuse incertitude. Risquer un choix est plus sage que de rester suspendu dans le doute, et, dans cette extrémité, l'homme prudent est celui qui ose le plus.

15. La culture des lettres inséparable de la civilisation.

La puissance des lettres n'a point été sérieusement contestée dans le monde. On les a toujours vues se lever

sur le berceau des civilisations, verser, comme des astres favorables, la chaleur et la lumière, et, si elles venaient à s'éteindre, laisser les nations s'enfoncer dans les ténèbres de la barbarie.

Une seule force civilisatrice l'emporte sur les lettres, c'est la religion ; encore peut-on dire, l'histoire à la main, que la religion a fait alliance avec les lettres pour étendre et consolider ses bienfaits. L'admirable spectacle du iv^e siècle de l'ère chrétienne, où les Pères de l'Église, en combattant pour sa gloire, ont créé toute une littérature étincelante de beautés sublimes, montre assez ce que peuvent les lettres pour le triomphe de la vérité. Nos grands orateurs sacrés du xvii^e siècle, parlant aux foules par des chefs-d'œuvre, ont exercé un empire qui n'était pas seulement celui de la science et de la foi.

C'est que les lettres popularisent les idées nobles et générales, et détournent l'esprit des considérations particulières, si voisines de l'égoïsme, si propres à rétrécir nos voies. Aussi, voyez comme la civilisation s'étend ou se resserre, suivant que les lettres sont en décadence ou en progrès. Sans rechercher les exemples antiques ou étrangers à la France, ne sommes-nous pas frappés des tentatives de Charlemagne, civilisateur placé sur les confins de la barbarie, et des écoles de grammaire et de rhétorique fondées par le vainqueur des Saxons ? Et, lorsque la renaissance rayonne de la Grèce sur l'Italie, de l'Italie sur la France du xvi^e siècle, n'admirons-nous pas cette métamorphose que la culture des lettres annonce et opère, parmi les vestiges des guerres féodales, et à la limite d'un temps où la violence, appuyée sur l'ignorance, était la suprême loi, préparant ainsi, par la diffusion des idées générales,

l'unité graduelle de la France et le règne de Louis le Grand ?

Personne ne voudra nier l'importance des sciences exactes et naturelles : ce serait une autre sorte de barbarie ; mais les dédains professés par quelques esprits exclusifs pour tout ce qui n'est pas le chiffre ou le creuset, sont imprudentes et injustes. Les sciences ne peuvent occuper la seule, ni même la première place dans les grands intérêts de la société. Leurs prodigieuses découvertes font la gloire de l'industrie, et une nation ne doit répudier aucune partie de sa gloire. Mais ceux qui cultivent ces sciences, et qui accusent les lettres de vague, de déclamation, de tendances superficielles, doivent être avertis que les savants du plus grand génie, Cuvier, par exemple, proclamaient la puissance des lettres pour conserver chez un peuple le sens moral. Toutes les inventions de l'industrie, toutes les applications positives les plus heureuses, n'empêcheraient pas la décadence d'une nation qui ne s'élèverait pas, par la culture littéraire, aux larges sphères où habitent les principes sacrés du bien et du beau.

Laissons de côté les comparaisons et les vaines questions de préséance. Tous les travaux de l'intelligence humaine se doivent un mutuel appui. Honorons les sciences qui font éclater le génie de l'homme et augmentent son empire sur tout ce qui l'entoure ; saluons les lettres, qui portent en elles les destinées mêmes de la civilisation.

46. Le Mensonge.

Si la première loi donnée à l'homme est la vérité,

le mensonge, qui viole cette loi, est un acte coupable; si le premier bien accordé à l'homme est la vérité, le mensonge, qui altère ce bien, est un acte odieux et une insulte à Dieu même.

Il n'est pas seulement mauvais en soi et condamnable au tribunal de la conscience : ses funestes effets ne démentent pas sa nature. Le mensonge trouble la famille, et peut troubler jusqu'au repos de la société; c'est lui qui sème les nouvelles fausses, qui excite les passions par des inventions perfides, et qui agite la place publique à l'époque des bouleversements sociaux. C'est lui qui, dans les relations privées, attaque les réputations, brouille les meilleurs amis, sème les affaires de difficultés inextricables, enlève aux choses leur vrai caractère, aux personnes leur rôle naturel. Un menteur introduit dans une famille est une puissance malfaisante, un traître dans la place assiégée, une cause toujours agissante de désordre et de ruine.

On conçoit à peine qu'il se rencontre des gens voués à ce triste métier. Il est si difficile de mentir sans se contredire, sans se vendre soi-même, que les déboires et la honte devraient guérir du mensonge les plus impudents menteurs. Malheur à ceux qui manquent de mémoire! Tel qui recommence deux fois la même histoire devant le même témoin, va omettre ou insérer dans le second récit quelque grave circonstance, et s'attirer un énergique démenti. Malheur à ceux qui manquent de prévoyance! Dorante a tué Alcippe dans un duel sans miséricorde; il le dit pour le besoin de sa cause; il a espéré qu'Alcippe partait pour un long voyage. Alcippe, pour faire pièce au pauvre Dorante, paraît tout à coup plus frais, plus dispos que jamais;

et le menteur entend son valet s'écrier avec un rire sardonique.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

On a souvent cherché à excuser une certaine classe de mensonges. Il y en a sans doute qui sont de pur amusement, et qu'on pourrait juger indifférents au point de vue de la morale; il y en a même qui se mêlent tellement aux habitudes journalières, qu'ils y ont acquis droit de bourgeoisie. Nous comprenons cette indulgence. Nous ne rangeons pas le *poisson d'avril* parmi les crimes, et nous admettons que, lorsqu'on est occupé chez soi, on fasse dire par son valet de chambre qu'on n'y est pas. Mais cette tolérance ne peut guère être discutée. Veillons à ne pas l'étendre; imitons volontiers ce personnage de l'antiquité qui ne savait pas mentir, même en riant. Ne soyons pas rigoristes, mais soyons sévères, quand il s'agit d'un principe aussi pur que le respect de la vérité.

47. Parallèle de Fénelon et de saint Vincent de Paul.

C'est un doux et consolant spectacle que celui de ces hommes d'élite, en qui le génie n'est, pour ainsi dire, que l'ornement de la vertu. Saint Vincent de Paul, Fénelon, quels noms dans les annales de l'humanité! quels glorieux objets de la vénération universelle!

Le saint prêtre et l'admirable archevêque différèrent par la position sociale, par la direction donnée à leur intelligence. Leurs génies furent divers; mais une ressemblance profonde les rapproche et les assimile l'un à l'autre dans la postérité; cette ressemblance est celle

du cœur. Ils n'ont pas accompli les mêmes œuvres, mais leurs œuvres ont été inspirées par le même sentiment chrétien, par la même passion pour le bonheur et le salut de leurs semblables.

Comparez les plus belles actions de l'un et de l'autre ; vous y trouverez cette verve de la charité, cet abandon de ses intérêts propres pour les intérêts de ses frères, cette naïve ardeur, infatigable dans le travail, supérieure à toute crainte et à tout danger. Vincent, fait prisonnier par des corsaires, enchaîné, vendu, soumis à un brutal esclavage, étonne ses patrons par sa douceur et sa patience, et, après dix mois de souffrance, se sauve en convertissant le dernier maître qu'il avait servi. Fénelon, égaré par la tendresse de sa piété, paraît exagérer une doctrine religieuse ; le génie de Bossuet le condamne ; des ennemis, indignes d'associer leur nom à un si grand nom, essayent de flétrir cette réputation sans tache. L'éloquence de Fénelon confond la calomnie ; sa soumission désarme l'Église, et sa défaite même est un triomphe. Vincent, plein de candeur et de dévouement, s'étudie à découvrir les maux de l'humanité auxquels il lui serait donné de porter remède. Il institue des confréries charitables ; il fonde la maison des admirables *Sœurs de charité* ; il confie à ces saintes femmes l'œuvre des *Enfants-Trouvés*, inspiration sublime de la charité chrétienne. Dans la vie de ce grand homme, la *charité* nomme tout, préside à tout. Fénelon, âme ferme, précepteur d'un prince qui devait régner, prépare, dompte pour le bien un cœur rebelle, dont il transforme les turbulents instincts en qualités précieuses à la France, et la mort du duc de Bourgogne, élève d'un tel maître, est un deuil natio-

nal. Le diocèse de Cambrai bénit la bienfaisance inépuisable, la douce et indulgente administration de son archevêque, tandis que les lettres françaises se glorifient des chefs-d'œuvre que produit, comme en se jouant, le mélodieux cygne de Cambrai. Enfin, et ce dernier trait n'est plus une simple analogie, Vincent, placé au milieu des folies et des fureurs de la Fronde, secourt les provinces ravagées, et fait passer en quelques années plus d'un million, lui, pauvre et sans ressources personnelles, en Picardie, en Champagne, partout où il y avait des malheureux à soulager. Fénelon, pendant le désastreux hiver de 1709, nourrit à ses dépens l'armée française, exposée à mourir de faim, et fait ainsi le plus noble usage d'une richesse qui est moins à lui qu'aux pauvres et aux affligés.

L'Église a canonisé Vincent de Paul; elle honore dans Fénelon un de ses plus illustres évêques. Tous deux ont mérité d'être comptés au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

48. **Le Vrai, le Bon et le Beau.**

L'homme, formé à l'image de Dieu, vit sous l'empire de trois principes qui ne sont autre chose que les premiers attributs de Dieu même : le *vrai*, le *bon* et le *beau*. Ces principes gouvernent et embellissent la vie humaine.

L'intelligence aspire à la vérité; c'est son but légitime. Quand elle juge, la vérité est sa mesure; quand elle raisonne, la vérité est la conclusion qu'elle poursuit. Sans le *vrai*, point de solution raisonnable aux affaires; point de découvertes durables dans les scien-

ces ; point de solidité dans les œuvres de la littérature ni dans les monuments de l'art.

Le devoir est la règle des actions ; le *bon*, le *bien* est la loi même du devoir. C'est le *bien* que les préceptes divins nous recommandent ; il est la substance de la morale, la formule la plus complète de la vertu.

Notre imagination aurait beau s'élever à des conceptions puissantes ; monstrueuses , elles choquent l'autorité du bon sens ; désordonnées , privées d'harmonie , elles fatiguent l'intelligence. Le *beau* est le principe vivifiant , le stimulant et le frein de l'imagination , l'idéal des écrivains et des artistes qui veulent vivre dans l'avenir.

On se tromperait si l'on regardait ces trois grands principes comme isolés les uns des autres. Ils se rencontrent sans cesse dans leur action sur un sujet unique qui est l'homme ; ils se pénètrent , pour ainsi dire , de leur vertu réciproque , et l'un des trois ne peut remuer , pour ainsi dire , sans que les deux autres soient mus par le même ressort.

Voyons , par exemple , Newton découvrant par la méditation le système du monde physique. Il a trouvé le *vrai* , et sa découverte rayonne de toute la splendeur du *beau* ; en même temps son âme s'élève vers le *bien* suprême , vers Dieu , et se sent meilleure dans ce pieux élan de reconnaissance.

Le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre était l'accomplissement simple et sublime de la loi du *bien*. Il était *vrai* par une sincérité modeste , par un héroïsme plein de candeur ; il était *beau* par la grandeur des sentiments.

Les chefs-d'œuvre de Racine réalisent le type du

beau ; ils inspirent le *bien* par le respect des mœurs ; ils sont *vrais* comme la nature.

Il y a quelque chose d'incomplet dans les découvertes faites au profit de la vérité, quand elles n'apportent pas un avantage à la morale ; dans les bonnes actions, quand elles ont un coin où semble manquer la vérité ; dans les compositions de génie, quand elles se parent d'ornements faux, et qu'elles ne tendent qu'à nous divertir, sans essayer de nous rendre meilleurs.

49. Effets du spectacle de la nature.

Le spectacle de la nature n'est pas la seule preuve de la puissance et de la bonté divines, mais c'est la preuve la plus éclatante pour le plus grand nombre des hommes ; en regardant les merveilles de la création, leurs yeux, comme leur intelligence, proclament le Dieu créateur. Les objections s'émeussent, les sophismes se brisent contre un argument sensible et palpable, qui n'exige aucun effort d'abstraction. Voilà l'œuvre ; je crois à l'ouvrier. L'œuvre est empreinte de grandeur, de bonté, de prévoyance ; je crois que l'ouvrier est tout-puissant, tout sage et tout bon.

Les cieux, où la main divine a suspendu des millions d'étoiles, où elle a placé, comme sous une voûte étincelante, ce soleil qui éclaire notre monde ; la terre, nourrice bienfaisante, amie attentive, qui nous verse les trésors de son sein en fleurs odorantes, en fruits délicieux ; la mer, élément terrible et trompeur, qui fait de vains efforts pour briser sa prison, qui gronde par la voix des orages, ou s'étend, unie comme une

glace; ne prennent-ils pas la parole pour nous instruire à révérer le Dieu caché, et pour nous raconter sa gloire?

Et si, tout émus de ce grand spectacle, nous en étudions les ressorts, avec quelle admiration ne remarquons-nous pas l'ordre qui soutient l'univers! Cet astre, toujours le même et toujours nouveau, comme il revient chaque jour nous rendre les rayons de sa lumière féconde! Comme l'Océan, esclave soumis, s'avance et se retire aux heures que lui fixe une loi mystérieuse! Comme la terre, pour produire le blé, nourriture de l'homme, amasse chaque année les trésors de l'air, de la pluie et de la chaleur, couve la graine que le laboureur lui confie, la fait monter en herbe, en épi, en moisson dorée!

Ah! malheur au cœur rebelle qui ne s'ouvrirait pas à une telle clarté; malheur à l'homme qui ne fléchirait pas le genou devant l'auteur de ces merveilles, et qui ne rendrait pas hommage au créateur, au conservateur de l'univers!

20. Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Les arrêts de la critique ne doivent pas être acceptés sans appel, et, quoique le nom de Boileau commande le respect, nous ne prescrivons pas de jurer aveuglément sur la parole du maître.

Mais il faut bien distinguer les objections raisonnables des objections intéressées. Tel ne s'accommode pas d'une maxime qui gêne sa mollesse, qui embarrasse ses préventions complaisantes. Contre un semblable adversaire il est bon de maintenir les droits du goût.

Boileau a-t-il eu raison de dire (*Art poétique*, vers 153 du premier chant) :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

et d'ajouter :

Et les mots pour le dire arrivent aisément ?

Illusion ! disent beaucoup de gens que ces maximes effrayent et qui n'en retrouvent pas l'application dans leurs propres exemples. On énonce clairement ce que l'on comprend bien ; on n'est pas embarrassé de trouver des mots pour rendre une pensée claire ! — Voilà qui est bien facile à dire ! — Nous soutenons, nous, que, dans beaucoup de circonstances, nous nous comprenons fort bien et ne réussissons pas à nous exprimer avec aisance ; nous cherchons laborieusement l'expression d'une pensée clairement conçue. Autre chose est l'idée, autre chose la forme de l'idée. Il serait injuste d'accuser d'obscurité dans la pensée ceux à qui manque seulement le bonheur, l'à-propos de l'expression.

Nous ferons une concession, et encore ne la ferons-nous pas sans réserves. L'improvisateur, l'orateur qui s'inspire du moment, peuvent bien, dans certains cas, sentir l'expression qui leur fait défaut, lors même que l'idée la plus claire luit dans leur esprit. La nécessité de parler de suite et sans lacunes, le trouble même de l'action peuvent balancer par un désavantage réel l'inspiration d'une pensée clairement conçue ; mais quelle excuse pourrait alléguer l'écrivain ? La plume peut attendre, et, quand il ne s'agit que d'exprimer une pensée clairement saisie, elle n'attendra jamais longtemps.

Mais, nous dira le même adversaire, qu'entendez-

vous précisément par ces mots du poëte : *Ce que l'on conçoit bien ?* Quelle sera la mesure à consulter ? Chacun ne croit-il pas toujours se bien comprendre ?

Le meilleur moyen de répondre à ces scrupules, c'est de remonter aux vers qui précèdent le passage que nous discutons.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire , apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure ,
L'expression la suit , ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Le quatrième vers, celui que nous avons distingué par du caractère italique, contient la solution évidente, souveraine, de la difficulté. C'est en apprenant à penser que nous apprendrons à écrire. Qu'une étude attentive, une réflexion sérieuse, précèdent l'expression ; et l'expression sera nette, et elle sera pure. Le précepte est lumineux.

Rien ne remplace l'étude du sujet. La facilité la plus brillante échoue, quand elle ne s'appuie pas sur une conception claire. Pour comprendre, il faut étudier à fond ; pour exprimer, il faut avoir recueilli les fruits de l'étude.

Quoi de plus naturel que l'expression suive la pensée, que la forme se dessine, se modèle sur le fond ?

Ainsi, passons à l'improvisateur quelques difficultés, même après une étude sérieuse. Ne soyons pas si indulgents pour l'écrivain. S'il est obscur, il n'a pas bien vu ; s'il n'a pas bien vu, il n'a pas assez regardé. Franchement, nous croyons que Boileau a raison.

VII.

MODÈLES DE CRITIQUE

ET D'ANALYSE.

4. Récit de la mort d'Hippolyte.

[Racine.]

Voltaire, dit-on, voulait placer pour commentaire, au bas de chaque page des tragédies de Racine, trois mots seulement : *beau, admirable, sublime*. Cette expression d'une critique enthousiaste, quelque fondée qu'elle puisse être dans un grand nombre de cas, ne saurait suffire ; il est utile au progrès de l'intelligence de raisonner un peu l'admiration.

Il y a quelquefois à critiquer, même dans Racine, et le célèbre récit de la mort d'Hippolyte n'est pas sans défauts, bien qu'on l'ait blâmé, selon nous, outre mesure. Étudions-le donc avec soin.

Au fond, quel est l'objet de ce récit ? un héros de l'époque indécise qui flotte entre la mythologie et l'histoire, le fils d'un demi-dieu, meurt frappé par Neptune. La malédiction d'un père s'est accomplie, et ce père infortuné entend de la bouche d'un serviteur fidèle les détails du trépas cruel de son fils. Si le sujet était purement historique, comme dans *Mithridate* ou *Britannicus*, nous nous rangerions de l'avis de ceux

qui condamnent sans restriction la pompe, le luxe poétique de la narration de Théràmène ; mais, dans la peinture des temps héroïques, c'était presque une nécessité. Les dieux sont intervenus dans la fatale vengeance de Thésée ; l'instrument même de leur colère était un monstre fantastique. C'eût été une infraction au principe de la couleur locale que de faire parler le narrateur avec la brièveté et la mesure que le génie de Racine a observées toutes les fois que le bon goût le lui commandait.

Maintenant, nous avouerons sans difficulté que le grand poète a cédé quelque peu à l'imitation dangereuse de Sénèque, et à l'entraînement même de son imagination, une fois montée sur ce ton. Nous retrancherions volontiers quelques détails, surtout en songeant que ce tableau magnifique est tracé avec une sorte de complaisance devant un père désespéré. Nous sacrifierions ces vers, d'ailleurs admirables :

Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

On peut les justifier, comme expression d'un sentiment ; mais, si on les supprime, on reconnaîtra que le mouvement des idées et du style aura gagné. Au contraire, nous approuverons le portrait du monstre, si saisissant de couleur et d'énergie, si bien en rapport avec le souvenir récent du témoin, avec l'imagination malade de l'auditeur. Nous en rejetterons seulement ce vers frappé au coin du bel esprit, parmi les hardiesses du génie :

Le flot qui l'apporta recule épouvané.

Un écueil des morceaux descriptifs, c'est la monotonie; Racine tourne merveilleusement cet écueil. Ses deux secrets sont une gradation habile, qui augmente l'intérêt à chaque vers, et un heureux mélange de sentiments et de détails narratifs.

A la lenteur mélancolique des neuf premiers vers, qui expriment le départ et les pressentiments funèbres d'Hippolyte, succèdent quinze ou vingt vers brillants, pleins d'images, où retentissent les mugissements du monstre que la nature même voit avec horreur. Puis une peinture d'une vivacité incomparable met sous nos yeux la lutte du jeune héros contre son affreux adversaire, ses vains efforts pour arrêter les coursiers fous d'épouvante qui précipitent son char à travers les rochers. Enfin, quand le poète arrive à la catastrophe, il met en scène le témoin qui raconte, et quelques vers lui suffisent pour peindre cette mort, sur laquelle sa douleur est impatiente de jeter un voile. Ce tableau dramatique est varié par des traits qui partent de l'âme.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.

.....

..... Cette image cruelle

Sera pour moi de pleurs une source éternelle.

C'est ainsi que Racine évite de paraître *décrire pour décrire*. Il montre l'homme derrière le personnage, et anime le récit par le sentiment.

La remarque de Voltaire que nous avons citée d'abord s'appliquait surtout au style de Racine. En effet, la critique a peu de prise sur une correction, une pureté, une élégance harmonieuse qui frappent les esprits les plus sévères. Quand elle aura blâmé dans le récit de la mort d'Hippolyte un certain luxe d'épithètes

dont quelques-unes peuvent sembler oiseuses, comme *effroyable, formidable et redoutable*, dont l'effet musical est trop affiché; certaines tournures languissantes, comme dans ce vers :

La frayeur les emporte, *et sourds à cette fois....*

elle ne pourra plus qu'admirer. Elle exaltera surtout cette harmonie imitative qui peint par le son aussi heureusement qu'un grand artiste peindrait au moyen des couleurs. Racine ne recherche pas les hardiesses trop visibles, les alliances de mots qui semblent dire au lecteur : voilà un tour de force! Mais quels vers que ceux-ci :

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé....
Sa croupe se recourbe en replis tortueux...,
L'essieu crie et se rompt....

Et tant d'autres qui transforment l'auditeur en spectateur, et qui arrivent à l'âme en charmant l'oreille!

2. **Récit de la mort d'Hippolyte.**

[Pradon.]

La critique la plus sûre, mais la plus cruelle, du récit de Pradon, c'est de le lire après celui de Racine. Et pourtant il faut être juste même envers la médiocrité qui a mérité sa chute; Pradon n'est pas absolument sans beautés. Il a des intentions heureuses; le sentiment de l'harmonie s'éveille quelquefois en lui; tel de ses vers, pris à part, ne déparerait pas ceux d'un bon poète; seulement, comme le disait Racine avec une bonhomie malicieuse, la différence entre eux, c'est que Pradon *ne sait pas écrire.*]

Ce qui nous frappe d'abord, c'est la ressemblance d'un grand nombre de détails. Non-seulement le fond était donné aux deux poètes par la tradition, mais tous deux ont puisé à une source commune, l'*Hippolyte* de Sénèque. Racine a corrigé ou remplacé par les inspirations de son génie la boursouffure de son modèle; Pradon, lui, n'évite guère l'enflure que par la platitude; il lui réussit de se tenir le plus près possible de Sénèque, et ses meilleurs passages, ceux où il garde un peu de génie, sont précisément ceux dont le goût espagnol eût effarouché Racine. Il y a là toute la différence de l'écolier au maître. Suivons-les dans le développement du récit.

Nous voyons, dans Racine, Hippolyte quitter Trézène, et se diriger, tout pensif, vers le rivage de la mer. Il est plein de pressentiments sinistres; ses gardes, ses coursiers même partagent cette tristesse du héros. Le char roule lentement. Ce spectacle nous prépare aux bruyants éclats qui vont suivre, lorsque le monstre aura paru. Dans Pradon, au contraire, le départ est vif, rapide comme s'il s'agissait de se rendre à une fête. Hippolyte monte *avec adresse* sur son char, et ses chevaux, *dont il sait la vitesse*,

.... Partant de la main, devançant les éclairs.

Le narrateur

.... Court à toute bride, et le suit avec peine.

Enfin le jeune prince

.... Va plus lentement sur les bords de la mer.

On voit combien peu la maladresse de la conception est rachetée par le style.

Nous rencontrerons, à l'arrivée du monstre, quelques vers bien tournés; ceux-ci, par exemple :

L'un sur l'autre entassés, les flots audacieux
Vont braver en grondant la foudre dans les cieux;

mais bientôt, quand Pradon descend des échasses de Sénèque, il redevient plat et prosaïque :

Sa forme est d'un taureau; ses yeux et ses naseaux
Répandent un déluge et de flammes et d'eaux.
De ses longs beuglements les rochers retentissent.

Racine a dit :

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.

Ce sont les mêmes idées, les mêmes images; mais Racine avait raison : Pradon *ne sait pas écrire*.

Il suffit maintenant de mettre en regard les uns des autres quelques vers des deux poètes.

Pradon veut-il nous montrer Hippolyte qui s'apprête à combattre le monstre? Il lui fait dire :

..... Essayons, si le sang de Thésée
Sur les taureaux emporte une victoire aisée;

et aussitôt, sans que le jeune héros agisse en aucune façon, ses chevaux,

..... Que le monstre intimide.
.... Emportent le char, prennent le frein aux dents.

Racine ne fait pas parler Hippolyte en ce moment suprême; mais, ce qui vaut mieux, il le fait agir :

Tout fuit....
Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre....

Et c'est lorsque la bête furieuse, blessée par le jeune prince, se roule aux pieds des chevaux, que ceux-ci sont emportés par la frayeur.

Un vers heureux :

Sa tête qui bondit ensanglante la terre ;

un vers plat :

..... Et les chevaux en fuite
Sur la terre étendu laissent choir Hippolyte,

terminent le récit de Pradon, où aucun sentiment ne vient animer l'expression souvent matérielle et technique d'une catastrophe, qui ne ressemble plus alors qu'à un vulgaire accident.

3. L'Instinct des animaux est aveugle.

[Bossuet.]

On est frappé, en lisant Bossuet, de la hardiesse naturelle, du sans-*façon* de génie, si l'on ose le dire, avec lesquels il s'empare de son sujet, le ploie, le maîtrise, et lui fait rendre sous une étreinte puissante tout ce qu'il a de suc et de richesse.

Le livre *de la Connaissance de Dieu et de soi-même* est au nombre de ceux où cette impérieuse éloquence triomphe avec le moins d'efforts. On sent que le chrétien, que l'évêque a pénétré si profondément la matière, que la forme, toute magnifique qu'elle est, ne coûte rien à l'écrivain.

Écoutons-le mettre en parallèle la raison éclairée de l'homme avec l'instinct aveugle des animaux. Son idée capitale est que les animaux manquent de réflexion et d'invention; que, depuis l'origine du monde, ils n'ont

rien ajouté à ce que la nature leur avait donné. Comment procède-t-il pour faire valoir cette idée ?

Il commence par montrer l'homme qui combine, grâce à la faculté de réfléchir, une infinité d'images ; qui forme des desseins, qui les exécute. Aussitôt, par un savant et heureux contraste, il introduit les animaux, *forcés*, comme il le dit, *d'aller toujours un même train*, et prouve que les plus industrieux sont précisément ceux en qui nous voyons le moins d'indices de ce qu'on appelle *esprit*, quand il s'agit de l'homme.

Ce cadre est bien simple ; mais il est grand par lui-même, et rempli avec une singulière abondance. Ainsi, pour faire comprendre l'exécution des desseins de l'homme, Bossuet s'élève au ton oratoire : il ne déclame jamais ; il exprime avec feu, avec noblesse, une intéressante réalité. « Il a bâti, dit-il de l'homme ; il a occupé de grands espaces dans l'air, et a étendu sa demeure naturelle.... Il s'est fait des instruments ; il s'est fait des armes, il a élevé les eaux qu'il ne pouvait aller puiser dans le fond où elles étaient ; il a changé toute la face de la terre ; il en a fouillé les entrailles, et il y a trouvé de nouveaux secours. Ce qu'il n'a pas pu atteindre, de si loin qu'il a pu l'apercevoir, il l'a tourné à son usage.... Après six mille ans d'observations, l'esprit humain n'est pas épuisé : il cherche et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini. »

Montant, en quelque sorte, du ton oratoire au ton poétique, par une transition vive et juste, il passe en revue les *réservoirs des fourmis*, les *filets des araignées*, les *rayons de miel des abeilles*, et arrive à cette ferme et religieuse conclusion : « La raison nous persuade

que ce que les animaux font de plus industrieux se fait de la même sorte que les fleurs, les arbres et les animaux eux-mêmes, c'est-à-dire avec art du côté de Dieu, et sans art qui réside en eux. »

Bossuet se montre ici ce qu'il est souvent, un peu âpre et inégal, mais neuf, énergique, vivant par le style. Nous n'aurions pas de peine à signaler quelques négligences, comme ces expressions par trop simples : *Dans le fond où elles étaient.* Le grand écrivain, soit par son commerce assidu avec la Bible, où l'extrême simplicité est à côté du sublime; soit par l'action de cette sève impatiente qui circule dans un génie vigoureux, n'est pas exempt de termes et de tours qui paraissent d'abord vulgaires, et qui s'ennoblissent par le contact. Mais quelle heureuse audace dans ces locutions singulières : *Il a occupé de grands espaces dans l'air.... Ce qu'il n'a pas pu atteindre, de si loin qu'il a pu l'apercevoir, il l'a tourné à son usage!* Jugement que justifient non-seulement la science astronomique, mais les découvertes récentes et merveilleuses des puits artésiens et de la télégraphie sous-marine.

Analyser longuement Bossuet serait inutile. Il faut relire une seconde fois tout d'une traite le morceau dont nous avons marqué seulement le caractère. Il sera mieux que jugé; il sera senti.

4. De la Lecture des saintes Écritures.

[De Balzac.]

De Balzac, en ses bons endroits, n'est pas sans quelque analogie avec Bossuet. Il a de la grandeur et de la verve; ce qui lui manque, c'est le goût; c'est aussi cette domination sur toute question quelle qu'elle soit,

qui est un trait distinctif du maître. Il est juste, d'ailleurs, de tenir compte à de Balzac du temps où il vivait, du génie réel par lequel il s'est élevé plusieurs fois jusqu'à l'éloquence, et de la gloire qu'il a eue de donner les premiers modèles de prose correcte et noble dans un siècle d'idées subtiles et de style à prétention.

Son jugement sur les saintes Écritures exprime une idée fondée en raison. Il ne veut pas qu'en les lisant on épiluche en quelque sorte la forme, et qu'on s'effarouche des obscurités. Les difficultés qu'on y redouterait n'excusent pas la paresse qui en différerait la lecture, et le bon esprit qu'on doit y apporter admire avec enthousiasme ce qu'il peut comprendre, avec respect ce qui reste voilé à nos yeux.

On peut trouver quelques redites à reprendre dans cette succession d'idées justes. C'était le défaut du temps pour les développements, comme pour les expressions détachées. Les écrivains ne croyaient jamais avoir assez tourné et ressassé une vérité. Il ne suffit pas à de Balzac d'avoir dit noblement : « S'il se trouve des difficultés aux avenues de cette science, ce n'est pas une excuse qui puisse justifier la paresse et la lâcheté des ignorants. » Il faut qu'il ajoute : « Si la parole de Dieu est quelquefois raboteuse ; si elle heurte le sens, et fait peine à la raison ; ne nous rebutons point pour ses pierres et pour ses épines. » Mais il se relève par ces brillantes et nerveuses paroles : « Je ne perds point cœur pour voir de la fumée, des nuages et des brouillards, qui environnent le lieu où Dieu parle. Il a toujours pris plaisir à parler de cette sorte, et en ceci la sainte Montagne a figuré la sainte Écriture. » Ces images, ce hardi commentaire, ne seraient pas indignes de Bossuet.

Nous avons parlé du faux goût qui régnait au temps où écrivait de Balzac; ce morceau même en porte un singulier témoignage. Après avoir dit qu'il ne recherche pas dans l'Écriture la sublimité du style, qu'il est surtout en quête de la vérité, de la vérité nécessaire, il tombe subitement de ces hauteurs au langage le plus subtil et le plus bas. « Il faut apprendre, dit-il, la langue du ciel, où nous avons à trafiquer, où doit être notre commerce, où sont nos véritables affaires. » C'est, au reste, le seul exemple de cette force dans le passage dont nous faisons l'analyse. Le style s'y maintient généralement à un niveau convenable. Peu d'expressions ont vieilli. La fin est noble, quoique familière, et le mouvement de la phrase est heureux : « La parole de Dieu sera toujours difficile, sera toujours obscure... En voulez-vous savoir la raison? C'est afin que Dieu enseigne toujours, et que l'homme étudie toujours sous lui; c'est afin que Dieu soit toujours le maître, et que l'homme soit toujours l'écolier. » Il y a bien là des antithèses un peu travaillées; mais elles ne vont pas jusqu'à l'affectation, et elles rendent d'une manière piquante une vérité conforme à la doctrine de l'Église.

5. Vérité, sincérité.

[Boileau.]

Jamais la louange n'a pris un caractère plus noble que sous la plume de Boileau. En vain lui reprocherait-on d'avoir poussé l'éloge jusqu'à la flatterie envers Louis XIV, et d'avoir chanté le passage du Rhin, qui ne méritait guère cet honneur. Boileau a pu suivre quelquefois le courant de l'enthousiasme populaire pour un roi jeune et victorieux; mais presque toujours

il lui tient le langage le plus élevé, et ne le loue que de ses qualités réelles et de sa véritable grandeur. Lorsque ce frondeur impitoyable du mauvais goût prend quelque autre nom pour objet de ses éloges, c'est un nom répété avec acclamation par la France, le grand Arnauld ou le grand Colbert. Il ne tomberait pas dans la singulière distraction de Corneille, qui égalait à Mécène l'obscur financier Montauron; mais il compare au ministre d'Auguste le ministre de Louis XIV, l'homme qui a restauré les finances et décuplé la prospérité de son pays.

Cet éloge de Colbert, qui fait partie de l'épître à M. de Seignelay, son fils, est d'un tour fin et délicat. Boileau suppose qu'un écrivain maladroit vante le ministre pour des qualités qu'il ne possède pas, au lieu de louer les vertus qu'il possède, et que Colbert, ami du vrai, repousse ce fade encens. Il arrive ainsi à l'éloge de la vérité, de la sincérité, et, avec une modestie naïve, sous une apparence de franche vanité, il rapporte ses succès poétiques au cachet de vérité qu'il sait imprimer à ses ouvrages.

Le poète débute par un de ces vers qui méritent de rester proverbes, et qu'il a prodigués dans l'*Art poétique*, dans les *Épîtres*, dans les *Satires*.

Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.

C'est de là qu'il part pour louer Colbert de son activité, de son intelligence, de son équité, de sa vigilance, de son amour pour les beaux-arts, de son dévouement à ce roi qui semblait alors résumer la France. On reconnaît la physionomie que les contemporains donnent à l'intègre et sévère ministre, lorsque Boileau nous le montre *glacant d'un regard la muse et le poète* qui lui

attribueraient les vertus guerrières, et *imposant silence à cette verve indiscrette.*

Lorsqu'il en vient à la partie abstraite du sujet, à la glorification du vrai en lui-même, il laisse échapper de ces vers admirablement frappés qui ont toute la clarté et toute la force de la raison. Certes, il est impossible de mélanger avec plus d'art les maximes didactiques et les exemples, la réflexion du philosophe et l'inspiration du poëte, que dans ces vers où il n'y a pas un mot inutile :

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
 Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
 Que me sert, en effet, qu'un admirateur fade
 Vante mon embonpoint, si je me sens malade,
 Si, dans cet instant même, un feu séditieux
 Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux ?
 Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Boileau ne lance pas au hasard ses axiomes ; il ne se contente pas de donner une forme sentencieuse à une opinion contestable. Quand il tient la vérité, il en redouble, pour ainsi dire, la lumière. Ainsi, ce n'est pas assez pour lui de rendre cet oracle précis : *Rien n'est beau que le vrai* ; il va jusqu'au bout de la pensée, et il ajoute :

Il doit régner partout, et même dans la fable ;
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Assurément, voilà de nobles idées. Les poëtes sont avertis que leurs fictions ne doivent pas être des mensonges frivoles, mais des voiles transparents à travers lesquels la vérité rayonne sans blesser notre faible vue. Le faux pur et simple, l'extravagant, l'incompréhensible, moyens à l'usage des cerveaux malades, sont

exclus par le poète de ce domaine de la poésie qui doit sa valeur aux vérités à demi cachées sous l'agréable masque des fictions.

Nous pardonnerons maintenant à un écrivain si sensé de se décerner à lui-même quelques éloges. Il fait de si bonne grâce *la part du feu!* Il convient que ses vers manquent parfois d'harmonie, que *le sens en plus d'un lieu y gêne la mesure*, que les règles de la césure y sont *de temps en temps méconnues*. Ce sont là des concessions presque injustes, à force d'être sincères. Quel honneur réclame-t-il donc? un grand, un magnifique honneur : celui d'être toujours le poète du bon sens et de la vérité. Si mes vers sont lus et recherchés, dit-il, c'est

Que le bien et le mal y sont prisés au juste ;
 Que jamais un faquin n'y tient un rang auguste ;
 Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
 Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
 Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
 Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Le dernier vers surtout est singulièrement net et vif, et celui qui le précède a très-probablement été composé après lui. On le sent à une certaine gêne, non dans l'idée, mais dans le tour. La rime était imposée par la facture même du dernier vers, coulé d'un seul jet, et une contrainte qui tourne quelquefois au profit du distique a laissé cette fois percer l'effort.

6. **Dédicace du poème de la Franciade
 à M. de Neuville de Villeroy.**

[Ronsard.]

Qui ne connaît le nom de Ronsard? et qui a lu ses

ouvrages ? On les connaît, parce que Boileau s'est moqué de sa muse, *en français parlant grec et latin* ; on ne les lit pas pour la même cause.

Et pourtant il y a, dans ce vieux poète, longtemps regardé comme l'Homère de la France, nombre d'inspirations hardies et de détails gracieux. Mais c'est l'or perdu dans le fumier d'Ennius. Le mauvais goût, l'enflure et la bizarrerie, dominant dans ses ouvrages, et surtout cette incroyable langue qu'il composait des débris de toutes les autres le rend fatigant à lire, difficile à admirer.

Il est assez piquant de voir comment Ronsard savait louer, et de mettre en regard des éloges délicats que donnait Boileau les compliments hyperboliques du chantre suranné de Francus.

Le poème consacré à la gloire de ce Francus, fils d'Hector, prétendu fondateur de l'empire français, est dédié à M. de Neuville de Villeroy. Analysez bien les syllabes qui composent ces deux noms ; avec un poète tel que Ronsard, cette remarque est fort importante ; elle vous donnera la clef de la dédicace.

Villeroy, bien qu'homme de mérite, n'était pas un Colbert. Ministre sous quatre rois, laborieux, instruit dans son office, il eut le malheur d'être jaloux de Sully, et ne sortit pas des limites d'une médiocrité distinguée. Ronsard le voyait à la cour de Charles IX et lui plaisait sans doute. Il s'empressa donc de lui dédier sa *Franciade*, par un sonnet, qui est un chef-d'œuvre de mauvais goût. Nous allons en juger.

Rappelons-nous d'abord que l'abus des souvenirs mythologiques était à l'ordre du jour, et que les jeux de mots, la décomposition puérile des noms propres, accommodés à des sens arbitraires, étaient encore une

maladie des beaux esprits de ce temps. Boileau avait rejeté brusquement et sans retour cette seconde manie, dont il n'y a pas de traces dans ses œuvres; il n'est pas exempt de la première, et nous l'avons vu invoquer les fils de Pélée et d'Alcmène à propos de Louis XIV et de Colbert. Ronsard, lui, n'est pas seulement fidèle aux deux défauts littéraires de son siècle; il les choie, il les exagère; il les inventerait s'il ne les avait pas rencontrés.

Ainsi, dans un sonnet de quatorze vers, où il s'agit d'un contrôleur des finances, il trouve le moyen de faire figurer Hercule et le triple Géryon. Il appelle Villeroi

L'Hercule chasse-mal des bons esprits français.

Remarquons, en passant, que Ronsard est grand forgeron d'épithètes composées. Hercule *protecteur* ou *défenseur* lui eût paru vulgaire; Hercule *chasse-mal* sent bien plus son Homère et compte parmi les trouvailles de génie. Villeroi est aussi un nouveau Géryon, car il a trois têtes; sa nature d'élite lui attire pour compliment ce terrible vers :

Et homme monstrueux nature le fit être.

Boileau, apologiste un peu complaisant du sonnet, qui défendait *qu'un mot déjà mis osât s'y remonter*, n'aura pas approuvé Ronsard pour faire rimer *être* avec *être*, le même infinitif deux fois répété, à la fin du premier et du quatrième vers.

Ronsard craint de n'en avoir point assez dit, et, au point de vue de la clarté, il aurait eu raison, car le pathos de ses quatre premiers vers n'est pas facile à comprendre. Mais, loin de l'éclaircir, il va l'embrouiller

encore par des raffinements de la subtilité la plus grotesque :

Il (Villeroi) n'aurait au labeur la cervelle si prête
 D'écrire en tant de lieux en un jour tant de fois,
 De servir au public, aux princes et aux rois,
 S'il n'avait qu'un cerveau, s'il n'avait qu'une tête.

Voilà qui est convenu : M. de Neuville de Villeroi a trois cerveaux, seule explication possible de la multitude de lettres qu'il écrivait chaque jour. On est quelque peu embarrassé de savoir comment ce Géryon de l'administration mettait de l'unité dans sa correspondance; mais l'inspiration poétique de Ronsard n'y regarde pas de si près.

Ce n'est rien encore. Il faut à présent trouver dans les syllabes mêmes qui composent les deux noms de Neuville et de Villeroi matière à de nouveaux compliments. Ceux-là sont inouïs, et on pourrait leur appliquer les paroles de Philaminte, dans *les Femmes savantes* :

C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

Écoutons-les :

Travailler nuit et jour en sa charge on le voit;
 Sa *ville* est superflue; à bon droit il devoit
 Être *roi* pour effet, comme il est de naissance.

Disons encore avec Molière :

Laissez-nous, de grâce, respirer !

Non. Ronsard est impitoyable. Il nous achève par trois vers presque inintelligibles, le dernier surtout; il nous frappe cruellement dans l'obscurité :

Doncques lui présenter, pour me servir d'appui,

Mon livre plein de *rois*, tout *royal* comme lui ;
C'est à son nom de *roi* donner les *rois* de France.

La conclusion est curieuse.

Ce qui veut dire, probablement, que Villeroi, ayant le mot *roi* dans son nom, est digne que le poète lui dédie un livre où figurent les *rois* de France. La logique est ici au niveau de la poésie.

Ronsard n'est pas toujours aussi mauvais. Quand l'idée le soutient, il a des moments lucides ; mais quand l'idée est absente, comme dans ce sonnet, il est infiniment au-dessous du médiocre, et manque tout à la fois d'harmonie, de grâce et de bon sens.

7. Bassesse et grandeur de l'homme.

[Pascal.]

Si quelque chose peut engager l'homme à la découverte de la vérité, c'est l'humble conviction de sa faiblesse, et la conviction consolante de sa noble destinée. Trop superbe, il périt par l'orgueil ; trop découragé, il succombe sous le poids du mépris qu'il s'inspire ; deux excès, deux écueils.

Telle est la haute doctrine que Pascal esquisse en traits d'une admirable vigueur. Ce fondateur de la langue et du style en France est, avec Bossuet, l'écrivain en qui la logique la plus serrée s'unit le plus étroitement aux hardiesses de l'éloquence. Philosophe chrétien, il fait rayonner sur les problèmes de morale la lumière intérieure de son génie. Il se joue, dans les nuées, avec les questions les plus ardues, touchant les relations de l'homme avec Dieu et la destinée humaine. Original par le fond, créateur dans le style, il nous

emporte avec lui dans son vol sublime, et nous rapproche de l'éternelle vérité.

L'homme est faible, mais il pense; la pensée est le titre de sa dignité. Il faut lui faire comprendre toute sa grandeur comme toute sa bassesse; il y a danger à ne lui montrer que l'une ou l'autre, danger plus réel encore à ne lui montrer ni l'une ni l'autre. On l'instruira donc à s'estimer ce qu'il vaut, et à faire ce qu'il doit.

Tel est le résumé des idées de Pascal dans ce morceau célèbre, dont le début surtout est d'une forme aussi neuve que saisissante :

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Quelle verve puissante! quel coloris vif et harmonieux! Comparez ces expressions : *l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant*, à l'expression simple, banale de la même idée, au canevas de la même phrase : *l'homme est bien faible, mais il pense*. Qu'est devenue cette logique passionnée, cette poésie de la raison, qui, tout à l'heure, vont briller d'un nouvel éclat? tout est neuf, animé, frappant d'évidence dans ces belles paroles : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Sur le fond sévère des raisonnements qui suivent, se détachent des expressions imprévues. On n'avait ja-

mais dit que l'homme devait *relever* de la pensée, non de l'espace et du temps; et cette locution originale exprime à merveille la juridiction morale à laquelle l'homme doit obéir.

Pascal serre l'argumentation, afin d'établir sur une base ferme ce qu'il appelle justement le principe de la morale. Il s'adresse d'abord aux moralistes, et leur recommande, leur prescrit, devons-nous dire, de représenter à l'homme, avec une égale franchise, sa grandeur et sa bassesse. Il se tourne ensuite vers l'homme même, et, dans ce style qui n'est qu'à lui, il lui ordonne de s'estimer son prix, de s'aimer, de se mépriser dans une juste mesure, de se porter vaillamment à la recherche, à la rencontre de la vérité.

« Qu'il s'aime, car il a en lui une nature capable de bien; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vide, mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. »

Cette capacité est vide. L'expression n'est-elle pas trop absolue? puisque l'homme a une aptitude naturelle à découvrir la vérité, il n'est pas présumable qu'il soit jamais entièrement privé de l'exercice de cette aptitude. Pascal aurait dit plus justement, ce semble : cette capacité reste souvent vide par sa négligence. Il a parlé un peu plus haut des *bassesesses qui sont dans la nature de l'homme*, et non qui la remplissent exclusivement. La suite des idées ne serait pas moins rigoureuse. Les *bassesesses qui y sont*, pour cela plusieurs fois répété, pourraient passer pour des négligences de langage; mais il ne faut pas chercher de la noblesse jusque dans les derniers replis de la phrase; ces négligences, surtout à l'origine d'une littérature, sont plu-

tôt le signe d'une libre allure et d'une aisance ennemie du pédantisme dans les meilleurs écrivains.

8. Au vainqueur de Rocroi.

[Voiture.]

La réputation de Voiture est une de celles qui ont brillé d'abord du plus vif éclat, dans un siècle sensible à l'esprit, mais souvent épris du faux goût; qui ont été rabaissées ensuite jusqu'à l'injustice; et qui, aujourd'hui, à une époque de critique impartiale, se relèvent jusqu'à un niveau modeste, mais non sans honneur. Boileau, équitable envers cet ingénieux écrivain, a blâmé ses pointes, ses antithèses pénibles, ses équivoques fatigantes; mais il a loué ses traits vifs et inattendus, sa grâce pleine de charmes, et l'esprit de bon aloi dont il fait preuve, quand il échappe à l'influence de l'hôtel Rambouillet, pour prendre conseil de la circonstance.

Sa *Lettre au duc d'Enghien* (depuis, le grand Condé) sur la bataille de Rocroi est de sa bonne manière. Non pas qu'on ne puisse y trouver des défauts, dont le principal est de ne savoir pas s'arrêter à propos dans la meilleure plaisanterie, mais enfin, la conception en est juste, la forme piquante, et le style digne d'éloges, quand on songe surtout à l'état de la langue française dans un temps où Pascal n'avait pas encore écrit.

On sait que la victoire de Rocroi fut le premier exploit du duc d'Enghien, qui, à vingt-deux ans, s'égalait tout à coup aux vieux capitaines. Cette journée est admirablement décrite par Bossuet dans son chef-d'œuvre. Il nous montre, en face de Francisco de Mellos et du valeureux comte de Fontaines, ce jeune

prince du sang , *qui porte la victoire dans ses yeux* ; qui enfonce les bataillons ennemis , *joint au plaisir de vaincre celui de pardonner*, et gémit de *n'avoir pu sauver la vie au brave comte*, son digne adversaire, qui gisait parmi des milliers de morts. Il célèbre *Rocroi délivré*, *les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte*, *la régence affermie*, *la France en repos*, et un règne qui *devait être si beau*, annoncé par un *si heureux présage*. « C'en serait assez, dit le grand orateur, pour illustrer une autre vie que la sienne ; mais, pour lui, c'est le premier pas de sa course. »

Quarante ans avant Bossuet, Voiture célèbre la journée de Rocroi ; et, quoiqu'il n'y ait aucune comparaison à faire entre les accents de la plus haute éloquence et le badinage élégant d'un bel esprit, il faut avouer que l'orateur chrétien a emprunté plusieurs idées, et des plus saillantes, à la *Lettre* de Voiture. C'est pour celui-ci un grand honneur d'avoir défrayé un instant le génie de Bossuet.

On peut dire aussi que Boileau n'a pas dédaigné d'imiter le mouvement et les principales intentions de cette *Lettre*, dans son *Épître au roi* à propos de la guerre de Flandre :

Grand roi , cesse de vaincre , ou je cesse d'écrire....
 Encor, si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
 Nous laissait, pour le moins, respirer une année!...
 Mais à peine Dinan et Limbourg sont forcés,
 Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés....
 Ah ! crois-moi , c'en est trop !....

C'est bien là, sauf la distance du noble au familier, de la poésie à la prose, ce prétendu mécontentement, cette louange déguisée en blâme, qui inspire à Voiture la spirituelle tirade que voici :

« A dire la vérité, monseigneur, je ne sais à quoi vous avez pensé, et ç'a été, sans mentir, trop de hardiesse et une extrême violence à vous d'avoir, à votre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines, que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté; fait tuer le pauvre comte de Fontaines, qui était un des meilleurs hommes de Flandre, et à qui le prince d'Orange n'avait jamais osé toucher; pris seize pièces de canon à un prince qui est oncle du roi et frère de la reine, avec qui vous n'aviez jamais eu de différend; et mis en désordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. »

Ces expressions : *Deux ou trois vieux capitaines que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que par leur ancienneté, le comte de Fontaines, à qui le prince d'Orange n'avait jamais osé toucher*, ce prince avec qui le duc d'Enghien *n'avait jamais eu de différend*, et à qui il n'a pas craint *de prendre seize pièces de canon*, voilà certainement un excellent badinage, surtout quand on se souvient que Voiture était dans l'intimité du jeune vainqueur.

Il faut bien reconnaître que cette intimité se met un peu trop à l'aise dans les lignes suivantes, où Voiture, suivant avec trop d'obstination une idée heureuse, passe les limites du familier. Nous n'aimons pas qu'il dise au prince : *J'avais bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable*, mais il est encore très-bien inspiré quand il s'écrie plaisamment : « Si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer avec vous. » Rien n'est mieux imaginé que cette crainte affectée de l'ascendant que les victoires du duc

donneront à la France sur l'Europe, et cette menace d'un résultat qui fera précisément la gloire et la grandeur du héros.

C'est à la fin, et lorsque Voiture rentre dans le sérieux, comme le respect lui indiquait de le faire, qu'il exprime les idées dont a profité Bossuet : « Je me réjouis avec Votre Altesse de ce que j'entends dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, et de la plus grande importance, que nous ayons vue de notre siècle.... La France, que vous venez de mettre à couvert de tous les orages qu'elle craignait, s'étonne qu'à l'entrée de votre vie, vous ayez fait une action dont César eût voulu couronner toutes les siennes, et qui redonne aux rois, vos ancêtres, autant de lustre que vous en avez reçu d'eux.... »

Il y a dans ce passage, étranger à la manière habituelle de Voiture, quelque chose du style de Balzac, son contemporain et son ami.

9. Enthousiasme de Polyeucte se préparant au martyre.

[Corneille.]

A l'imitation des anciens tragiques, qui s'élevaient à la poésie lyrique toutes les fois qu'il fallait exprimer vivement des idées générales, des douleurs communes à l'humanité, à l'occasion des faits particuliers qui remplissaient le drame, Corneille, dans *le Cid* et dans *Polyeucte*, a pris le ton de l'ode, quand il a voulu prêter au principal personnage des accents de mélancolie profonde ou d'enthousiasme prophétique. C'est ainsi que, plus tard, Racine, dans *Esther*, dans

Athalie surtout, saisit un moment la lyre, et en tira de divins accords.

Polyeucte est le chef-d'œuvre le plus régulier de Corneille, celui où l'unité d'intérêt et d'action se joint à l'éloquence des situations et à la vigueur du style. C'est aussi, par une conséquence naturelle des rapports qui existent entre les pensées et le langage, entre le fond et la forme, celui où la langue est le plus constamment respectée. Les belles scènes de cette immortelle tragédie sont d'une pureté remarquable, si nous avons égard au temps, et à l'extrême difficulté qui a fait la gloire de Corneille, celle de tout créer de rien.

Nous appliquerons cette observation à la scène où *Polyeucte*, dans un monologue lyrique, qui a dû inspirer Racine pour la prophétie de Joad, repousse de son sein tout attachement terrestre, invoque la justice et la colère vengeresse du Tout-Puissant, et, près de marcher au supplice, prédit à l'empereur Décie, persécuteur des chrétiens, un châtement inévitable.

Telle est la marche des idées; elle est graduée avec art. Le martyr commence par dompter son cœur; il proclame que les esclaves des passions sont tôt ou tard abattus par le glaive du courroux céleste; il annonce enfin la chute de la foudre sur la tête du plus élevé de tous; changeant ainsi tout à coup le vainqueur en vaincu, le tyran en victime, sous la main puissante du Dieu méconnu.

Le début est imposant. C'est une méditation faite à haute voix par un chrétien qui n'appartient déjà plus à la terre :

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,

Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?

Il y a là une antithèse, mais naturelle et forte ; et comme la mélodie des vers accompagne heureusement ces paroles suprêmes !

Polyeucte continue ; il ne repousse pas seulement les voluptés du monde ; il les amoindrit, il les flétrit comme temporaires et fragiles :

Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ces beaux vers si faciles, si limpides, rappellent l'harmonie des vers de Malherbe sur la mort :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles, etc.

En moins de rien n'est pas fort élégant, sans doute, mais, encadrées parmi des termes nobles, et destinées précisément à marquer un contraste d'idées, ces expressions peuvent se justifier. Aujourd'hui que les procédés artificiels d'élégance sont plus connus, on remplacerait facilement cette simplicité rustique par une simplicité savante. Corneille a dû laisser quelque chose à deviner après lui.

Vous me montrez en vain, par tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.

Pompeux tout seul aurait paru impropre ; mais suivi de *florissants*, qui est parfaitement correct, il ajoute à l'éclat et à l'harmonie.

Dieu qui étale à son tour des revers équitables
est une phrase obscure et une pensée mal conçue.

Corneille a voulu opposer ici aux séductions des plaisirs le juste châtiment qu'ils attirent de la part de Dieu ; et comme il a dit avec raison , en parlant d'eux :

Vous étalez en vain vòs charmes impuissants ,

il a cru pouvoir introduire aussi Dieu qui étale des revers , par une compensation terrible. Le premier terme était juste , le second est faux et ne présente rien de net à l'esprit.

..... Les glaives qu'il tient pendus.

On doit remarquer que *pendus* , pour *suspendus* , es une expression vieillie.

L'apostrophe à Décie est pleine de nerf et de couleur. Le premier vers :

Tigre altéré de sang , Décie impitoyable ,

est un peu commun. Le troisième :

De ton heureux destin vois la suite effroyable ,

est assez faible ; mais ces fautes sont rachetées par la vigueur de tout le reste , et , à l'exception de cette locution vieillie : *encore un peu plus outre* , nous ne trouverions plus qu'à louer.

40. La Méchanceté.

[Gresset.]

Les critiques les plus distingués s'accordent à regarder *le Méchant* , de Gresset , comme une des meilleures comédies du XVIII^e siècle. Ils lui refusent l'intrigue, l'intérêt des situations, le type heureux des caractères , c'est-à-dire, convenons-en , tout ce qu'il y a de plus

élevé dans l'art comique ; mais ils accordent justement au poète l'éclat des détails , le piquant du dialogue , la vivacité et la grâce du style , et surtout nombre de vers frappés de cette empreinte originale et ineffaçable qui les rend , comme l'a dit Boileau ,

..... Proverbes en naissant.

Dans le passage que nous analysons , Cléon le Méchant , fait au sage Ariste le plus délicat éloge de la méchanceté ; délicat , s'entend , quand il respecte quelque peu la vraisemblance , mais quelquefois impertinent par le paradoxe , d'ailleurs toujours spirituel. Il y a beaucoup d'exagération , parce que la cause est mauvaise ; et il est heureux , au point de vue de la morale , qu'on ne puisse défendre longtemps une cause mauvaise par des arguments plausibles. Cependant , après avoir entendu ce médisant , ce mauvais cœur , qui est si naturellement méchant qu'il ne croit plus à l'existence des méchants dans le monde , on se dit : Vraiment , le drôle est convaincu ; jugement sans danger , mais qui est un triomphe pour l'esprit de l'auteur comique. Écoutez ce Cléon :

..... Croyez-vous aux méchants ?
 Pour moi , je n'y crois pas ; soit dit sans intérêt ,
 Tout le monde est méchant , et personne ne l'est ;
 On reçoit et l'on rend ; on est à peu près quitte....
 L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
 Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant ;
 Eh bien ! on dit ailleurs qu'Éraste est amusant....
 Et si vous attachez du crime à tout cela ,
 Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
 L'agrément couvre tout ; il rend tout légitime.

Halte-là , seigneur Cléon ! le dernier vers est trop fort. Nous vous passons vos boutades sur la réciprocité des malices , sur l'incertitude des jugements ; nous admi-

rons votre verve, quoique un peu cynique, lorsque vous nous dites en si bons vers :

Tout le monde est méchant, et personne ne l'est....
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre;

mais vous abusez de notre patience quand vous nous dites effrontément que *l'agrément couvre tout, et rend tout légitime*. Ne soyez pas si hardi; vous allez perdre votre cause, en choquant vos juges.

La conclusion du Méchant est digne de l'exorde :

Au reste (dit-il), chacun parle et fait comme il l'entend;
Tout est mal; tout est bien; tout le monde est content.

C'est large et commode; mais cette tolérance n'est pour Cléon qu'un passe-port au profit des mauvais propos et des mauvaises actions. C'est un masque; mais sous ce masque se cache un laid visage. Aussi Ariste a-t-il raison de répliquer avec une haute moquerie :

On n'a rien à répondre à de telles maximes;
Tout est indifférent pour les âmes sublimes.

Mais bientôt il s'élève au ton qui sied à la comédie lorsqu'elle châtie nos travers. Le style de Gresset, naturellement pur et plein de ressources, prend une couleur plus décidée. Il tonne avec chaleur contre

L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudrait être fin,
Ces indiscretions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,

qui représentent la haine et empoisonnent les plaisirs. Le troisième vers est affecté en condamnant l'affectation, ce qui est comme un double défaut, et le mot *air*, déjà employé deux vers plus haut, s'y trouve ré-

pété par négligence ; mais l'énumération ne manque ni de caractère ni de vérité.

Pourtant, il faut bien le dire, et c'est une remarque qui n'est pas honorable pour l'humanité, l'avocat de la mauvaise cause, s'il est condamné par la raison, plaît ordinairement à l'imagination par ses piquantes saillies ; il paraît plus neuf, moins routinier que l'avocat de la cause juste, et celui-ci, qui n'a pas recherché l'esprit, comme son adversaire, a quelque peine à triompher du sophisme qui brille, par le bon sens qui nous instruit. C'est un peu ce qui arriverait ici même, si, par bonheur, Gresset n'avait trouvé et mis dans la bouche de son sage Ariste un des vers les plus spirituels, les plus précis et les plus vrais en même temps qu'on ait entendus sur la scène. Ariste est en train de peindre l'effet produit dans les relations de société par les habitudes de méchanceté qui les altèrent :

On est en garde (dit-il), on doute enfin si l'on rira ;
L'esprit qu'on veut avoir gêne celui qu'on a.

Il est impossible de mieux dire, et jamais le juste châtiement des esprits maniérés, affectés, malicieux à contre-temps, persifleurs et indiscrets, n'a été rendu par un axiome plus frappant de vérité.

44. On doit faire son devoir, même sans espoir de renommée.

[Montaigne.]

Lorsqu'on lit Montaigne, on se trouve dans une disposition d'esprit singulière. Appartenant encore à notre vieille littérature, mais déjà plus clair pour nous que ses contemporains, il fait surtout l'effet qu'un étranger vif et spirituel, mais conservant encore l'ac-

cent et les tournures de sa langue natale, produit sur le voyageur français. Nous ne songerions pas à critiquer minutieusement les idées paradoxales de cet étranger, si elles avaient un degré de piquante vraisemblance : nous serions encore plus réservés pour reprendre ses tours hasardés, ses alliances de mots audacieuses, parce que nous y sentirions comme une fleur de nouveauté, tout excusée d'ailleurs par la position et l'origine de celui qui parle. Enfin, nous sortirions de cette conversation, un peu étourdis, surtout charmés, prêts à la rechercher encore pour en jouir, et non pour la contrôler.

La lecture de Montaigne a véritablement cette saveur et, comme il le disait lui-même, ce fumet qui nous attire. Il cause avec nous en philosophe aimable, en homme plein d'esprit et d'originalité, et dans un langage si vif, si imprévu, si plein de suc et de couleur, que nous passons sans fatigue sur les traces du vieux temps qui s'y remarquent encore, et qui souvent ne font qu'ajouter au charme de la pensée, à la verve de l'argument.

Il y a bien peu d'idées que n'ait remuées Montaigne. Curieux, pénétrant, il a fouillé la vérité jusqu'au paradoxe, et l'a rendue quelquefois gasconne, à force de se l'approprier. Mais, quand il reste vrai, il l'est avec une netteté, avec un nerf et un trait que n'a peut-être égalés aucun écrivain.

Il s'agissait ici de traiter une thèse intéressante, et de prouver que l'amour de la renommée ne doit pas être l'unique stimulant du devoir. Rien n'était plus favorable à la manière de Montaigne, qui aime à citer, à faire comparaître les personnages historiques, à soutenir les raisonnements par des exemples. Il avait

beau jeu pour établir qu'une foule de belles actions s'accomplissent sans qu'on ait occasion d'en faire montre; que ce ne sont pas ordinairement celles qui demandent le moins de présence d'esprit et de décision, et que le témoignage de la conscience est une récompense toujours certaine, et aussi toujours suffisante pour quiconque aime véritablement la vertu.

C'est bien là le fond du raisonnement de Montaigne; c'est bien l'ordre de ses idées; mais il cède à la tentation d'y joindre quelques réflexions paradoxales, qui, à force de vouloir embrasser, mal étreignent, et qui inspirent au lecteur une disposition fâcheuse, la défiance même de la vérité qui suit.

Le début est de ce genre : « A qui doivent César et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommée, qu'à la fortune? » Voilà une opinion bien absolue, et qui heurte tout d'abord nos souvenirs, nos études, notre raison même. N'est-ce pas ce paradoxe de J. B. Rousseau, justement critiqué par La Harpe?

Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Émile
Fit tout le succès d'Annibal.

Mais non; telle n'est pas la pensée de Montaigne. Comprimons notre première surprise, et laissons-le continuer :

« Au travers de tant et de si extrêmes dangers, il ne me souvient point d'avoir lu que César ait été jamais blessé; mille sont morts de moindres périls que le moindre de ceux qu'il franchit.» Ainsi, le moraliste ne cherche pas à rabaisser la gloire des efforts person-

nels de César ou d'Alexandre. Il veut dire seulement que, si la fortune ne les eût pas préservés, la mort les aurait arrêtés dans leur course triomphante, comme elle en a souvent arrêté d'autres qui les auraient valus peut-être, et qui se sont *éteints sur le commencement de leur progrès.*

Nous allons rencontrer un modèle de cette forme vive et brillante que l'imagination de Montaigne donne à son style, dans ce passage où il soutient que de nombreux exploits se perdent, faute de témoins :

« On n'est pas toujours sur le haut d'une brèche, ou à la tête d'une armée, à la vue de son général, comme sur un échafaud; on est surpris entre la haie et le fossé; il faut tenter fortune contre un poulailler; il faut dénicher quatre chétifs arquebusiers d'une grange; il faut seul s'écarter de la troupe, et entreprendre seul, selon la nécessité qui s'offre.... Il s'est perdu plus de gens de bien aux occasions légères et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ès lieux dignes et honorables. »

Quelle vive allure! quel vaillant style! Pouvait-on mieux peindre ces occasions où la valeur est nécessaire, quoique la gloire soit absente, que par ce trait énergique : *Il faut tenter fortune contre un poulailler!*

Ce qui suit est plein de noblesse et de justesse en même temps.

« Qui tient sa mort pour mal employée, si ce n'est en occasion signalée, au lieu d'illustrer sa mort il obscurcit volontiers sa vie, laissant échapper cependant plusieurs justes occasions de se hasarder, et toutes les justes sont illustres assez, sa conscience les trompant suffisamment à chacun. »

Cette dernière locution est vieillie; mais nous applaudirons à une maxime comme celle-ci : toutes les

occasions justes de dévouement sont assez illustres, et notre conscience nous vaut la gloire. Montaigne blâme ensuite ceux qui ne sont *hommes de bien que parce qu'on le saura*, et il a raison. Ajoutons seulement que, s'il est puéril et peu honorable de ne faire le bien qu'en vue de la renommée, il est licite et glorieux d'associer le désir de l'estime publique à l'amour du devoir, pourvu que celui-ci ait le pas sur l'autre, et qu'on soit toujours prêt, quand le second l'exige, à sacrifier le premier.

12. Portrait de Charles XII.

[Voltaire.]

Les portraits historiques ont été à la mode, et il serait regrettable que cette mode passât tout à fait. Rien n'est plus propre à fixer dans notre mémoire la date et les événements d'une époque, que la physionomie fidèlement reproduite des hommes qu'on y a vus figurer au premier rang. La prétention d'une école récente, qui veut laisser les individus dans l'ombre, et mettre en relief le personnage collectif du *peuple*, est difficile à soutenir, et l'œuvre qu'elle tente est à peu près impossible; car il sera toujours vrai que des hommes, supérieurs par le rang ou par le caractère, réuniront en leur personne les traits épars de l'histoire de chaque siècle. Sans vouloir nier le sourd travail qui s'opère dans les intelligences et dans les mœurs d'une nation, nous pensons que ce travail ne peut être décrit avec intérêt sans quelques noms propres, résumé et symbole palpable de la vie de ce personnage abstrait : *la nation*.

Or, les hommes historiques, dont les traits flottent

épars dans le récit des faits auxquels ils impriment un caractère, sont mieux compris de nous, et restent plus vivants dans notre souvenir, lorsque l'historien rassemble ces détails dispersés, et nous présente d'un seul coup, comme dans un miroir fidèle, ceux que nous avons déjà connus, mêlés à des circonstances étrangères. C'est l'avantage des portraits.

Mais à côté de l'avantage, il y a un inconvénient. Pour donner de l'intérêt à cette peinture, on est tenté de l'enluminer plus qu'il ne faut. On fait valoir son héros par des contrastes ; on l'exhausse sur des antithèses. On devient subtil pour être fin, affecté pour être spirituel ; on substitue la fantaisie à l'exactitude, et l'histoire même souffre du faux jour sous lequel on place la figure qui la domine.

Aussi, quand nous rencontrons un écrivain qui évite ce brillant défaut, et qui, sans se jeter dans l'affectation contraire d'éviter tout contraste, de répudier toute ombre d'antithèse, reste vrai, naturel dans un genre sujet au clinquant et à la fiction, nous respirons, nous savourons ce mets de bon goût, qui alimente notre curiosité, sans peser à notre conscience.

Telle est l'impression que mérite de faire le portrait de Charles XII, dans le tableau rapide que Voltaire a tracé de la vie de ce roi batailleur. Nous y goûtons avec charme des pensées naturelles, justes et fines ; un style toujours sobre, pur, correct, frappé au bon coin de l'antiquité.

Voltaire commence par une remarque d'une vérité incontestable ; c'est que les qualités absolues, poussées jusqu'à l'extrême dans la pratique, deviennent des défauts, des fléaux même ; il applique cette maxime d'expérience au roi de Suède, et il montre les torts

de caractère qui ruinaient son ascendant, malgré certaines qualités solides, comme la modestie et la persévérance.

« Charles XII, dit l'écrivain, a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint deux ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et, dans ses dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. »

Voilà des antithèses, mais naturelles et amenées par le besoin du sujet. Ceux qui ont lu l'histoire sentent bien que ce n'est pas là un portrait de fantaisie. Ils se rappellent Pultava et la *tête de fer* qui indignait le bacha de Bender, et les prodigieux impôts qui accablaient la Suède, et le supplice du malheureux Patkul, ambassadeur de Russie, et le boulet de canon de Frédérickshall. Aussi acceptent-ils cette conclusion de l'historien : « Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. »

Il n'y a pas moins de goût dans ce qui suit, et Voltaire distingue énergiquement Charles XII des autres princes guerriers qui ont eu la manie des conquêtes. « Il a été le premier, dit-il, qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses États; il voulait gagner des empires pour les donner. »

Enfin, les derniers traits, ou plutôt les derniers coups de pinceau achèvent ce portrait fait de main de maître :

« Dur pour les autres comme pour lui-même, comp-

tant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne, homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter, sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire. »

Sage leçon, à l'usage des peuples aussi bien que des rois, exprimée dans un style dont la clarté et la correction seraient déjà un grand mérite, et qui joint à ces qualités rares l'élégance et la vigueur.

43. **Le Lion et le Rat.**

[La Fontaine.]

Il y a, dans notre La Fontaine, quinze ou vingt fables si remplies de beautés, si brillantes d'originalité et de grâce, qu'elles laissent, pour ainsi dire, les autres dans l'ombre. Nommer *le Chêne et le Roseau*, *les Deux Pigeons*, *les Animaux malades de la peste*, c'est rappeler ce que notre langue possède de plus naïvement éloquent, de plus tendre, de plus poétique. Ne dédaignons pas cependant les excellentes fables qui viennent après les chefs-d'œuvre de ce charmant écrivain. Si elles nous entraînent moins, à la lecture, elles seront pour nous l'occasion d'un jugement réfléchi qui laissera encore de la place à l'admiration.

Telle est, par exemple, la première des deux fables que La Fontaine consacre à démontrer la nécessité de s'obliger mutuellement, et les avantages qu'on retire de cette assistance fraternelle.

Il commence par une maxime, procédé qui n'est pas rare chez les fabulistes, et qui a souvent pour effet de rendre la narration plus claire; et il n'en terminera pas moins par une autre moralité, ce qui est moins

..

ordinaire, et ce qui jette une certaine confusion dans l'esprit du lecteur.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Voilà le début; il est net et précis. Nous savons quel est l'objet de la fable; nous attendons le Lion et le Rat à l'œuvre. Or, à quelle conclusion arrivons-nous? à celle-ci :

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Vérité déduite d'une circonstance particulière du récit, et qui ne se rattache en aucune façon à la moralité première. C'est un défaut dans le plan de cette jolie fable. Elle est comme enclavée entre deux maximes, dont la seconde a le tort de se substituer à l'autre, au moment même où se fait sentir la leçon.

La seconde fable, qui est inférieure à celle-ci, ne renferme pas de maxime générale. Une Colombe sauve de l'eau une Fourmi qui se noyait; la Fourmi pique au talon un chasseur qui allait tuer la Colombe, et la sauve à son tour; voilà tout le récit, qui se rattache évidemment au premier précepte de l'autre apologue, et ne rappelle en rien le dernier.

Mais, si la composition de la fable *le Lion et le Rat* est défectueuse, les détails sont faciles et gracieux.

..... Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Voilà déjà un des personnages heureusement caractérisé. Nous comprenons mieux la générosité du Lion, quand le fabuliste nous a prévenus que le Rat n'a commis qu'une imprudence :

Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.

Montra ce qu'il était pourrait sembler trivial; mais ces mots sont ennoblis par la pensée. Ils ont de la simplicité et de la grandeur.

Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?

Ce mouvement est naturel. La Fontaine a l'habitude de s'arrêter ainsi, pour faire remarquer sans affectation la singularité d'un fait, ou le contraste de ce qui est avec ce qui pouvait être. Ainsi, dans *la Tortue et les deux Canards* :

Ulysse en fit autant; on ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.

Et dans *la Souris métamorphosée en fille* :

Une souris tomba du bec d'un chat-huant;
Je ne l'eusse pas ramassée,
Mais un Bramin le fit : je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée.

Le Rat est donc épargné par le Lion; celui-ci va tomber à son tour dans un grand péril, d'où sa force et son courage ne le tireront pas.

Il avint (dit le fabuliste) qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Remarquons le ton vif et hardi de ce dernier vers. Si nous disions : « Dont ses efforts redoublés ne le purent défaire, » nous retrancherions une image expressive, celle du Lion qui rugit de colère et de douleur.

Sire rat accourut....

Nous savons que, dans *La Fontaine*, les animaux prennent les sentiments, les mœurs, les titres des hommes, et que c'est un des charmes de l'illusion que nous éprouvons en le lisant.

..... Et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

La tournure de phrase naturelle en prose eût été celle-ci : « Il fit tant par ses dents qu'il rongea une maille et détruisit ainsi tout l'ouvrage. » Combien cette hardiesse poétique : *Une maille rongée emporta tout l'ouvrage* donne une idée plus juste du dévouement de sire Rat et de l'efficacité de son travail !

Après ce détail, il a paru inutile à *La Fontaine* de terminer le récit et de faire sortir le Lion du piège. L'acte de reconnaissance est accompli, la moralité est comprise; le goût n'en exigeait pas plus.

44. **La Brebis et le Buisson.**

[La Motte-Houdar.]

La Motte-Houdar, homme d'esprit, écrivain à paradoxes, qui s'essaya dans tous les genres, et réussit dans quelques-uns, qui traduisit *l'Iliade* sans savoir le grec, et diffama le génie d'Homère, a osé faire des fables après *La Fontaine*. C'était le moins naïf des hommes; mais il avait de l'invention, du trait, de la finesse. Plusieurs de ses apologues méritent de rester dans la mémoire des connaisseurs.

Sa fable *la Brebis et le Buisson* est une de celles où nous reconnâtrons le mieux son génie. La fable proprement dite est expédiée par lui en quatre vers, contre son usage, mais il emploie vingt-sept vers à

expliquer pourquoi il n'en a fait que quatre, sans en compter quatre autres qui contiennent la moralité.

Ces vingt-sept premiers vers nous apprennent que la fable ne doit pas être trop courte; qu'Ésope a eu tort d'être si concis, et qu'Homère, son compatriote, aurait pu lui en remontrer en fait de bavardage; qu'il faut tenir un milieu entre les extrêmes; que La Fontaine a saisi ce milieu; que lui, La Motte, n'a point d'autre maître, et qu'il donne toujours quelque étendue à ses apologues; mais que, pour cette fois, et uniquement dans l'intérêt de la variété, il consent à être bref.

En vérité, cette longue démonstration est-elle bien placée en tête d'un ouvrage si court? Il arrive quelquefois à La Fontaine de dissertar avant la fable, mais c'est pour nous parler de la nature humaine, de nos passions, de nos faiblesses, des siennes peut-être. C'est comme un premier miroir qu'il place sous nos yeux avant de nous montrer notre image réfléchie dans un apologue. Mais ici, que nous veut La Motte, avec sa théorie littéraire, développée tout exprès pour dire qu'il y manque? Il nous refroidit, il nous glace, quand il a intérêt à nous persuader.

Cependant, il faut convenir que ce hors-d'œuvre est plein d'esprit, parfois même de délicatesse, et il est juste, après en avoir critiqué la pensée, d'en faire ressortir les beautés :

Quelques-uns veulent que la fable
Soit courte; ils ont raison; mais l'excès n'en vaut rien.
Qui dit trop peu, ne dit pas bien;
L'aride n'est point l'agréable.

On sent aisément l'harmonie imitatrice de ce rejet :

..... Que la fable
Soit courte....

et la précision des deux derniers vers.

L'excès n'en vaut rien est une tournure obscure et forcée. L'excès de quoi ?

Ésope même était trop sec.
Je m'en étonne; car tout Grec
Est grand parleur, témoin notre divin Homère.

La Motte ne pouvait négliger une occasion de décocher son trait sur Homère; c'était sa manie.

Ces deux conteurs ne se ressemblent guère :
L'un par des vers sans fin dit qu'il faut s'accorder;
A l'autre allez le demander;
En deux mots il vous expédie.

Ce style est vif et piquant. *L'Iliade* est plaisamment caractérisée par le second vers; et la sécheresse des fables d'Ésope est rondement esquissée dans les deux suivants.

Le précepte que La Motte nous donne ensuite est juste au fond, mais bien dur dans la forme :

Ne dites rien de trop; mais aussi, dites tout.

Vers qui nous rappelle involontairement celui par lequel l'auteur marquait lui-même le trait distinctif de sa poésie :

Mes vers sont durs, d'accord; mais forts de choses.

Néanmoins, telle est la puissance d'un heureux modèle, que ce poète si dur, si dénué d'harmonie, est celui qui va nous dépeindre ainsi son maître, La Fontaine, en vers pleins d'une grâce ingénieuse :

Tout fleurit dans ses vers; le plus vil animal
Est éloquent; c'est plaisir de l'entendre;

Tout prend des sentiments, des mœurs ;
 Tout converse ; on y croit être avec ses semblables ;
 Le précepte à loisir se coule sous les fleurs.

Il y a bien encore là quelques traces de prosaïsme, comme dans cette ligne mesurée :

..... On y croit être avec ses semblables.

Mais les premiers vers sont faciles, agréables, et le dernier est charmant.

Passons sur les cinq ou six vers dans lesquels La Motte annonce que, par exception, il va nous présenter *une fable assez nue*, et arrivons à la fable même. Nous serons dédommagés d'avoir attendu.

Une brebis choisit, pour éviter l'orage,
 Un buisson épineux qui lui tendait les bras.
 La brebis ne se mouilla pas ;
 Mais sa laine y resta. La trouvez-vous bien sage ?

Les deux premiers vers sont excellents, et nous en sentirons encore mieux le mérite, quand nous y reviendrons après avoir lu la moralité : quand nous saurons que la Brebis, c'est le plaideur ; l'Orage, la matière du procès, et le Buisson, la justice. Ce Buisson épineux, qui tend les bras à la pauvre Brebis, offre une image aussi précise que malicieuse.

Mais sa laine y resta n'est pas assez correct, venant après ces mots : *La brebis ne se mouilla pas*. Nous sommes obligés de rectifier le style par l'intelligence du sens ; c'est un soin que les bons écrivains nous épargnent.

Voici maintenant la moralité :

Plaideur, commente ici mon sens.
 Tu cours aux tribunaux pour rien, pour peu de chose.
 Du temps, des frais, des soins ; puis tu gagnes ta cause.
 Le gain valait-il les dépens ?

Commente ici mon sens est lourd et prosaïque. Pour rien, pour peu de chose ; cette restriction, ou cette concession au plaideur a de la finesse. Le troisième vers est vif et bien frappé. L'idée que le dernier exprime est une grande vérité que les amateurs de procès ne comprennent guère, et que la brièveté du mètre rend plus saillante. Nous nous rappelons involontairement ces causes gagnées devant les tribunaux anglais, et qui rapportent quelquefois à l'heureux plaideur un liard (a farthing) pour dépens.

45. Le bon goût dans le style.

[La Bruyère.]

La théorie que La Bruyère soutient dans ce morceau peut paraître sévère.

Quoi! « Entre toutes les expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne! » C'est à désespérer les amateurs de la variété dans le style; et il ne reste plus qu'à brûler les dictionnaires de synonymes. Que disons-nous? Il faudra revenir de notre admiration pour tant d'écrivains, tels que Massillon, par exemple, qui, par de savants changements de forme, rendent comme nouvelle une pensée dix fois reproduite. S'il n'y a, pour une seule de nos pensées, qu'une expression qui soit la bonne, voilà notre La Bruyère lui-même pris dans le filet de sa propre maxime; car il reproduit fréquemment une idée dont le fond reste invariable, sous des jours aussi différents que la diversité des termes qu'il emploie. Il y a donc à parier que cet axiome n'est qu'une phrase absolue, inapplicable, un jeu d'esprit plutôt qu'une loi du goût.

Nous ne serions pas de cet avis. La Bruyère n'a pas prétendu qu'il n'y a qu'une seule *bonne* expression pour chacune de nos pensées; mais qu'il n'y en a qu'une qui soit *la bonne*. En effet, le travail même des grands écrivains, qui font passer l'idée comme par des laminoirs successifs pour lui donner enfin tout son effet et toute sa valeur, ne prouve-t-il pas qu'ils s'approchent graduellement de la forme la meilleure, du tour spécial, du terme qui résume tous les autres, et qui représente le mieux le sujet? Les synonymes ont leur prix; mais leur principal mérite est d'amener l'expression *qui est la bonne*. Quand on n'y arrive pas par degrés ou de plein saut, on manque de justesse. L'art difficile d'écrire réclame une précision que les écrivains médiocres ne soupçonnent pas.

On pourrait objecter à La Bruyère que cette expression unique dont il parle n'existe pas toujours, et qu'il faut bien se contenter parfois d'à peu près. Mais il répondra sans hésiter :

« On ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre. »

A quelle source devons-nous chercher cette expression nécessaire? Ici encore, La Bruyère dit une grande vérité, mais une vérité qui le conduira au paradoxe.

« Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, et qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort. »

Ce qui est profondément vrai dans cette assertion, c'est que, sauf les inspirations que rencontrent çà et

là d'heureux et faciles génies, la simplicité et le naturel dans le style sont des qualités qu'on ne peut atteindre qu'avec beaucoup de réflexion et de travail, quoique le contraire semble vraisemblable. Mais nous ne comprenons plus La Bruyère, lorsqu'il ajoute :

« Ceux qui écrivent par humeur sont sujets à retoucher à leurs ouvrages. Comme elle n'est pas toujours fixe, et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés. »

Blâme-t-il les auteurs qui retouchent leurs ouvrages? Croit-il qu'on doive toujours s'en tenir au premier mouvement, sous peine de passer pour écrivain capricieux? Mais il vient de dire que les bons auteurs ne trouvent souvent la meilleure expression que la dernière. Et remarquez que le style de La Bruyère perd de sa netteté, comme la pensée. *Comme elle n'est pas toujours fixe*, on ne sait d'abord à quoi se rapporte *cet elle*; à la seconde réflexion, on découvre qu'il s'agit de *l'humeur*.

Au reste, il revient promptement aux idées justes et au style fin et correct :

« La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. »

C'est la pensée de ce vers de Boileau :

Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire.

Il termine par une phrase qui a un caractère de bonhomie, et qui n'en cache pas moins un trait acéré :

« Un esprit médiocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement. »

Le ciel nous préserve donc du style divin, et nous accorde le style raisonnable!

46. Gouvernement de Tibère.

[Montesquieu.]

Aucun écrivain français ne rappelle, plus que Montesquieu, la pensée profonde et le trait imprévu de Tacite. Non cependant que Montesquieu éprouve ce sentiment intime et triste qui inspirait l'historien de Rome dégénérée. Il adopte un sujet analogue à celui de Tacite : les causes de grandeur et d'abaissement qui ont élevé Rome et l'ont précipitée. Ce n'est pas un patriote ému, dont la verve s'échauffe au souvenir récent du malheur et de la honte de son pays ; mais un génie pénétrant, impartial, un peintre dont le pinceau a, comme celui de Tacite, des touches mâles et hardies. C'est donc par le génie que l'historien et le philosophe se ressemblent, et la rencontre des mêmes personnages historiques porte quelquefois cette ressemblance jusqu'à l'illusion.

Nous prenons pour exemple l'examen du règne de Tibère. Tacite a représenté un tyran fourbe et cruel avec ses couleurs les plus sombres. Jamais l'astuce dans le pouvoir absolu, la délation perfectionnée, le soupçon planant sur un peuple entier et s'asseyant au foyer de chaque famille n'ont été décrits avec plus d'énergie. Montesquieu a repris ce terrible chapitre de l'histoire romaine, et, profitant de son modèle, y ajoutant des traits puisés dans son propre génie, il a fait un tableau effrayant de grandeur et de vérité.

Contre son usage, qui est de procéder par phrases brèves et un peu sentencieuses, il commence par une

sorte de comparaison poétique que l'intérêt du drame autorise, et qui ouvre majestueusement la sombre époque où nous entrons :

« Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment et couvrir les campagnes qu'elles conservaient, ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa, sous Tibère, avec violence. »

Ce début frappe l'imagination, tant par l'éclat de la pensée que par la vigueur du style. Les campagnes *qu'elles conservaient*, la puissance souveraine *renversa sous Tibère*, sont des hardiesses d'expression qui joignent le mérite de la concision à celui de la couleur.

En parlant de la *loi de majesté*, ou de *lèse-majesté*, comme on l'a dit dans les temps modernes, Montesquieu s'exprime d'abord en jurisconsulte politique : « Tibère se saisit de cette loi et l'appliqua, non pas aux cas pour lesquels elle avait été faite, mais à tout ce qui pouvait servir sa haine et ses défiances. » C'est la manière grave, l'expression simple et presque nue, mais d'autant plus nerveuse, qui nous frappe dans *l'Esprit des lois*.

Après l'oracle, vient l'analyse ferme, profonde, gravée en traits de feu, à l'imitation de Tacite, avec quelque chose de moins stoïque peut-être, et une recherche un peu plus curieuse des oppositions d'idées et de mots.

« Ce n'étaient pas seulement les actions, dit Montesquieu, qui tombaient dans le cas de cette loi ; mais des paroles, des signes et des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchements de cœur que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. »

Ce dernier trait semble emprunté à Montaigne, dans son chapitre célèbre de l'Amitié.

« Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves. La dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédents. »

Toutes ces idées ont été exprimées ou indiquées par Tacite, soit dans son livre des *Annales*, soit dans son éloquente biographie d'*Agricola*; mais il reste à Montesquieu l'honneur de les avoir encadrées heureusement dans ses réflexions propres, et de leur avoir donné un cachet personnel d'originalité. Ces oppositions brillantes : « L'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, » lui appartiennent, et la grande et juste idée qui termine cette énumération, quoique en germe dans l'historien latin, a pris sous la plume de l'écrivain français une force nouvelle.

A la fin, Montesquieu redevient le philosophe politique, habitué à étudier les principes et les effets des législations :

« Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés. »

Sur la planche même sur laquelle est un tour de phrase négligé; mais il est impossible de marquer plus profondément que dans cette phrase la position cruelle de ceux qui vivent sous une tyrannie abritée par le manteau des lois. L'image achève de démontrer l'idée,

et l'accent pénétré de l'écrivain fait disparaître la sévérité même de la matière. C'est un grand secret de l'art d'écrire, et ce secret est celui du génie.

17. Accès de misanthropie.

[Molière.]

Dans son admirable comédie du *Misanthrope*, Molière conserve, plus visiblement encore que dans ses autres chefs-d'œuvre, cette perpétuelle inspiration, cette verve chaude et spontanée qui est le caractère de son génie. On a expliqué le mouvement qui règne d'un bout à l'autre dans le rôle d'Alceste par ses traits de ressemblance avec Molière lui-même; et il est bien vraisemblable que les déceptions éprouvées par ce grand homme, ainsi que les observations profondes qui lui avaient dévoilé nos travers, durent lui fournir de vives couleurs pour peindre la rude franchise et les âpres déplaisirs d'un honnête homme, dont le seul tort, et en même temps le côté comique, est d'être exclusif et intolérant. Cette conception forte d'un caractère qui, à l'intolérance près, était, au fond, celui du poète, répand une vie singulière sur l'ensemble du drame comme sur les détails.

Rien de plus noble, rien de plus éloquent que la tirade d'Alceste répondant au facile Philinte, qui pense que dans le monde on ne peut avoir toujours le cœur sur les lèvres, et qu'il faut bien hurler quelque peu avec les loups. Cependant, nous sentons, en lisant cette réponse vigoureuse, que l'excellent Alceste va au delà de la mesure, comme Philinte reste en deçà de la vérité. Non, il n'est pas possible d'appliquer à la simple politesse la règle exacte et absolue des devoirs:

il faut être sincère, sans doute; mais on peut l'être avec ménagements. On n'est pas obligé de rompre en visière à quiconque nous déplaît et nous choque. Si l'on nous adresse des compliments exagérés, taisons-nous ou tournons la difficulté avec cette diplomatie permise qu'il serait dur d'appeler mensonge. Réservez notre indignation, notre rudesse, s'il le faut, pour les occasions où quelque *faquin*, comme dit Alceste, se vanterait devant nous d'une mauvaise action. Ne composons jamais avec la morale; mais ne soyons pas absolus dans ce qu'il y a de plus mobile au monde, les simples relations de bienséance et de civilité.

Au reste, laissons le fond; car nous sommes d'accord avec Molière, qui, tout en plaçant des maximes élevées et généreuses dans la bouche de son misanthrope, a mis à côté de lui un aimable homme du monde, de mœurs douces, mais trop timide dans son égoïsme, comme pour nous indiquer que la bonne voie est entre les deux excès.

Dès les premiers vers, Alceste montre son caractère. Il tranche la question; il n'admet pas de nuances :

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

Philinte, qui aime Alceste, mais à qui ses boutades font pitié, lui répond naïvement, en haussant les épaules :

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

Le bon Philinte, à sa manière, n'est pas moins

exclusif qu'Alceste; car il ne lui suffit pas que nous soyons polis envers les faiseurs de grands compliments; il veut que nous soyons empressés, démonstratifs, passionnés comme eux. C'est plus qu'il n'en faut pour émouvoir la bile d'Alceste, et pour faire monter à son cerveau toutes les fumées de l'indignation. Aussi l'entendons-nous s'écrier :

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
 Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode,
 Et je ne hais rien tant que les contorsions
 De tous ces grands faiseurs de protestations.

Et il va continuer ainsi, sans frapper d'abord sur son ami Philinte; il a l'intention de le ménager, et de faire porter tout son dépit sur *les gens à la mode*; mais, plus tard, la discussion l'échauffe, il s'anime lui-même, pour ainsi dire, au bruit de sa voix, et il finit par cette terrible et éloquente apostrophe :

Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
 Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
 Qui ne fait du mérite aucune différence;
 Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
 L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

Quelle verve! quelle fécondité de mouvements et d'idées! et comme nous admirons de telles paroles, sans être convaincus pourtant! car, ne l'oublions pas, Molière évite le drame sérieux; il reste dans la haute comédie, dans la nature noble, mais familière; dans la réalité; et la réalité, c'est que les qualités les plus solides sont mêlées de quelques travers.

Le style de Molière manque de pureté, mais il est plein de feu et d'âme. D'ailleurs, on ne saurait être aussi sévère, aussi puriste pour le style d'une comédie

que pour celui d'une tragédie ou d'une épopée. Enfin, gardons-nous de confondre les négligences qui peuvent échapper à une composition rapide, inspirée, avec les tentatives que risquait le génie *gaulois* de Molière, pour conserver à la langue naissante du grand siècle quelques-uns des trésors de vieux langage qui ont fait les délices et l'étude de nos aïeux.

Nous remarquons seulement que *joie* et *monnoie* ne riment plus aujourd'hui, parce qu'ils ne riment qu'aux yeux et non à l'oreille; que *font combat* ne se dit guère pour *font assaut*, et semblent exigés par la tyrannie de la rime. *Une âme un peu bien située* est impropre; c'est *placée* qu'il aurait fallu dire: *située* en est un synonyme trop physique, trop matériel. *Des régals peu chers*, pour *une valeur médiocre*, est bien vieilli, quoique cette locution ne manque pas d'énergie.

Mais, si nous voulions louer, où s'arrêteraient nos éloges? Quel esprit et quelle vivacité dans les vers qui complètent les quatre premiers de la tirade d'Alceste, et que nous n'avons pas cités d'abord :

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles....

Avec quel entrain Molière se moque des compliments de politesse banale!

Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?

Après avoir flétri cette *estime prostituée*, il jette en quelques maximes, comme dans un moule brillant et

solide, sa pensée resserrée avec une nouvelle vigueur :

... C'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde....
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

48. Un Paysage.

[Delille.]

C'est une gloire secondaire, sans doute, mais c'est une gloire réelle que de tenir le premier rang, pour la poésie descriptive, entre les poètes de son pays. Delille a mérité cet honneur, et, aujourd'hui même, quoiqu'on affecte de le reléguer au-dessous de son ancienne renommée, il n'en est pas moins un versificateur plein de charme, un savant artiste en fait de langage et d'harmonie, un musicien qui enchante l'oreille et qui n'oublie pas le chemin du cœur.

Sans doute, la mémoire encore meublée des vers énergiques, profonds de nos poètes du grand siècle, nous pouvons nous sentir refroidis, affadis peut-être par ce qui nous semble un calque de la nature matérielle, entouré d'un cadre élégant et gracieux. Mais la réflexion nous ramène avec charme au poète descriptif, dont l'imagination d'ailleurs ne s'emprisonne pas dans la réalité nue, à l'aimable chantre des *Jardins*.

Son esquisse d'un paysage imaginaire, ou plutôt d'un paysage idéal, empruntée à ce poème, est remplie de beautés de détail, les seules qu'on soit en droit d'exiger de lui. Le genre qu'il a préféré ne permet guère le mérite d'ensemble, si ce n'est pourtant le mérite d'une contexture habile, qui sauve les lacunes par les transitions, et qui dispose des tableaux de

genre en agréable musée, à défaut de tableaux d'histoire et de ces portraits qui font revivre de puissantes individualités.

Là, d'un chemin public c'est la scène mouvante ;
 C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant ;
 C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
 Du coursier, dont sa main abandonnait l'allure,
 A l'aspect d'un passant relève l'encolure ;
 C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
 A qui la rêverie abrège le chemin.

Voilà de bien jolis vers. Le choix des épithètes, la grâce et la finesse des images, le sentiment qui se mêle à la description, en font un tout délicieux. Mais nous y voyons poindre le défaut capital du genre, la monotonie que le génie facile de Delille lui-même n'a pu esquiver tout à fait. Le même tour, élégant et monotone, se prolonge dans les vers suivants, plus brillants encore que les premiers :

C'est le pas grave et lent de la riche fermière ;
 C'est le pas lesté et vif de la jeune laitière,
 Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
 Son vase en équilibre, et chemine en chantant ;
 C'est le lourd chariot dont la marche bruyante
 Fait crier le pavé sous sa charge pesante ;
 Le char léger du fat, qui vole en un instant
 De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

Certes, aucune oreille sensible à l'harmonie ne méconnaîtra le mérite de cette cadence imitative ; la lenteur du premier vers, la prestesse du second, qui rendent si fidèlement la pensée ; cette coupe du troisième : *le corps droit*, suivie de ces petits mots pittoresques : *va trottant* ; la lourde marche, le bruit criard du chariot si habilement opposés à la course légère du char, sont de véritables tours de force, où l'effort pourtant

ne se fait pas sentir. Et cette spirituelle épigramme, si délicatement enchâssée dans le dernier vers :

De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend,

n'est-elle pas aussi juste que poétique ?

Les deux seules taches de ce joli morceau, où chaque syllabe, nous n'avons pas dit chaque mot, est en rapport avec le sujet du moment, c'est ce prétentieux hémistiche, *son vase en équilibre*, qui ne vaut pas le pot au lait, *bien posé sur un coussinet*, du bon La Fontaine; et les mots *en un instant*, cheville adroitement amenée pour la rime, mais cheville, sans contredit.

Parlerons-nous maintenant du moulin qui

Tourne en cercle sans fin ses gigantesques bras ?

Comme ce petit mot, à la suite de l'incommensurable épithète, et à la fin du vers, peint par le son et nous fait voir ce qu'il exprime ! Il nous console de *l'arbre de Cérès*, des *ondes des Naiades* et du *souffle d'Éole*, friperie mythologique prodiguée en moins de deux vers.

Et le clocher, où plane un coq audacieux,

qui

Court en sommet aigu se perdre dans les cieux !

Quel art merveilleux de dire les petites choses, et de faire admirer comme nouveau ce que nous avons regardé cent fois !

Les vers sur les monuments, sublimes accidents d'un paysage, sont bien frappés. Le sentiment qui respire dans les deux derniers rompt l'uniformité descriptive, et anime la nature de la présence de l'homme :

L'éloquent Westminster, où tout parle à l'orgueil

De grandeur, de néant, et de gloire et de deuil.

La fin du morceau, sans être bien remarquable, sert de complément à l'idée principale, et en termine en quelque sorte les contours.

49. De la parole.

[Charron.]

Charron, contemporain de Montaigne, est bien moins intelligible que lui. Il semble que la vive imagination du second ait répandu jusque sur son langage une clarté qui lui était propre ; tandis que le premier, raisonnable, énergique, mais sans feu, sans originalité, nous arrive avec les obscurités du style de son époque, que ne corrige pas toujours pour nous la lucidité de la pensée. Quoique nous n'ayons pas choisi un des passages les plus difficiles, et que nous ayons remplacé l'orthographe du xvi^e siècle par celle de nos jours, il restera encore des épines et des broussailles, et il faudra quelque attention pour nous en tirer.

La thèse de Charron est assez absolue ; il vante la sobriété du langage, et il a raison en cela, mais il ne s'arrête pas à ce terme. Il prend pour son idéal la concision proverbiale, on pourrait presque dire le mutisme des Spartiates. Il finit par être un prédicateur de silence. Cependant, comme, après tout, il n'a cédé qu'à un entraînement de logique, il revient à des idées plus applicables, en soutenant que la parole ne doit être qu'au service de la vérité.

La variété n'est pas le trait distinctif de cet ancien moraliste. Il tourne et retourne plusieurs fois son idée :

« Que le parler soit sobre et rare, — Savoir se taire est un grand avantage à bien parler ; et qui ne sait bien l'un ne sait l'autre. — Bien dire et beaucoup n'est pas le fait du même ouvrier. — Les meilleurs hommes sont ceux qui parlent le moins, disait un sage. — Qui abondent en paroles sont stériles à bien dire et à bien faire. »

Il ne sait pas, comme Montaigne, sauver les inconvénients de cette manière d'écrire par la vivacité des images. Pourtant l'épithète de *stériles* lui suggère cette addition heureuse : « Comme les arbres qui jettent leurs feuilles ont peu de fruits, force paille, peu de grain. » Montaigne aurait supprimé la comparaison, et dit plus vivement encore : « Ils jettent force feuilles et peu de fruits ; force paille, peu de grain. »

En parlant des Lacédémoniens, Charron s'inspire de leur langage bref et rude ; on dirait qu'il veut les caractériser en les imitant. Il loue dans ces grands « professeurs de vertu et de vaillance, le peu parler, la bride à la bouche. » Puis, sautant brusquement de Plutarque à la Bible, il rappelle que « En la loi de Moïse, le vaisseau qui n'avait son couvercle attaché était immonde. » Le vaisseau est, sans doute, la bouche de l'homme ; et le couvercle, ce sont les lèvres, qui ne doivent s'ouvrir que rarement.

Une phrase d'assez mauvais goût termine ce développement : « Le sage a la langue au cœur, et le fol a le cœur à la langue. » Ce qui n'est ni clair ni gracieux.

Quoique le style de Charron ait la couleur de vétusté qui tient à l'époque, nous n'avons guère rencontré jusqu'ici que des tours un peu différents des nôtres, et qui s'en rapprochent assez pour n'avoir pas besoin de

commentaire. L'alinéa suivant renferme, au contraire, plusieurs expressions tout à fait effacées de l'usage :

« Véritable, l'usage de la parole est d'aider à la vérité. » On peut remarquer déjà le mot *véritable* pris adverbialement, ce qui ne serait plus permis aujourd'hui. Continuons : « Et lui porter le flambeau, pour la faire voir, et, au contraire, découvrir et rejeter le mensonge. » *Lui porter le flambeau*, veut dire ici *porter le flambeau devant elle, approcher d'elle le flambeau*. — *Pour la faire voir, et, au contraire, découvrir et rejeter le mensonge*, est une tournure embarrassée, obscure, à cause du changement subit de complément dans un mouvement de phrase qui continue : faire voir *la vérité*, découvrir *le mensonge*. *Pour*, placé devant *découvrir*, aurait tout éclairci. — « D'autant que la parole est l'outil pour communiquer nos volontés et nos pensées, » phrase énergique, à la Montaigne. Plus bas, *si ce moyen nous fault pour nous manque*; expression passée de mode; *nous ne nous entre-connaissions plus*, mot forgé, mais heureux, qui est bien selon le génie de notre ancienne langue, et que la nouvelle aurait pu adopter.

20. De la Retraite.

[Saint-Évremond.]

Les *Mélanges* de Saint-Évremond ne sont pas composés de chefs-d'œuvre, et, si nous ne craignons de paraître jouer sur les mots, nous dirions qu'ils justifient leur titre, qu'on y trouve de l'excellent et du médiocre; mais, enfin, c'est quelque chose qu'un livre duquel nous pouvons dire : on y trouve de l'excellent.

Le morceau *sur la Retraite* est de cette classe. Nous

n'hésitons pas à déclarer que Sénèque n'a rien écrit d'aussi fin, et que plusieurs traits ne seraient pas désavoués par La Bruyère.

Commençons par nous rendre compte de la suite des idées. Elle a beaucoup de netteté, et la gradation est ménagée avec art.

Peu de gens savent se retirer à propos ; et ceux qui se sont retirés se repentent. Cependant la retraite, au moment opportun, est la meilleure politique à suivre pour laisser dans le monde une réputation entière. C'est le conseil de la nature et du bon sens ; c'est aussi un dernier devoir de gratitude à remplir envers le monde. Malheureusement, on ne saisit pas toujours ce moment unique. Convenons aussi, pour ne rien exagérer, que tous les changements que l'âge apporte ne sont pas des avertissements, et qu'il y en a qui sont compensés ; qu'il est souvent possible, enfin, de faire sa retraite par degrés presque insensibles.

On peut remarquer que cette doctrine est accommodante, et qu'elle ne va pas, avec roideur, jusqu'à l'extrémité d'une question. Si la première partie n'était pas modifiée par la seconde, il resterait encore une théorie vraie au fond, mais un peu sévère. Saint-Évremond est perspicace, mais il n'est pas rigoriste, et les concessions que fait en terminant son bon sens pratique réduisent à des conseils de prudence ce qui s'annonçait d'abord comme de menaçantes prescriptions.

Les idées saillantes, les réflexions ingénieuses, délicates, les traits d'observation abondent dans cette charmante étude. Citons-en assez pour en donner une juste idée, pas assez pour dispenser de relire et de méditer tout le morceau :

« On ne voit rien de si ordinaire aux vieilles gens

que de soupirer pour la retraite, et rien de si rare en ceux qui se sont retirés que de ne s'en repentir pas. Leur âme, trop assujettie à leur humeur, se dégoûte du monde par son propre ennui; car, à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils souffrent aussi peu la solitude que le monde, s'ennuyant d'eux-mêmes, où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer. » *Ce faux objet de leur mal* est une expression impropre, mais le dernier trait est singulièrement heureux.

Saint-Évremond nous invite à quitter le monde avant que le monde ne nous quitte, et il en donne cette judicieuse raison : « Si nous quittons le monde à propos, on y conservera l'idée du mérite que nous aurons eu; si nous y demeurons trop, on aura nos défauts devant les yeux, et ce que nous sommes devenus effacera le souvenir de ce que nous aurons été. » C'est bien là le monde, observé avec finesse, jugé avec esprit et avec sens.

Il y a peut-être quelque subtilité dans le passage où Saint-Évremond nous exhorte à nous montrer reconnaissants envers le monde, *dont le commerce nous a fourni des plaisirs*, et à lui témoigner cette gratitude en lui épargnant nos infirmités. On peut douter que cet argument persuade ceux qui reculeraient devant la pensée de la retraite. Mais il y a un accent de vérité et une verve ingénieuse dans les paroles qui suivent :

« Pour moi, je me résoudrais à vivre dans le couvent ou dans le désert, plutôt que de donner une espèce de compassion à mes amis, et à ceux qui ne le sont pas la joie malicieuse de leur raillerie. » Puis, retombant dans la réalité, le moraliste ajoute :

« Mais le mal est qu'on ne s'aperçoit pas quand on devient imbécile ou ridicule. »

Cependant Saint-Évremond n'est pas un Alceste ; il ne nous laissera pas sous le coup de cet anathème. Il convient que *nous perdons beaucoup en vieillissant* ; mais il va nous consoler, à la manière de Cicéron, en nous vantant les compensations de la vieillesse. Il nous répute heureux, et ne nous presse pas trop de nous retirer. « Après avoir perdu nos passions, les affections nous demeurent encore. Notre imagination diminue-t-elle ? *Nous n'en plairons pas tant quelquefois ; mais nous en importunerons moins, bien souvent.* » Voilà, certes, une aimable philosophie, moins méchante que nous ne le pensions d'abord, et nous prendrons le temps de réfléchir avant de songer à la retraite. Est-ce là ce que voulait l'auteur ?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Modèles de Fables.

	Pages.
Le Loup, le Lièvre et le Renard.....	1
Le Rossignol.....	3
Les Pucerons et les Fourmis.....	4
Les Animaux reconnaissants.....	5
Les Oiseaux de Salomon.....	8
L'Éléphant et l'Écureuil.....	11
L'Homme et le Blé.....	12
Les deux Souris.....	13
Les Chameaux qui demandent des cornes.....	15
Le Fermier et les Dindons.....	16
L'Anon et le vieil Ane.....	17
Les deux Marchands.....	18
L'Ombre du cadran.....	21
La Mouche incommode.....	22
Le Chien tournebroche.....	23
Le Cavalier et les Piétons.....	25
Le Grain de poussière et le Diamant.....	26
Le Hibou et le Rossignol.....	27
Le Ministre du Lion.....	29
Le Singe et l'Ane.....	31

Modèles de Narrations.

Le Berger.....	33
La Succession d'un Empereur.....	36
La Biche de Sertorius.....	40
Le siège de Barcelone.....	44
Épisode de la guerre d'Espagne sous l'Empire.....	46
La Colonie pénitentiaire.....	49
Dévouement fraternel.....	53
Victoire de saint Augustin.....	56
Les Missionnaires.....	59
Bayard.....	63
Pépin le Bref.....	66
Christophe Colomb à Barcelone.....	69
Inondation de la Loire.....	72
Le Nègre savonné.....	76
La Recherche du bonheur.....	79
Le Siège de Rhodes.....	84
Le Prince de Galles.....	86
La Statue de cire.....	90

	Pages.
Anaximandre	92
Le Gouverneur de l'île Barataria.....	94

Modèles de Discours.

Démosthène à Archias.....	101
Un Ami de Cicéron le détourne de passer en Asie.....	103
Les Envoyés de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Charles- Quint.....	106
Un Sénateur de Thlascala est d'avis de refuser le passage aux troupes espagnoles.....	109
Périclès plaide la cause de Phidias, d'Aspasie et d'Anaxagore.	113
Le Président de Bellièvre au roi Louis XIII, qui voulait se mettre au nombre des juges dans l'affaire du duc de la Va- lette.....	117
Alfred aux Saxons rassemblés.....	119
Hortensia contre la loi des triumvirs.....	122
Les Savants grecs à Cosme de Médicis.....	125
Les Ambassadeurs de Justinien aux trois princes des Gaules...	128
Un des grands de la cour de Saül lui demande la grâce de Jo- nathas.....	131
Arminius aux Germains, après la défaite de Varus.....	133
Charles Martel aux principaux seigneurs de France, qu'il exhorte à prendre les armes contre les Sarrasins.....	135
Charlemagne aux douze pairs de France, après le désastre de Roncevaux.....	138
Ugolin à Roger, archevêque de Pise, qui vient de le condamner à mourir de faim dans une tour, avec ses enfants.....	141
Apollonius détourne Marc Aurèle d'associer Vêrus à l'empire..	143
Le chevalier Mauny à Edouard III, qui voulait faire passer les habitants de Calais au fil de l'épée.....	146
Philippe de Comines à Charles, duc de Bourgogne, pour le dé- tourner de retenir Louis XI prisonnier.....	150
Moïse mourant confie à Josué la conduite du peuple d'Israël..	153
Abias aux Israélites, qui s'étaient rangés sous les drapeaux du rebelle Jéroboam.....	155

Modèles de Dialogues.

Marius, Sertorius.....	158
La Fontaine, Mme de La Sablière, un neveu de Mme de La Sa- blière.....	162
Thémistocle, Camille.....	165
Fidèle, Rodilard.....	168
Georges, Raoul, René, Gustave.....	171
L'Abeille, la Fourmi.....	175
Clovis, Clotilde.....	177
François I ^{er} , le Charbonnier.....	179
Le Peintre, le Statuaire, le Musicien, le Danseur.....	182
Un Officier, deux Artisans au convoi de Turenne.....	185

	Pages.
Eugène, Alphonse, Émile, quelques jours avant la fête de leur père.....	189
Les Convives.....	191
Boileau, Boursault.....	194
Louis XV, le duc de Choiseul, le comte de Saint Germain....	197
Socrate, Alcibiade.....	200
Molière, la Servante de Molière.....	204
L'empereur Théodose, l'évêque Ambroise.....	208
L'Obélisque, le Passant.....	211
Les trois Amis.....	213
Cornélie, mère des Gracques; Téréntilla, dame campanienne.	216

Modèles de Lettres.

A une mère qui gâte son enfant.....	219
A un jeune homme qui s'impatiente de n'être pas encore son maître.....	222
Un fils annonce à son père les succès qu'il obtient dans ses études.....	224
Une jeune fille sollicite une grâce de sa mère.....	225
L'auteur d'une bonne action la raconte à un ami.....	227
Reproches d'un père à son fils ingrat.....	229
Le fils répond à son père, et lui exprime son repentir.....	230
Un voyageur annonce son retour à son frère.....	232
Ellanice, nourrice d'Alexandre et sœur de Clitus, au roi, qui avait tué son frère.....	233
Le roi de Perse à Aristide.....	235
Un jeune écolier raconte à un ami une séance de prestidigitation.....	236
Un jeune homme annonce à son oncle la mort de son père....	238
Racine à Boileau, après le mauvais succès d' <i>Athalie</i>	239
Boileau à Racine, sur la tragédie d' <i>Athalie</i>	241
Un père engage son fils à se décider sur le choix d'un état....	242
Une jeune fille raconte à sa sœur une promenade au bord de la mer.....	244
Delille consulte Racine le fils sur son projet de traduire en vers français le poème latin des <i>Géorgiques</i>	246
Réponse de Louis Racine à Delille.....	247
Après un refroidissement momentané, un ami est invité par son ami.....	248
A un ami brouillé avec son frère.....	249

Modèles de Dissertations morales et littérales,

Le Courage et ses diverses espèces.....	252
Il est plus facile de supporter la mort sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.....	254
De l'usage et de l'abus des métaphores.....	255
Des idées exclusives en morale.....	256
Il faut aimer ses amis avec les qualités qui leur sont propres..	258

	Pages.
De l'influence du goût sur les autres qualités littéraires.....	259
Il faut savoir être sage sans témoins.....	261
La Piété filiale.....	263
Pourrait-on se passer des règles en littérature?.....	264
La Prière.....	266
Les Nuages.....	267
Souvenirs littéraires du moyen âge.....	268
La Défiance.....	271
La Résolution.....	272
La Culture des lettres inséparable de la civilisation.....	273
Le Mensonge.....	275
Parallèle de Fénelon et de saint Vincent de Paul.....	277
Le Vrai, le Bon et le Beau.....	279
Effets du spectacle de la nature.....	281
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.....	282

Modèles de Critique et d'Analyse.

Récit de la mort d'Hippolyte (Racine).....	285
Récit de la mort d'Hippolyte (Pradon).....	288
L'instinct des animaux est aveugle (Bossuet).....	291
De la Lecture des saintes Ecritures (de Balzac).....	293
Vérité, sincérité (Boileau).....	295
Dédicace du poème de <i>la Franciade</i> à M. de Neuville de Villeroy (Ronsard).....	298
Bassesse et grandeur de l'homme (Pascal).....	302
Au vainqueur de Rocroi (Voiture).....	305
Enthousiasme de Polyeucte se préparant au martyre (Cornéille).....	308
La Méchanceté (Gresset).....	311
On doit faire son devoir, même sans espoir de renommée (Montaigne).....	314
Portrait de Charles XII (Voltaire).....	318
Le Lion et le Rat (La Fontaine).....	321
La Brebis et le Buisson (La Motte-Houdard).....	324
Le bon goût dans le style (La Bruyère).....	328
Gouvernement de Tibère (Montesquieu).....	331
Accès de misanthropie (Molière).....	334
Un Paysage (Delille).....	338
De la Parole (Charron).....	341
De la Retraite (Saint-Évremond).....	343

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9
